3 1761 08695781 8

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

BINDING LIST FEB 1 5 1922.

1997

ŒUVRES CHOISIES

DE

CERVANTÈS

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

Littérature espagnole, par J. FITZMAURICE-KELLY (2e édition refondue et augmentée). In-8° écu, broché.

Cet ouvrage est complété par :

Bibliographie de l'Histoire de la Littérature espagnole, par J. FITZMAURICE-KELLY. In-8°, broché.

L'Épopée castillane à travers la Littérature espagnole, par RAMÓN MENÉNDEZ PIDAL. Traduction de H. MÉRIMÉE. Préface de ERNEST MÉRIMÉE. In-18, broché.

LS
C419
Fc

ŒUVRES CHOISIES DE CERVANTÈS

Traduction et Introduction

par

HENRI COLLET

164220
20/8/21

LIBRAIRIE ARMAND COLIN
103, Boulevard Saint-Michel, PARIS
1920

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

AVANT-PROPOS

On a voulu, par cet ouvrage, donner un aperçu de l'œuvre considérable et diverse de Cervantès.

Celui qui s'apparente aux plus grands créateurs est encore pour le public l'auteur du seul *Don Quichotte*, de l'histoire d'un bon chevalier qui lutte contre les moulins....

Mais le bel arbre de son œuvre n'a pas que ce tronc puissant. Il porte haut et loin, dans notre ciel latin, plus d'une ramure chanteuse. Cervantès est un génie humain, et rien de ce qui est humain ne lui est étranger. Aussi bien, les mœurs paisibles et le calme bonheur auxquels nous aspirons sans trêve, le pittoresque familier de la vie populaire, puis les inquiétudes lyriques, les poétiques effusions, enfin la tragédie des âmes fières, la passion mystique, ou, par contraste, nos faiblesses et nos travers, toutes les nuances de l'Être multiforme sont saisies par l'admirable écrivain et exprimées par lui, en dehors de l'universel *Don Quichotte*, dans tel roman pastoral, telle série de « nouvelles exemplaires », dans une longue « histoire septentrionale », en des poèmes variés, enfin dans un riche théâtre.

Nous convions le lecteur à pénétrer avec nous dans cette galerie merveilleuse, pour l'étonnement

de ses yeux et l'enchantement de son cœur. Car Cervantès est un voyant, à l'âme infiniment sensible. Et l'on dirait qu'il porte en soi la conscience de notre monde.

Puisse qui le lira retrouver le modèle des peintures que Cervantès d'une experte main lui présente ! Puisse-t-il s'écrier devant tant de tableaux que le Maître a brossés pour lui : « C'est la vérité de la Vie ! »

Quant à nous, il nous a fallu, dans l'égale perfection, faire un choix significatif. Parmi les fleurs pleines de vie qu'on voudrait ne point séparer, nous avons dû cueillir, pour notre anthologie, les plus belles et les plus rares. Nous eûmes soin, du moins, de n'élire que celles qui se transplantent sans mourir.

Les *Œuvres choisies de Cervantès* forment un recueil synthétique de son œuvre trop méconnue. Une traduction nouvelle, faite d'après les meilleurs textes, s'efforce d'être fidèle et d'imiter le mouvement d'un style avant tout naturel. Des résumés, des commentaires relient entre eux les extraits, enchaînent les fragments, en complètent le sens et contribuent ainsi à l'unité d'ensemble.

Notre tâche fut malaisée, car cette œuvre incomparable a de telles proportions que de l'embrasser tout entière demande un patient labeur. Mais ce travail est attachant ; nous y prîmes un vif plaisir, et notre ambition serait que ce plaisir fût partagé par quiconque voudra connaître un peu mieux le grand Cervantès.

HENRI COLLET.

INTRODUCTION

I

LA VIE DE CERVANTÈS[1]

La famille. — Miguel de Cervantès était « natif de Alcala de Henarès », ainsi qu'il nous l'apprend lui-même en un document signé à Madrid le 18 décembre 1580. Et l'on sait, de plus, qu'il fut baptisé à l'église de Sainte-Marie Majeure, le dimanche 9 octobre 1547. Son père, Rodrigo de Cervantès, qui avait le grade de licencié, exerçait la chirurgie à Alcala et se transporta, dès 1550, à Valladolid, puis, vers 1561, à Madrid, et, de 1564 à 1565, en Andalousie, à Cordoue peut-être d'abord, ensuite à Séville. On conçoit que ces divers déplacements n'aient guère facilité au chirurgien une carrière brillante ; et comme Rodrigo était, en outre, affligé de surdité, nous nous expliquons qu'il ait mené une existence humble et souffert, parfois, de la gêne. Il avait épousé doña Leonor de Cortinas, dont il eut quatre fils : Andrés, Miguel, Rodrigo, Juan, et trois filles : Andrea, Luisa et Magdalena.

L'éducation. — Miguel reçut à Valladolid l'enseignement primaire, puis, à Madrid, les premières leçons de grammaire

1. Une biographie critique de Cervantès ne pouvant trouver place en ce volume, nous renvoyons ceux de nos lecteurs qui désireraient connaître tous documents relatifs au grand écrivain, à l'excellent mémoire de Mr. J. Fitzmaurice-Kelly : *Miguel de Cervantes* | *Saavedra* | *Reseña documentada de su vida* | Humphrey Milford | en las prensas de la Universidad de Oxford | 1917.

du licencié Jeronimo Ramirez; et il continua ses études, s'il faut s'en rapporter à un passage du *Colloque des Chiens*, chez les Jésuites de Séville lors du transfert de sa famille à cette capitale.

Mais la mort de sa grand'mère maternelle, doña Elvira de Cortinas, survenue en 1566, rappela d'Andalousie tous les Cervantès. Le chirurgien, convié à l'audition du testament, dut vendre une vigne qu'il possédait à Arganda, dans le bassin du Jarama, pour faire face aux dépenses du voyage.... Dans le plus modeste équipage, le jeune Miguel, qui approchait de vingt ans, revint donc à Madrid et put reprendre ses travaux. Il eut pour maître, en 1567, le licencié Francisco del Bayo, et, l'année suivante, le Maestro Juan Lopez de Hoyos qui parlait de lui comme de « son cher et bien-aimé disciple » et devinait en ce disciple « le favori des Muses ».

Car Miguel, de toute évidence, étonnait déjà son entourage par les dons exceptionnels de sa nature. A défaut d'une véritable culture qu'il ne posséda jamais, il mit à profit ses facultés d'imagination et d'observation; et, tant en la compagnie de son père nomade que dans la fréquentation d'un Lopez de Hoyos, ayant beaucoup appris et retenu de la vie, il brilla de bonne heure en cette science supérieure à toutes les autres.

Les débuts. — Bien plus, à l'âge où l'enfant ne se plaît qu'à des jeux, Miguel s'intéressait aux jeux des hommes faits : Lope de Rueda, qui inaugura le théâtre national, et qu'il entendit à Madrid ou à Cordoue, fit sur lui une impression profonde. Et sans doute Cervantès, futur écrivain des *Intermèdes*, doit-il beaucoup au « batteur d'or » Rueda, écrivain lui aussi de *pasos*, intermèdes dramatiques en prose truculente et bouffonne. Mais Miguel encore se sentait poète et vers cette époque composait des vers, tel ce sonnet découvert par M. Foulché-Delbosc, ou ces poèmes divers insérés dans une *Histoire* des derniers moments et des funérailles de la reine d'Espagne, Elisabeth de Valois, par Lopez de Hoyos.

Le soldat. — Cependant, au rêve, Miguel unit l'action. Dès 1568 il s'enrôle comme soldat *aventurero*, part pour l'Italie et participe aux campagnes que la Ligue du Pape,

avec Venise et l'Espagne, entreprend contre les Turcs. Dans le *Don Quichotte*, le personnage du *Captif*, qui s'exprime sur bien des points comme Cervantès lui-même, déclare avoir été sous les ordres d'un célèbre capitaine de Guadalajara nommé Diego de Urbina.

Cervantès assista donc à la bataille de Lépante en 1571 et y fut grièvement blessé à la main gauche, « pour la gloire de la dextre », écrira-t-il dans *Le Voyage au Parnasse*. Un des témoins d'une *Information* demandée plus tard par son père, sur la captivité de ses deux fils, affirme « qu'il a entendu dire comme certain que cette mutilation de la main gauche était le fait d'un coup d'arquebuse reçu par Cervantès à la bataille navale, en combattant contre les ennemis ».

Il est exact que Cervantès prit part aux combats navals devant Navarin, Tunis, La Goulette, et s'y distingua suffisamment pour recevoir un don de 25 écus de 10 réaux castillans par ordre de don Juan d'Autriche.

La captivité. — Le *Captif* raconte qu'il fut emmené à Alger par Hassan Agan, roi de cette ville, « et enfermé dans une prison ou maison que les Turcs appellent *bagne*, où ils enferment les captifs chrétiens ». Il y attendit l'heure du rachat, avec la vue des tourments inouïs infligés par son maître à ses pauvres esclaves. « Un seul captif, constate-t-il, s'en tira bien avec lui : un soldat espagnol appelé *un tel* de Saavedra, lequel, bien qu'ayant fait des choses qui resteront dans la mémoire de ces gens pour de nombreuses années, et toutes pour recouvrer sa liberté, n'en reçut jamais un coup de bâton, directement ou par ordre, ni la moindre parole injurieuse. A chacune de ses tentatives, nous craignions tous qu'il ne fût empalé, et lui-même le redouta plus d'une fois. Si le temps me le permettait, je dirais maintenant quelqu'une des choses que fit ce soldat, et qui suffirait à vous intéresser et vous étonner bien plus que le récit de mon histoire. »

On reconnaît facilement, dans *le tel* Saavedra, Miguel de Cervantès, comme on le retrouvera dans nos extraits de la comédie : *La Vie à Alger*. Mais il y a plus. Dans l'*Information* précitée, on peut lire ce témoignage : « Venant d'Italie en compagnie de Rodrigo de Cervantès [*le fils*] dans une

frégate, le témoin fut pris par les corsaires d'Alger qui s'emparèrent également du dit Rodrigo de Cervantès, et aussi, quelques heures après, de Miguel de Cervantès qui était dans la galère *El Sol*. Tous trois furent emmenés à Alger et y restèrent captifs, ce qui fut au mois de septembre de l'année dernière 1575. Le témoin partit des prisons d'Alger au mois de mars de la présente année 1576, et les dits Rodrigo et Miguel de Cervantès demeurèrent captifs : Rodrigo au pouvoir de Ramadan baxa, roi d'Alger, et Miguel de Cervantès au pouvoir de Mami Arnaut, capitaine des corsaires d'Alger. »

Il faut relire l'épisode du *Captif* où les bagnes algériens sont évoqués avec un relief saisissant, dans des pages qui mêlent la plus riche fantaisie et la plus minutieuse documentation ; où s'expose le thème amoureux qui se développe dans la comédie *Les Bagnes* d'Alger : la mauresque Zara éprise du captif don Lope.

Rodrigo et Miguel restèrent captifs à Alger, le premier deux ans et le second cinq. Rodrigo fut racheté par les Moines de la Merci et partit pour l'Espagne le 24 août 1577.

Le rachat. — Quant à Miguel, il ne fut pas racheté avant le 19 septembre 1580, et ne quitta Alger qu'après le 12 octobre de la même année. Nous avons vu qu'il avait trouvé grâce auprès de son maître brutal, séduit peut-être par le caractère enjoué et si sympathique de son prisonnier. Cervantès sut profiter de son long séjour, pendant lequel il ne fut pas maltraité, pour composer des pièces de théâtre aujourd'hui perdues, ainsi que deux sonnets et une épître au secrétaire Mateo Vazquez, dont près de soixante-dix vers sont insérés dans la comédie *La Vie à Alger*. Mais, en outre, il emmagasina tous les matériaux nécessaires à la construction de tant d'œuvres que nous possédons encore et dans lesquelles vivent avec intensité chrétiens et musulmans sur le rivage d'Afrique. Tout une civilisation fut aperçue par Cervantès et considérée par lui avec une attentive curiosité. Et si le chrétien se doit de détester une religion qu'il juge fausse, l'homme « à qui rien d'humain n'est étranger » a su peindre avec impartialité la vie mauresque en mainte comédie et en trois *nouvelles exemplaires*.

On ne saurait lire sans émotion le final de *La Vie à Alger*

où tous les captifs chrétiens, délirant d'enthousiasme, se précipitent au-devant du vaisseau rédempteur de la Trinité qui vient d'aborder au port, rejettent leurs chaînes et s'agenouillent pour remercier avec ferveur la « Très Sainte Vierge Marie ».

Pourtant, cette émotion, Cervantès ne dut pas l'avoir, car il fut racheté de la manière la plus imprévue, et le navire sauveur ne venait pas pour lui....

Dans la seconde moitié de l'année 1578, la mère de Cervantès, doña Leonor de Cortinas, présenta un placet au roi Philippe II afin d'obtenir un secours pour le rachat de son fils Miguel. Mais le Trésor lui-même manquait de numéraire, et le Roi ne put que lui donner licence de tirer, à Valence, de certaines marchandises, l'argent indispensable. Leonor eut, au plus, soixante ducats de la vente de la cédule royale et dut demander prorogation de la licence. Ce n'est pas sans peine que la famille de Miguel réunit les sommes nécessaires à sa rançon, lesquelles furent offertes à Fray Juan Gil et Fray Anton de la Bella, de l'ordre de la Trinité. Miguel fut donc racheté, mais à la minute même où, déjà attaché au banc de la chiourme du vaisseau sur lequel le pacha d'Alger s'apprêtait à voguer vers Constantinople, il allait peut-être perdre à jamais la liberté; et parce que la somme offerte par Fray Juan Gil pour la rançon d'un gentilhomme aragonais nommé Geronimo Palafox parut insuffisante pour un aussi noble seigneur et acceptable seulement pour un soldat recommandé par don Juan d'Autriche et le duc de Sessa, le vice-roi de Naples....

Cervantès enfin libre arriva à Valence et se rendit aussitôt à Madrid pour y produire une *Information* sur son rachat dont l'acte fut présenté par sa mère au Conseil de la Croisade, en vue d'obtenir quelques secours lui permettant de s'acquitter de la totalité de sa dette.

La vie active. — Voilà donc Miguel de Cervantès revenu dans la mère patrie, à l'âge de trente-trois ans, et n'ayant encore rien publié, à l'exception des poésies sans importance du livre de Hoyos. Cependant, l'existence nomade qu'il a menée jusqu'à cet âge lui fut sans doute plus profitable que le monotone séjour de la capitale elle-même. Il a suivi son père dans ses pérégrinations à travers les provinces; il

a visité l'Italie — et ses ouvrages nous diront assez qu'il y a beaucoup vu et beaucoup retenu — ; il a pris part à de rudes guerres et sur terre et sur mer ; il a connu les bagnes musulmans. Une telle vie aventureuse explique toute son œuvre : les randonnées de *Don Quichotte*, les courses de *Persiles et Sigismonde* qui aboutiront à Rome, l'itinéraire suivi par le vaisseau poétique du *Voyage du Parnasse* ; les décors d'un théâtre hispano-mauresque ; enfin les mille traits divers des *Nouvelles Exemplaires*.

Maintenant Cervantès se retrouve à Madrid. Mais pourra-t-il y demeurer ? Certains biographes ne doutent point qu'il ne se soit rendu à Thomar, en Portugal, au mois de mai 1581, puis à Oran, Mostaganem et à Carthagène, au mois de juin de la même année. Et il se serait fixé ensuite à Madrid, pour repartir trois ans plus tard, en 1585, chargé d'une commission à Séville par Pedro de Isunza, le futur successeur, dans le poste de pourvoyeur général des Galères de l'*Invincible Armada*, de don Antonio de Guevara, sous les ordres duquel Cervantès devait encore servir comme commissaire en Andalousie.

Le mariage. — Dans l'intervalle, c'est-à dire de 1582 à 1585, Cervantès mena, à Madrid, une vie à la fois laborieuse et déréglée : laborieuse, car il commençait une série de « vingt ou trente » comédies, et préparait l'édition des six premiers livres de *Galathée*, roman pastoral de fraîche imagination et de style élégant ; déréglée, car, au milieu de l'année 1584, naissait cette Isabel de Saavedra, issue des amours de Cervantès et d'une pauvre femme, Ana Franca de Rojas, qui épousa plus tard Alonso Rodriguez. Isabel de Saavedra entra le 11 août 1599 au service de la sœur de Cervantès, doña Magdalena de Sotomayor ; puis elle passa dans la maison de son père, et elle se maria deux fois : en 1607, avec Diego Sanz et, en septembre 1608, étant déjà veuve, avec un ancien captif d'Alger, Luis de Molina, originaire de Cuenca.

Cependant la naissance d'Isabel ne précéda que de quelques mois les justes noces de Cervantès avec la jeune Catalina de Salazar y Palacios, native d'Esquivias, dans le district de Tolède, fille de Fernando de Salazar y Vozmediano et de Catalina de Palacios. Dès lors, notre auteur s'assagit, et

l'amour qu'il porte à sa femme lui fait désirer d'acquérir la gloire et la fortune. Heureux en ménage, il ne se découragea pas des nombreux déboires qu'il trouva au lieu de ce qu'il rêvait, et il sut garder jusqu'à sa mort une inaltérable bonne humeur.

La vie rude. — Car, en vérité, Cervantès pouvait espérer à bon droit ce que le destin lui refusa par la suite. Il se sentait possédé de son jeune et ardent génie, et, par ailleurs, sûr de l'appui de hauts personnages, italiens ou espagnols. Mais il ne réussit pas en affaires et rencontra dans la carrière des lettres de puissants rivaux qui ne lui pardonnèrent point son origine et sa formation trop personnelle.

Son père étant mort le 13 juin 1585, Cervantès accepta de quitter Madrid et de se rendre à Séville entre le 1er août et le 19 décembre, en qualité de commissaire de Pedro de Isunza. En cette même année paraissait *Galathée*, dont le privilège est daté du 22 février 1584, et qui fut un insuccès bien qu'elle flattât le goût populaire. Cervantès alors se tourne vers la poésie et vers le théâtre. Mais ni les sonnets ne lui valent la renommée, ni les vingt ou trente pièces qu'il compose et dont il ne reste aujourd'hui que quelques titres, ne parviennent — quoi qu'il en ait dit — à imposer son nom au public. Retenons que, de même que Cervantès soutint l'excellence de *Galathée* ou des *Travaux de Persiles et Sigismonde* au détriment de *Don Quichotte*, il considérait sa comédie de *La Confuse* comme « bonne parmi les meilleures ». Mais accordons aussi que deux pièces de cette période : *La Vie à Alger* et *Numance* ne sont pas loin d'être des chefs-d'œuvre, comme on en pourra juger par des analyses et des extraits.

Toutefois, répétons-le, ces diverses productions ne donnèrent pas de quoi vivre au pauvre Cervantès qui dut, à nouveau, s'exiler et parcourir l'Andalousie, commissionné par le licencié Diego de Valdivia, pourvoyeur de blé de l'*Invincible Armada*. Notre auteur partit en 1587 et voulut réquisitionner à Ecija une grande quantité de blé. Mais le licencié Valdivia ne lui ayant pas donné les fonds nécessaires, Cervantès qui s'était adressé aux fabriques d'églises et à des ecclésiastiques se vit excommunier par le vicaire général de l'Archevêque de Séville.

Le pourvoyeur de l'*Armada*, don Antonio de Guevara, fit

alors savoir que tout serait exactement payé, ce qui apaisa les esprits excités et interrompit le procès d'excommunication contre Cervantès. L'argent arriva, en effet, dans l'été de 1588; et, le 28 octobre, Cervantès reçut l'ordre de retirer le blé promis par Ecija « en évitant tout motif de protestation ou de plainte, dût-il ne pas réunir la quantité requise ».

Le 26 août 1590, Cervantès n'avait pas encore reçu le salaire correspondant aux deux cent soixante-seize jours de ses occupations à Ecija. Et il dut en emprunter l'équivalent à Juan de Tamayo auquel il donna pouvoir de se mettre ensuite en instance près la caisse du payeur Augustin de Cetina.

Chargé, d'autre part, de réquisitionner de l'huile à Carmona, Cervantès dut encore avancer des fonds à l'État, puisqu'il ne fut payé de cette nouvelle commission que plus d'un mois après qu'il s'en fut acquitté : ces tâches si délicates et difficiles ne lui rapportaient que douze réaux par jour.

M. Pérez Pastor, qui nous a fait connaître maint document inédit sur l'ingrat métier de Cervantès, s'explique ainsi que ses comptes n'aient pas toujours paru réguliers; et qu'il se soit trouvé endetté de plus de vingt-sept mille maravédis pour la période comprise entre 1590 et 1592, et même emprisonné à Castro del Rio.

Toutefois, Cervantès parvint à se libérer, et d'autres commissions lui furent données par le successeur de Guevara, Pedro de Isunza (lequel diminua son traitement de deux réaux par jour), puis, à la mort de ce dernier, survenue le 24 juin 1593, par son successeur Miguel de Oviedo. Cervantès dut ainsi parcourir les environs de Séville et l'Estramadure en quête de blé. Revenu à Madrid sans doute à cause du décès de sa mère, lequel doit se placer entre le 15 septembre et le 9 novembre 1593, Cervantès accepte d'aller recouvrer près de deux millions et demi de maravédis qui étaient dus au Roi, en tant que contributions, par la province de Grenade. Mais, ayant confié, en 1595, les fonds du Trésor à un banquier douteux qui fit faillite et disparut, Cervantès fut rendu responsable, poursuivi, mis en prison en septembre 1597, et relâché trois mois après. « Ses démêlés avec le fisc, écrit M. Mérimée dans son *Précis d'Histoire de la Littérature Espagnole*, durèrent, avec des alternatives de liberté et de détention, jusqu'au 24 janvier 1603, date à laquelle, sur le rapport de l'intendant Ipenarrieta, l'ordre d'élargissement

fut signé; mais Cervantès était mandé à Valladolid pour l'apuration définitive de ses comptes. Il avait perdu, le 2 juillet 1600, son frère, l'alférez Rodrigo, tué dans les guerres des Flandres. La première partie du *Don Quichotte*, qu'il avait apportée à Valladolid en manuscrit, s'imprima au cours de 1604 et fut publiée en 1605. » Ce fut un indéniable succès puisque, ainsi que le remarque M. Fitzmaurice-Kelly dans sa *Littérature Espagnole*, dès juillet 1605, une cinquième édition se préparait à Valence.

Le procès d'Ezpeleta. — Or, le mois précédent, Cervantès courait une aventure indigne de celles de son immortel roman. En effet, à Valladolid, le 27 juin 1605, le licencié Cristoval de Villarroel, du Conseil de Sa Majesté, et alcade de sa maison et capitale, était avisé, à onze heures du soir, que dans une maison neuve sise près du *Rastro Nuevo* de ladite cité, on avait trouvé mort ou tout au moins gravement blessé un gentilhomme inconnu. Le licencié se rendit à la hâte au lieu indiqué, en compagnie d'alguazils et d'un greffier. Il monta aux appartements et, dans celui de la veuve doña Luisa de Montoya, trouva sur un lit tendu par terre un homme couvert de sang et qui gémissait tandis qu'un chirurgien le pansait. Une fois ses plaies nettoyées et bandées, l'homme fut reconnu par le dit señor alcade, et par le marquis de Falces qui était avec lui, pour être don Gaspar de Ezpeleta, chevalier de l'ordre de Santiago.

L'enquête, menée avec diligence, amena la comparution et la mise en accusation des membres de la famille de Cervantès qui habitaient alors non loin du *Rastro* dans une maison près de laquelle l'assassinat s'était produit. Inculpé, Cervantès se défendit aisément et fut relâché *sous caution*, le 2 juillet. Mais le procès n'en révéla pas moins des détails peu édifiants sur la vie privée de Cervantès et sur son entourage : sur Magdalena et Andrea, ses sœurs, Isabel, sa fille naturelle, et Constanza, sa nièce, la fille d'Andrea.

La fin. — L'année suivante, Cervantès revenait à Madrid en même temps que la cour. Il y maria sa fille Isabel comme nous l'avons dit; s'affilia en avril 1609 à la Confrérie du Saint-Sacrement et fut reçu en 1611 à l'Académie fondée par Francisco de Silva. Dès lorscommence pour Cervantès,

plus que sexagénaire, la publication de ses principaux ouvrages : *Les Nouvelles Exemplaires* (1613), *Le Voyage du Parnasse* (1614), *Les Huit Comédies et huit Intermèdes nouveaux* ainsi que la seconde partie du *Don Quichotte* (1615). Le 19 avril 1616, notre auteur signe l'émouvante dédicace des *Travaux de Persiles et Sigismonde* à son protecteur le comte de Lemos, au lendemain d'avoir reçu l'Extrême-Onction, et comme il le dit lui-même en rappelant un ancien *romance* :

Le pied déjà dans l'étrier,
Avec l'angoisse de la mort....

Et il trépasse le 23 avril 1616... comme Shakespeare. Son corps, revêtu de la robe franciscaine, est enseveli dans le couvent des Trinitaires de Saint-Ildefonse, à Madrid. Depuis quelques années, il souffrait d'hydropisie et il parle avec humour de cette grave affection dans le prologue du même *Persiles*. Elle l'emporta ainsi qu'il le prévoyait, mais sans qu'il eût fait l'effort de suivre le régime qui lui était prescrit.

Le *Persiles* fut publié en 1617. La dédicace annonçait d'autres ouvrages : *Les Semaines du Jardin*, *Bernardo*, la fin de *Galathée*. Les titres seuls en sont restés.

*
* *

Le portrait. — Cervantès se peint lui-même à ses lecteurs, dans le prologue des *Nouvelles Exemplaires*, d'après le portrait qu'avait fait de lui, en 1600, Juan de Jauregui : « Celui que vous voyez ici avec un visage aquilin, les cheveux châtains, le front lisse et découvert, les yeux vifs, le nez courbe quoique bien proportionné, la barbe d'argent (qui était d'or il n'y a pas vingt ans), les moustaches longues, la bouche petite, les dents peu nombreuses, car il n'en a que six et encore mal conditionnées et plus mal placées puisqu'elles ne correspondent pas les unes aux autres ; le corps entre deux extrêmes, ni grand ni petit, le teint clair plutôt blanc que brun, un peu chargé des épaules et pas très léger des pieds : celui-là, dis-je, est le portrait de l'auteur de *Galathée* et de *Don Quichotte de la Manche*, de celui qui fit *Le Voyage du Parnasse* à l'imitation de celui de Cesare Caporali de Pérouse, et d'autres œuvres qui vont par là, égarées de leur chemin, et peut-être sans le nom de leur maître ; on l'appelle communément Miguel de Cervantès Saavedra. »

II

L'ŒUVRE DE CERVANTÈS

L'intérêt universel de *Don Quichotte* a porté bien des gens à considérer Cervantès comme l'auteur de ce seul livre, à ne point tenter de connaître tant d'autres ouvrages fort dignes de ce génie si divers.

Et pourtant, sans *Don Quichotte*, il reste encore à Cervantès d'avoir écrit mainte *Nouvelle* demeurée toujours bien vivante, ou telle comédie dont on voit aujourd'hui qu'elle dépasse en profondeur celles de Lope de Vega.

Il y a plus : si *Galathée* n'eut point, en Espagne, le succès espéré par l'auteur lui-même, elle méritait d'obtenir l'applaudissement des élites qui, de l'étranger, imposèrent à l'indifférente Espagne le culte de *Don Quichotte*. Mais Florian fut l'intermédiaire qui, en traduisant, trahit, et perdit à jamais la cause, facilement défendable, de ce charmant poème en prose.

Et quant aux *Travaux de Persiles et de Sigismonde*, nous ne saurions souscrire au jugement hâtif qui les déclare pesants. Car nous prîmes un plaisir extrême à relire les aventures si variées et romanesques des héros que Cervantès chérissait comme les meilleurs issus de sa fantaisie. Cette œuvre nous paraît dépasser son époque, inaugurer un genre qu'affadira, qu'amincira, plus d'un siècle et demi après, un Bernardin dè Saint-Pierre qui passe pour un précurseur.

Seul, *Le Voyage du Parnasse* nous semble une litanie d'éloges bien artificiels. Mais pourrions-nous en exiger plus qu'il ne veut être lui-même? Et n'y peut-on découvrir bien des pages d'un humour, d'une verve ou d'une grâce qui dissipent notre ennui?

De ce qui touche à Cervantès, rien ne doit être indiffé-

rent. Il est de ces génies ondoyants et divers qui même en leurs erreurs ont des inspirations : il suffit de le suivre, elles s'imposent à nous.

*
* *

Galathée. — *Galathée* est une bucolique à la manière de Virgile, où Cervantès lui-même, sous les traits d'Elicio, exprime le chaste amour qu'il éprouvait pour celle qui devait être sa femme. D'autres personnages de l'œuvre ont pu être identifiés : Francisco de Figueroa et Pedro Lainez seraient Tircis et Damon; don Diego de Mendoza serait le pauvre Meliso, et peut-être Pedro Liñan se confondrait avec Lenio.

Ce roman pastoral est dédié par l'auteur à cet Ascanio Colonna, second fils du grand Marcantonio, général des forces pontificales dans la Sainte-Ligue, qui l'envoya comme étudiant à l'Université de Salamanque et à celle d'Alcala où par un discours en latin, répété en langue vulgaire, il salua le roi Philippe II dont il reçut une abbaye ainsi que l'appui nécessaire pour obtenir de Sixte-Quint, en l'an 1586, le chapeau de cardinal. Notons que Cervantès, en 1570, s'engageait dans la compagnie de Diego de Urbina, capitaine au régiment de Miguel de Moncada qui servait sous les ordres du père d'Ascanio.

En composant une idylle, Cervantès suivait la mode de son temps désireux de revenir à la vue riante des choses, à la beauté antique, sereine et lumineuse. De la poésie courtisane du XVe siècle à la poésie italo-classique du XVIe le passage ne fut pas violent. L'école de Ribeiro et de Falcao fait renaître l'églogue classique et la nouvelle sentimentale. Or, Ribeiro fut le disciple de l'auteur de l'*Arcadie*, Jacopo Sannazaro (1458-1530), et sa manière inspira la *Diane* de Montemayor (1520?-1561). Le genre se continua dans le *Pastor de Filida* (1582) de l'ami de Cervantès, Luis Galvez de Montalvo, et dans *Galathée* elle-même, où l'on peut trouver qu'Elicio et son compagnon Erastro tiennent de l'Ergasto et du Selvaggio de l'*Arcadie* de Sannazaro, et que le *Chant de Calliope* reproduit la *Chanson d'Orphée* de la *Diane* de Montemayor.

Galathée s'explique par le romantisme de l'auteur qui,

non content d'avoir agi dans le champ de guerres héroïques, se répand encore en activité esthétique. Son attitude en présence des pastorales est la même qu'il prendra au sujet des *chevaleries* : et c'est qu'au fond il les aime, quoiqu'il les juge inférieures à l'idéal dont elles relèvent.

Malgré l'insuccès de son livre, Cervantès conserva toujours une tendresse à son égard. Que l'on relise, pour s'en convaincre, l'examen de la bibliothèque de *Don Quichotte*. Il représentait pour lui les années de sa jeunesse, ses illusions littéraires; il y avait mis son âme, ses conceptions de la beauté issues des doctrines de Platon, si populaires à cette époque; et, surtout, il était écrit d'un style abondant et musical, au charme duquel, aujourd'hui encore, on ne saurait échapper.

Mais Cervantès était beau joueur. Et dans *Les Nouvelles Exemplaires*, Berganza, ce chien bavard, reconnaît que les pastorales sont « dépourvues de vérité, composées pour amuser les oisifs ». Il a servi des bergers sans musette et sans chalumeau, qui ne chantent point, mais qui grognent, qui ne rêvent pas, mais se grattent, qui ne répondent pas à des noms poétiques, mais à Laurent, Antoine, Paul ou bien Dominique.... La plaisanterie est amère.

Les Nouvelles Exemplaires. — *Les Nouvelles Exemplaires*, au reste, furent la revanche éclatante que prit Cervantès trente ans plus tard. Elles parurent originales et reçurent l'approbation même de ses rivaux et de ses ennemis : Lope de Vega confesse qu'elles ne manquent ni d'esprit ni de style; Avellaneda les trouve fort ingénieuses. Quant aux autres écrivains qui n'avaient point de raison d'être hostiles à Cervantès, parce qu'ils étaient beaucoup plus jeunes, Quevedo, Tirso ou Salas Barbadillo, leurs éloges sont plus vifs. Le premier les vénère, le second s'enthousiasme et déclare l'auteur « le Boccace espagnol », et le troisième prend Cervantès pour parrain afin d'être admis en présence du dieu qui dirige les Muses.

« Je suis le premier qui ait écrit des nouvelles en langue castillane », affirme Cervantès avec un noble orgueil. Il disait vrai, à moins qu'on ne doive estimer que le genre de la *nouvelle castillane* est inauguré par l'anonyme *Histoire de l'Abencerrage et de la belle Xarifa* enclose dans l'*Inventaire*

d'Antonio de Villegas, imprimé en 1565. Mais Cervantès invente et cette *Histoire* n'est qu'un thème du *romancero*.

L'invention de Cervantès, dans *Les Nouvelles Exemplaires*, s'exerce sur la vie et sur sa propre vie. Elle jaillit du réalisme le plus pur et national et brode sur des faits parfois si personnels que l'on a pu écrire, avec ces *Nouvelles*, une vie de l'auteur qui ressemble souvent à celle que l'on connaît.

Au reste, ce n'est pas qu'il faille supposer que Cervantès s'efforce à l'autobiographie. Ce que nous avons dit du *Captif* s'applique aussi bien à *L'Amant Libéral*, à *L'Espagnole Anglaise*, au *Licencié de Verre*. Mais ces relations lointaines entre l'auteur et ses héros suffirent à lui valoir les critiques acerbes — le *moi* étant haïssable — d'un Suarez de Figueroa.

Quoi qu'il en soit, les *Nouvelles* sont de la littérature vécue, aussi instructive pour nous sur les mœurs espagnoles, aux XVIe et XVIIe siècles, que celle de *Don Quichotte*.

La magistrature vénale est flagellée dans *La Petite Gitane*; la funeste idéologie est ridiculisée par le chien Berganza; les mœurs faciles des nobles sont mises en opposition avec la misère des étudiants, la détresse des soldats, la rude vie des *picaros*, dans la série des tableaux que nous offrent *Cornélie*, *Le Jaloux d'Estramadure*, *La Force du sang*, *L'Espagnole Anglaise* ou *Les Deux Jeunes Filles* contrastant avec *Le Licencié de Verre*, *Le Mariage qui trompe* ou *L'Illustre Servante*. Le *Colloque des Chiens* est comme un résumé ou comme une synthèse des observations aiguës de Cervantès sur la vie de son temps, l'âme de son époque, un peu comme *Le Coq* d'un Lucien nous révèle l'intimité de la vie grecque au siècle des Antonins.

Le cadre de ces *Nouvelles* est tantôt espagnol et tantôt étranger. Les séjours que fit Cervantès dans les provinces espagnoles, surtout en Andalousie, ses voyages en Italie, sa captivité à Alger, ses courses sur la mer, l'aident à varier le décor de son œuvre et à multiplier les types, les portraits. La vie grouillante de Séville est évoquée comme par un Callot dans *Rinconete et Cortadillo*; nous nous trouvons à Tolède avec *L'Illustre Servante*, à Salamanque avec le *Licencié*, à Valladolid en lisant l'histoire du *Mariage qui trompe* et le *Colloque des Chiens*. L'amour que Cervantès nourrit pour l'Italie apparaît bien dans *Cornélie* : un amour

inspiré par le peuple italien et son caractère passionné plus encore que par la nature ou la magnificence des villes. Bologne n'est qu'un cadre, et vaguement tracé; mais les personnages s'agitent avec leur fièvre, la violence de leurs sentiments. Et c'est ainsi, plus tard, qu'un Stendhal concevra ses nouvelles italiennes.

D'autre part, les gitanes, aux yeux de Cervantès, représentent la liberté, l'indépendance, la vie simple, les mœurs pures de l'âge d'or, dont chaque ouvrage de l'auteur contient la tendre évocation. Et l'histoire de Preciosa, dans *La Petite Gitane*, est un charmant modèle, une douce leçon, que donne Cervantès à ses contemporains hypocrites et corrompus.

Il n'est pas jusqu'aux Turcs en qui l'auteur n'admire des traits qui manquent aux Espagnols. S'il méprise leur religion, par contre, il ne craint pas, dans *L'Amant Libéral*, de louer leur organisation. Même il ne peut cacher la sympathie qu'inspire, à son cœur épris de beauté, la passion des belles Mauresques pour leurs esclaves chrétiens.

Enfin le « manchot de Lépante » aime, comme tout Latin, la mer qu'il a franchie. Il en évoque les tempêtes ou la sérénité, et décrit l'existence à bord d'un bâtiment avec la précision même d'un matelot, dans *L'Amant Libéral* et *L'Espagnole Anglaise*.

Cervantès est moins à son aise dans la peinture des milieux aristocratiques, des mœurs des courtisans, des usages des cours. M. de Icaza remarque que la reine de *L'Espagnole Anglaise* a pour nous le charme des reines des contes pour enfants. C'est vraiment une « brave dame ». Aucun des autres personnages n'apparaît en chair et en os; ce sont des « mannequins idéaux » qui rappellent les « retables des peintres primitifs où l'inconsistance des figures contraste avec les méticuleux détails de l'habillement ». Et c'est que Cervantès n'avait pas ici sous les yeux *le modèle vivant* nécessaire. Car, dès que, dans cette même nouvelle, l'écrivain peut fixer sa pensée vagabonde sur un objet précis, le ton change et l'intérêt grandit. Ainsi de cette figure imaginaire de Ricaredo qui ressemble tellement à celle de Cervantès par les aventures de sa captivité, ses généreuses entreprises, son âme *quichottesque* et si noble, et si bonne.

D'où la supériorité éclatante des nouvelles dans lesquelles l'imagination brode sur des faits observés : du *Licencié de Verre* qui n'est qu'un prétexte pour Cervantès de publier ses apophtegmes, esquisser un tableau de la vie militaire en Espagne, à la fin du XVIe siècle, et tracer l'itinéraire de ses voyages en Italie; du *Jaloux d'Estramadure*, étude psychologique d'un vieillard amoureux berné par un don Juan et qui meurt en lui pardonnant; des nouvelles picaresques : *La Petite Gitane*, *Rinconete et Cortadillo*, *L'Illustre Servante*; et surtout de cette galerie des types sociaux que forme le *Colloque des Chiens*, Scipion et Berganza.

Nous laissons dans l'ombre la nouvelle de *La Fausse Tante*, attribuée à Cervantès, parce que rien ne prouve que cette attribution soit exacte.

Cependant, avec *Les Nouvelles Exemplaires*, la nouvelle moderne était créée. Il suffisait de s'en apercevoir : on le voit seulement aujourd'hui, maintenant que Stendhal, Mérimée, Daudet ou Maupassant nous ont donné des contes qui ne l'emportent point sur ceux de Cervantès.

M. de Icaza suit en elles la formation de la personnalité littéraire de leur auteur. De l'autobiographie, le grand écrivain passe au récit d'aventures à la mode italienne; puis il devient romanesque et purement espagnol, mêlant aux épisodes vécus les peintures de mœurs; et enfin il est le maître psychologue, maître dans la satire et le conte amoureux. Et M. de Icaza de conclure : Si Cervantès n'avait pas écrit le *Quichotte*, *Les Nouvelles Exemplaires* suffiraient à l'immortaliser.

Don Quichotte. — Heureusement, il y a aussi *Don Quichotte*.... Que dire sur ce livre qui n'ait pas été dit? Entre Montesquieu déclarant que, chez les Espagnols, « le seul livre qui soit bon est celui qui a fait voir le ridicule de tous les autres », et M. Morel-Fatio démontrant que c'est « le grand roman social du XVIe siècle espagnol, de la seconde moitié surtout », bien des explications ont été fournies et bien des commentaires publiés qui auraient diverti l'auteur, s'il eût vécu, car il était d'humeur gaie et d'aimable caractère. Mais en lui prêtant une nature exceptionnelle, on ne réussit qu'à le dénaturer. Rien de plus simple, en effet, que le Cervantès du *Quichotte*, puisque ce n'est qu'un curieux

qui, de même que son héros, va « mettre son nez partout et sa cuiller dans tous les plats ». Ainsi le remarque Sancho Panza qui connaît fort bien son maître.

La formule de M. Morel-Fatio est, certes, la plus exacte. Et nous ne savons rien de plus substantiel et définitif que cette *Étude sur l'Espagne* qui s'intitule : « Le Don Quichotte envisagé comme peinture et critique de la société espagnole du XVIe et du XVIIe siècle », et qui aboutit à cette ferme constatation : « Nul écrivain n'a été plus de son temps que Cervantès; il ne l'a pas devancé d'une ligne. »

Sans doute, dans *Don Quichotte* il y a un symbole qui semble autoriser les divagations de l'interprète : ce heurt de l'Idéal contre la Réalité; cette éternelle déception de celui qui veut croire au Droit, à la Justice et à la Liberté qui n'existent point sur la terre. Sans doute encore ce symbole si simple, mais incarné en des personnages devenus des types universels, s'est élargi jusqu'à comprendre tous les lieux communs de nos rêves. Mais attribuer à l'œuvre un sens ésotérique au point de comparer son héros si humain au *Parsifal* d'un Wagner, vouloir à tout prix découvrir la clef d'un profond Mystère, et déchiffrer l'Énigme d'un nouveau Mur, c'est prêter à l'auteur un dessein qu'il n'eut pas et qu'il ne pouvait avoir, lui, d'un esprit si clair, d'un humour si plaisant, d'une *santé* si florissante.

Nous savons aussi que tous les spécialistes ont reconnu à Cervantès une égale compétence pour chaque science, pour chaque art, pour chaque profession. Il unirait en lui les dons du philosophe, du médecin, du physicien, du juriste, du peintre de « verdures », du musicien « vihueliste » comme son ami Espinel.

Il y a plus : Cervantès, si soumis à la loi, à la règle, aux canons de l'Église, Cervantès qui écrit le *Rufien*[1] *heureux* et qui meurt revêtu de l'habit franciscain, Cervantès serait un « esprit fort ». Et le livre de *Don Quichotte* serait dirigé contre l'Église, contre la Vierge, contre l'Inquisition. *Don Quichotte* représenterait l'effort de la pensée libre contre la routine du « peuple » Sancho, la perfide erreur des moulins, les grossières embûches de l' « église » Maritorne; Dulcinée étant « son âme objective ».

1. Voir page 236, note 1.

On reconnaît ici l'influence allemande et ces ténèbres dont l'idéologie germanique se plaît trop souvent à envelopper les claires conceptions latines : celle d'un Rabelais ou celle d'un Molière. Au reste c'est le privilège de toute pensée féconde que de prêter aux interprétations saugrenues.

Non! Cervantès n'est pas un esprit fort, et *Don Quichotte* n'est pas un « roman à clef ». Au contraire, il apparaît bien que notre auteur était un fervent catholique, respectueux non seulement du dogme, mais des ministres de l'Église dont il relève, en tant qu'ils sont dignes de respect.

C'est ainsi que l'humble curé de village a sa sympathie, tandis que les abbés de cour, les clercs « qui rarement oublient de se donner leurs aises », les confesseurs parasites ou l'ermite bon apôtre, encourent sa critique cinglante.

Et *Don Quichotte* est, si l'on veut, un admirable traité de philosophie pratique, mais non de théosophie. C'est le roman social où l'auteur dresse en pied l'hidalgo castillan, « tel qu'il le voyait autour de lui, et tel qu'il le voyait en lui-même, puisque *Don Quichotte*, en définitive, est la chair de sa chair et le sang de son sang ».

Cervantès explique lui-même, dans le *Prologue* de son œuvre, qu'elle ne vise à rien d'autre que de « défaire l'autorité et l'importance que les livres de chevaleries ont dans le monde et parmi le vulgaire ».

Mais les chevaleries, en réalité, n'ont constitué, comme le remarque judicieusement M. Morel-Fatio, que « le procédé littéraire » qui permit à l'auteur « d'étendre et d'embellir son sujet en l'approvisionnant à foison d'accidents et d'aventures ».

Don Quichotte, redresseur de torts, nous montre ceux du gouvernement. S'il ne s'attaque pas directement au prince, il poursuit sans trêve dans ses sujets les funestes conséquences d'un régime vénal et corrompu. Il se moque, comme Berganza, des idéologues qui pullulent sur les ruines de l'État, flétrit les mœurs des grands, la lâcheté des nobles à l'égard de leurs fils prodigues. Il plaisante doucement, et, sans doute, avec amertume, la glorieuse misère de l'*hidalgo*, de ce noblaillon si fier dans sa petite maison campagnarde, de ce mince gentilhomme dont le rêve est immense et la vie insipide, de ce « fils de quelque chose » dont le désœuvrement et la pauvreté sont la rançon d'un

brevet illusoire. Il caricature, méprisant, le monde de la valetaille, des duègnes, des écuyers qui déjà prépare la révolution sociale et le règne des cyniques, des aventuriers, des *arrivistes*. Il s'apitoie sur le triste sort du soldat, réduit à la mendicité au retour des luttes qui sauvèrent la patrie. Et il plaint de tout son cœur le poète nécessiteux, ou l'étudiant famélique. Mais les médecins, les robins, les hôteliers, les amuseurs, les provinciaux, tous les grotesques sont pourfendus par le héros qui n'admet pas que l'on badine avec la vie profonde et grave. Seuls les forçats trouvent grâce devant le plus intègre des hommes : parce qu'ils n'en sont pas compris.

Il s'est trouvé un La Harpe pour se flatter de compter au nombre des « esprits sévères » pour qui le fond du *Don Quichotte* est « trop frivole », et qui ne peuvent supporter « les folies d'un malheureux qu'il faudrait renfermer ». En effet, disait ce Zoïle, « c'est l'inconvénient de tous les ouvrages qui ne peignent qu'un ridicule particulier. Quelque mérite qu'ils aient, ils sont toujours au-dessous de ceux qui peignent l'homme de tous les temps et de tous les lieux.... »

Pauvreté plutôt que sévérité d'esprit! Un La Harpe n'est que risible quand il profère un tel blasphème. Mais nous serions criminels si nous voyions en Don Quichotte seulement un fou sublime. Car Don Quichotte est de ces fous qui parlent plus sagement que les sages, et sa vision de l'univers est celle d'un poète-philosophe à la fois de son temps et de l'humanité.

A Cervantès découragé de ne pas trouver pour son œuvre un prologue retentissant, son ami enjoué porte consolation : « Puisque votre œuvre, lui dit-il, ne cherche qu'à défaire l'autorité et l'importance que les livres de chevalerie ont dans le monde et parmi le vulgaire, nul besoin pour vous d'aller mendiant des sentences de philosophes, des conseils de la Sainte Écriture, des fables de poètes, des discours de rhéteurs et des miracles de saints. Mais tâchez que tout uniment, avec des paroles claires, honnêtes et bien placées, votre période soit sonore et votre ton amusant; que vous peigniez autant que possible tout ce que vous vous êtes proposé de faire; que vous laissiez entendre vos concepts, sans les compliquer ni les obscurcir. Tâchez aussi qu'en lisant votre histoire, le mélancolique s'excite à rire, le rieur

accroisse sa gaîté, le simple ne s'ennuie pas, l'habile s'étonne de l'invention, le grave ne la méprise point, le sage ne manque de la louer. En réalité, visez à renverser la machine mal assurée de ces livres de chevalerie, abhorrés de tant de gens et loués d'un plus grand nombre. Si vous y parvenez, ce ne sera pas un mince succès. »

Et Cervantès, rasséréné, ose enfin espérer que les lecteurs goûteront l'histoire du fameux Don Quichotte de la Manche qui, dans l'opinion « de tous les habitants du district de Montiel, passe pour avoir été le plus chaste amoureux et le plus vaillant chevalier que depuis de longues années on ait vu dans ces parages ».

Cependant, Avellaneda eut l'audace de continuer l'histoire du chevalier, de publier le second tome de *L'Ingénieux Hidalgo*. Et, ce faisant, il provoqua la réplique de Cervantès, c'est-à-dire la deuxième partie de *Don Quichotte*, élargissement lumineux de la conception première, magnifique crescendo de la symphonie commencée, fresque de l'univers formant comme le fond du portrait primitif de son héros, agrandissement symbolique d'un commentaire personnel.

Et c'est la série des entretiens qu'ont ensemble sur tous sujets les personnages de l'histoire; la chevauchée de l'hidalgo vers sa dame Dulcinée, et l'enchantement de la belle, imaginé par Sancho; l'épisode, au sens profond, du char des Cortès de la Mort; le pitoyable échec de l'orgueilleuse tentative du bachelier Carrasco, de cet homme de raison qui sort, triste et rompu, de son duel avec le Fou; la conclusion philosophique de l'aventure des lions; la rencontre suggestive de Don Quichotte plein de verve avec le discret gentilhomme don Diego de Miranda; le récit, éternellement vrai, des noces de Camacho; la visite étrange que fit Don Quichotte à la caverne de Montesinos; le combat significatif avec les marionnettes; l'embarquement vers l'inconnu, brusquement terminé sur le prosaïque écueil des roues d'un moulin à eau; la descente chez les Ducs et la soudaine mise en scène d'une existence seigneuriale aux comiques passe-temps; le gouvernement de Sancho dans l'île de Barataria, où quelques-uns ont voulu voir une espèce de satire de l'administration du roi Philippe II; le dessein de Don Quichotte, après sa défaite cruelle par le chevalier de la Blanche-Lune — qui personnifie la revanche

de la tenace raison — de mener la vie pastorale; enfin, sa mélancolie, sa maladie et sa mort, la mort d'un fou devenu sage, une mort émouvante en sa simplicité, le soir d'un jour plus beau que le jour naturel.

Aussi bien Sancho Panza peut se dire tout bas à soi-même, en considérant Don Quichotte : « Ce mien maître, quand je parle de choses merveilleuses et substantielles, a coutume de dire que je pourrais prendre une chaire dans les mains et m'en aller par ce monde prêchant de jolis sermons. Et moi, je dis de lui que, lorsqu'il commence à enfiler des sentences et à donner des conseils, non seulement il peut prendre une chaire dans les mains, mais deux à chaque doigt et s'en aller de place en place prêcher à bouche que veux-tu? Le diable soit de toi pour chevalier errant, de toi qui sais tant de choses!... »

Tant de choses! Don Quichotte-Cervantès sait toute la vie.... Et toute la vie passe en ce livre immortel qui semble la braver, la ridiculiser. D'où notre émotion quand nous avons compris le sens de ce simple poème, quand nous avons enfin saisi la réalité de ce rêve.

Car l'inquiétante fantaisie de l'œuvre de Cervantès est encore de la vie. C'est le songe d'or qui s'évade des événements quotidiens; c'est la poésie qui s'exhale de l'existence familière; c'est l'âme éternelle des choses qui s'unit à notre âme humaine aux heureux mais rares moments que l'on a vraiment vécus. La rencontre du héros et du chevalier au Caban Vert est l'un de ces précieux moments : « Quel est cet homme étrange? » demande Lorenzo à son père. — « Je ne sais, répond don Diego. Parfois il paraît être un fou et parfois je crois que c'est la personne la plus intelligente et fine que j'aie jamais rencontrée. En définitive, je ne puis dire, si c'est un fou ou un sage. » En cette perplexité de don Diego réside, selon *Azorin*, tout le charme, tout l'attrait, tout le profond mystère de cette merveilleuse aventure. Au regard du gentilhomme bourgeois, si simple et si régulier, Don Quichotte apparaît « sans plan ni méthode, paradoxe fait homme, insouciant des convenances sociales, sans peur du ridicule, sans logique dans ses idées et ses actes. Il chemine au hasard; il méprise l'argent; il n'est pas prévoyant; il ne s'arrête point aux choses insignifiantes du monde. Quel est cet homme extraordinaire? Quelle conception a-t-il de la

vie, et que se propose-t-il ainsi, errant par les chemins? Don Diego l'ignore; il ne parvient pas à décider ce que peut bien être ce chevalier qu'il amène avec soi. Est-ce un fou? Est-ce un sage? Les deux modalités de l'esprit — celle que représente Don Quichotte, et celle que symbolise don Diego — entrent en conflit. »

Ou plutôt elles s'accordent, se complètent et définissent l'esprit de l'homme et spécialement l'esprit même de l'Espagnol. Car ainsi que Cervantès allie à l'idéalisme des vieux livres de chevalerie un élément de sens pratique, de réalité prosaïque, de vie courante et quotidienne, ainsi nous accordons au génie castillan cette fusion merveilleuse de l'idéalisme et du practicisme, et reconnaissons à une Sainte-Thérèse, par exemple, un sens parfait de ménagère uni à la plus haute exaltation mystique.

Don Quichotte est donc l'œuvre-type, l'œuvre essentielle de l'Espagne. En elle se réalise l'âme du peuple espagnol à l'heure où elle se confond avec l'âme du Monde. Heure à jamais mémorable que celle qui peut enfanter une telle philosophie, « optimiste, vaillante, dit M. Mérimée, plus sûre que celle de Rabelais, plus large et moins sèche que celle de La Fontaine, moins amère que celle de Molière ou de La Rochefoucauld, moins accommodante que celle de Montaigne, de Voltaire ou de Renan », une philosophie « de tous les jours, pour l'usage, pour la vie, et non pour la spéculation ».

Le Persiles. — Cependant cette œuvre admirable ne fut pas, malgré son succès, la préférée de Cervantès. Son cœur a choisi *Galathée* et *Les Travaux de Persiles et de Sigismonde*. Dans le prologue des *Nouvelles Exemplaires*, notre auteur annonce *Persiles*, « livre qui veut rivaliser avec Héliodore ».

On sait qu'à cet évêque de Tricca en Thessalie, qui vécut entre le IIe et le Ve siècle, l'historien Socrate attribue, comme œuvre de jeunesse, le roman des *Éthiopiques* qui raconte en dix livres les aventures de la princesse éthiopienne Chariclée, qui, exposée par sa mère, transportée à Delphes, y rencontra le beau Théagène qu'elle finit par épouser après mille vicissitudes.

Ainsi de l'œuvre singulière de Cervantès qui nous conte l'histoire de Sigismonde, envoyée par sa mère, reine de

Frislande, à la cour de la reine d'Islande pour y être fiancée avec le prince héritier Maximin. Ce dernier est absent de l'île, et son frère cadet, Persiles, tombe amoureux de la belle étrangère. Les sentiments de Persiles sont partagés par Sigismonde. Et c'est la fuite des deux jeunes gens, un interminable voyage qui cependant se termine par leur mariage que bénit Maximin miséricordieux.

Le roman d'Héliodore jouissait d'une grande réputation. En France, Amyot l'avait traduit en l'an 1547 sous ce titre : *Histoire éthiopique*. Une version espagnole était publiée à Anvers en 1554, une italienne à Venise en 1560. Cervantès put les connaître.

Mais plus que d'Héliodore, Cervantès ici se rapproche d'Arioste et de son *Roland* : « En effet, ce corps composé de mille espèces différentes, n'est-ce pas proprement l'image de Roland le Furieux? Qu'y a-t-il de plus grave et de plus héroïque que certains endroits de ce poème? Qu'y a-t-il de plus bas et de plus bouffon que d'autres? Et, sans chercher si loin, peut-on rien voir de moins sérieux que l'histoire de Joconde et d'Astolfe? Les aventures de Buscon et de Lazarille ont-elles quelque chose de plus extravagant? Sans mentir, une telle bassesse est bien éloignée du goût de l'antiquité. »

Ainsi parle notre Boileau, et son jugement, pour être un peu sévère, s'applique néanmoins à l'œuvre cervantesque, série de nouvelles à la manière italienne, sans intrigue bien suivie, galerie de tableaux de mœurs sans relation apparente, récit parfois charmant de vérité, de grâce, de tendresse amoureuse, et parfois plus extravagant que le *Buscon* de Quevedo ou le *Lazarille* d'Horozco.... Car les histoires de l'île barbare sont vraiment insupportables et la jalousie du roi Polycarpe, la passion entreprenante des trois dames françaises auprès du duc de Nemours, la perversité d'Hippolyte la Ferraraise, les médisances de Clodio, ne peuvent que faire sourire....

Nous avouons pourtant avoir lu sans ennui le roman de *Persiles*. Car la féconde imagination de l'auteur s'y donne libre carrière et nous surprend sans cesse par un tour imprévu. Mainte histoire nous captive et les notes de voyage décèlent en Cervantès l'observateur pénétrant et l'amant de la Nature. Il n'est pas jusqu'aux deux héros de

l'aventure d'amour qui ne laissent de nous séduire par leur constance, leur modestie, leur dévouement mutuel. Rien ne les peut séparer, nul obstacle, humain ou divin, ni les tempêtes de la mer, ni les ouragans de l'envie. Mais toujours ils se retrouvent, muets dans le jour trompeur, n'échangeant que leurs regards emplis d'une douce espérance. Et lorsque enfin leur frère, qui les a poursuivis, les appelle à son lit de mort, et, leur pardonnant, les unit, ce dénouement attendu satisfait notre pitié. Nous partageons le bonheur de deux êtres si fidèles.

L'œuvre contient le passage le plus pathétique que Cervantès ait écrit : la dédicace à son protecteur, le comte de Lemos, signée quatre jours avant sa mort, et dans laquelle, prévoyant la fin de sa maladie misérable, il cite le premier vers d'anciennes *coplas* :

Un pied déjà dans l'étrier...

et qui nous rappellent invinciblement cette parole de Montaigne : « Comme celui qui, continuellement, me couve de mes pensées et les couche en moi, je suis à toute heure préparé environ ce que je le puis être, et ne m'avertira de rien de nouveau la survenance de la mort. *Il faut être toujours botté et prêt à partir en tant qu'en nous est*, et surtout se garder qu'on n'aie lors affaire qu'à soi, car nous y aurons assez de besogne, sans autre surcroît. »

Telles sont les grandes œuvres en prose de Cervantès, si nous mettons à part quelques *intermèdes* dramatiques dont il sera parlé plus loin. Et certes, Cervantès eut au plus haut degré les dons du prosateur, tandis qu'il était moins doué pour les vers. Sans partager à ce sujet l'opinion d'un de ses rivaux, qui déclarait à son libraire, ainsi que Cervantès le conte avec humour dans le prologue de son *Théâtre*, « que de sa prose on pouvait espérer beaucoup, mais de ses vers *rien* », il nous faut reconnaître qu'un Lope de Vega, par exemple, l'emporte sur Cervantès pour la facilité, pour ce je ne sais quoi de subtil et d'ailé qui révèle le poète né.

Les Poèmes. — Cependant Cervantès parsema ses ouvrages de sonnets, de chansons, de pièces variées qui ne manquent point d'esprit ou de charme. Il pouvait à bon droit s'enorgueillir du sonnet au tumulus de Philippe II,

ou du « romance » *La Jalousie*. Ses grandes œuvres théâtrales sont écrites en vers qui, dans *Numance*, ont une sonorité héroïque, et, dans *La Vie à Alger*, un pittoresque enchanteur. Enfin il composa un poème en huit chants, *Le Voyage du Parnasse*, qui mérite qu'on s'y arrête.

Ce poème est imité du *Viaggio in Parnaso* (1582) de Cesare Caporali de Pérouse, cet écrivain de l'époque *bernesque* qui fit en outre des nouvelles, des satires dramatiques et une *Vie de Mécène* qui n'est qu'une moquerie. Son *Viaggio* abondait en traits spirituels et plaisants, et le *Viage* de l'Espagnol n'apparaît pas inférieur. Toutefois l'énumération rimée de poètes contemporains lasse le lecteur le plus patient. Il nous faut aujourd'hui passer sur ces louanges décernées par l'auteur sans conviction vraie à ses émules et rivaux et chercher le sujet de l'œuvre que Cervantès développe avec une verve, un humour bien dignes de son modèle.

Dans un vaisseau poétique que dirige l'inquiétant Mercure, et qui se remplit d'écrivains, l'auteur vogue vers le Parnasse où le reçoit Apollon. La montagne sacrée est bientôt assiégée par une foule de cuistres contre lesquels le dieu de Délos mobilise la troupe de tous les talents. Après une lutte épique, force reste aux vrais poètes, et Cervantès peut retourner vers la bonne ville de Madrid où le rejoint, dès sa première sortie, une lettre (en prose) d'Apollon, qui lui reproche amèrement d'avoir quitté le Parnasse sans prendre congé de lui, et qui lui dit tout le mal qu'il eut à se débarrasser des poètereaux surgis en foule du sang des méchants rimeurs que l'on avait massacrés. Il lui envoie, par épître, une liste de privilèges, de règlements et d'avis qui concernent les poètes et le prie de veiller à ce qu'ils soient suivis.

Cette *addition* en prose est dans la meilleure manière de l'auteur, ce qui, pour M. Fitzmaurice-Kelly, « n'a rien de surprenant; la lettre d'Appollon est datée du 22 juillet 1614; deux jours auparavant, Sancho Panza avait dicté sa fameuse lettre à sa femme. Le maître se ressaisissait : la suite de *Don Quichotte* était en train. »

Le Théâtre. — *Le Voyage du Parnasse* uni aux *poésies diverses* tirées des œuvres en prose ou retrouvées dans les *romanceros* contemporains, les *jardins spirituels*, les *parnasses*, les *relations* ou dans les hommages placés, suivant

l'usage, en tête d'ouvrages d'amis, nous donneraient déjà de Cervantès poète une idée plutôt favorable. Mais c'est dans le *Théâtre* qu'il convient de puiser les preuves de l'injustice dont l'écrivain fut victime de la part de l'inconnu qui conseilla son libraire. Dans l'*Appendice au Parnasse*, Cervantès, qui se rencontre avec un poète nommé Pancrace de Roncevaux, lui demande à quel genre de poésie il se sent incliné : au lyrique, à l'héroïque ou au comique. A quoi Pancrace répond qu'il s'adapte à tous les styles mais s'occupe surtout du comique. Alors commence ce dialogue : « *Mig.* Vous avez donc sans doute composé quelques comédies? — *Panc.* Beaucoup, mais une seule a été jouée. — *Mig.* A-t-elle plu? — *Panc.* Au vulgaire, non! — *Mig.* Et aux délicats? — *Panc.* Non plus. — *Mig.* La cause? — *Panc.* La cause fut qu'on la trouva longue dans le discours, pas assez châtiée quant aux vers, et faible quant à l'invention. — *Mig.* Ce sont là des taches qui pourraient faire paraître mauvaises celles de Plaute lui-même. — *Panc.* D'autant plus qu'ils ne purent la juger, puisqu'ils la couvrirent de cris. Malgré tout le directeur la rejoua le lendemain; mais il eut beau s'entêter, il vint à peine cinq personnes. — *Mig.* Croyez-moi, les comédies ont leurs jours, comme certaines jolies femmes, et leur réussite dépend du hasard autant que du talent. J'ai vu lapider à Madrid une pièce qu'on a couronnée à Tolède. Ne vous laissez donc pas abattre par un premier insuccès et continuez à en écrire. Il se peut qu'au moment où vous y penserez le moins vous en fassiez une qui vous rapportera honneur et argent. — *Panc.* Pour l'argent, je n'en fais aucun cas. J'estime la renommée plus que tout. C'est une chose fort plaisante et non moins importante que de voir sortir beaucoup de gens de la comédie, tous contents, et d'être, soi, le poète qui l'a composée, à la porte du théâtre, recevant les félicitations de tous. — *Mig.* Ces joies ont leurs revers. Car parfois la comédie tombe et nul n'ose plus regarder le poète, ni lui le colisée, ni les acteurs qui baissent les yeux, honteux et furieux de s'être trompés et d'avoir pris son œuvre pour bonne. — *Panc.* Et vous, señor Cervantès, avez-vous été amateur de théâtre? Avez-vous composé quelque comédie? — *Mig.* Oui, beaucoup, et, si elles n'étaient miennes, elles me paraîtraient dignes d'éloges, comme elles le parurent : *La Vie à Alger*, *La*

Numance, *La Grande Turque*, *La Bataille Navale*, *La Jérusalem*, *L'Amarante ou Celle de Mai*, *Le Bois amoureux*, *L'Unique et vaillante Arsinde*, et beaucoup d'autres dont je ne me souviens pas. Mais celle que j'estime le plus et dont je m'enorgueillis, ce fut et c'est une appelée *La Confuse*, laquelle, sauf le respect dû à toutes les comédies de cape et d'épée qui ont été représentées jusqu'à ce jour, peut être tenue pour bonne entre les meilleures. — *Panc.* Et maintenant en avez-vous quelques-unes? — *Mig.* J'en ai six et autant d'intermèdes. — *Panc.* Eh bien, pourquoi ne les joue-t-on pas? — *Mig.* Parce que ni les directeurs ne me cherchent, ni moi je ne vais les chercher. — *Panc.* Ils ne doivent pas savoir que vous en avez. — *Mig.* Mais si, ils le savent. Seulement, comme ils ont leurs poètes habituels, et en sont satisfaits, ils ne cherchent pas ailleurs. Mais je compte les donner à l'impression pour fixer ce qui passe si vite et se dissimule ou ne se comprend pas à la représentation; et les comédies ont leur saison et leur temps comme les chansons. »

Des pièces citées par Cervantès nous ne possédons que les deux premières et celles qu'il annonce comme devant être bientôt publiées. Nous regrettons surtout la perte de *La Confuse*, si nous admettons que l'auteur ne s'abusait pas sur sa valeur comme sur son succès public. Il affirme du moins, dans le *prologue* de son théâtre, que ce dernier marquait un progrès sur celui de Lope de Rueda et de Torres Naharro, car dans *La Vie à Alger*, *La destruction de Numance* et *La Bataille Navale* il avait « osé réduire les comédies de cinq à trois journées ». En outre, il fut « le premier qui mît à la scène les imaginations et les pensées cachées de l'âme, introduisant des figures morales au théâtre ». Il composa ainsi « vingt ou trente comédies qui toutes furent jouées sans recevoir l'offrande de concombres ou d'autres projectiles ». Et il ne le céda qu'au *prodige de nature*, le grand Lope de Vega.

Les pièces de Cervantès furent rééditées au XVIIIe siècle par D. Blas Nasarre, non pas qu'il les jugeât bonnes, mais au contraire parce qu'il les trouvait mauvaises et voyait en elles comme des parodies intentionnelles du style et du goût de Lope de Vega. Et cependant quel critique d'esprit sain peut douter que Cervantès les ait écrites le plus sérieu-

sement du monde? M. Menéndez y Pelayo déclare en ses *Idées Esthétiques* : « Parmi les innombrables dramaturges antérieurs à Lope de Vega, qui donc peut être comparé avec Cervantès, exception faite, si l'on veut, de Torres Naharro et de Micael de Carvajal? Sans parler de la grandiose et épique *Numance* qui n'était pas encore imprimée ni découverte quand Nasarre écrivait, Cervantès ou personne pourrait-il avoir honte d'être l'auteur d'une comédie de mœurs aussi ingénieuse et amène que *La Comédie amusante*, d'une comédie de caractère aussi originale que *Pedro de Urdemalas*, d'une comédie de Maures et de chrétiens aussi galante et pittoresque que *Le Vaillant Espagnol*, d'un drame romanesque aussi intéressant et fantastique que *Le Rufien heureux*, et d'une série d'intermèdes qui sont chacun, pardessus tous les écrits en prose, un trésor de langue et un tableau fidèle et achevé des coutumes populaires? »

Cervantès fut vengé de l'affront de Nasarre lorsqu'en 1809, pendant le siège de Saragosse, *Numance* fut jouée dans la vieille cité pour exalter ses défenseurs. Les patriotes que commandait Palafox, dignes émules des Numantins, la reçurent avec enthousiasme.

Cette tragédie, au surplus, fut l'objet de l'admiration étrangère. Des Anglais comme Shelley ou Ticknor, des Allemands comme Gœthe ou les frères Schlegel entonnèrent un hymne en l'honneur de « l'Eschyle castillan ». Cependant aujourd'hui notre préférence va peut-être au *Rufien heureux*, ce drame mystique étrange et passionnant dont tel fragment dialogué sur les « vergers de Triana » s'était fixé dans la mémoire d'un Maurice Barrès « au point que Triana, depuis des années, avait pris pour lui une valeur légendaire et lui apparaissait comme un des vergers romanesques du monde ». Cette brûlante tragédie du *Rufien heureux*, Delrio, dans *Du Sang, de la Volupté et de la Mort*, la choisit pour la Pia, et prie Lucien de « la lire et relire à leur amie; dans l'ombre parfumée des cours intérieures ou en face de Tolède, aux heures favorables du soir, quand une jeune femme sent le vide de son cœur et de ses mains ». Et la Pia, cette « petite âme, esclave frémissante de ses sensations », aime *Le Rufien heureux*, « espèce de Don Juan dissolu et criminel qui se convertit et devient un tel saint qu'à Mexico, vingt ans plus tard, appelé au lit de mort

d'une courtisane, sa maîtresse jadis, il lui cède formellement ses vertus, ses bonnes œuvres, et assume les péchés dont elle était couverte, de façon qu'elle monte au ciel, et qu'il doit recommencer une vie de remords et de pénitence ».

Un personnage qui figure *La Comédie* dans la deuxième journée du *Rufien*, se justifie de la liberté extrême avec laquelle Cervantès en use avec les règles et les fameuses *unités*. « Tout à l'heure, — dit-elle en substance à *La Curiosité* — j'étais à Séville, représentant avec art la vie d'un jeune fou passionné de Mars, rufien des mains et de la langue, mais qui ne se perdit point au contact des infâmes. Il fut étudiant et récita les psaumes de la Pénitence, et pas un jour ne s'écoula qu'il ne récitât le Rosaire. Sa conversion se fit à Tolède. Mais tu ne te fâcheras pas si, narrant la vérité, je place cette conversion à Séville. A Tolède il se fit clerc. Ici, au Mexique, il fut moine. Dans ce pays, par les airs, le discours nous a transportés. Il changea le nom de Lugo pour celui de la Croix, et désormais il se nomme Frère Christoval de la Croix. J'ai fait se joindre en un instant le Mexique avec Séville, en cousant ensemble les trois parties de ma comédie : la première de sa vie libre, la seconde de sa vie sérieuse, et l'autre de sa sainte mort ainsi que de ses grands miracles. »

Cervantès est donc bien un audacieux au théâtre, tant par les sujets qu'il y porte que par la facture nouvelle, ce qui ne laisse point que d'étonner de la part de celui qui a fait parler le Curé, au chapitre XLVIII de la première partie de *Don Quichotte*, comme Aristote ou Horace. Mais c'est là une inconséquence dont le génie est coutumier. Et seul un esprit étroit peut demeurer, dans la vie, attaché sans discussion à une seule doctrine, à un système rigide.

*
* *

L'Art. — Si l'on envisage à la fois tous les aspects de l'œuvre de Cervantès, on reste confondu de leur variété et de leur richesse. Ce sont les aspects mêmes de la nature et de la vie dans toute leur plénitude et leur magnifique abondance. Une invention toujours jaillissante, un humour latent, un style nombreux et ondoyant, éblouissent le lec-

teur et l'entraînent malgré lui. L'immense flot cervantesque s'étale et miroite comme celui de la Méditerranée qui sourit innombrable aux rives d'Europe et d'Afrique. La fluidité de ce flot va s'épandant, s'éparpillant par les terres qu'il arrose, comme les eaux serpentent dans les mille canaux de la campagne de Valence.

Mais Valence continue l'aride lande de la Manche où don Quichotte, haut et maigre, erre sur sa Rossinante. Et la terre consumée par le soleil torrentiel est sœur de la *huerta* fertile. Image encore de l'œuvre du plus grand des Espagnols, d'un génie fruste autant que fort.

Aussi bien Cervantès n'était pas un savant, mais un *ingenio lego*, comme l'on disait en son temps, c'est-à-dire un esprit laïc, inculte, artiste, intuitif. Ses idées scientifiques ne dépassent jamais les limites du bon sens et ne s'élèvent pas au-dessus du niveau des connaissances « officielles » et moyennes de l'Espagne du XVIe siècle.

Et Cervantès n'écrit point selon des doctrines littéraires acquises par son propre effort. Ses doctrines d'art, selon Menéndez Pelayo, « étaient celles qu'enseignait n'importe quelle poétique d'alors, celle de Cascales ou celle du Pinciano, de même que ses idées platoniciennes exposées dans *Galathée* étaient celles qui constituaient le fonds commun du mysticisme et de la poésie érotique de son temps. Ce qui sauve de l'oubli quelques-uns de ces préceptes de Cervantès, c'est la vivacité, l'élégance, la beauté de l'expression. »

Le Style. — Le style de Cervantès est, malgré ses négligences, ses répétitions qui révèlent l'improvisation, sa nonchalance fréquente, le style classique de la prose espagnole. Un Clemencin a pu s'insurger contre telle acception, telle tournure, telle construction, un Rodriguez Marin est venu prouver que Cervantès savait ce qu'il faisait et que ses libertés d'écriture étaient prises à bon escient. Au surplus, Lope de Vega reconnaissant du style aux *Nouvelles Exemplaires*, quel Zoïle après lui pourrait être écouté?

Cependant, ce style si personnel, incomparable, ne tranche pas brusquement sur celui des prédécesseurs de l'écrivain. « En matière de style, dit justement M. Morel-Fatio, Cervantès n'a pas été un initiateur. Il a su tirer parti à la fois des modèles dont il disposait et des ressources infinies de

la langue populaire, puis il s'est appliqué à assouplir la prose narrative castillane, encore un peu raide et empesée, en y introduisant la dose voulue de grâce et d'ironie qu'il emprunte à son maître Arioste. En cela consiste, semble-t-il, son mérite essentiel et le moins contestable. »

Il n'importe. La prose de l'auteur du *Quichotte* et des *Nouvelles Exemplaires* demeure à jamais le modèle auquel il faut recourir pour connaître vraiment la langue castillane et pour l'aimer. Et cela, quoi qu'en disent les Espagnols eux-mêmes qui appliqueraient volontiers à leur plus pur écrivain cette pensée de Gracian : « Il est des gens pour qui tout consiste à commencer et qui ne finissent jamais ; ils inventent et ne continuent pas.... Cela tient à une certaine impatience d'esprit, *qui est le défaut des Espagnols*. »

Le style si simple de Cervantès est donc le style-type d'un Espagnol du grand siècle. Ce qui le relève, c'est l'esprit, esprit de grâce et d'humour, par quoi Cervantès en anime la pâte malléable et ductile. Tant pétille la flamme claire de l'esprit, tant resplendit l'éclat du discours qui l'exprime. Et lorsque, tel le vieil Homère, parfois Cervantès *dormitat*, sa prose aussi s'ensommeille.

Conclusion. — Le grand arbre cervantesque, à la pointe extrême d'Europe, étend ses ramures chargées de fruits de bonne et saine odeur. Les aromes d'Orient, les effluves latins, les quintessences françaises sont emportés par la fragrance de ces fruits à chair pleine et ferme, comme celle d'un enfant vermeil, ou de ces angelots joufflus que Vélasquez fait voleter aux pieds de la Vierge Marie dans le *Couronnement* si peu céleste du Prado.

Et ces fruits sont balancés par le vent âpre de la Manche ou les brises d'Andalousie, dont la symphonie bruissante baigne l'arbre tout entier, bel arbre humain que caresse la nature voluptueuse.

Oui, Cervantès est cet homme à qui rien d'humain ne fut étranger. Or, son siècle fut héroïque, et sans effort son œuvre évoque une humanité héroïque. Cervantès est don Quichotte, et don Quichotte est un héros, le pur héros espagnol qui rêve de conquêtes et, après le désastre, rêve encore de cette gloire à laquelle, seule, la mort l'empêchera d'aspirer.

Des nations de l'univers, l'Espagne apparaît peut-être comme la plus idéaliste, tout Espagnol gardant en soi le culte du *chevaleresque.* Cervantès, soldat, poète, courtisan et gentilhomme, est son meilleur chroniqueur. En écrivant avec génie la chronique de l'Espagne, sous les apparences du roman, il lègue à l'humanité l'histoire spirituelle de la vie.

ŒUVRES CHOISIES
DE CERVANTÈS

I

GALATHÉE

(*LA GALATEA*)

Livre Premier.

[Le berger Elicio, sur les rives du Tage, se plaint de l'amour incertain qui le consume sans trêve pour la nonpareille Galathée, qui, bergère capricieuse, semble tantôt dédaigner et tantôt favoriser l'ardeur du jeune Elicio. Un jour que celui-ci, dans un pré délicieux, mêle au son d'un rebec l'harmonie poétique de son chant de désespérance, vient vers lui son rival Erastre, un rustre gardien de troupeaux, qui brûle aussi pour Galathée, mais sans être mieux exaucé. Aussi bien, les deux émules, demeurés fort bons amis, conversent agréablement, et, s'asseyant ensemble sur l'herbe menue, confessent leur passion commune en un duo bucolique.

Mais ils voient que de la montagne sort en courant un berger qu'un autre poursuit, puis rattrape, et d'un terrible poignard assassine devant leurs yeux. L'agresseur disparaît si vite que nos bergers, surpris, ne peuvent l'arrêter, mais recueillent du mourant l'aveu d'avoir mérité le châtiment qui le frappe. Ils ensevelissent son corps et retournent, attristés, vers leurs troupeaux paisibles.

Or, la nuit venue, Elicio quitte sa cabane; et, passant près d'un fourré, à ses oreilles résonne une voix qui se lamente et qui bientôt exhale un chant mélodieux. Cette voix est celle du

pâtre homicide, ainsi qu'Elicio le devine. L'amant de Galathée s'approche; il apaise l'âme farouche de Lisandre — tel est son nom — qui raconte enfin l'origine de son acte justicier. Il naquit de nobles parents, et de non moins nobles naquit Léonide qu'il aimait. Par Sylvie, amie de Léonide, il se fait entendre d'elle et la demande en mariage. Crisalvo, frère de Léonide et amoureux de Sylvie, a un ami : Carino. L'on demande à celui-ci de conduire, dans la nuit, Léonide au hameau voisin où doit l'attendre Lisandre. Le traître Carino qui garde la rancune d'un orgueil que Crisalvo et le frère de Lisandre autrefois avaient blessé, médite une horrible vengeance. Il accède à ce qu'on propose, mais confie secrètement Léonide à certain Libée — qu'il hait en le dissimulant — et fait savoir à Crisalvo que Sylvie aime Lisandre et qu'ils doivent tous les deux s'épouser cette nuit même. Fou de colère et de désespoir l'amant outragé s'élance, avec quatre de ses parents, vers le lieu du rendez-vous, et, dans l'obscurité nocturne, poignarde sa propre sœur, croyant immoler son amante, tandis que ses acolytes en finissent avec Libée que tous ont pris pour Lisandre.

Celui-ci, dans l'inquiétude, part lui-même à la recherche du couple qu'il attendait, et découvre, agonisante, son adorée Léonide. Que l'on juge de sa douleur! Et qu'on excuse la vengeance qu'il prit du cruel Crisalvo et du traître Carino, la seule complète : leur mort!

Ému, Elicio invite, dans sa cabane, Lisandre, afin de se reposer pour ce qui reste de la nuit.]

1. — APPARITION DE GALATHÉE.

Mais lorsque la blanche aurore eut délaissé le lit de son mari jaloux et donné les premiers signes de la proche venue du jour, Erastre, se levant, mit en ordre, d'abord, son troupeau mêlé à celui d'Elicio, pour le mener au pâturage qu'ils avaient accoutumé. Elicio convia Lisandre à vouloir bien l'accompagner, et les trois bergers descendirent, avec leurs tendres brebis, par un chemin encaissé. Ils remontaient une pente, quand ils entendirent le son d'un suave chalumeau. Et par le son, aussitôt, les deux amoureux reconnurent que la joueuse était Galathée. Ils n'eurent guère à attendre. Car au sommet de cette côte apparurent quelques brebis, et derrière elles Galathée, si belle que

les mots manquent pour la louer. Vêtue comme à la montagne, ses longs cheveux flottaient au vent; longs cheveux dont le soleil lui-même semblait envieux, car, les frappant de ses rayons, il s'essayait de son mieux à leur ôter la lumière. Mais celle qui sortait de leurs propres reflets, paraissait un nouveau soleil. Erastre, en la contemplant, ne tenait plus en soi-même, et, la voyant, Elicio ne pouvait la quitter des yeux. Lorsque Galathée s'aperçut que le troupeau d'Elicio et d'Erastre au sien se joignait, montrant le déplaisir qu'elle aurait, ce jour-là, de la compagnie des bergers, elle appela la brebis qui guide son propre troupeau. Les autres brebis la suivirent, et Galathée les conduisit par un chemin différent de celui que prenaient les pâtres.

[Et Galathée, en chantant, va rejoindre une amie : Florise. Toutes deux cueillent des fleurs pour en composer des guirlandes. Mais vers elles, à l'improviste, vient une gentille bergère qui soupire et se lamente. Elles lui demandent sa peine, et elle conte comment, après avoir ri de l'amour, elle, Théolinde, aima enfin Artidore.... Mais elle suspend son récit en entendant le tumulte d'une chasse rustique : appels de bergers, aboiements de chiens.]

2. — GALATHÉE ET LE LIÈVRE.

Elles regardèrent entre les branches et virent, à leur droite, une multitude de chiens traverser une verte plaine à la poursuite d'un lièvre craintif qui, dans une fuite éperdue, courait se réfugier dans l'épaisseur des fourrés. En un instant il arriva par le lieu même où se tenaient les bergères, et s'en vint tout droit près de Galathée. Là, vaincu par la fatigue de sa longue course, et comme assuré du péril prochain, il se laissa tomber sur le sol avec une respiration si haletante qu'il semblait prêt à rendre le dernier soupir. Par l'odeur et à la trace, les chiens l'avaient suivi et pénétrèrent jusque dans la retraite des bergères. Mais Galathée, prenant dans ses bras le lièvre apeuré, fit obstacle aux méchants projets des chiens cupides, car il lui parut qu'elle devait

défendre celui qui chercha près d'elle un refuge. Sur ce, les bergers arrivèrent qui suivaient les chiens et le lièvre. Parmi eux se trouvait le père de Galathée à la rencontre duquel, par respect, les trois bergères s'avancèrent courtoisement. Ils furent dans l'admiration de la beauté de Théolinde, et désirèrent connaître qui était cette étrangère. Galathée ainsi que Florise regrettèrent ce contre-temps qui leur ôtait le plaisir de savoir l'histoire entière des amours de Théolinde. Aussi bien elle la prièrent de demeurer quelques jours encore en leur compagnie, si, du moins, cela n'empêchait l'accomplissement de ses désirs. « Mais plutôt afin de voir s'ils peuvent s'accomplir, leur répondit Théolinde, il me convient, sur cette rive, d'attendre pendant quelques jours. Ainsi donc, pour cela, comme pour achever le récit que j'ai commencé, je ferai ce que vous me mandez. » Galathée et Florise l'embrassèrent et lui offrirent de nouveau leur amitié, lui proposant de la servir dans la mesure de leurs forces.

Cependant le père de Galathée et les autres pasteurs sur le bord du clair ruisseau avaient étendu leurs cabans et tiré de leurs panetières quelques aliments rustiques. Ils invitèrent Galathée ainsi que ses deux compagnes à partager leur repas. Elles acceptèrent cette offre, et bientôt s'étant assises, elles assouvirent la faim qui, vu l'avance du jour, commençait à les fatiguer. Ainsi, et grâce aux propos que les bergers rapportèrent afin de passer le temps, arriva l'heure accoutumée de revenir au village. Et Galathée et Florise recueillirent leurs troupeaux, puis en compagnie de la belle Théolinde ainsi que des autres pâtres vers le hameau, peu à peu, allèrent s'acheminant....

[En route, l'on croise le berger Lenio « dans le sein duquel jamais l'amour ne put faire sa demeure », et qui provoque l'Amour dans ses chansons. Elicio et Erastre lui font une fougueuse réplique, et les trois poètes rustiques en viendraient aux mains si Lisandre ne s'interposait. La paix étant faite, tout le monde se remet en route.]

3. — LE RETOUR AU VILLAGE.

Dans le chemin, la belle Florise au son du chalumeau de Galathée chanta ce sonnet :

Que croissent mes simples brebis
Dans l'enclos des bois et sur les prés verts;
Que l'été brûlant, que le froid hiver
Abondent en verdure ou en ondes glacées.

Qu'en rêves je passe les nuits et les jours
En ce qui regarde la vie pastorale
Sans que je ressente le moindre souci
D'amour, ni ses vieux enfantillages.

L'un proclame les louanges de l'amour,
L'autre en publie les vains tracas.
Je ne sais dire s'ils se trompent,

Ni couronner le vainqueur :
Mais je sais que de l'amour
Beaucoup sont appelés et bien peu sont élus.

Le chemin parut court aux bergers, charmés et divertis par la jolie voix de Florise, laquelle ne cessa de chanter qu'aux abords mêmes du village et des cabanes d'Elicio et d'Erastre, où ces derniers s'arrêtèrent avec leur hôte Lisandre, après avoir salué le vénérable Aurelio, et Galathée et Florise qui s'en furent au village en compagnie de Théolinde, tandis que les autres pâtres regagnaient chacun leurs cabanes. Et cette nuit-là, le plaintif Lisandre demanda licence à Elicio de retourner vers son pays, ou du moins vers quelque endroit où il pût selon ses désirs en finir avec la vie, le peu de vie qui lui restait. Malgré tous les raisonnements et mille offres d'amitié vraie, Elicio ne réussit point à le persuader de rester auprès de lui, ne fût-ce que quelques jours. Et l'infortuné berger se sépara d'Elicio, l'embrassant avec des soupirs et parmi d'abondantes larmes. Il lui promit de ses nouvelles, d'où qu'il puisse se trouver. Elicio l'accompagna à une demi-lieue de sa propre cabane. Alors, de nouveau,

Lisandre, étroitement l'embrassa; puis, ayant réitéré leurs protestations d'amitié, tous les deux se séparèrent. Elicio, tout attristé de la tristesse de Lisandre, revint seul vers sa cabane, passer le reste de la nuit en d'amoureuses songeries, et dans l'espoir du jour prochain, afin de jouir du bonheur de la vue de Galathée....

Livre Deuxième.

[Le second Livre laisse entendre plus clairement ce que l'on peut sans doute deviner d'après le premier Livre : que Elicio est Cervantès lui-même et que Galathée n'est autre que la jeune Catalina qu'il épouse le 12 décembre 1584. Rappelons que le privilège du volume est daté du 22 février de la même année. Théolinde poursuit le récit de ses amours infortunées; elle dit comme Artidore la confondit un jour avec une de ses sœurs, laquelle, durement, repoussa ses galanteries. Artidore, désespéré du revirement de son amante, s'enfuit dans la campagne et sur l'écorce d'un blanc peuplier grave son testament d'amour. Théolinde le découvre, et craignant que son amant ne se soit donné la mort, est ainsi venue vers ces rives, où elle sait qu'il demeurait, afin de savoir s'il est vrai qu'il ait mis à exécution ses funestes et cruels desseins. Mais comment en douter lorsque depuis neuf jours elle n'a point de nouvelles!

Galathée ainsi que Florise s'efforcent de la consoler. Sur ce, débouchent dans le val, en jouant du chalumeau, les bergers Damon et Tircis, connus partout pour leur sagesse, leur science et leurs talents. Et tous deux vont se livrant à un gracieux tournoi poétique.]

1. — ELICIO ET GALATHÉE.

Le chant exalté de Damon et de Tircis s'acheva au grand déplaisir des bergères qui eussent préféré qu'il durât plus longtemps, étant de ceux que d'entendre il n'est pas donné souvent. A ce moment les deux pâtres gaillards acheminaient leurs pas vers l'endroit abrité où se tenaient les deux bergères. Théolinde en prit souci, craignant d'être reconnue d'eux, et supplia Galathée de s'éloigner de ce lieu. Galathée y consentit, et les deux bergers passèrent. Et comme ils passaient,

Galathée surprit que Tircis disait à Damon : « C'est sur ces rives, ami Damon, que la belle Galathée mène paître ses moutons, et que mène aussi les siens celui qui l'adore, Elicio, ton personnel, intime ami. Puisse le sort lui procurer dans ses amours tout le bonheur que méritent ses bons et honnêtes desseins! Depuis longtemps je ne sais comment le traite son destin; mais selon ce que j'ai ouï dire de la nature réservée de la prudente Galathée, pour laquelle Elicio se meurt, je crains qu'il n'ait plutôt des motifs de se plaindre que de se montrer satisfait. — Je ne m'en étonnerais pas, répondit Damon, car enfin, quelles que soient les grâces et les dons particuliers dont le Ciel l'a enrichie, Galathée n'en est pas moins femme, c'est-à-dire un être fragile qui ne sait toujours apprécier et comprendre comme il convient celui-là qui pour une femme aventurerait sa vie, estimant qu'il n'accomplit qu'un bien faible sacrifice.

« Ce que j'ai entendu dire des amours d'Elicio, c'est qu'il adore Galathée sans dépasser les limites du respect dû à sa pudeur; et que la modestie de Galathée est telle qu'elle ne laisse point paraître qu'elle aime ou abhorre Elicio. Aussi l'infortuné doit-il être sujet à mille accidents contraires, dans le seul espoir que le temps et la fortune apporteront le remède, lui donnant les moyens extrêmes d'allonger sa vie ou de l'écourter; moyens qui, plus sûrement, l'écourteront plutôt qu'ils ne l'entretiendront. »

Galathée put percevoir jusqu'ici les propos divers que sur elle et sur Elicio les deux pâtres allaient tenant. Ce dont elle eut contentement, car elle comprit que cela même que la renommée publiait, était ce qui se devait à ses pures intentions. Et dès lors elle résolut de ne faire pour Elicio nulle chose qui démentît pareille réputation.

[Tircis et Damon rencontrent Elicio et Erastre, et ensemble se dirigent vers un ermitage où ils trouvent un beau jeune homme évanoui. Ils le raniment, et Silerio — tel est son nom — leur raconte son histoire. A la suite d'une querelle, l'un de

ses amis, Timbrio, dut s'enfuir vers l'Italie. Silerio le rejoint à Barcelone au moment où l'on va le pendre. Il met la main à son épée et délivre son ami. Mais la justice les prend tous deux et les condamne à la mort. Et la sentence doit s'exécuter, lorsqu'ils sont sauvés par une invasion de Turcs.]

2. — UNE INVASION DE TURCS.

Il devait être un peu plus de minuit, heure des criminels exploits, et où la gent laborieuse livre ses membres harassés à l'emprise du doux sommeil, quand à l'improviste s'élève par la ville tout entière, cette confuse clameur : Aux armes! Aux armes! Voici les Turcs! Les échos de ces cris sinistres, qui doutera de l'épouvante qu'ils mirent au sein des femmes, et même du trouble qu'ils portèrent dans le cœur résolu des hommes? Que vous dirai-je, messieurs, sinon qu'en un instant la terre misérable commença de brûler avec une ardeur telle qu'il semblait que les pierres mêmes, dont les maisons étaient construites, offraient l'aliment nécessaire à l'incendie dévorant. Aux lueurs des flammes furieuses on vit reluire les barbares cimeterres et paraître les toques blanches de la soldatesque turque qui, brandissant des cognées, ou des haches de dur acier, défonçait les portes, entrait dans les maisons, et ressortait chargée de chrétiennes dépouilles. L'un emportait la mère épuisée de fatigue, et l'autre son petit enfant; tandis que par de vains et faibles gémissements, l'enfant réclamait sa mère, et la mère son enfant. J'en sais aussi quelques-uns qui, d'une main sacrilège, empêchèrent l'accomplissement des légitimes désirs de la chaste et vierge épousée et de l'époux infortuné, qui sous ses yeux pleins de larmes peut-être vit enlever le fruit dont il pensait bientôt jouir. La confusion était telle, tels les cris et tel le mélange des clameurs si différentes, qu'on en avait grande épouvante. La sauvage et diabolique canaille, trouvant peu de résistance, eut l'audace de pénétrer dans l'enceinte sacrée des temples, de porter ses mains excommuniées sur la sainteté des reliques, les lançant contre le sol

avec un répugnant mépris, après s'être saisie de l'or dont elles étaient garnies. Rien n'arrête les barbares : du prêtre la sainteté, du moine le recueillement, du vieillard les cheveux de neige, des adolescents la belle jeunesse, et du petit enfant la simple innocence; ces chiens mécréants les massacraient tous. Puis ayant brûlé les maisons, dérobé les trésors des temples, profané les vierges et tué les défenseurs, plus lassés que satisfaits de ce qu'ils venaient d'accomplir, à l'heure où l'aube venait, sans aucun empêchement ils retournèrent à leur vaisseaux après les avoir remplis du meilleur butin de la ville, et partirent en laissant celle-ci désolée et vide, car ils emmenaient esclaves la plupart des habitants, et le reste s'était enfui vers le refuge des montagnes.

[A la faveur de cette invasion de Turcs, Silerio et Timbrio peuvent s'échapper de prison et arrivent tous deux à Naples. Là Timbrio tombe amoureux d'une dame de la ville, de parents espagnols et nommée Nisida. Mais Silerio, à son tour, qui servait d'intermédiaire entre Timbrio et Nisida, s'éprend de cette beauté. Fidèle pourtant, et loyal envers l'ami qui croit en lui, il continue à le servir auprès de celle qu'il adore. Son héroïque souffrance est découverte enfin par Timbrio lui-même qui s'offre généreusement à lui céder la place. Silerio refuse et s'efforce de convaincre son ami qu'il s'est trompé en le croyant son rival, et qu'il n'aime point Nisida, mais la sœur de celle-ci, Blanche.

Silerio interrompt son récit, car un grand nombre de bergers faisant un joyeux cortège au pâtre Daranio, dont le jour des noces s'apprête, s'en viennent de son côté. Le conteur et ses auditeurs se joignent à la théorie qui regagne le village. Tircis, Damon et Silerio sont reçus par Elicio.]

Livre Troisième.

[Silerio poursuit son histoire. Il s'est décidé à faire entendre à Nisida combien il l'aimait, mais elle lui reproche son audace et lui déclare qu'elle est toute à Timbrio. Entre temps, celui-ci reçoit un cartel de son ancien ennemi Pransiles le provoquant en duel dans une terre de l'État du duc de Gravina. Timbrio doit donc partir. Les parents de Nisida veulent assister au

tournoi, mais Nisida n'ose point y être présente et remet à Silerio un voile blanc qu'il attachera à son bras si Timbrio est vainqueur et qu'il ne fera point paraître si Timbrio est vaincu. Par ce signal elle saura le résultat de la bataille, qu'elle attendra d'une haute galerie de la maison où ses parents s'étaient logés pour la circonstance.

Timbrio triomphe de Pransiles, et Silerio court en aviser Nisida. Mais, hélas ! il oublie de faire le signal convenu, et Nisida, trompée, tombe comme une morte. Elle n'est qu'en léthargie, mais de sa mort la nouvelle s'est répandue et Timbrio, la recevant, s'exile, désespéré. Silerio part à sa recherche, mais si loin qu'il aille, ne le peut trouver. De Naples, en Italie, il revient en Espagne, à Jerez puis à Tolède, près des parents de Nisida, qui, eux aussi, de leur côté, avec leurs filles, sont allés jusqu'à Naples pour découvrir l'infortuné Timbrio. Mais là, Nisida et Blanche, une nuit se sont absentées, et depuis l'on ne sait rien d'elles. Et leurs parents sont revenus dans leur famille tolédane. Silerio, à qui tant de malheurs ont fait maudire la vie, a revêtu l'âpre bure, accomplissant de rudes pénitences dans l'ermitage solitaire où les bergers l'ont trouvé. Ceux-ci, de leur mieux, le consolent. Damon et Tircis lui prédisent qu'il retrouvera son ami, et que Nisida et Blanche doivent être auprès de lui.

Mais l'aurore paraît et la fête commence des noces de Daranio.

LES NOCES DE DARANIO.

Une fête aussi joyeuse depuis longtemps ne s'était vue sur les rives du Tage. Daranio étant l'un des plus riches bergers de tout le pays, et Silvérie l'une des plus jolies bergères, à leurs noces accoururent tous les bergers des environs. Ainsi se réunit une belle assemblée de gracieux pasteurs, de belles pastourelles, dans laquelle se surpassèrent, en maintes et diverses habiletés, le triste Orompo et le jaloux Orfenio, Crisio à l'âme absente et Marsilio le point aimé, tous jeunes et amoureux, quoique oppressés de passions différentes. Car la tristesse d'Orompo était due à la mort précoce de sa chère Listée; Orfenio était en proie à la rage insupportable de la jalousie d'amour où le tenait la belle Eandre; Crisio se languissait d'être séparé de Claraure, belle et sage pastourelle qui était son unique bien; Marsilio se

désespérait de l'inimitié qu'envers lui gardait le sein de Bélise. Ils étaient tous amis, et d'un même village, et la passion de l'un, l'autre ne l'ignorait; mais plutôt, souvent par une douloureuse émulation, ils s'étaient unis pour vanter chacun la cause de son tourment, chacun s'efforçant de montrer, le mieux qu'il lui était possible, que sa douleur était plus grande que les plus grandes douleurs, tenant pour le bonheur suprême d'être en sa peine soulagé. Et tous étaient si inspirés, ou pour mieux dire, telle était la douleur dont ils souffraient tous, que quelle qu'en fût l'expression, en chacun elle apparaissait devoir être la plus cruelle que l'on puisse imaginer. Par ces disputes amoureuses, les bergers étaient fameux sur les deux rives du Tage, et Tircis ainsi que Damon désiraient fort les connaître. Or se voyant là réunis, mutuellement ils se firent un accueil aimable et courtois. Tous, avec étonnement, contemplaient Tircis et Damon dont jusqu'alors ils savaient seulement la réputation.

A ce moment parut le riche berger Daranio, vêtu comme à la montagne. Il portait chemise haute, dont le col était plissé, une camisole de frise, un sarrau vert échancré, des culottes de toile fine, des guêtres bleues, des souliers ronds, une ceinture galonnée, et, de la couleur du sarrau, un chaperon à quatre pièces.

Son épouse Silvérie n'était pas moins bien parée. Elle venait en robe et corsage lionnés, garnis de satin blanc, avec chemise à plastron, ouvrée d'azur et de vert, une gorgerette de fil jaune, avec des broderies d'argent, invention de Galathée et de Florise qui l'habillèrent, une coiffe bleu turquin aux franges de soie incarnate, des sandales dorées et des chaussons moulés, des bijoux de riche corail, un anneau d'or au doigt, et surtout sa beauté, qui mieux qu'autre chose l'ornait. Derrière elle parut la sans-pareille Galathée, comme un soleil après l'aurore, et son amie Florise, puis mainte autre belle bergère avec elles venue pour honorer les noces, telle que Théolinde, préoccupée de cacher son visage à Damon et Tircis pour n'en pas être reconnue. Et

bientôt les pastourelles à la suite des pasteurs, au son des musiques champêtres, vers le temple s'acheminèrent. Cependant qu'à leur aise Elicio et Erastre dévoraient de leurs yeux avides le beau visage de Galathée, dans le désir que ce chemin durât plus que le long voyage que jadis accomplit Ulysse. Du contentement de la voir, Erastre tant s'exaltait que, parlant avec Elicio, il lui dit : « Que regardes-tu, berger, si Galathée tu ne regardes? Mais comment pouvoir contempler le soleil de ses cheveux, et le ciel de son front, les étoiles de ses yeux, la neige de son visage, la pourpre de ses joues, la rose de ses lèvres, l'ivoire de ses dents, le cristal de son col, le marbre de son sein? — Tout cela je l'ai pu voir, ô Erastre, lui répondit Elicio, et rien de ce que tu as dit n'est cause de mon tourment, sinon son âme inflexible, car si cette âme n'était telle, toutes ces grâces et beautés qu'en Galathée tu reconnais, pour nous seraient l'occasion de notre plus grand bonheur. — Tu dis vrai, répliqua Erastre; mais encore ne peux-tu nier, que si Galathée n'était si belle, elle ne serait tant désirée; et n'étant pas si désirée, notre peine ne serait si grande, car elle naît de ce désir. — Je ne te refuse point, Erastre, répondit Elicio, que toute douleur, tout souci, ne naissent de la privation et du manque de cela même que nous désirons. Mais justement je te veux dire que tu déprécies à mes yeux la qualité de cet amour que pour Galathée je te prête. Car si pour sa beauté seulement tu l'adores, elle ne t'en devrait nulle reconnaissance, puisqu'il n'est aucun homme, si rustre soit-il, qui, la regardant, ne la désire. Oui, la beauté, partout, provoque le désir, et ce simple mouvement, étant en soi si naturel, ne mérite point récompense. Sinon, du seul désir du ciel naîtrait notre droit à l'avoir. Mais déjà tu vois, Erastre, ainsi que nous le démontre notre véritable loi, qu'il se produit tout le contraire. Aussi bien puisque la beauté nous incite à la désirer, ... l'être vraiment amoureux ne doit pas tenir la possession pour notre suprême bien; mais quoique la beauté lui inspire ce désir, il doit l'aimer seulement

parce que cela est bon, et sans se laisser mouvoir par aucun autre intérêt. Et cela peut s'appeler, même ici-bas, l'amour parfait et véritable, digne de gratitude et de prix, ainsi que nous voyons que par le Créateur sont hautement récompensés ceux qui, sans aucun intérêt de crainte, de peine, d'espérance en le paradis, l'aiment et le servent uniquement parce qu'il est bon et digne d'être aimé. Et c'est la suprême perfection que recèle l'amour divin ainsi que l'amour humain, que d'aimer un objet seulement parce qu'il est bon, sans qu'il y ait erreur d'entendement : car souvent ce qui est mauvais nous paraît bon, et le bon mauvais, et ainsi nous aimons l'un et abhorrons l'autre; et un tel amour ne mérite point récompense, mais un châtiment. Je veux inférer de tout ce que j'ai dit, ô Erastre, que si tu aimes la beauté de Galathée, ... et que là s'arrête ton désir sans aller jusqu'à aimer sa vertu, l'accroissement de sa renommée, sa santé, sa vie et ses biens, tu n'aimes pas comme tu dois, et tu ne dois pas être rémunéré selon ton vouloir. »

Erastre eût voulu répliquer à Elicio et lui laisser entendre qu'il ne comprenait pas bien l'amour dont il aimait Galathée. Mais il en fut empêché par le son du chalumeau du non-amoureux Lenio, qui voulut aussi se trouver aux noces de Daranio et contribuer à la fête par son chant. Et ainsi, placé devant les mariés, alors qu'au temple ils arrivaient, au son du rebec d'Eugenio, il allait chantant ces vers :

Inconnu, ingrat Amour, qui étonnes — parfois les cœurs valeureux, — et de vaines figures, de vaines ombres — couvres l'âme libre de mille chaînes : — Si tu te vantes d'être dieu, et te nommes — d'un aussi sublime nom, ne pardonne point — à celui qui engagé dans les liens d'hyménée — désire de nouveaux nœuds.

A conserver la loi pure et sincère — du saint mariage, emploie toute ta force, — déploie en ce champ ta bannière, — Triomphe en cela de toi-même : — Quelle belle fleur, et quel beau fruit cueillera — sans beaucoup de peine, celui qui s'efforce — de porter ce joug comme il doit — joug qui paraît fardeau, mais est fardeau léger!

Tu peux, oubliant tes exploits, — et ton humeur capricieuse, — rendre heureux le lit nuptial — où sous le joug d'amour deux êtres font leur nid : — Enferme-toi dans leurs seins, dans leurs âmes — jusqu'à ce que s'achève le cours de leur vie, — et qu'ils aillent jouir, ainsi que l'on espère, — de l'éternel et doux printemps !

Quitte les huttes pastorales, et laisse le libre berger accomplir son office. — Vole plus haut, maintenant, puisque tu voles tant, — et aspire à de plus nobles exercices : — En vain tu te fatigues et tourmentes — pour le sacrifice des âmes, — si tu ne les fais rendre — au doux sacrifice d'hymen.

C'est ici que tu peux montrer la puissante — main de ton pouvoir merveilleux. — En faisant que la tendre épousée — aime l'époux et en soit aimé, — sans que l'infernale rage jalouse — trouble leur contentement et leur repos — et sans que le dédain brusque et sauvage — les prive du sommeil savoureux et doux.

Mais puisque, perfide Amour, tu n'écoutas jamais — les prières de ton ami, — sans doute les miennes seront rejetées. — Car je suis et serai toujours ton ennemi : — Ton naturel, tes œuvres détestables — dont le monde entier est témoin, — font que je n'espère point de ta main — plaisir joyeux, heureux et sain.

Ceux qui écoutaient le non-amoureux Lenio s'étonnaient déjà de voir avec quelle mansuétude il traitait des choses d'Amour, l'appelant dieu à la main puissante ; ce qu'ils ne lui avaient jamais entendu dire. Mais lorsqu'ils eurent écouté les vers qui terminaient son chant, ils ne purent s'empêcher de rire, car il leur apparut que Lenio se courrouçait, et que s'il avait continué, il eût maltraité l'Amour comme il en avait coutume. Mais il n'en eut pas le temps, car le chemin s'acheva. Et ainsi, parvenus au temple où les prêtres célébrèrent les cérémonies habituelles, Daranio et Silvérie bientôt demeurèrent liés par un nœud étroit et perpétuel, non sans être enviés de plus d'un assistant, ni sans provoquer la douleur de quelques amoureux de la belle Silvérie. Mais cette douleur même eût été surpassée par celle qu'eût sentie l'infortuné Mireno, s'il avait contemplé ce spectacle.

Les épousés revinrent du temple, dans la même

compagnie, jusqu'à la place du village, où l'on trouva les tables prêtes, et où Daranio voulut montrer à tous ses richesses, en conviant le peuple entier à un somptueux banquet. La place, habillée de feuilles, semblait un verdoyant bocage, et les branches entremêlées formaient un dais si puissant, que les rayons aigus du soleil, nulle part, ne trouvaient d'entrée pour échauffer la terre fraîche, que recouvraient des glaïeuls et mille fleurs variées. Pour la joie de tout le monde, le généreux banquet eut lieu, au son des instruments champêtres, qui firent autant de plaisir qu'en auraient pu donner les musiques harmonieuses, que l'on entend dans les palais des rois. Mais ce qui couronna la fête, fut un théâtre qu'après le repas, à la place des tables, on édifia avec célérité. Et les quatre plaintifs bergers Orompo, Marsilio, Crisio et Orfenio, pour honorer les noces de leur ami Daranio, et pour satisfaire le désir que Tircis et Damon avaient de les entendre, voulurent publiquement réciter une églogue qu'eux-mêmes avaient composée sur le thème de leurs propres douleurs. Tous les bergers et bergères à leur aise, prirent place ; et après que le chalumeau d'Erastre, que la lyre de Lenio et que les autres instruments eurent imposé aux auditeurs un calme et merveilleux silence, apparut sur l'humble théâtre le triste Orompo vêtu d'une pelisse noire, et ayant dans la main une houlette de buis jaune, terminée par une vilaine figure de la mort. Il venait couronné des feuilles du cyprès funeste, insignes de la tristesse qui régnait en son cœur depuis la fin prématurée de sa chère Listée. Après que, d'un air affligé, de part et d'autre, il eut porté ses regards mouillés de larmes, avec des marques d'une douleur et d'une amertume infinies, il rompit le profond silence....

[C'est ainsi que commence le dialogue bucolique qui se poursuit et s'achève parmi l'admiration générale. Le héros de la fête répond par un discours où il commente les amoureux propos que l'on vient d'entendre, et fait le procès de la cruelle jalousie.

Sur ce, paraissent trois bergers : le gentil Francenio, le libre

Lauso et le vieil Arsindo, lequel porte une verte guirlande de laurier qu'il destine à celui de ses deux compagnons qui l'emportera dans une joute poétique, qui vient de commencer entre eux, au sujet d'une bergère. Tircis et Damon, qu'avec respect Arsindo choisit comme juges suprêmes, donnent la guirlande verte non pas aux deux rivaux, mais à l'inspiratrice de leurs gloses charmantes. Tout le monde applaudit à la sentence. Puis, la jeunesse renoue ses danses, et les instruments leur musique; lesquelles ne se terminent qu'avec le crépuscule. Alors, toute l'assistance en cortège s'organise, pour mener les épousés jusqu'au seuil de leur logis, en chantant dans la nuit qui tombe, de rustiques épithalames.]

Livre Quatrième.

[Théolinde veut partir à la recherche d'Artidore. C'est en vain que Galathée et Florise tentent de la retenir. Aussi décident-elles d'accompagner leur amie. A quelque distance du village, elles voient surgir quatre hommes à cheval et quelques-uns à pied qu'elles reconnaissent pour des chasseurs. Mais d'un épais fourré sortent soudain deux bergères, le visage couvert d'un voile, lesquelles vont droit au cavalier qui semble être le principal et saisissent son cheval par la bride. Le cavalier met pied à terre, ordonne à ses compagnons de le laisser seul, et entre dans un bois touffu avec les deux bergères. Curieuses, Théolinde, Galathée et Florise les suivent sans se laisser voir, et bientôt, dans une clairière, aperçoivent l'une des bergères, Rosaura, reprochant au cavalier, Grisaldo, de l'avoir abandonnée. Tirant un poignard de son sein, elle veut se donner la mort, mais Grisaldo aidé de la bergère voilée arrête son geste fatal. Grisaldo, reconquis, jure de l'épouser, et tout est bien qui finit bien. Alors nos guetteuses se montrent et Théolinde reconnaît dans l'autre bergère voilée sa propre sœur Léonarde qui lui raconte son histoire; et toutes deux fondent en larmes, car Léonarde avoue aimer le frère jumeau d'Artidore....

Sur ces entrefaites, on voit apparaître tous les bergers du village accompagnés de Lenio et de Silerio, qui vont faire la sieste à la fontaine des Ardoises. Les bergers saluent les bergères. Galathée, en s'excusant, se retire vers le village. Silerio prend congé, retourne à sa cellule. Les autres parviennent à la fontaine et trouvent la place prise par des seigneurs et de nobles dames. Les bergers, confus, se disposent à revenir sur leurs pas. Mais les seigneurs les retiennent et l'un d'eux même fait l'éloge de l'aimable vie pastorale.

A ce moment, Galathée reparaît accompagnant son père, le vénérable Aurelio, et suivie de Florise et des bergères Rosaura, Théolinde et Léonarde, qui se sont voilé le visage pour n'être pas reconnues de Damon et de Tircis. Ce dernier, avec Lenio, devant toute la compagnie qui s'installe pour les entendre entreprennent de dialoguer sur l'Amour et la Beauté.]

CONTROVERSE DE LENIO ET TIRCIS [1].

LENIO. — ... L'Amour, ainsi que je l'ai ouï dire à mes aînés, est un désir de beauté. Et cette définition est donnée, entre beaucoup d'autres, par ceux qui ont le plus approfondi cette question. Or si l'on me concède que l'amour est désir de beauté, forcément l'on doit m'accorder que telle sera la beauté qu'on aime, tel sera l'amour dont on aime. Et comme la beauté est en deux manières : corporelle et incorporelle, l'amour ne peut être bon qui aime la beauté corporelle en tant que sa fin suprême, et de cet amour je suis ennemi. Mais de même que la beauté corporelle se divise en deux parties : je veux dire en corps vivants et en corps sans vie, de même il peut exister un amour de beauté corporelle qui soit bon. L'une des parties de la beauté corporelle se montre dans les corps vivants des mâles et des femelles, et consiste en ce que toutes les parties du corps sont bonnes en soi, et forment réunies un tout parfait, un corps proportionné en ses membres et suaves couleurs. L'autre beauté de la partie corporelle non vivante, consiste en des peintures, des statues, des édifices. Elle peut être aimée sans que l'amour en soit blâmé.

La beauté incorporelle se divise aussi en deux parts : les vertus et les sciences de l'âme. Et l'amour que l'on a pour la vertu, nécessairement doit être bon, de

1. Cette controverse est dérivée des *Dialoghi di Amore* (1535) posthumes du néo-platonicien Léon Hebreo, juif espagnol, de son vrai nom Judas Abrabanel (1460?-1520). Elle est la preuve que l'esthétique de Platon fut populaire en Espagne pendant tout le XVIe siècle.

même, ni plus ni moins, que celui des vertueuses sciences et des agréables études.

Ces deux sortes de beauté étant la cause qui engendre l'amour en nos seins, il s'ensuit que selon qu'on aime l'une ou l'autre, l'amour sera bon ou mauvais. Mais comme la beauté incorporelle se considère avec les yeux limpides et clairs de l'entendement, et la beauté corporelle se mire avec les yeux du corps qui sont troubles et aveugles; et comme les yeux du corps sont plus prompts à regarder la présente et plaisante beauté corporelle que les yeux de l'entendement ne le sont à contempler l'absente mais glorifiante beauté incorporelle, il résulte que les mortels préfèrent communément la caduque et périssable beauté qui les détruit, à la singulière et divine beauté qui les améliore.

Car de cet amour, de ce désir de la beauté corporelle, sont nées, naissent et naîtront dans le monde la désolation des villes, la ruine des états, la destruction des empires, et la mort des amis chers. Et quand cela n'arrive pas toujours, quels grands malheurs, quels graves tourments, quel incendie, quelle ardeur jalouse, quelles peines, quelles morts pourrait concevoir l'imagination humaine, qui se puissent comparer aux souffrances du misérable amant? Et la cause en est que comme toute sa félicité consiste à posséder la beauté qu'il désire, alors qu'il est impossible de la posséder . . . . . entièrement, cette impuissance à atteindre la fin de son désir engendre en lui les soupirs, les larmes, les plaintes et les chagrins.

Qu'il soit vrai que la beauté dont je parle ne puisse être possédée pleinement, cela est manifeste et clair. Car il n'est pas au pouvoir de l'homme de jouir complètement d'une chose qui soit hors de lui, qui ne soit pas toute sienne. Qui ne sait que les choses extérieures dépendent de la fortune et du hasard, et non de notre propre arbitre? Et ainsi l'on peut conclure que là où *est* l'amour, la douleur *est* aussi. Et qui nierait cela, nierait, par cela même, que le soleil est clair et que le feu embrase.

Mais pour en arriver plus facilement à la connaissance de cette amertume que l'amour recèle en soi, il convient de s'étendre sur les passions de l'âme, par quoi se révèle la vérité que je suis.

Donc, comme vous le savez mieux que moi, seigneurs et bergers pleins de finesse, il est quatre principales passions : trop désirer, se réjouir beaucoup, une grande crainte des misères futures, une grande douleur des calamités présentes; lesquelles étant comme des vents contraires qui troublent la tranquillité de l'âme, d'un plus juste terme sont appelées perturbations. La première de celles-ci est propre à l'amour, car l'amour n'est autre chose que le désir. Et ainsi le désir est le principe et l'origine de toutes nos passions d'où elles procèdent comme un ruisseau de sa source. Il en résulte que toutes les fois où le désir d'une chose s'enflamme dans nos cœurs, il nous meut à la suivre et à la chercher, et, ce faisant, nous conduit à mille désordres. . . . . Ce désir entraîne nos pensées vers de douloureux périls. Il ne sert de rien que notre raison lui fasse obstacle, car même si nous connaissons clairement notre mal, nous ne savons nous y soustraire. Et l'amour ne se contente pas de nous tenir attentifs à un seul vouloir, mais plutôt, ainsi qu'il a été dit, de même que toutes les passions naissent du désir des choses, de même, du premier désir qui naît en nous, en dérivent mille autres, qui, chez les amoureux, ne sont pas moins divers qu'infinis. Et quoique ces désirs tendent presque toujours à une seule fin, comme les objets sont variés, et diverse la fortune de ceux qui aiment chacun d'eux, sans aucun doute on désire diversement. Il en est qui, pour atteindre ce qu'ils désirent, mettent toute leur force dans une course dans laquelle, hélas!, combien d'aspérités ils rencontrent, combien de fois ils tombent, combien d'épines aiguës tourmentent leurs pieds, et combien de fois ils perdent haleine avant de toucher au but! Il en est d'autres qui, possédant la chose aimée, ne désirant que de se maintenir en cet état, et n'occupant qu'à cela leurs pensées, leurs œuvres

et leur temps, n'en sont pas moins malheureux dans la félicité, pauvres dans la richesse et, dans la bonne fortune, infortunés. D'autres encore, ayant perdu leurs biens, cherchent à les recouvrer, usant pour cela de mille prières, mille promesses, mille conditions, et des larmes infinies : et au bout de ces misères, voilà qu'ils vont perdre la vie!

Mais ces tourments ne se voient pas à l'entrée des premiers désirs; car, alors, le trompeur amour nous montre un sentier où entrer, large et spacieux en apparence, mais qui ensuite, peu à peu, se rétrécit de manière que pour revenir ou passer outre, aucun chemin ne s'offre à nous. Ainsi trompés et attirés par un doux et faux sourire, par un seul mouvement des yeux, par deux paroles équivoques engendrant en leur sein un vague et faible espoir, les misérables amants s'élancent derrière ces fantômes, aiguillonnés par le désir; après quoi, bientôt, trouvant fermé le sentier de leur remède, et obstrué le chemin de leur goût, ils arrosent leur visage de larmes, troublent l'air de leurs soupirs, fatiguent les oreilles de leurs plaintes lamentables.... Et le pire est que s'ils n'atteignent point la fin qu'ils se proposent, par ces soupirs, ces larmes et ces gémissements, bientôt ils changent de style, et la veulent obtenir par de mauvais moyens puisque les bons ne leur réussissent point. De là naissent les haines, les colères, les morts, tant d'amis que d'ennemis. C'est pourquoi l'on a vu et l'on voit à chaque pas, que les femmes tendres et délicates se mettent à faire des choses si étranges et téméraires que rien que de les imaginer épouvante. C'est pourquoi l'on voit le saint lit conjugal, du rouge sang baigné, soit de la triste et imprévoyante épouse, soit de l'insouciant et négligent mari. Pour atteindre la fin de ce désir, le frère est traître à son frère, le père à son fils, l'ami à l'ami. Ce désir ouvre les haines, renverse tout respect, veut enfreindre les lois, oublie tous les devoirs. . . .

Mais pour que l'on voie clairement quelle est la misère des amants, on sait que nul appétit n'a tant de

force en nous, et ne nous porte si impétueusement vers l'objet proposé, que celui qui nous pique des éperons d'amour. De là vient que nulle allégresse et que nul contentement ne dépassent celui de l'amant quand il vient d'obtenir une chose de celles qu'il désire. Car, quel être de raison pourrait, comme l'amant, tenir pour suprême bonheur, de toucher la main de l'aimée, une boucle de ses cheveux, de percevoir un bref mais amoureux regard, et d'autres choses si futiles pour l'entendement sans passion? Et pourtant l'on ne peut pas dire que pour ces plaisirs extrêmes que les amants croient obtenir, ceux-ci soient vraiment heureux. Car nulle joie n'est pour eux qui ne vienne accompagnée d'innombrables désillusions, dont l'amour se mêle et se trouble, et jamais le bonheur d'amour n'arrive où parvient la peine. Et l'allégresse des amants est si mauvaise, qu'elle les met hors d'eux-mêmes, les rendant distraits et fous : tout entiers voués à se maintenir dans l'état délicieux qu'ils imaginent, ils négligent tout le reste, ce qui n'est pas peu nuisible pour leurs biens, leur honneur, leur vie.

En échange de ce que j'ai dit, ils se rendent eux-mêmes les esclaves de mille angoisses, se font leurs propres ennemis. Or, qu'arrive-t-il quand, au milieu de la course de leurs plaisirs, ils sont touchés par le fer glacé de la lourde lance de la jalousie? Alors pour eux, le ciel s'obscurcit, l'air se trouble, et tous les éléments leur deviennent hostiles. Ils ont perdu tout espoir de bonheur, car ils n'en attendent plus de l'objet qu'ils désirent. Et c'est la crainte sans fin, le désespoir continu, les pénétrants soupçons, un tourbillon de pensées, la sollicitude sans profit, le sourire feint et la plainte vraie, et mille autres accidents étranges et terribles qui les consument et abattent. Tout dans l'objet aimé est souci pour l'amant : un regard, un sourire, un mouvement, un geste, un départ, un retour, un silence, une parole ; et finalement toutes les grâces qui provoquèrent son amour sont les mêmes qui tourmentent l'amant jaloux. Et si la fortune, à mains pleines, ne le favorise dès l'abord et n'achemine

ses amours, avec une prompte diligence, vers une douce fin, à quels pénibles moyens le malheureux ne doit-il recourir pour réaliser son rêve? Que de pleurs il verse! Que de soupirs il exhale! Que de lettres il écrit! Que de nuits il passe sans dormir! Que de pensées contraires luttent en lui! Que de soupçons l'épuisent et que de craintes le font sursauter! Le supplice de Tantale[1] placé entre l'onde et les fruits inaccessibles est-il comparable à celui du misérable amant partagé entre la crainte et l'espoir? Les prévenances de l'amant inexaucé ressemblent aux urnes des Danaïdes[2] : elles s'épandent avec si peu de profit qu'elles n'arrivent jamais à remplir la plus petite partie de leur but. Est-il un aigle qui détruise les entrailles de Titye[3] comme la jalousie ronge et détruit celles de l'amant jaloux? La roche est-elle aussi lourde pour l'échine de Sisyphe[4] que le faix de l'amour pour les pensers des amants? Est-il une roue d'Ixion[5] qui plus vite tourne et tourmente que les promptes et diverses imaginations des amoureux emplis de crainte? Minos et Rhadamante[6]

1. *Tantale*, dans le Tartare, mourait de soif et de faim, plongé dans un fleuve dont les eaux fuyaient ses lèvres, et environné d'arbres dont les fruits échappaient à sa main.

2. *Danaïdes*, filles de Danaüs qui régna avec son frère Ægyptus sur une partie de l'Égypte, au XVIe siècle avant J.-C. D'après Strabon, la tradition que Zeus les condamna à remplir éternellement dans le Tartare un tonneau sans fond, est une allégorie signifiant qu'elles creusèrent des puits, des canaux, des rigoles, pour fertiliser les plaines d'Argos.

3. *Titye*, l'un des Géants, voulut faire violence à Latone, et fut tué à coups de flèches par Apollon et Diane, enfants de cette déesse. Jeté dans le Tartare, ses entrailles, toujours renaissantes, étaient dévorées par un vautour.

4. *Sisyphe*, dans le Tartare, roulait sans cesse un rocher, sur une pente escarpée vers un sommet inaccessible.

5. *Ixion*, dans le Tartare, était attaché à une roue qui devait tourner éternellement.

6. *Minos*, fils de Zeus, *Rhadamante*, son frère, et Eaque siégeaient comme juges aux Enfers. Ils envoyaient les âmes des bons dans les Champs-Élysées où la vie terrestre se continuait, destituée de ses douleurs, et les âmes des méchants dans le Tartare où de cruels châtiments leur étaient réservés.

châtiaient-ils et pressaient-ils les âmes misérables des condamnés comme l'amour châtie et presse le sein amoureux, esclave de sa tyrannie? Il n'est de cruelle Mégaira [1], ni de furieuse Tisiphoné, ni de vengeresse Alecto qui maltraitent l'âme où elles s'enferment, comme ce furieux désir maltraite les infortunés qui le reconnaissent pour seigneur et s'humilient comme vassaux devant lui. Lesquels, pour se disculper des folies qu'ils commettent, disent (ou tout au moins les anciens Gentils le dirent) que cet instinct qui incite et meut l'amoureux à aimer autrui plus que sa propre vie, est un dieu nommé Cupidon; et qu'ainsi contraints par leur déité, ils ne peuvent laisser de la suivre en tout ce qu'elle veut. Ils furent poussés à dire cela, et à nommer dieu ce désir, en voyant les effets surnaturels qu'il produit chez les amoureux. Et sans doute il est extraordinaire de voir un amant au même instant craintif et confiant, ou brûler loin de l'aimée, se glacer plus il est près d'elle, être muet quand il est parleur, ou parleur quand il est muet. De même il est étrange de suivre qui me fuit, de louer qui me vitupère, de parler à qui ne m'écoute, de servir une ingrate, d'espérer en qui jamais ne promet ni ne peut donner chose bonne. O amère douceur, ô vénéneuse médecine des amants malades! O triste allégresse, ô fleur amoureuse qui ne fais paraître aucun fruit, sinon de tardif repentir!

Tels sont les effets de ce dieu imaginaire, tels ses exploits et merveilleux ouvrages. Et l'on peut voir par la peinture qui représente ce vain dieu, la chimère de ses fidèles : On le peignait enfant, nu, ailé, les yeux bandés, un arc et des flèches dans les mains, pour nous laisser entendre, entre autres choses, qu'un amoureux redevient un enfant simple et capricieux, aveugle en ses prétentions, léger dans ses pensées, cruel dans ses

1. *Mégaira* (l'envie), *Alecto* (la fureur) et *Tisiphoné* (la vengeance du meurtre) sont les trois Erinnyes, divinités vengeresses du crime et qui, poursuivant sans trêve le coupable, personnifient le remords. Elles habitent les Enfers avec les *Kères* (destinées), *Thanatos* (génie de la mort) et *Hypnos* (sommeil).

œuvres, nu et pauvre des richesses de l'entendement. On disait encore qu'entre ses flèches il en avait deux, l'une de plomb et l'autre d'or, qui produisaient des effets différents : celle en plomb engendrait la haine dans le sein qu'elle touchait, celle en or un grand amour dans celui qu'elle frappait; et cela signifiait que l'or précieux est ce qui fait aimer, et le pauvre plomb abhorrer. Aussi n'est-ce pas en vain que les poètes chantent Atalante[1] vaincue par trois belles pommes d'or, et la belle Danaé[2] rendue enceinte par une pluie dorée, et le pieux Enée[3] descendant aux enfers, un rameau d'or à la main : enfin l'or et le cadeau sont parmi les plus puissantes flèches de l'amour, et qui assujettissent le plus de cœurs; au contraire de la flèche de plomb, métal vil et méprisé, comme la pauvreté même[4], qui engendre la haine et l'horreur plutôt que quelque bienveillance. Mais si les raisons que je viens de dire ne suffisent pas à justifier mon aversion pour le perfide amour dont je traite aujourd'hui, observez ses effets dans quelques exemples de l'histoire ancienne et vous verrez comme moi que celui-là est aveugle qui ne saisit pas la vérité de ce que j'avance. N'est-ce pas cet amour. . . . . .

1. Atalante, l'*Arcadienne*, fille de Jasos. Rapide à la course, elle provoquait ses prétendants à lutter avec elle. Elle les poursuivait tout armée. La mort était le partage de celui qui se laissait atteindre, le vainqueur seul pourrait l'épouser; Milanion, ayant reçu de Vénus des pommes d'or qu'il jeta par terre et qu'Atalante ramassa, la vainquit par cette ruse, et ainsi obtint sa main.

2. *Danaé*, fille d'Acrisios, roi d'Argos, et d'Eurydice, fille de Lacédémon. Acrisios, menacé, par un oracle, de périr de la main du fils qui naîtrait d'elle, l'enferma dans une tour d'airain. Mais Zeus, changé en pluie d'or, pénétra dans cette tour, et de son union avec Danaé naquit Persée, le vainqueur de la monstrueuse Méduse.

3. *Enée*, prince troyen dont Virgile a immortalisé le nom dans son *Enéide*.

4. On ne peut s'empêcher de trouver de l'amertume à cette critique de la pauvreté que l'on retrouve souvent dans les œuvres de Cervantès, lequel fut pauvre et souffrit toute sa vie d'être pauvre.

. . . . . qui rendit l'élu David adultère et homicide? . . . . . ; lui, qui posa la tête du fort Samson sur les traîtres genoux de Dalila, par quoi, perdant sa force, il ne protégea plus son peuple, et finit, avec beaucoup d'autres, par perdre la vie elle-même? N'est-ce pas cet amour qui mut la langue d'Hérode à promettre à la jeune danseuse la tête du Précurseur de la Vie? C'est lui qui fait qu'on doute du salut du plus savant et du plus riche des rois, et même de tous les hommes; qui réduisit les bras puissants du fameux Hercule, accoutumés à manier la pesante massue, à tourner un mince fuseau, et à s'exercer à de féminins ouvrages. C'est l'amour qui poussa la furieuse et amoureuse Médée à jeter au vent les tendres membres de son petit frère; c'est lui qui coupa la langue de Progné, Arachné et Hippolyte[1], diffama Pasiphaé[2], détruisit Troie et tua Egisthe[3]; qui fit interrompre les œuvres ébauchées de la nouvelle Carthage dont la première reine[4] se perça le chaste sein d'une pénétrante épée; qui mit entre les mains de l'illustre et belle Sophonisbe la coupe de poison mortel. L'amour ôta la vie au vaillant Turnus[5], le royaume à Tarquin[6], le commandement à Marc-Antoine[7], et à son

1. *Arachné* et *Progné*, d'après la Fable, furent changées en araignée et en hirondelle. *Hippolyte*, héros grec tué par un monstre marin et ressuscité par Diane.

2. *Pasiphaé*, épouse de Minos, roi de Crète, éprise d'un amour insensé pour un taureau blanc, dont elle eut le Minotaure.

3. *Egisthe*, fils de Thyeste, assassina Agamemnon et mourut lui-même de la main d'Oreste, fils d'Agamemnon.

4. *Didon*, qui bâtit Byrsa, citadelle de Carthage, et qui, pour ne point épouser Iarbas, roi des Gétules, monta sur un bûcher et se poignarda au milieu des flammes.

5. *Turnus*, roi des Rutules, fiancé à Lavinie, dont Enée obtint la main. Turnus, irrité et jaloux, vint attaquer les Troyens au sein du Latium, mais fut tué par son rival en combat singulier.

6. *Tarquin* déshonora Lucrèce qui se donna la mort après avoir fait jurer à son mari, à son père et à Brutus, de la venger. Ce serment fut fatal aux Tarquins dont il amena la chute.

7. *Marc-Antoine*, triumvir romain, auquel l'Orient échut dans

amie[1] la vie et l'honneur. L'amour enfin livra nos Espagnes à la fureur barbare des Agaréniens[2], appelés à la vengeance de l'amour désordonné du malheureux Rodrigue[3]. Mais comme je pense que la nuit nous couvrirait de son ombre avant que je ne termine de vous citer les exemples, qui s'offrent à mon souvenir, des exploits accomplis par l'amour en ce monde, je n'irai pas plus loin et cède la parole à Tircis....

Tircis. — ...Si la finesse de ton esprit, ô pasteur sans amour, ne m'assurait point qu'avec facilité, il peut atteindre à la vérité dont il est à cette heure, hélas! si éloigné, plutôt que de prendre la peine de contredire ton opinion, je te la laisserais en châtiment de tes folies. Mais comme elles me révèlent les bons principes qui sont en toi et permettent de te ramener à une meilleure conception, je ne veux point laisser par mon silence nos auditeurs scandalisés, l'amour en disgrâce, et toi-même triomphant. Aussi bien, aidé par l'amour, auquel je fais appel, je pense en peu de mots te donner à entendre combien ses œuvres et ses effets sont différents de ceux que tu en a publiés, pour ne parler que de l'amour que tu connais. Et tu l'as défini un désir de beauté, déclarant aussi ce qu'était la beauté et détaillant ensuite les effets que l'amour, dont nous parlons, provoque en les cœurs amoureux, pour terminer par le récit de maint tragique événement dont l'amour était la cause. Et quoique la définition soit celle que l'on donne le plus généralement, elle n'est pas telle qu'on ne la puisse contredire, car l'amour et le désir sont deux choses différentes : tout ce qu'on aime ne se désire point, et l'on n'aime pas tout ce qu'on désire. Cela

le partage du monde. Il affecta d'opposer Alexandrie à Rome, ce qui provoqua la guerre entre les triumvirs. Antoine, battu à Actium, poursuivi par Octave, se perça de son épée.

1. Cléopâtre.

2. *Agaréniens*, ici, les Arabes d'Afrique.

3. *Rodrigue*, dernier roi des Wisigoths d'Espagne, vaincu en 711 par les Arabes guidés par le comte Julien, père de *la Cava* que le roi avait séduite.

est évident de tout ce qu'on possède, dont alors on ne peut pas dire qu'on le désire, mais qu'on l'aime. Qui possède la santé ne dira pas qu'il la désire, mais qu'il l'aime : et celui qui a des enfants, ne saurait dire qu'il en désire, mais qu'il aime les enfants. Au surplus telle chose se désire qu'il est impossible d'aimer : comme la mort de ses ennemis que l'on désire sans l'aimer. Ainsi l'amour et le désir sont formes distinctes du vouloir.

Il est vrai que l'amour est père du désir, et c'est l'une des définitions qui de l'amour se donnent. L'Amour est cette première muance que nous sentons se faire en notre esprit, par cet appétit qui nous émeut, nous attire, nous délecte et nous plaît. Et ce plaisir engendre en l'âme un mouvement que l'on appelle désir. Ainsi donc ce désir est bien le mouvement de l'appétit envers ce que l'on aime, un vouloir de ce qui se possède, et son objet est le bien. Et comme il est plusieurs espèces de désirs, l'amour est celle qui tend au bien qu'on nomme la Beauté.

Mais pour donner une plus claire définition et division de l'amour, il faut l'entendre en trois manières : l'amour honnête, l'amour utile et l'amour délectable. A ces trois sortes d'amour se réduisent toutes nos façons d'aimer et de désirer. L'amour honnête tend aux choses du ciel, éternelles et divines ; l'utile à celles de la terre, joyeuses et périssables, comme sont richesses, puissance, autorité ; le délectable aux choses plaisantes telles que les beautés corporelles vivantes dont, Lenio, tu nous parlais. Et nul ne doit blâmer chacun de ces amours, car l'honnête toujours fut, demeure et doit être limpide, simple, pur et divin, n'ayant son repos qu'en Dieu seul. L'amour utile étant, comme il est, naturel, ne saurait être condamné ; non moins que l'amour délectable, qui est plus naturel encore que l'utile. L'expérience, en effet, nous enseigne combien ces deux sortes d'amour en nous sont naturelles. Car dès que notre premier père en son audace enfreignit le divin commandement et de seigneur devint serf, d'homme libre devint esclave, aussitôt il connut la misère où il

était tombé, de même que la pauvreté dans laquelle il se trouvait. Et ainsi, sur l'heure, il cueillit les feuilles des arbres qui le pourraient couvrir; à la sueur de son front il travailla la terre pour se nourrir et pour vivre le moins incommodément; après quoi (obéissant à Dieu beaucoup mieux en cela que dans toute autre chose) il voulut avoir des enfants, afin de perpétuer et réjouir par eux la génération humaine. Et de même que par son inobédience la mort entra en lui et par lui en ses descendants, de même tous nous héritons de ses instincts et passions, comme de sa nature même. Et ainsi qu'il tenta de porter remède à son indigence, nous ne pouvons laisser de remédier à la nôtre. De là vient cet amour que nous portons aux choses utiles à la vie humaine; et plus nous en obtenons, plus il semble que diminue notre propre nécessité. Par la même conséquence nous héritons du désir de nous perpétuer en nos fils, et de ce désir découle notre obligation de jouir de la beauté vivante corporelle, seul moyen effectif qui conduit ce désir à une heureuse fin. Aussi bien cet amour délectable est-il digne, quand il n'est pas mêlé de quelque autre accident, de louange plutôt que de blâme. Et c'est l'amour que toi, Lenio, tu tiens pour ennemi, parce que tu ne le connais pas, ne l'ayant jamais vu seul et sous son propre visage, mais toujours accompagné de désirs pernicieux, lascifs et mal placés. Et pourtant ce n'est point la faute de l'amour, qui toujours est bon en soi, mais des accidents qui lui arrivent, comme on voit se produire en un fleuve abondant qui naît d'une source claire, laquelle toujours l'alimente de limpides et fraîches ondes : mais dès que de sa mère ce beau fleuve s'éloigne, ses eaux douces et cristallines deviennent amères et troubles, par suite des impurs ruisseaux qui de toutes parts le rejoignent. Ainsi, ce premier mouvement, que tu l'appelles amour ou désir, ne peut naître que d'un bon principe. Telle est encore la connaissance de la beauté qu'il semble impossible de ne pas aimer lorsqu'elle est vraiment belle. Elle a tant de force pour émouvoir nos âmes qu'elle seule suffit

pour que les anciens philosophes (aveugles et non guidés par la lumière de la foi), portés par la raison naturelle et captivés par la beauté qu'ils contemplaient dans les cieux étoilés et la machine ronde, émerveillés d'une telle harmonie, cherchèrent en leur entendement, et furent s'élevant par l'échelle des causes secondes, jusqu'à la cause première, connaissant qu'il y avait un seul principe *sans principe* de toutes les choses. Mais ce qui les étonna le plus, fut la composition de l'homme, si ordonnée, si parfaite et si belle qu'ils l'appelèrent : monde abrégé. Et cela est vrai, car en toutes les œuvres faites par le majordome de Dieu, la nature, aucune n'est d'une telle perfection, et ne découvre mieux la grandeur et la sagesse de son Créateur. Dans la figure et l'agencement du corps humain, en effet, se résume toute la beauté de chaque partie. De là provient que cette beauté est aimée de qui la saisit, et que se montrant tout entière et resplendissant sur le visage, dès qu'on le voit, un beau visage suscite le désir de l'aimer. D'où il suit que le visage des femmes surpassant en beauté le visage des hommes, ce sont les femmes qui de nous sont davantage aimées, servies, sollicitées, comme l'objet en qui réside la beauté qui, naturellement, satisfait le plus nos regards. Mais voyant qu'il est dans notre nature d'être en perpétuel mouvement et en continuel désir, parce que notre âme ne peut s'arrêter qu'en Dieu, comme en son propre centre, notre Créateur voulut, pour empêcher cette âme de se lancer, bride abattue, vers les vanités périssables, et sans pour cela lui ôter la liberté du libre arbitre, mettre au-dessus de ses trois puissances une vigilante sentinelle qui l'aviserait des périls qui lui font obstacle, et des ennemis qui la poursuivent. Et ce fut la raison qui corrige et réfrène nos désirs désordonnés. Et Dieu voyant encore que la beauté humaine emporterait derrière elle nos affections et nos penchants, et ne jugeant pas devoir nous priver de ce désir, voulut du moins le tempérer et l'épurer. Ce pourquoi il ordonna le saint joug du mariage, sous lequel pour l'homme et la femme les

plaisirs d'amour sont permis. Par ces deux remèdes placés par la main divine, on modère l'excès que peut avoir cet amour naturel que toi, Lenio, tu vitupères, amour si bon en soi que, s'il faisait défaut, notre monde périrait. Dans ce même amour dont je parle, se résument toutes les vertus : la tempérance, car l'amant règle son désir sur le chaste vouloir de l'objet aimé; la force d'âme, car l'amant peut souffrir toutes les adversités pour l'amour de celle qu'il aime; la justice, car il en doit user envers celle qu'il aime, la raison même l'y obligeant; la prudence, car cette vertu est l'ornement de l'amour. Mais je te prie de me dire, ô Lenio, toi qui prétendis que l'amour cause la ruine des empires, la destruction des cités, les meurtres des amis et les sacrilèges, qu'il invente la trahison et transgresse les lois; je te demande ici quelle sera la chose, dans le monde actuel, si bonne qu'elle soit, qui ne puisse par son usage être convertie en mauvaise? Condamnons la philosophie parce que souvent elle découvre nos défauts et que beaucoup de philosophes ont été mauvais; brûlons les œuvres des poètes, parce qu'en leurs satires ils flagellent les vices; blâmons la médecine parce qu'elle trouve les poisons; disons l'éloquence inutile, parce que quelquefois elle fut audacieuse au point de mettre en doute la vérité connue; ne forgeons plus les armes parce que les assassins les emploient, et n'élevons plus de maisons de peur qu'elles ne s'écroulent; prohibons la variété des mets pour éviter les maladies; que nul ne veuille avoir un fils, parce qu'Œdipe[1] en sa fureur cruelle tua son propre père, et qu'Oreste[2] frappa le sein de sa mère; tenons pour mauvais le feu qui peut embraser les maisons et consumer les cités; dédaignons l'eau, parce que, jadis, elle a noyé toute la terre; et proscrivons les éléments qui peuvent, par des pervers,

1. *Œdipe*, héros de la légende grecque, à Thèbes, qui tua son père Laios sans le connaître.

2. *Oreste*, termine la tragique famille des Atrides, à Argos, dont tous les princes furent victimes de la fatalité, forcés au crime par les événements, et moururent de mort violente.

être employés perversement. Ainsi toute chose bonne, en mauvaise peut se muer, et des effets néfastes peuvent en procéder, placée entre les mains de quelques insensés, qui se laissent gouverner par leurs seuls instincts. Cette antique Carthage, émule de l'empire romain, la belliqueuse Numance, la riche Corinthe, et la superbe Thèbes, et la docte Athènes, et la cité de Dieu, Jérusalem, qui furent vaincues et dévastées, devrons-nous dire pour cela que l'amour fut la cause de leur destruction et de leur ruine? Aussi bien ceux qui ont coutume de parler mal de l'amour, devraient médire d'eux-mêmes, car les dons de l'amour sont dignes de louange, si l'on en use avec modération, le juste milieu étant louable comme tout extrême blâmable, et la vertu elle-même, exagérément pratiquée, valant au sage le nom de fou, et au juste celui d'inique. Le vieux poète tragique Chérémon[1] opina qu'ainsi que le vin est bon lorsqu'il est mêlé à l'eau, de même l'amour tempéré est profitable, et l'immodéré est nuisible. La génération des animaux rationnels et instinctifs ne serait point si elle ne procédait de l'amour, et la terre serait déserte. Les anciens crurent que l'amour était l'ouvrage des dieux, créé pour la conservation des hommes. Mais pour en venir, Lenio, à ce que tu nous as dit des tristes, étranges effets que l'amour provoque en les cœurs amoureux, les tenant toujours dans les larmes, dans les profonds soupirs, les désespérantes imaginations, et ne leur accordant jamais une heure de repos, voyons par aventure s'il est, dans cette vie, un objet que l'on puisse atteindre sans fatigue et sans labeur, et si, plus sa valeur est grande, plus on ne doit souffrir et ne souffre pour lui? Car le désir présuppose le manque du désiré, et jusqu'à l'obtenir notre âme reste inquiète. Or si tous les désirs humains peuvent se contenter d'une partie de ce qu'ils ne peuvent atteindre tout à fait, et si, nonobstant, de les suivre fait souffrir, quoi d'étonnant à ce que

1. Chérémon, poète tragique grec, connu par Aristote qui en parle plusieurs fois. Il paraît avoir vécu vers 381 av. J.-C.

pour atteindre ce qui ne peut satisfaire le désir, sinon par le don total, on souffre, on pleure, on craigne et l'on espère? Celui qui désire la puissance, le pouvoir, les biens, les honneurs, dès qu'il voit qu'il ne peut monter au suprême degré qu'il rêve, demeure en partie satisfait s'il arrive à se mettre en quelque bonne place, car l'espérance qui lui manque de pouvoir aller plus haut, le fait s'arrêter où il peut et le mieux qu'il lui est possible. C'est le contraire qui se produit dans l'amour, parce que l'amour n'a d'autre récompense et d'autre paiement que lui-même. C'est pourquoi il est impossible que l'amant soit satisfait avant qu'avec clarté il ait pu reconnaître que vraiment il est aimé, en étant assuré par les signes amoureux dont il sait bien le sens. Ce qui explique la valeur qu'il donne à un doux mouvement des yeux de l'être aimé, à un gage quelconque qui provient de l'aimée, à je ne sais quel sourire, quel propos, quelle plaisanterie qu'il prend sérieusement pour l'indice de la récompense prochaine. Et chaque fois qu'il voit un indice contraire, il se lamente et s'afflige, en une douleur sans limite, comme la joie qu'il éprouve dans la bonne fortune et l'amour exaucé. Et comme il est si difficile de réduire la volonté d'autrui à s'unir à la sienne propre, et de joindre deux âmes en une telle étreinte, étroite et indissoluble, que les pensées et les œuvres soient *unes*, il n'est pas étrange que pour réussir en une pareille entreprise il faille souffrir plus qu'en toute autre, puisque d'autre part après la réussite l'allégresse et la satisfaction dépassent celles que tous les objets, en cette vie désirés, nous procurent.

Mais ce n'est pas toujours avec raison que les amoureux répandent des larmes et exhalent des soupirs. Car si la cause en est qu'ils ne voient pas répondre à leur désir comme ils voudraient, il faut considérer d'abord jusqu'où ils ont élevé leur imagination; et s'ils l'ont portée plus haut que n'atteint leur propre mérite, on ne saurait s'étonner que, comme de nouveaux Icares [1],

1. *Icare*, fils de Dédale, s'échappa du labyrinthe de Crète en

ils tombent, les ailes embrasées, dans le fleuve des misères, par la faute non de l'amour, mais de la folie.

Aussi bien je ne nie point, mais j'affirme que le désir d'atteindre ce qu'on aime, nécessairement cause le chagrin, car ainsi que je l'ai dit, il présuppose qu'on en est privé. Mais je dis encore que la réalisation nous réjouit comme le repos contente qui est las, et la santé qui est malade. Avec cela je déclare que si les amants marquaient, suivant l'antique usage, avec des pierres blanches ou noires leurs heureux ou leurs tristes jours, sans doute les derniers seraient les plus nombreux; mais la qualité d'une seule pierre blanche l'emporterait sur la quantité des noires. La preuve en est que les amoureux ne se repentent jamais de l'être, mais plutôt si quelqu'un leur promettait de les délivrer de la maladie amoureuse, ils le fuiraient comme ennemi; car d'en souffrir leur paraît doux encore.

C'est pourquoi, vous tous, amants, ne craignez point de vous offrir et de vous consacrer à l'amour de ce qui vous paraît le plus difficultueux; et ne vous plaignez point et ne regrettez pas d'avoir à votre grandeur élevé ce qui est bas, car l'amour égale le médiocre au sublime, et le moins au plus, et accorde justement les diversités des amants quand ceux-ci reçoivent sa grâce avec un cœur de pure tendresse. Ne cédez pas aux périls, pour que le bonheur soit tel qu'il ôte le sentiment de toute douleur. Et comme pour les anciens capitaines et empereurs, en récompense de leurs travaux, selon la grandeur de leurs victoires, des triomphes étaient préparés, de même pour les amants est réservée une multitude de plaisirs. Et comme une glorieuse réception faisait oublier à ceux-là tous les mécomptes passés, de même pour l'amant, aimé de son aimée, les songes effrayants, le sommeil incertain, les nuits aux longues veilles et les jours inquiets se muent en paisible bonheur. De sorte, ô Lenio, que si tu le con-

s'élevant dans les airs au moyen d'ailes formées de plumes d'oiseau jointes avec de la cire, laquelle fondit au soleil et provoqua la chute d'Icare dans la mer Égée.

damnes pour ses tristes effets, d'autre part tu le dois absoudre pour ses effets heureux. Et l'interprétation que tu nous a donnée de la figure de Cupidon me paraît aussi erronée que tout ce que, par ailleurs, tu nous as dit contre l'amour. Car de le peindre enfant, aveugle, nu, ailé, avec un carquois et des flèches, signifie simplement que l'amant comme l'enfant doit être candide et simple, aveugle à tout objet qui ne soit point l'être aimé, nu de ce qui n'est point à celle qu'il adore, ailé pour être prompt à lui obéir. On le peint avec des flèches parce que la plaie du cœur doit être profonde et secrète et ne se découvre qu'à la cause même qui la peut guérir. Que l'amour frappe avec deux flèches, agissant de façons diverses, c'est donner à entendre qu'en le parfait amour il n'est point de place pour des sentiments contraires, mais pour un seul absolu, sans mélange de tiédeur. Enfin, Lenio, si cet amour a causé la chute de Troie, par contre il a grandi les Grecs; s'il fit cesser les travaux de Carthage, il édifia les monuments de Rome; s'il enleva le pouvoir à Tarquin, en revanche à la République il apporta la liberté....

[La controverse prend bientôt fin au milieu de l'applaudissement général. Sur ce, l'une des dames s'adresse à sa voisine en l'appelant *Nisida*.... Elicio se demande s'il ne s'agit pas de celle que pleure Silerio. Il s'en enquiert auprès du gentilhomme qui n'est autre que Timbrio lui-même.... Tout le monde alors s'achemine vers l'ermitage de Silerio. En route une petite fille, en pleurant, leur vient annoncer que son frère va se tuer parce qu'il se voit dédaigner de la bergère Gélasie. On va trouver la bergère, la conjurer d'avoir pitié : mais elle veut être sans amour, et se retire avec Lenio, le seul qui la puisse comprendre. Théolinde et Léonarde se pâment en reconnaissant dans l'amoureux de Gélasie le propre frère d'Artidore : son jumeau Galercio. Comme il part, elles le suivent, et les autres bergers reviennent au village, au chant d'Elicio et d'Erastre.]

Livre Cinquième.

[En se pressant vers l'ermitage, Timbrio, Nisida et Blanche, avec Tircis et Damon, entendent Lauso chanter au milieu des

arbres verts. Damon, son véritable ami, se réjouit de le découvrir, et tous deux cheminent ensemble, en causant des événements et de l'amour que Lauso nourrit pour la belle Silène. On arrive à l'ermitage qu'on trouve vide, mais près de là leur apparaît, assis sur un tronc d'olivier, dans la splendeur lunaire, jouant doucement de la harpe, l'infortuné Silerio. Après une émouvante reconnaissance, Timbrio fait le récit de ses multiples aventures. Il dit comment, parti de Naples, sur le même vaisseau il retrouve Nisida; comment le navire fut pris par un corsaire turc qui courtise Nisida; comment la tempête les jette sur la côte catalane d'où, enfin délivrés, ils se rendent à Tolède pour chercher les parents de Nisida.

La blanche aurore surprend Timbrio dans son récit. Le vieil Aurelio paraît, sans Elicio ni Erastre. Il conte qu'il les a laissés auprès de Darinto qui pour Blanche se meurt d'amour. Tous se dirigent vers le bois que leur indique le vieillard, où ils aperçoivent soudain Erastre soupirant, Elicio évanoui. Damon ranime Elicio et l'entraîne vers sa cabane, apprenant ainsi qu'Aurelio a décidé de marier Galathée à un riche Portugais, ce qui a causé tout le mal. Damon console Elicio et lui conseille de s'ouvrir de son amour à Galathée elle-même. Mais près d'une source ils arrivent et reconnaissent Galathée chantant au milieu des bergères, laquelle par son chant manifeste combien lui déplaît le mariage que son père lui propose. Elicio s'offre à la servir, et Galathée va lui répondre quand des bergers masqués surgissent qui s'élancent sur Damon et sur Elicio, les maintenant tandis qu'un autre enlève dans ses bras la bergère Rosaura qu'il place sur un cheval. Puis, ils s'enfuient rapidement, non sans que le ravisseur leur ait dit se nommer Artandre. Libres, Elicio et Damon veulent poursuivre les fuyards, tirant leurs longs couteaux et leur lançant des pierres. En vain! ils ne les peuvent atteindre, et se décident à aller prévenir le berger Grisaldo, lequel devait épouser Rosaura.

A ce moment ils entendent le chalumeau du triste Erastre qui, ne croyant pas être vu, exhale sa plainte d'amour d'une voix si émouvante que Galathée elle-même ne peut retenir ses larmes].

LA PLAINTE AMOUREUSE D'ERASTRE.

Amour dont la force puissante, sans pourtant obliger mon âme, l'occupa de douces pensées, puisque tu me fis tant de bien, n'exécute pas maintenant le mal dont tu me menaces! Ton humeur est plus changeante que celle de la fortune. Mais vois, seigneur, comme je fus obéissant

à tes lois, prompt à suivre tes mandements, et combien mon vouloir fut esclave du tien. Pour ma récompense, accomplis ce qu'il importe tant pour toi; ne permets pas que ces rives soient privées de cette beauté qu'elle donnait aux herbes fraîches et menues, aux humbles plantes, aux arbres fiers. Ne consens pas, seigneur, à ce qu'on ôte au Tage clair, la parure qui l'enrichit et lui vaut plus de renommée que ces arènes d'or qu'il nourrit en son sein. Aux bergers de ces prairies, ah! n'enlève point, Amour, la lumière de leurs yeux, le bonheur de leurs pensées, et cet aiguillon d'honneur qui les incitait à faire mille entreprises vertueuses! Considère que si tu laisses emporter Galathée vers la terre étrangère, tu te dépouilles du domaine que tu possèdes sur ces rives; car tu le dois à Galathée : si tu la perds, tiens pour certain que tu ne seras pas connu dans ces campagnes, que ceux qui les habitent te refuseront l'obéissance et n'iront plus vers toi porter le tribut d'usage. Note que ma supplique est juste et raisonnable, et que ce serait folie de ne la point exaucer : car, quelle loi ordonne, quelle raison approuve, que la beauté que nous formons, la sagesse qui naquit dans ces bois et ces hameaux, la grâce, par un don du ciel, accordée à notre patrie, à l'heure où nous espérions cueillir l'honnête fruit de pareilles richesses, nous soient ravies et emportées vers des royaumes étrangers, pour devenir ainsi la proie de l'inconnu? Ah! plaise au ciel clément de ne point tolérer qu'il nous soit fait tel préjudice! O vous, prés verdoyants, qui vous réjouissiez d'elle! O vous, fleurs odorantes qui de ses pieds touchées, exhaliez plus de parfum! O vous, plantes, vous arbres de ces bois délicieux! faites tous, à l'envi, malgré votre nature, quelque genre de sentiment qui meuve le ciel à exaucer ma prière!

[L'infortuné se ressaisit et se montre aux bergers qui l'accueillent avec une agréable simplicité. Mais voici que la noble compagnie de dames et de seigneurs revient de l'ermitage entourant Silerio, vêtu comme un jeune marié, car Timbrio et Nisida l'ont fiancé avec Blanche. Tout le monde

s'achemine en chantant vers le village. Lauso paraît, qui n'est plus triste, car il dédaigne autant Silène que jadis il l'avait aimée. On rencontre le vieil Arsindo avec la belle Maurise. Arsindo rapporte que l'insensible Lenio est enfin touché par l'amour, et passionnément adore l'insensible Gélasie. Maurise à son tour raconte à Galathée et à Florise comment Léonarde épousa en secret le bel Artidore, et comment Théolinde ne se peut consoler, si ce n'est par la vue du berger Galercio, le frère jumeau d'Artidore.

A cet instant résonne le son d'une buccine : c'est l'appel aux bergers du prêtre Telesio, lequel vient annoncer aux pâtres accourus la mort du fameux Meliso, et les convoque pour le lendemain, au point du jour, dans la vallée des Cyprès où auront lieu les funérailles. La tristesse est générale et profonde, à peine troublée par l'apparition de Lenio qui confesse à Tircis que l'amour l'a vaincu, et qu'il reconnaît son pouvoir.]

Livre Sixième.

[Au son de la buccine de Telesio, les bergers et les bergères accourent au rendez-vous de la vallée des Cyprès. Elicio et Timbrio suivent les bords du Tage et admirent la beauté du fleuve.]

1. — SUR LES RIVES DU TAGE.

Se tournant vers Elicio qui marchait à son côté, Timbrio lui dit : « Quel étonnement pour moi, Elicio, de contempler l'incomparable beauté de ces fraîches rives ! J'ai vu le large Bétis[1], l'Èbre fameux, la Pisuerga[2]. Je me suis promené près du Tibre sacré, aux bords amènes du Pô, illustré par la chute de l'audacieux enfant[3], parmi les frais ombrages du paisible Sebeth[4]; et pourtant je suis émerveillé. — Tes yeux ne te trompent pas,

1. *Bétis*, le Guadalquivir.
2. *Pisuerga*, affluent du Douro, arrose les provinces de Palencia, Burgos et Valladolid.
3. *Eridan*, nom donné par les Anciens au Pô en mémoire de la chute d'Eridan ou Phaéton, fils du Soleil.
4. *Sebethus*, fleuve de Campanie qui se jette dans le golfe de Naples.

ô sage Timbrio, répondit Elicio, car sans doute tu peux croire que l'agrément de ces rives ne le cède en rien à celui des fleuves que tu nommas, alors même qu'encore tu citerais le Xanthe[1], et l'Amphryse[2], et l'amoureux Alphée[3]. Car l'expérience nous enseigne que, presque en droite ligne au-dessus de ces rives, se montre un ciel luisant et clair qui, d'un long mouvement, d'une vive splendeur, semble convier à la joie le cœur le plus assombri. Et s'il est vrai que les étoiles et le soleil se maintiennent, comme l'on dit, par les ondes d'ici-bas, je crois fermement que les eaux de ce fleuve contribuent à la beauté du firmament qui le couvre, ou que Dieu qui demeure aux cieux se complaît dans la partie qui s'étend au-dessus de nous. La terre qui l'embrasse, vêtue de mille ornements verts, semble être en fête et se réjouir de posséder en soi un don si agréable. Et le fleuve doré, comme en reconnaissance, dans ses embrassements doucement s'enchevêtre, avec art décrivant mille sinueux détours, qui nous remplissent l'âme d'un merveilleux plaisir. On ne peut se lasser de le regarder, et l'on y trouve toujours de nouvelles beautés et de nouveaux agréments. Tourne tes regards, valeureux Timbrio, vois ces rives ornées de tant de villages, de riches métairies, qui vont comme en s'étageant. Il semble qu'on y jouisse, par toutes les saisons, de la vue du printemps riant et de la belle Vénus, allant vêtus de simple et amoureuse parure, accompagnés de Zéphyre[4], précédés de la mère Flore[5], épandant à mains pleines mille fleurs odorantes. Et telle est l'industrie de ses habitants, que la nature

1. *Xanthe*, rivière de la Troade, la même que le Scamandre.
2. *Amphryse*, fleuve de la Thessalie.
3. *Alphée*, fleuve de l'Elide. Alphée, chasseur, s'éprit de la nymphe Aréthuse. Il fut changé en fleuve et la nymphe en fontaine.
4. *Zéphyre*, vent d'ouest doux et léger dont les Grecs faisaient le fils d'Eole et de l'Aurore.
5. *Flore*, déesse de tout ce qui fleurit, de toutes les espérances symbolisées par la fleur.

s'incorpore à l'art, devient son artisan, son intime alliée, et que tous deux forment une tierce nature qui n'a de nom dans aucune langue. De ses jardins cultivés qui font taire ceux des Hespérides[1] ou encore d'Alcinoüs[2], des bois épais, des pacifiques oliviers, des verts lauriers, des myrtes en coupole; de ses gras pâturages, de ses vallées allègres, de ses coteaux feuillus, des ruisseaux et fontaines, que pourrais-je dire sinon que si les Champs-Élysées sont quelque part sur la terre, c'est assurément ici. Que dirai-je de ces hautes roues dont le mouvement continuel extrait l'eau du fleuve profond pour en humecter abondamment les plants des lointains potagers? Et par dessus toutes choses, on voit naître sur ces rives les bergères les plus belles et les plus charmantes du monde.

[Elicio montre avec sa houlette Galathée à Timbrio qui ne sait ce qu'il doit le plus admirer : ou l'enthousiasme du berger ou la beauté de la bergère. Après quoi, ils arrivent à la vallée des Cyprès.]

2. — LA VALLÉE DES CYPRÈS.

Aux quatre coins opposés d'une partie des bords du Tage, s'élèvent quatre verts et paisibles coteaux comme des murs et défenseurs d'une belle vallée qu'ils recèlent. Par quatre entrées on y accède, que les coteaux eux-mêmes resserrent de façon qu'elles viennent former quatre longues et silencieuses avenues auxquelles de tous côtés font paroi de hauts cyprès, innombrables, et placés dans un tel ordre et concert que leurs branches croissent égales et que nulle n'a l'audace de dépasser sa voisine. De cyprès à cyprès l'espace est occupé par d'odorants rosiers, de suaves jasmins, qui se joignent et s'entremêlent ainsi que sur ces haies, dont s'enclosent

1. *Hespérides*, délicieux vergers de la Cyrénaïque occidentale, gardés, suivant la Fable, par un dragon à cent têtes que tua Hercule.

2. *Alcinoüs*, roi des Phéaciens, possédant des jardins célèbres à Corcyre (Corfou).

les vignes, s'enchevêtrent les ronces et les pieds de bourg-épine. De distance en distance, entre l'herbe menue, on voit courir les ondes pures de clairs et frais ruisseaux qui sourdent des flancs des coteaux. Les avenues aboutissent à une place ronde et vaste, que font les pentes et les cyprès, au milieu de laquelle s'élève une fontaine, d'un marbre blanc et précieux, et d'un tel art composée, qu'elle laisse loin derrière elle celles de Tivoli [1] ou de Trinacria [2]. Avec l'eau de cette fontaine se nourrissent les herbes fraîches de la place délicieuse, et cet agréable site est, de plus, fort goûté par les bouches gourmandes des innocents agnelets et des tendres brebis qui gardent ainsi les dépouilles de quelques bergers célèbres, lesquels sur un décret général de tous ceux qui sur ces bords restent en vie, sont jugés dignes et méritants d'avoir leur sépulture en la vallée fameuse. C'est pourquoi l'on voyait, parmi les arbres divers qui s'élèvent entre les cyprès et les pentes des coteaux, quelques sépultures taillées dans le jaspe ou dans le marbre, et montrant sur des pierres blanches le nom des ensevelis.

[La sépulture de Meliso, entre toutes, est la plus belle. Le prêtre la contemple, et tournant son visage vers toute la compagnie, prend soudain la parole d'une voix grave et attristée.]

3. — LES FUNÉRAILLES DE MELISO.

Et Telesio leur dit : « Voyez, nobles bergers, et vous, sages et belles bergères, voyez la triste sépulture où reposent les restes honorés de Meliso, honneur et gloire de ces rives. Élevez vers le ciel vos cœurs d'humilité, et d'un pur sentiment, avec des larmes abondantes et de profonds soupirs, entonnez les hymnes saintes et les dévotes prières, le suppliant d'accueillir près de son trône étoilé l'âme bénite du corps qui, lui, demeure là!... » Après quoi il s'approcha d'un cyprès dont il

1. *Tivoli*, ville du nord-est de Rome.
2. La Sicile, ainsi nommée de ses trois promontoires.

cueillit quelques rameaux qu'il disposa en guirlande funéraire pour couronner son blanc et vénérable front. Puis il fit signe aux autres de l'imiter. Lesquels, en un moment, se furent couronnés des mêmes sombres ramures et, guidés par Telesio, arrivèrent au sépulcre où le prêtre s'inclina et baisa la dure pierre. Tout le monde en fit de même, et quelques-uns attendris par le souvenir de Meliso, laissaient arrosé de leurs pleurs le marbre blanc qu'ils baisaient.

Telesio, ensuite, ordonna d'allumer le feu sacré, et sur-le-champ, à l'entour de la sépulture, on dressa maint petit foyer où brûlaient seulement des branches de cyprès. Et le vénérable prêtre commença, d'un pas lent et grave, à faire le tour du bûcher, répandant en l'ardente flamme le saint encens parfumé, et disant chaque fois une courte prière pour l'âme de Méliso. A la fin de chaque oraison, il élevait sa voix tremblante, et les assistants répondaient, d'un triste et pieux accent, par trois fois : amen, amen. Et de ce lamentable son, résonnaient les proches collines, et les profondes vallées. Et les ramures des hauts cyprès, ainsi que de tous les arbres dont le val était rempli, au souffle d'un doux zéphyr, faisaient ensemble un sourd et attristant murmure, comme pour contribuer à la mélancolie du funèbre sacrifice.

[Telesio prononce l'éloge funèbre de Meliso. Puis les bergers improvisent un concert élégiaque auquel se mêle le chant des chardonnerets, des calandres et des rossignols. Mais la nuit tombe, s'étend par toute la vallée sacrée. Les étoiles errantes apparaissent et la lune au clair visage. Or, un vent s'élève, obscurcit la voûte sereine, éteint l'or du firmament. A cet instant jaillit de la tombe de Meliso une merveilleuse flamme. Dans la transparente clarté surgit la muse Calliope, la plus puissante des neuf sœurs, la déesse de la poésie. Elle chante la gloire des génies espagnols, puis disparaît entre les flammes. L'assistance se ressaisit, et sous le charme encore de la révélation, salue l'Aurore qui découvre ses roses dans le ciel vaste, annonçant l'allégresse du jour prochain. On décide de cheminer vers la fontaine des Palmes où l'on passera la sieste. Après le repas champêtre, la compagnie, oublieuse de ses récentes tris-

tesses, joue aux énigmes, aux charades, lorsque soudain des cris l'appellent au bord du Tage où elle voit deux bergères luttant pour empêcher un pâtre de se noyer. On reconnaît Galercio avec Maurise et Théolinde, en même temps que Gélasie riant du haut d'un rocher. On sauve Galercio, mais l'on voit, d'autre part, Gélasie s'enfuyant devant Lenio qui l'aime. Cependant que Théolinde raconte comme Léonarde traîtreusement s'est mariée avec le bel Artidore. Tircis trouve sur Galercio des vers à l'adresse de l'insensible Gélasie. Il va les montrer à Elicio, mais celui-ci s'est évanoui, apprenant qu'avant trois jours Galathée doit épouser le riche fermier portugais. Tircis le ranime et lui offre de lui prêter son appui. Au reste, le soir, Elicio reçoit un billet de Galathée le suppliant de la sauver. Elicio, transporté, lui répond et s'unit à tous ses amis pour essayer une démarche auprès du vieil Aurelio, disposé même à employer la force si le père s'entête à contrarier sa fille. La suite de l'histoire est promise dans une seconde partie.]

II

LES NOUVELLES EXEMPLAIRES

(*NOVELAS EJEMPLARES*)

[Nous suivons, pour l'analyse et les extraits des *Nouvelles Exemplaires*, l'ordre même que donne la première édition de Juan de la Cuesta, à Madrid, en 1613. Nous ne joindrons donc pas à la liste *La Fausse Tante*, découverte en 1788, quoique cette œuvre soit empreinte d'assez de talent pour que l'on n'ose l'attribuer à personne autre qu'à Cervantès [1].

Après une dédicace au comte de Lemos, et un prologue célèbre par le portrait que Cervantès fait de soi-même, d'après le tableau de Juan de Jauregui, et que l'on trouvera dans notre *Introduction*, viennent les poésies de circonstance adressées à l'auteur par divers *ingenios*. Puis ce sont les douze *Nouvelles*.

Nous nous sommes servi des éditions critiques de MM. Rodriguez Marín, N.-A. Cortés, et Amezúa y Mayo.]

I

La Petite Gitane

(*LA GITANILLA*)

1. — PORTRAIT DE PRECIOSA.

Il semble que les gitanes [2] au monde ne soient nés que pour être voleurs : issus de parents voleurs, élevés

1. Cf. A. Bonilla y San Martin, *La Tía fingida*, dans *Archivo de investigaciones históricas* (1911), t. II, pp. 5-92.

2. *Gitanes* ou Zingari, population d'origine hindoue, aujourd'hui dispersée dans plusieurs contrées de l'Europe, où elle vit avec des coutumes et un langage à part.

avec des voleurs, ils étudient pour être voleurs et, finalement, deviennent de parfaits voleurs en tout temps et en toute circonstance. L'envie de dérober, et dérober, en eux, sont comme des accidents inséparables qui ne passent qu'avec la mort.

Donc, de cette nation, une vieille gitane, retraitée dans la science de Cacus [1], éleva comme sa petite-fille une enfant qu'elle appela Preciosa et à qui elle enseigna ses tours de gitane, ses artifices et sa manière de voler. Preciosa devint la meilleure danseuse de tout le gitanisme, en même temps que la plus belle et la plus sage que l'on pût trouver, non seulement parmi les gitanes, mais encore entre toutes celles que la renommée donne pour belles et sages. Ni le soleil, ni l'air, ni toutes les inclémences du ciel auxquelles, plus que personne, les gitanes sont exposés, ne purent délustrer son visage ni tanner ses mains; et, qui plus est, la grossière éducation qu'elle recevait développait en elle des dons naturels bien supérieurs à ceux d'une gitane, car elle était extrêmement fine et polie, avec je ne sais quoi de désinvolte qui ne passait pas cependant les limites de la bienséance. Au contraire, si piquante qu'elle fût, elle était si honnête qu'en sa présence nulle gitane, vieille ou jeune, n'osait chanter de chansons lascives ou dire ce qu'il ne faut pas. Finalement l'aïeule comprit le trésor qu'elle avait en sa petite-fille, et la vieille aigle résolut d'apprendre à son aiglon à voler de ses propres ailes, et à vivre de ses serres.

Preciosa sortit de ses mains riche en chansons populaires, en couplets, séguedilles [2], sarabandes [3] et autres vers; surtout de romances [4], qu'elle chantait avec

1. *Cacus*, géant demi-homme et demi-satyre, fils de Vulcain, habitait une caverne au pied de l'Aventin. Hercule, à qui il avait volé quatre paires de bœufs, l'étouffa dans son antre. Voyez Virgile, *Énéide*, 8e livre.

2. *Séguedilles*, petites compositions le plus souvent de sept vers divisés en quatrain et tercet.

3. *Sarabandes*, couplets assez libres, à la fois chantés et dansés.

4. *Romances*, composition généralement brève et formée

une grâce spéciale. Son astucieuse aïeule se rendait compte que de telles amusettes et de pareils agréments à l'âge et avec la beauté de sa petite-fille pouvaient être l'heureux appât qui lui vaudrait d'accroître ses ressources. Aussi bien, elle lui en chercha et procura par tous les moyens possibles. Elle trouva l'aide des poètes, car il n'en manque point qui s'accordent avec les gitanes et leur vendent leurs œuvres, de même qu'il y en a pour aveugles [1] inventant pour eux des choses extraordinaires et recevant leur part du gain. Il y a de tout dans le monde, et la faim pousse parfois même les hommes de talent à risquer des choses qui ne sont pas sur la carte.

[Preciosa fait son entrée à Madrid avec le plus grand succès. Un matin, elle est accostée par un jeune et superbe gentilhomme qui lui dit l'adorer et vouloir la servir.]

2. — PRECIOSA RÉPOND A SON AMOUREUX.

Et Preciosa lui dit :

« Moi, seigneur chevalier, bien que je sois gitane, pauvre et d'humble naissance, je sens au-dedans de moi je ne sais quel esprit follet et fantastique qui me pousse à de grandes choses. Les promesses ne m'émeuvent pas, ni les cadeaux ne me corrompent, ni les protestations d'obéissance ne m'attendrissent, ni enfin je ne me trouble à des compliments d'amoureux. Et malgré mes quinze ans (car suivant le calcul de ma grand'mère je les aurai pour la Saint-Michel), je suis déjà vieille de pensée, et connais plus de choses que mon âge ne peut le faire croire, et cela, plus par mon bon naturel que par expérience. Mais par l'un ou par l'autre, je sais que les pas-

d'octosyllabes dont les pairs sont assonancés et les impairs libres. Le romance est par excellence le vers épique et dramatique.

1. Les aveugles ont toujours joui, en Espagne, de la charité populaire. Aujourd'hui encore, on peut les voir, organisés en véritables orchestres, stationner sur les plus belles voies des grandes villes et faisant de fructueuses recettes.

sions amoureuses, à leur apparition, sont comme des élans irraisonnés qui font sortir la volonté de ses gonds; laquelle, sans souci des obstacles, se jette, affolée, vers ce qu'elle désire, et croyant rencontrer le paradis de ses yeux trouve l'enfer de ses chagrins. Si elle atteint l'objet souhaité, son désir diminue avec sa possession, et les yeux de l'entendement s'ouvrant peut-être alors, on voit qu'il est bien d'abhorrer ce que naguère on adorait. Cette crainte engendre en moi une prudence telle que je ne crois nulle parole et doute de bien des œuvres. Un seul joyau je possède, que j'estime plus que la vie, et qui est ma virginité. Pour des promesses ou des dons, je ne saurais l'échanger, car alors elle serait vendue, et pouvant être achetée, serait de mince valeur. Artifices ni cajoleries ne doivent non plus la ravir; mais je pense l'emporter avec moi dans la sépulture et peut-être au paradis, plutôt que de l'exposer à l'assaut et au contact de chimères et de vains caprices. La virginité est une fleur que même en imagination on ne devrait pas offenser. Coupez la rose du rosier : comme vite elle se fane! Celui-ci la touche, celui-là la respire, tel autre l'effeuille, et finalement elle se défait entre tous ces doigts grossiers. Si vous, seigneur, ne venez que pour ce gage, vous ne le pourrez emporter que dans les liens du mariage. Si la virginité peut se courber un jour, ce ne peut être que sous ce joug sacré, car alors ce n'est pas la perdre mais l'engager en des affaires qui promettent d'heureux profits. Si vous voulez être mon époux, votre épouse je serai. Mais d'abord il faut accomplir mainte condition, mainte épreuve. En premier lieu je dois savoir si vous êtes qui vous me dites; puis, l'ayant vérifié, il vous faudra laisser la maison de vos parents, la troquer contre nos roulottes, et vous habillant en gitane étudier dans nos écoles deux ans pendant lesquels je me ferai à votre caractère, et vous, de votre part, au mien. Après quoi, si vous tenez à moi, et moi à vous, alors je serai votre épouse. Mais jusqu'alors je ne serai avec vous que comme une sœur, et votre humble esclave pour vous

servir. Et vous devez considérer que pendant ce noviciat, il se pourrait que vous recouvriez la vue qu'en ce moment vous avez perdue, ou tout au moins troublée; que vous vous rendiez compte que vous auriez dû fuir ce qu'aujourd'hui vous suivez avec tant d'ardeur. Mais en recouvrant la liberté, avec un vrai repentir, toute faute est pardonnée. Si, acceptant ces conditions, vous vous décidez à être un soldat de notre milice, votre sort est dans votre main : car si vous en refusez une seule, vous ne toucherez pas un doigt de la mienne. »

[Preciosa vérifie les dires de son amoureux Andrés — ainsi se nomme-t-il — et entre délibérément dans la noble maison du jeune homme pour dire la bonne aventure et danser. Feignant de ne pas connaître Andrés, elle demande habilement tout ce qu'elle veut savoir et se retire satisfaite. Andrés, décidé à la suivre, apparaît un beau matin aux gitanes qui l'accueillent joyeusement dans leurs baraques. Et déjà commence l'initiation au gitanisme. Après quelques cérémonies pittoresques, un vieux gitane prend Preciosa par la main, et, se plaçant devant Andrés, lui tient un discours solennel.]

3. — LA PROFESSION DE FOI DU GITANE.

« Cette enfant, la fleur et la crème de toute la beauté des gitanes qui vivent en Espagne, nous te la livrons, soit pour épouse, soit pour amie, suivant ton bon plaisir, car notre vie libre et large n'est pas sujette aux manières de pruderie. Regarde-la bien, vois si elle te plaît, ou si quelque chose en elle t'est désagréable, car, dans ce dernier cas, choisis-en une autre plus parfaite parmi les jeunes filles d'ici, et nous te la donnerons. Mais sache que ton choix sera définitif et que tu ne devras pas t'occuper de la femme du voisin ou même des demoiselles. Nous gardons inviolablement la loi de l'amitié. Aucun ne sollicite le bien de l'autre. Nous vivons exempts de l'amère pestilence de la jalousie. Parmi nous, ... il n'est point d'adultère, ou s'il survient que nos femmes ou amies commettent quelque faute, nous n'en appelons pas à la justice pour le châtiment. Nous sommes les juges et

les bourreaux de nos épouses ou amies. Nous les tuons et enterrons dans les montagnes et déserts avec la même facilité que s'il s'agissait d'animaux nuisibles. Point de parent pour les venger ou demander compte de leur mort. Avec une pareille crainte, elles se gardent, et nous sommes tranquilles. Il est peu de choses qui ne nous soient communes à tous, sauf la femme ou l'amie, car nous voulons que chacune soit à celui qui l'eut en partage. Entre nous, toutefois, la vieillesse est cause de divorce comme la mort : qui le désire peut délaisser la femme vieille, s'il est jeune encore, et en choisir une autre qui corresponde au plaisir de son âge. Avec ces lois et statuts, nous nous conservons et vivons joyeux; maîtres des champs, des semailles, des forêts, des monts, des fontaines et des fleuves. Les monts nous offrent leur bois gratis; les arbres leurs fruits; la vigne son raisin; les potagers leurs légumes; les sources leur onde; les rivières leurs poissons; les chasses gardées leur gibier; et nous avons l'ombre des rochers, l'air frais des crevasses, l'abri des cavernes. Pour nous les inclémences du ciel sont douceurs, les neiges un rafraîchissement, la pluie une baignade, le tonnerre est de la musique et les éclairs des flambeaux. Le sol dur est pour nous un matelas de tendres plumes; le cuir tanné de nos corps nous sert de harnais impénétrable; notre souplesse légère se joue des fers, des fossés, des murailles. Contre notre courage ne valent ni les liens, ni l'estrapade, ni le linge qui étouffe, ni le chevalet. Entre le *oui* et le *non* nous n'établissons pas de différence quand il nous convient. Nous nous posons toujours en martyrs plutôt qu'en confesseurs. Pour nous les bêtes de somme se nourrissent dans les champs, comme dans les villes se coupent les bourses. Ni l'aigle, ni aucun oiseau ne s'élance avec autant de promptitude sur la proie qui s'offre, que nous sur l'occasion intéressante. Et en résumé nous avons mainte habileté qui nous promet une heureuse fin. Car dans la prison nous chantons, sur le chevalet nous nous taisons, le jour nous travaillons, la nuit nous volons, ou pour mieux dire nous mettons

ordre à ce que nul ne néglige de savoir où il met son bien. La crainte de perdre l'honneur ne nous fatigue pas, et l'ambition de l'accroître ne nous enlève pas le sommeil. Nous ne soutenons pas de partis, ne nous levons pas avant le jour afin de présenter des requêtes, d'accompagner des magnats, de solliciter des faveurs. Tels que des plafonds dorés et de somptueux palais nous estimons ces baraques et ces roulottes mobiles; tels que des tableaux et tapisseries de Flandres, ce qu'à nos yeux la Nature à chaque pas nous montre en ces rocs escarpés, ces montagnes neigeuses, ces prairies déroulées et ces bosquets touffus. Nous sommes des astrologues rustiques, car, dormant presque toujours à ciel ouvert, nous y savons lire les heures. Nous voyons comment l'aurore met en fuite et balaie les étoiles, et comment elle surgit avec l'aube sa compagne, réjouissant l'air, refroidissant l'eau et humectant la terre; puis, derrière elle, le soleil, *dorant les cimes et frisant les montagnes* (comme a dit l'autre poète). Et nous ne craignons pas que son absence nous gèle, quand il nous frappe obliquement de ses rayons, ni que ceux-ci nous embrasent quand ils nous portent des coups droits; car nous faisons même visage au soleil et à la glace, à la stérilité comme à l'abondance. Pour conclure, nous vivons par nous-mêmes, sans nous préoccuper du vieux dicton : « on arrive à la fortune par l'église, la mer ou la maison royale », nous avons ce que nous voulons, nous contentant de ce que nous avons.... Je vous ai dit cela, noble jeune homme, pour que vous n'ignoriez pas la vie à laquelle vous venez, et la conduite que vous devez tenir. Mais ce n'est là qu'une ébauche; avec le temps vous découvrirez une infinité de choses non moins dignes d'attention. »

[Andrés s'habitue à la vie des gitanes et devient fameux entre tous. Et son amour pour Preciosa s'accroît de jour en jour, attisé encore par la jalousie que lui inspire un nouveau compagnon, Clément, jeune homme de bonne famille qui, à la suite d'une intrigue suivie d'un duel, a dû fuir la justice, et se réfugie chez les gitanes. Or, Clément est un de ces pages-poètes

qui, jadis, à Madrid courtisèrent Preciosa. Cependant il est loyal, et renonce à rivaliser avec l'amoureux Andrés dont il sait peu à peu dissiper les soupçons.

Sur ce, la troupe nomade arrive près de Murcie. Une veuve de la ville, doña Juana Carducha, s'éprend d'Andrés et lui offre sa main avec sa fortune. Le jeune homme refusant, la veuve dépitée se venge : elle cache quelques bijoux dans les bagages d'Andrés, après quoi elle crie au voleur. La police accourt. Un bravache, neveu de l'Alcade, soufflette Andrés, qui le tue. On se saisit des gitanes que l'on jette en prison, à l'exception de Preciosa que la femme du Corregidor, pour sa beauté, désire voir. Avec Preciosa, son « aïeule » est également exceptée.

La Corregidora admire Preciosa. Sa vue l'émeut et lui rappelle une enfant qu'elle a perdue. La gitanille supplie qu'on lui rende son Andrés, et son accent est tel que la Corregidora l'embrasse en versant des larmes. Mais survient le Corregidor, surpris de trouver sa femme ainsi bouleversée. Il en demande la cause.]

4. — LA RECONNAISSANCE.

La réponse de Preciosa fut de lâcher les mains de la Corregidora et de se jeter aux pieds du Corregidor, en lui disant :

« Seigneur, miséricorde ! Si mon époux meurt je suis morte. Il n'est pas coupable, mais s'il l'est, qu'on me donne le châtiment. Et si cela est impossible, qu'au moins le procès traîne jusqu'à ce que l'on ait trouvé les moyens de le libérer ; car peut-être qu'à celui qui n'a pas péché par malice, le ciel enverra la grâce du salut. »

Le Corregidor fut ému des propos avisés de la gitanille ; et si ce n'eût été faire montre de faiblesse, il l'eût accompagnée dans ses larmes.

Cependant, la vieille gitane était plongée dans de profondes, nombreuses et diverses réflexions.... Après quoi, se décidant, elle s'avança et dit :

« Attendez un peu, Messeigneurs, et je ferai que vos sanglots se convertissent en sourires, dût-il m'en coûter la vie. »

Sur ce, d'un pas léger, elle sortit, laissant les autres étonnés de ses paroles sibyllines. Preciosa ne laissa point pour cela de supplier avec des larmes qu'on fît

traîner la cause de son fiancé, afin d'aviser son père d'accourir pour s'en occuper.

La vieille gitane revint avec un coffret sous le bras, et dit au Corregidor d'entrer avec sa femme en quelque appartement, car elle avait à leur dire de grandes choses en secret. Le Corregidor, croyant qu'elle voulait lui dénoncer quelques vols des gitanes, afin de gagner sa faveur dans le procès du prisonnier, sur-le-champ, avec sa femme, l'emmena dans sa garde-robe où la gitane, devant eux, se mit à genoux et leur dit :

« Si les bonnes nouvelles que je vous veux donner, Messeigneurs, ne me valent point le pardon du grand péché que j'ai commis, me voici pour recevoir le châtiment que vous ordonnerez. Mais, avant de le confesser, je veux que vous me disiez, tout d'abord, si vous connaissez ces bijoux. »

Et, découvrant le coffret des bijoux de Preciosa, elle le mit entre les mains du Corregidor qui l'ouvrit, aperçut ces brimborions, mais ne comprit pas ce qu'ils signifiaient. La Corregidora, à son tour, les regarda, mais n'entendit pas davantage. Elle dit seulement :

« Ce sont des parures d'un enfant nouveau-né.

— C'est la vérité, répondit la gitane. Mais le nom de l'enfant est dit sur ce papier. »

Le Corregidor le déplia en hâte, et lut : *L'enfant s'appelait doña Constanza de Acevedo y de Meneses ; sa mère doña Guiomar de Meneses, et son père don Fernando de Acevedo, chevalier de l'ordre de Calatrava. Je la fis disparaître le jour de l'Ascension, à huit heures du matin de l'an 1595 : la petite avait au cou les pendeloques qui dans ce coffret sont gardées.*

A peine la Corregidora eut-elle entendu ces choses, qu'elle reconnut les pendeloques, les porta à sa bouche, les couvrit de baisers, et tomba évanouie. Son mari lui porta secours avant que de demander sa fille à la gitane, et la Corregidora, ayant repris ses sens, s'écria :

« O brave femme, ange plutôt que gitane, dis-moi, où se trouve l'enfant qui possédait ces bijoux ?

— Où ? Madame, dit la gitane, vous l'avez en votre maison : cette petite gitane qui vous a tiré les larmes

des yeux est leur propriétaire. C'est votre fille que je vous enlevai, à Madrid, au jour et à l'heure qu'indique ce papier. »

En entendant cela, toute troublée, la dame jeta ses patins[1], et se précipita en courant vers la salle où elle avait laissé Preciosa. Elle la trouva, pleurant encore, entourée de ses demoiselles et servantes. Lors, elle s'élança sur elle, et sans lui rien dire, à la hâte lui défit son corsage, chercha sous le sein gauche une petite marque blanche que sa fille avait en naissant, et la trouva, mais grande, car avec le temps elle s'était dilatée. Ensuite, avec la même célérité, elle la déchaussa, et découvrit un pied de neige et d'ivoire fait au tour, où elle aperçut ce qu'elle désirait, à savoir que les deux derniers doigts du pied droit se reliaient l'un à l'autre par un petit morceau de chair, qu'on n'avait jamais voulu lui couper, lorsqu'elle était enfant, pour ne pas lui faire de chagrin. Le sein, les doigts, les pendeloques, le jour indiqué pour le rapt, la confession de la gitane, et le sursaut d'allégresse qu'elle et son époux avaient eu en la voyant, tout cela convainquit la Corregidora que Preciosa était sa fille. Aussi, la prenant dans ses bras, elle revint avec elle vers le Corregidor et la vieille gitane.

Preciosa allait toute confuse, ne sachant à quel propos on lui avait fait passer un pareil examen, et surtout quand elle se vit emportée dans les bras de la Corregidora qui la couvrait de baisers.

Doña Guiomar arriva enfin en présence de son mari avec son précieux fardeau, et le transportant de ses bras dans ceux du Corregidor, lui dit :

« Recevez, Seigneur, votre fille Constance, car c'est elle sans aucun doute : j'ai vu la marque des doigts joints et celle de la poitrine. Au surplus, le cœur me le dit depuis l'instant où mes yeux la virent.

— Je n'en doute point, répondit le Corregidor, tenant

1. Sorte de sabots à haute semelle de liège qui se mettaient par-dessus la chaussure.

dans ses bras Preciosa, car les mêmes effets ont passé dans mon âme; et d'ailleurs, comment tant de preuves pourraient-elles se réunir à moins d'un surprenant miracle? »

[Les parents pardonnent à la vieille gitane en faveur de son repentir; et elle leur raconte d'autre part l'histoire véridique d'Andrés. On le tire de sa prison. Et tout finit par le mariage que méritèrent bien des amants aussi exemplaires.]

II

L'Amant libéral.

[L'intrigue de cette nouvelle est fort compliquée. Elle se noue en Sicile, où le jeune et noble Espagnol Ricardo s'éprend de la belle Sicilienne Léonise qui lui préfère le bellâtre Cornelio.

Les reproches adressés à l'ingrate par l'infortuné, en présence de Cornelio, sont interrompus par l'irruption de corsaires turcs. Cornelio, lâchement, s'enfuit. Ricardo seul demeure pour défendre Léonise, mais, malgré sa résistance, il est fait prisonnier avec la Sicilienne. Les Turcs les séparent et les emmènent captifs à Chypre. Ricardo, devenu l'esclave du vice-roi, aperçoit un jour son amante, vêtue à la berbère, et mise en vente par un vieux juif. Ali-pacha, le dernier vice-roi, et Hassan-pacha, le nouveau, ainsi que le cadi, en tombent amoureux. Tous trois se disputent l'honneur d'en faire don au Sultan. Ali et Hassan l'achètent, mais c'est le cadi qui la garde, et Ricardo, l'apprenant, passe au service de ce dernier. Léonise qui l'avait cru mort le retrouve avec une joie non feinte. La bravoure du jeune homme, contrastant avec l'attitude indigne de Cornelio, a dessillé les yeux de la belle inhumaine. Ricardo, qu'enchante un tel revirement, prépare activement leur commune évasion.

Certain de l'appui d'un jeune renégat, Mahamut, et de Halima, la femme même du cadi — elle aussi renégate, qui voudrait redevenir chrétienne et épouser Ricardo — il inspire à son maître d'emmener sa captive à Constantinople pour la livrer au Sultan, résolu, pendant le voyage, à soulever l'équipage et ensuite à jeter le cadi à la mer. Le pauvre cadi sans défiance accepte d'autant mieux que, de son côté, il songe à se débarrasser de la gênante Halima, sa femme, en la noyant, cousue dans un linceul, et faisant croire à tous que la noyée n'est autre que la captive qu'il mène vers le Grand Seigneur.]

1. — LES PIRATES AMOUREUX.

Le jour venu, qui devait être celui de l'accomplissement de leurs désirs ou de la fin de leurs jours, ils découvrirent un vaisseau qui à la voile et à la rame venait leur donner la chasse. Ils craignirent qu'il ne fût de corsaires chrétiens dont on ne pouvait rien attendre de bon, ni d'un côté ni de l'autre : car les Maures seraient faits prisonniers et les chrétiens, même libres, seraient dépouillés et volés. Mais Mahamut et Ricardo se fussent contentés de la liberté de Léonise et d'eux-mêmes. Malgré tout, ils craignaient l'insolence de la gent corsaire, car celle qui se livre à de pareils exercices, de quelque nation et religion qu'elle soit, ne laisse pas d'avoir l'âme cruelle et l'humeur hardie. Ils se mirent en défense, sans abandonner les rames et non sans faire tout ce qu'ils pouvaient. Mais en quelques heures, les autres les eurent rattrapés et furent bientôt à portée de canon. Ce que voyant, les attaqués amenèrent les voiles, lâchèrent les rames, prirent les armes et attendirent les assaillants, bien que le cadi leur dît de ne rien craindre, car le vaisseau était turc et ne leur ferait aucun mal. Au surplus, il ordonna de hisser une bannière blanche de paix à la corne, bien en vue de ceux qui, cupides, venaient, en fureur, aborder leur inoffensif brigantin. Sur ce Mahamut tourna la tête et vit que de l'Ouest accourait une galiote, apparemment de vingt bancs. Il en avertit le cadi, et quelques rameurs chrétiens affirmèrent que le navire était chrétien. Ce qui redoubla le trouble et la crainte de ceux qui étaient là, en suspens, sans savoir que faire, dans l'attente redoutable de l'épreuve que Dieu leur réservait. A ce moment le cadi eût donné, pour se trouver à Nicosie [1], tous ses espoirs de bonheur, telle était sa confusion. Mais il en fut vite tiré par le premier des vaisseaux qui, sans respect des bannières de

1. Nicosie, ville forte, capitale de l'Ile de Chypre où siégeait le cadi.

paix et sans scrupules religieux, aborde la nef du cadi avec une furie telle que peut s'en faut qu'il ne la coule. Le cadi reconnaît dans ses agresseurs des soldats de Nicosie, et devinant ce que cela peut être[1], se tient déjà pour mort. Au reste, si les soldats ne s'étaient pas d'abord occupés à voler, nul ne fût resté en vie. Mais au plus fort de leur pillage, voilà qu'un Turc leur crie : Aux armes! un vaisseau chrétien nous attaque! C'était vrai, car le vaisseau découvert par le brigantin du cadi, venait paré d'insignes et d'étendards chrétiens. Il arrive droit sur le navire de Hassan, mais avant que de l'atteindre, l'un des marins de la proue en langue turque demande quel est ce navire. On lui répond qu'il appartient à Hassan-pacha, vice-roi de Chypre. « Comment donc, réplique le Turc, étant musulman, attaquez-vous et pillez-vous ce vaisseau dans lequel, à ce que nous savons, va le cadi de Nicosie? » — Les autres expliquent qu'ils ont reçu du pacha l'ordre de prendre, et qu'ils s'y conforment strictement.

Satisfait de ce qu'il voulait savoir, le capitaine du bâtiment aux couleurs chrétiennes laisse le vaisseau de Hassan, court à celui du cadi, et d'une grêle soudaine de projectiles, tue plus de dix Turcs qui se trouvent sur le pont. Puis il l'aborde rapidement, et le cadi reconnaît dans le premier des assaillants Ali-pacha lui-même, l'amoureux de Léonise, qui, dans le même dessein que Hassan, venait l'attendre au passage, et pour n'être pas reconnu, avait grimé ses soldats en chrétiens. Le cadi, comprenant leurs intentions à tous deux, élève la voix pour dénoncer leur crime et dit : « Qu'est-ce donc, Ali-pacha? Comment, étant musulman (ce qui veut dire Turc) m'attaques-tu comme chrétien? Et vous, traîtres soldats de Hassan, quel démon vous a poussés à commettre une telle offense? Comment, pour obéir à l'appétit lascif de celui qui vous envoie, osez-vous affronter

1. Le cadi n'a pas la conscience tranquille. Il se sent surveillé par Hassan et Ali pachas qu'il a dupés lors de la vente de la belle captive.

votre seigneur naturel? » A ces mots, tous suspendent les armes, se regardent et se reconnaissent, car tous avaient servi le même capitaine, et lutté sous la même bannière. Confondus par les paroles du cadi et par leur propre méfait, leurs cimeterres s'émoussent et leur ardeur tombe. Seul, Ali ne veut rien entendre, se jette sur le cadi, et lui porte à la tête un tel coup de son sabre que, n'eût été l'épaisseur du turban qui la protège, il l'aurait coupée en deux. Le cadi est renversé sur les bancs de son vaisseau, et, en s'écroulant, prononce : « Oh! renégat cruel, ennemi de mon divin prophète, est-il possible que ton acte ne reçoive son châtiment? Comment, maudit, oses-tu porter la main sur ton cadi, sur un ministre de Mahomet? »

Ces paroles ajoutent de la force aux premières qu'il avait dites; et les soldats de Hassan, craignant que les soldats d'Ali ne viennent leur ravir leur prise, se risquent à l'aventure, et, l'un suivant l'autre, se tournent contre les soldats d'Ali avec une telle vigueur qu'en peu de temps, malgré leur nombre supérieur, ils les réduisent à une poignée d'hommes. Mais ceux-ci, se ressaisissant, vengent à leur tour leurs camarades, et des sbires de Hassan n'en laissent que quatre en vie, et encore gravement blessés. Ricardo et Mahamut contemplaient cette scène, passant de temps en temps la tête par l'écoutille de la dunette, pour voir ce qu'il adviendrait de tout ce tintamarre. Or voyant les Turcs quasi tous morts, et les vivants si blessés, ils jugent que facilement ils en peuvent venir à bout. Mahamut, donc, appelle deux neveux d'Halima que celle-ci avait embarqués avec elle, pour aider à s'emparer du vaisseau ; et avec eux et leur père, prenant les coutelas des morts, ils sautent sur la coursive [1], criant : Liberté ! Liberté ! Les chrétiens grecs se joignent à eux, de sorte que fort aisément, et sans recevoir de blessure, ils égorgent tous les Turcs, et passant ensuite sur la galère d'Ali, sans défense demeurée, ils s'en rendent

1. Espace sur le pont d'un navire, entre les gaillards.

maîtres et s'emparent de tout ce qui s'y trouvait. Parmi les premiers morts de cette autre rencontre, il y eut Ali-pacha qu'un Turc, pour venger le cadi, tua sur l'heure à coups de sabre. Après quoi, tous s'empressèrent, sur le conseil de Ricardo, de transporter dans le navire d'Ali les objets précieux des deux autres vaisseaux, car la galiote était plus grande, pouvait mieux voyager avec un chargement, et ses rameurs étaient chrétiens, lesquels, heureux de leur liberté reconquise, et des cadeaux qu'entre eux Ricardo répartit, s'offrirent à le conduire jusqu'à Trapani et même jusqu'au bout du monde....

[Ricardo vainqueur de tous ses rivaux, rend la liberté au cadi qui retourne vers Nicosie, abandonné de sa femme qui redeviendra chrétienne. Notre héros ramène ensuite à Trapani Léonise et ses compagnons. Là, devant la foule étonnée, il rend Léonise à son amant Cornélio et complète ce beau geste par le don de sa fortune. Mais Léonise, touchée, ne veut plus de Cornelio, et donne sa blanche main au généreux Ricardo Halima épouse Mahamut et rentre au sein de l'Église. Pour toujours reste à Ricardo le nom d'*Amant libéral.*]

III

Rinconete et Cortadillo.

1. — LA RENCONTRE PICARESQUE.

Dans l'auberge du Petit Moulin, sise[1] aux confins des champs fameux[2] d'Alcudia, lorsque l'on va de Castille en Andalousie, par une chaude journée d'été se trouvèrent par hasard deux jeunes gens d'environ quatorze à quinze ans, ni l'un ni l'autre ne dépassant dix-sept. Tous deux avaient bonne mine, mais étaient fort décousus, déchirés et mal en point. De cape, ils n'en

1. A deux lieues de Tartanedo et à quatre d'Almodóvar del Campo, sur la route de Tolède à Cordoue. (Note de M. Rodriguez Marin.)
2. Dans le sens de *dignes de renommée* (id.).

avaient pas, leurs chausses étaient de toile, et leurs bas de chair vivante. Il faut dire qu'ils y suppléaient par des souliers : ceux du premier, des expadrilles aussi emportées que portées, ceux du second, piqués et sans semelle, de sorte qu'ils lui servaient mieux d'entraves que de chaussures. L'un se couvrait du bonnet vert, de la *montera* des chasseurs; l'autre d'un chapeau sans ruban, bas de forme et large de bords; il portait sur le dos, rattachée devant la poitrine, une chemise cirée, couleur chamois, qui se retroussait toute en une manche[1]. L'autre était libre et sans besace, bien que sur son sein apparût quelque chose de volumineux qui, l'on s'en aperçut ensuite, était un col, de ceux qu'on appelle *valona*[2], fort bien empesé de graisse, et si effiloché à force de déchirures, qu'on eût dit de la vraie charpie : il y serrait un jeu de cartes tout arrondi d'avoir été manié, et dont chaque figure, ayant perdu ses pointes, avait été rognée pour durer plus longtemps.

Ils étaient brûlés de soleil, avaient les ongles en deuil, les mains insuffisamment propres. L'un portait une moitié d'épée, l'autre un couteau à manche jaune, de ceux qu'on nomme de « vachers »[3]. Ils s'en furent faire la sieste sous l'auvent ou couvert placé devant l'auberge, et s'asseyant en face l'un de l'autre, le plus âgé en apparence dit au plus jeune :

« De quel pays êtes-vous, seigneur gentilhomme, et où donc allez-vous bien?

1. M. Rodriguez Marin fait observer qu'il ne s'agit pas ici d'une manche de la chemise qu'il portait, mais d'une autre manche séparée et distincte comme celle où le page de *la Petite Gitane* portait quatre cents écus d'or : une sorte de sac, de valise de voyageur pauvre.

2. Sorte de rabat de fine toile ou de dentelle, dont la mode commençait, en Espagne, à être supplantée par celle des collets plissés, ruchés, tuyautés.

3. Parce que les vachers s'en servaient pour sacrifier les vaches. M. Rodriguez Marin nous apprend que l'usage de ces énormes couteaux devint tel, que les autorités de Séville, en séance du 22 juin 1607, en demandèrent la réglementation.

— Mon pays, seigneur chevalier, répondit l'interrogé, je l'ignore autant qu'où je vais.

— Mais en vérité, dit l'aîné, vous n'êtes pas tombé du ciel! et ce n'est pas ici endroit où demeurer; on est forcé d'aller plus loin!

— Oui-da, repartit l'autre, mais j'ai dit la vérité : mon pays n'est pas le mien, car je n'y ai qu'un père qui ne me reconnaît point et qu'une marâtre qui me traite en beau-fils. Mon chemin est à l'aventure et j'y mettrais un terme où quelqu'un m'offrirait ce qu'il faut pour passer cette vie misérable.

— Et savez-vous quelque métier? lui demanda le grand.

— Je sais courir comme un lièvre, sauter comme un daim, et manier les ciseaux très délicatement.

— Tout cela est fort bon, utile et profitable; car quelque sacristain vous donnera bien l'offrande de la Toussaint afin que, le Jeudi-Saint, vous coupiez des fleurons de papier pour orner le monument [1].

— Je ne coupe pas de cette manière, répliqua l'autre, mais mon père, par la miséricorde du ciel, est tailleur et ravaudeur, et m'apprit à couper des *antiparas* qui, vous le savez sans doute, sont des demi-chausses avec couvre-empeigne, qui de leur nom exact s'appellent des guêtres. Et je les coupe si bien que j'y pourrais passer maître [2], mais la malchance me laisse dans mon coin.

— Cela — et pire encore — est le sort du talent : et j'ai toujours entendu dire que les meilleures compétences sont les moins utilisées. Mais vous avez le temps d'améliorer le vôtre. De plus, si je ne m'abuse, et si mon œil ne me trompe pas, vous avez d'autres dons secrets, que vous ne voulez pas révéler.

1. Les monuments du Jeudi-Saint sont, en Espagne, beaucoup plus imposants que nos « tombeaux » des églises françaises. Leur érection exige le concours de nombreux artistes en tous genres.

2. L'examen pour passer maître, dans les corporations, était fort difficile. Il fallait réaliser une « œuvre d'art ».

— Peut-être en ai-je, dit le jeune, mais, comme vous l'avez bien deviné, je ne puis les dire en public. »

A quoi, le grand répliqua :

« Eh bien, sachez que je suis l'un des rares garçons qui gardent les secrets. Et pour vous obliger à vous ouvrir à moi et ne plus être méfiant, je vous veux faire la faveur de m'ouvrir à vous tout d'abord; car j'imagine que le destin ne nous a pas réunis sans mystère, et je pense que nous serons, jusqu'à la fin de notre vie, de véritables amis. »

[Ils se racontent mutuellement leur histoire : comment, issus d'une bonne famille, ils devinrent ce qu'ils sont : d'aimables lurons picaresques.

Emmenés à Séville par de complaisants voyageurs qu'ils détroussent, Rinconete et Cortadillo se livrent gentiment au vol à la tire, quand ils apprennent l'existence d'une « sainte » congrégation de voleurs, dont tout larron bien né doit faire nécessairement partie. Ils demandent donc à être présentés au supérieur de la confrérie : le seigneur Monipodio.]

2. — PORTRAIT DE MONIPODIO.

A ce moment, descendit le seigneur Monipodio, aussi attendu que bien vu par cette vertueuse compagnie[1]. Il paraissait avoir de quarante-cinq à quarante-six ans. Il était haut de taille, brun de visage, avait les sourcils joints, la barbe noire et touffue, et les yeux enfoncés. Il venait en chemise, ouverte par devant sur la forêt de sa poitrine velue. Une cape de bayette le couvrait presque jusqu'aux pieds qu'il avait chaussés de souliers écrasés comme des pantoufles. Il entourait ses jambes d'amples et longues culottes descendant jusqu'aux chevilles. Son chapeau était de ceux que l'on porte dans la gueusaille[2], à savoir campaniforme, avec de vastes bords. D'un baudrier croisant son dos et sa

1. La compagnie des sacripants venus en consultation chez Monipodio.

2. La *Ampa* ou *Hampa* réunit toutes les espèces pittoresques des gueux, truands, rufiens, tire-laine, et *picaros*.

poitrine, pendait une épée large et courte, à la façon des lames gravées du petit chien [1]. Ses mains étaient courtes et poilues, ses doigts gros, ses ongles crochus et tenaces [2]. On ne lui voyait pas les jambes, mais les pieds apparaissaient gigantesques, tant ils étaient larges et d'orteils saillants. En effet il représentait le barbare le plus rustique et difforme du monde.

[On fait connaissance, chez Monipodio, de toutes sortes de types pittoresques. C'est une cour des miracles aux aspects de cour de justice : car Monipodio est le Salomon des voleurs, tranchant leurs différends, prononçant les sentences, et répartissant l'ouvrage.

C'est ainsi qu'il indique à Rinconete et Cortadillo le « district » où ils devront « travailler ». Puis il les congédie, cependant que Rinconete se livre à des réflexions philosophiques.]

3. — LES RÉFLEXIONS DE RINCONETE.

Rinconete, quoique jeune encore, était de fort bon entendement et d'excellent naturel; et comme il avait accompagné son père dans l'exercice des bulles [3], il savait un peu de bon langage, et riait tout seul en pensant aux vocables employés par Monipodio et par les autres de sa bienheureuse communauté : quand pour dire *per modum suffragii* [4] il avait dit *par mode de naufrage*; et qu'ils s'arrangeaient pour être *stupéfiés* au lieu de *stipendiés* sur ce qu'ils pillaient. De même quand la Cariharta [5] déclara que Repolido était comme un

1. Marque d'un armurier mauresque de Tolède, surnommé *el Perrillo*.

2. L'expression espagnole est un jeu de mots : *hembras y remachadas*, femelles (fer scellé) et mâles (écrasés par le *macho* du forgeron).

3. Le père de Rinconete avait pour métier de publier de village en village la bulle de la Sainte Croisade, métier de vagabond et tenu pour tel.

4. Phrase latine vulgarisée sans doute par les sacristains et le bas clergé.

5. *La Cariharta*, femme de mauvaise vie et « amie » du *Repolido*.

marinier de la roche Tarpéienne[1] et un tigre d'Ocaña[2] et non d'Hircania, avec mille autres impertinences. En particulier, celle-ci lui parut plaisante quand elle souhaita que la peine qu'elle avait prise à gagner ses vingt-quatre réaux[3] fût agréée par le ciel en décompte de ses péchés. Et surtout il s'étonnait de leur certitude à tous, et de leur confiance d'aller au ciel pourvu qu'ils ne manquent point à leurs dévotions, ayant sur la conscience tant de vols, d'homicides et d'offenses à Dieu. Et il s'esclaffait de l'autre bonne vieille, la Pipota[4], qui gardait en son logis la corbeille à linge volée[5], et allait mettre des cierges devant les images, pensant ainsi aller au ciel vêtue et chaussée. Il n'était pas moins étonné de l'obéissance et du respect que tous observaient à l'égard de Monipodio, de cet homme barbare, rustaud et sans âme. Il considérait ce qu'il avait lu dans son livre de mémoire[6] et les exercices auxquels ils s'occupaient tous. Finalement il songeait, en l'exagérant encore, à la négligence de la justice dans cette fameuse cité de Séville, où vivait presque à découvert une engeance aussi pernicieuse et contraire à la nature même. Il se proposa donc de conseiller à son camarade de ne plus continuer cette vie perdue et si mauvaise, si inquiète, si libre et dissolue. Mais, malgré tout, entraîné par son jeune âge et son peu

1. *Marinero de Tarpeya*, corruption du premier vers de l'ancien romance : *Mira Nero de Tarpeya á Roma cómo se ardia.*

2. La petite gitane Preciosa fait la même amusante confusion, dans ses chansons, entre la paisible petite ville d'Ocaña (près de Tolède) et la sauvage Hyrcanie (province de la Perse).

3. Le *Repolido* avait exigé d'elle trente réaux, et n'en ayant obtenu que vingt-quatre, la battit comme plâtre.

4. *La Pipota*, bonne vieille voleuse et dévote, cliente assidue de Monipodio.

5. Volée par deux autres fripons : *el Renegado* et *Centopiés* et recélée par *la Pipota*. Monipodio lui-même avoue que parfois le métier « ne va pas », et qu'on en est réduit à d'aussi piètres vols.

6. Ce livre portait à sa première feuille : *Mémoire des coups de couteau que l'on doit donner cette semaine.* Monipodio porte toujours sur lui, dans sa cape, son « livre de comptes ».

d'expérience, il la mena encore quelques mois pendant lesquels il lui arriva des choses qui demandent une plus longue écriture. Aussi laisse-t-on pour une autre occasion le récit de sa vie et de ses miracles, joints à ceux de son maître Monipodio et à d'autres exploits des membres de cette infâme académie, lesquels seront à méditer et pourront servir d'exemple et d'avis à ceux qui les liront.

IV

L'Espagnole Anglaise.

[Dans le butin que les Anglais emportèrent de Cadix, où ils débarquèrent en juillet 1596, un gentilhomme anglais du nom de Clotalde emmena à Londres une ravissante enfant de sept ans, Isabelle. Il avait un fils d'environ douze ans appelé Ricarède, et sa femme, Catherine, éleva Isabelle comme sa fille. Laquelle grandit en beauté, en grâces de toutes sortes, et Ricarède en devient éperdument amoureux. Les parents encouragent l'amour des deux jeunes gens, dont l'union est décidée, lorsque la Reine ayant ouï parler de la belle Espagnole, la mande en son palais, la prend en amitié et dispose que si Ricarède veut épouser Isabelle, il lui faudra d'abord la mériter.

Ricarède est chargé d'un commandement sur la mer. Il y bat des corsaires turcs et délivre des chrétiens, parmi lesquels un Espagnol et sa femme, âgés et tristes, qui sont précisément les parents d'Isabelle. Ricarède les mène à Londres, leur rend l'enfant qu'ils ont perdue, ce pourquoi la Reine le loue, et lui laisse entrevoir la prochaine récompense.

Mais la « camarera mayor » de la Reine, mère du comte Arnesto, empoisonne Isabelle pour venger son fils, dédaigné par la jeune fille. Ce poison défigure l'amante de Ricarède, qui cependant reste fidèle à la malheureuse victime, et, pressé par ses parents d'épouser une autre femme, jure n'aimer qu'Isabelle. Cependant, afin d'échapper à la contrainte paternelle, il partira pour Rome et soumettra au Pape son terrible cas de conscience. Les parents d'Isabelle s'embarquent pour Séville, emmenant avec eux leur fille à laquelle, en secret, Ricarède demande de daigner lui faire confiance.

Isabelle, avec le temps, guérit et redevient plus belle que amais. Elle attend son fiancé, lorsqu'elle reçoit de Londres un

billet de dame Catherine lui annonçant la mort de Ricarède. Désespérée elle décide de se retirer au couvent de Santa Paula, à Séville.]

LA PRISE DE VOILE.

Le jour de la prise de voile, la nouvelle s'en répandit par la cité tout entière ; et ceux qui connaissaient Isabelle, de vue ou de réputation, remplirent le monastère ainsi que le parcours depuis la maison de la jeune fille. Son père invita ses amis, et ceux-ci d'autres personnes, et tous firent à Isabelle un des plus dignes cortèges que l'on ait vus à Séville pour de telles cérémonies. On y remarquait l'assistant et l'official de l'église, le vicaire de l'archevêque, toutes les dames nobles et les seigneurs titrés dont s'honore la cité ; tel était le désir général de revoir le soleil de la beauté d'Isabelle, après sa trop longue éclipse.

Ainsi qu'il est d'usage entre les jeunes filles qui vont revêtir le voile, d'être le mieux possible habillées et parées, comme pour, à cette heure ultime, jouir de leur reste d'élégance avant de s'en écarter, Isabelle voulut revêtir ses plus beaux atours, et porta le même costume qu'elle mit pour rendre visite à la reine d'Angleterre, et dont nous avons dit la richesse et le luxe [1]. On vit briller les perles et le fameux diamant, le collier et la ceinture, d'une valeur inestimable. Avec cette parure rehaussant sa beauté, qui faisait louer Dieu en elle, Isabelle sortit à pied, la proximité du monastère rendant inutiles les coches et carrosses. Mais la foule était si dense que le cortège regretta de n'être pas en voiture, car il ne pouvait pas avancer. Isabelle en était la cause : les uns bénissaient ses parents, d'autres le ciel qui la dota d'une si grande beauté. Ceux-ci, pour la voir, se dressaient, ceux-là l'ayant vue une fois couraient, en avant, la revoir. Un homme, surtout, paraissait empressé à ne pas la perdre de vue, tellement

1. Les parents de Ricarède avaient habillé Isabelle « à l'espagnole », avant de la conduire vers la Reine.

que son manège attira l'attention des gens. Il était vêtu comme les captifs rachetés, avec sur la poitrine l'insigne de la Trinité, qui prouve qu'ils sont rachetés par l'aumône de ses Rédempteurs. Or voici que ce captif, au moment où Isabelle franchissait le seuil du couvent, et posait le pied dans la porterie où, suivant l'usage, venaient la recevoir la prieure et les nonnes avec la croix, soudain, à grand cris, s'exclame : « Arrête-toi, Isabelle! Arrête! car tant que je suis en vie, tu ne peux être religieuse! » A ces cris, Isabelle et ses parents tournent leurs regards et voient que, fendant la foule, accourt vers eux ce captif qui, ayant laissé choir le rond bonnet d'azur qui recouvrait sa tête, découvre une tresse confuse de cheveux d'or tout frisés, et un visage rose et blanc comme la neige et le carmin, ce qui le fit reconnaître et juger pour un étranger. Tombant et se relevant, il arrive près d'Isabelle, et lui prenant la main, lui dit : « Me reconnais-tu, Isabelle? Je suis Ricarède, ton époux. — Oui, je te reconnais, lui répond Isabelle, à moins que tu ne sois un fantôme qui vient pour troubler mon repos. » Ses parents de lui se saisissent, le considèrent attentivement, et se rendent compte à leur tour que le captif est Ricarède. Et lui, les larmes aux yeux, s'agenouille devant Isabelle, la supplie de ne point s'arrêter à son étrange costume, de faire que son indignité ne soit pas un obstacle à l'accomplissement de l'ancienne parole que tous deux se sont donnée.

Isabelle, malgré l'impression gardée de la lettre annonçant la mort de Ricarède, donne plus de crédit à ce que voient ses yeux et à la réalité présente. Elle embrasse le captif et lui dit : « Monseigneur, vous seul pourrez sans doute empêcher que je suive ma détermination chrétienne. Vous êtes la moitié de mon âme, étant mon véritable époux. Vous êtes gravé dans ma mémoire et gardé dedans mon cœur. L'annonce que de votre mort m'écrivit madame votre mère, ne m'ayant pas ôté la vie, me fit choisir la voie de la religion où, sur l'heure, j'allais entrer. Mais puisque Dieu me

montre à ce moment précis, qu'il désire tout autre chose, je ne puis ni ne dois, pour ma part, l'empêcher. Venez, seigneur, dans la maison de mes parents. Elle est vôtre, et je m'y donnerai à vous dans les termes que demande notre sainte foi catholique. »

Ces paroles furent entendues de tous ceux qui étaient présents, et de l'assistant, du vicaire, de l'official de l'archevêque, qui, tous, grandement s'étonnèrent et voulurent qu'on leur contât l'histoire de cet étranger et du mariage en question.

[Ricarède raconte comment ayant été blessé par son rival, le comte Arnesto, on l'avait fait passer pour mort. Mais il s'était rétabli. Des corsaires turcs l'avaient pris, emmené captif à Alger où un père Rédempteur le racheta un an après. Libre, il s'était hâté de se rendre à Séville afin de revoir Isabelle.

Tout le monde loue Dieu pour ses grandes merveilles, et on décide le mariage des deux fidèles amants.]

V

Le Licencié de Verre.

(*EL LICENCIADO VIDRIERA*)

[Deux étudiants de noble famille se promenant sur les bords du Tormes, y trouvent, dormant sous un arbre, un enfant d'environ onze ans, vêtu comme un paysan. Ils ordonnent à un valet de l'éveiller, puis ils demandent à l'enfant d'où il est, et ce qu'il fait dans cette solitude.

Les réponses spirituelles du gamin portent les deux étudiants à le prendre et à l'emmener avec eux à Salamanque où ils le font étudier comme on fait généralement étudier des domestiques dans cette université. Pendant les huit années qu'il passe avec eux, l'enfant devenant jeune homme fait preuve de remarquables aptitudes. Tout le monde le tient en haute estime et affection. Sa spécialité est celle du droit, mais il excelle dans les humanités, et sa mémoire est surprenante. Il interrompt ses études pour voyager en Italie, en Flandres et en France et revient à Salamanque pour se faire recevoir licencié en droit. C'est alors qu'il devient fou de la plus étrange folie.]

LA FOLIE DU LICENCIÉ.

Il arriva qu'en ce temps fit son entrée dans la ville une dame fastueuse et pleine d'artifices. A l'appeau et à la moquette accoururent bientôt tous les oiseaux de l'endroit, et pas un *vademecum* [1] ne manqua de la visiter. On dit à Thomas [2] que cette dame disait avoir été en Italie et en Flandres; et pour voir s'il la connaissait, il alla lui rendre visite. De cette entrevue, la dame s'éprit d'amour pour Thomas; et lui, sans s'en apercevoir, ne voulait entrer chez elle que par force et poussé par d'autres. Finalement, elle lui découvrit son penchant et lui offrit sa fortune. Mais comme il s'occupait beaucoup plus de ses livres que d'autres passe-temps, en aucune manière il ne répondait au goût de la dame, laquelle, se voyant dédaignée et à son avis abhorrée, et jugeant que par des moyens ordinaires et communs elle ne pourrait conquérir le roc du cœur de Thomas, résolut d'en chercher de plus efficaces et suffisants pour obtenir ce qu'elle désirait. Sur le conseil d'une mauresque, dans un coing confit de Tolède elle donna à Thomas de ce que l'on appelle sortilèges ou maléfices, croyant lui donner une chose qui l'obligerait à l'aimer, comme s'il y avait au monde des herbes, des enchantements et des paroles capables de forcer notre libre arbitre [3]; et ainsi celles qui donnent ces boissons ou ces mets amoureux s'appellent empoisonneuses [4], car elles ne font autre

1. Portefeuille d'étudiant, qui désigne ici l'étudiant lui-même.
2. Prénom du Licencié.
3. Dans les dernières années du XVIe siècle, une question théologique palpitante donna lieu à de véhémentes disputes entre jésuites et dominicains, et agita l'opinion entière. C'est la doctrine de la grâce et du libre arbitre exposée par le jésuite espagnol Luis Molina (1535-1600) dans son livre *De liberi arbitri cum gratiae donis...* (Lisbonne, 1588). Philippe II obtint du Pape en 1594 une décision qui fit cesser la polémique sans la trancher. Clément VIII créa pour son examen la congrégation *de auxiliis* (1597) dissoute en 1607 sans prononcer de sentence. On retrouve dans la phrase de Cervantès l'écho de ces discussions.
4. Cervantès a toujours persiflé les donneuses de philtres et

chose que de donner du poison à qui les prend, comme l'a démontré l'expérience en mainte et diverse occasion.

Thomas mangea si mal à propos le coing confit que sur-le-champ il commença à frapper convulsivement des pieds et des mains comme s'il avait l'épilepsie, et il perdit connaissance pendant plusieurs heures, au bout desquelles il revint à lui; mais comme étourdi, et déclarant d'une voix troublée et bégayante qu'un coing confit l'avait tué, et nommant la personne qui le lui avait donné. La justice, informée de l'affaire, se mit à la recherche de la coupable; mais elle, voyant que la chose avait mal tourné, s'était mise en sûreté et ne reparut jamais. Six mois durant Thomas garda le lit, se desséchant jusqu'à ne plus avoir, comme on dit, que la peau et les os, et manifestant le trouble de tous ses sens. Malgré tous les remèdes possibles, seule en lui se guérit la maladie du corps, mais non celle de l'esprit, car il demeura sain mais fou de la plus étrange des folies que l'on avait vues jusqu'alors. Le malheureux s'imagina qu'il était tout entier fait de verre[1], et dans cette illusion, lorsque quelqu'un s'approchait de lui, il poussait de terribles cris, demandant et suppliant avec des paroles et des raisons péremptoires qu'on ne l'approchât pas, car on le briserait, n'étant réellement point comme les autres hommes, mais des pieds à la tête entièrement de verre. Pour le tirer de cette étrange imagination, beaucoup de personnes, sans s'occuper de ses cris et de ses prières, se jetèrent sur lui et l'embrassèrent en lui disant de considérer qu'il ne se brisait pas. Mais tout ce qu'on y gagnait était que le pauvre garçon se jetait alors par terre en faisant mille cris, et qu'ensuite il lui prenait une défaillance dont il ne reve-

de charmes (Cf. *Don Quichotte*, I, ch. XXII) qui avaient la faveur d'un peuple crédule.

1. Ce n'est pas là fantaisie d'écrivain. Il n'y a que peu d'années, dit M. Foulché-Delbosc, se trouvait dans un des hospices d'aliénés de Paris, un homme qui se croyait de verre et qui, restant toujours couché, demandait à grands cris qu'on ne l'approchât pas.

nait qu'au bout de quatre heures, pour supplier encore qu'on ne l'approchât plus. Il disait de lui parler de loin, de lui demander ce qu'on voudrait, car il répondrait à tout le monde avec plus de finesse, étant de verre et non de chair, car l'âme agit avec plus de prompte efficacité par la matière subtile et délicate du verre que par celle du corps, pesante et terrestre. D'aucuns voulurent en faire l'expérience et lui demandèrent ainsi mainte chose difficile à laquelle, spontanément, il répondit avec la plus grande pénétration d'esprit, ce qui plongea dans l'étonnement les plus lettrés de l'université et les professeurs de médecine et philosophie [1], voyant qu'en un sujet, où habitait une aussi extraordinaire folie que celle de se croire de verre, puisse se recéler une si grande intelligence qu'il répondait à toute question avec à-propos et sagacité. Thomas demanda une enveloppe où mettre ce vase fragile de son corps afin de ne pas se briser en endossant quelque étroit vêtement. On lui donna donc une robe grise et une ample chemise qu'il revêtit avec mille précautions, et il se ceignit avec une corde en coton. En aucune façon il ne voulut chausser de souliers, et afin qu'on lui donnât à manger sans s'approcher de lui, il disposa à la pointe d'un bâton une corbeille de pot de chambre où l'on mettait quelques-uns des fruits de la saison. Il ne voulait ni chair ni poisson; ne buvait qu'en source ou rivière, et avec les mains; marchait par le milieu des rues, regardant vers les toits dans la crainte de la chute d'une tuile qui le briserait. L'été, il dormait dans la campagne à ciel ouvert, et l'hiver en quelque hôtellerie où il s'ensevelissait dans la paille jusqu'à la gorge, disant que c'était là le plus sûr et convenable des lits que pouvaient avoir les hommes de verre. Quand il tonnait, il tremblait comme un agité par le mercure [2] et se mettait dans les champs,

1. Sur l'enseignement dans les Universités espagnoles au XVIe siècle, v. notre *Mysticisme Musical Espagnol au XVIe siècle* (Paris, Alcan, 1913), p. 173 et suiv. (La Tradition Scolastique).

2. On retrouve parfois cette expression dans Cervantès, par

sans entrer en un lieu habité jusqu'à ce que la tempête fût passée. Ses amis l'enfermèrent pendant quelque temps; mais, voyant que son mal s'aggravait, ils résolurent de condescendre à sa requête et de le laisser aller librement. Et notre homme sortit par la ville, provoquant l'étonnement et la pitié de tous ceux qui le connaissaient.

[Il n'est fou que parce qu'il se croit de verre. Pour le reste il se montre fort sensé. Sa renommée s'étend. Un seigneur le mande à Valladolid où on l'expédie emballé dans une espèce de panier double, bourré de paille. Il tient d'ingénieux propos, en particulier sur les poètes et les comédiens. Enfin il raisonne sur tout avec le plus délicieux esprit.

Mais, au bout de deux ans, un religieux hiéronymite le guérit de sa folie. Échangeant son nom pour celui de Rueda, il perd vite sa popularité, et, pour ne pas mourir de faim, doit s'engager comme soldat en Flandres où il continue par les armes à immortaliser la vie qui commença par les lettres à devenir légendaire.]

VI

La Force du Sang.

[Enlevée, certain soir de débauche, par le jeune gentilhomme Rodolphe, la noble et vertueuse Léocadie, victime innocente de ce rapt infâme, enfante un petit garçon, vivant portrait de son père. A l'âge de sept ans, le charmant petit Louis est renversé par un cheval et ramassé par un vieux seigneur qui a cru voir en lui le visage de son propre fils : c'est la force du sang qui parle au cœur du vieillard, lequel n'est

exemple dans le chap. XIX de la 1re partie du *Don Quichotte*. M. Dubois dit à cet endroit que « cette comparaison est proverbiale en Espagne. Les vapeurs mercurielles donnent des tremblements à ceux qui les respirent; de là cette expression, toute naturelle dans le pays qui possède les plus riches mines de mercure que l'on connaisse au monde, celles d'Almaden, dans la Sierra Morena. Elles emploient quatre ou cinq mille ouvriers qui ne peuvent guère travailler qu'une vingtaine de jours par mois, et dont la santé est rapidement compromise par leur métier. »

autre que le père de Rodolphe. Léocadie et ses parents accourent près de l'enfant, et la jeune femme reconnaît l'appartement qui fut jadis témoin de son déshonneur. Elle s'en ouvre à dame Stéphanie, mère de Rodolphe, qui décide avec son mari que leur fils réparera sa faute. C'est ainsi que Rodolphe est mis soudain, un jour, en présence de Léocadie.]

LA CONFRONTATION.

Léocadie parut, modèle admirable autant qu'imprévu de la beauté naturelle et ornée. C'était l'hiver, elle venait vêtue d'une robe à queue de velours noir parsemée de boutons d'or et de perles, avec une ceinture et un collier de diamants. Ses cheveux mêmes, qui étaient longs et d'un blond cendré, lui servaient de parure et de coiffe, tant l'ingéniosité de leurs enlacements, de leurs frisettes, des reflets des diamants qui y étaient mêlés troublaient la lumière des yeux qui les regardaient. Léocadie était d'une élégance noble et aisée. Elle tenait par la main son fils, et devant elle venaient deux servantes qui l'éclairaient avec deux chandelles de cire en deux chandeliers d'argent. Tous se levèrent pour lui faire une révérence, comme à quelque apparition miraculeuse et céleste. Aucun des assistants, émerveillés de cette vision, ne réussit, comme frappé d'étonnement, à lui adresser la parole. Léocadie, avec des manières gracieuses et la plus fine politesse, s'inclina devant tous, et Stéphanie, la prenant par la main, la fit asseoir près d'elle vis-à-vis de Rodolphe. Puis on plaça l'enfant auprès de son aïeul. Rodolphe, qui contemplait si proche l'incomparable beauté de Léocadie, disait à part soi : Si la femme que ma mère m'a choisie pour épouse avait la moitié de cette beauté, je m'estimerais le plus heureux homme du monde. Dieu me protège! Qu'est-ce que je vois? Serait-ce par hasard quelque ange humain que je regarde? Et ce disant, la belle image de Léocadie entrait par ses yeux prendre possession de son cœur. Mais elle, en attendant le dîner, à son tour voyant si près d'elle celui qu'elle aimait déjà plus que la lumière des yeux dont elle le regardait parfois à la dérobée,

commença d'agiter en son esprit ce qui s'était passé, jadis, avec Rodolphe. En son âme s'affaiblit l'espoir que d'être son époux la mère lui donna, craignant que cette promesse ne correspondît à son peu de bonheur. Elle considérait ce qu'il s'en fallait qu'elle ne fût heureuse ou malheureuse pour toujours. Et cette intense méditation, ces sentiments agités, lui serrèrent tellement le cœur que la sueur parut à son front, ses couleurs s'évanouirent, et qu'il lui prit une défaillance. Sa tête se pencha vers dame Stéphanie qui, s'en apercevant, au comble de l'émoi la reçut dans ses bras. Tous sursautèrent, et quittant la table, accoururent lui porter remède. Le plus ému parut être Rodolphe, car pour aller plus vite, il trébucha et, par deux fois, tomba. Bien qu'on l'eût délacée, et que sur son visage on eût jeté de l'eau, Léocadie ne revenait pas à elle, mais son sein soulevé, et son pouls, qu'on ne trouvait pas, donnaient plutôt les signes précis de la mort; et les valets et servantes, comme moins réfléchis, poussèrent de grands cris, disant qu'elle était morte. Ces amères nouvelles parvinrent aux oreilles des parents de Léocadie, que dame Stéphanie avait tenus cachés pour un plus heureux moment. Lesquels, accompagnés du curé de la paroisse, qui se trouvait avec eux, enfreignant la consigne donnée par Stéphanie, se précipitèrent dans la salle. Le curé, rapidement, courut voir si la jeune femme donnait quelques indices de se repentir de ses fautes, afin de l'en pouvoir absoudre; et pensant trouver un être évanoui, il en trouva deux, car Rodolphe était là, immobile, la tête reposant sur le sein de Léocadie. Sa mère l'avait laissé s'approcher de la jeune femme ainsi que d'un objet qui devait être à lui; mais quand elle le vit ayant perdu ses sens, elle fut sur le point de perdre aussi les siens. Elle les aurait perdus si elle n'eût vu Rodolphe enfin revenir à lui, confus d'être surpris en de pareils excès. Mais sa mère, devinant ce qu'éprouvait son fils, lui dit : « Ne rougis point mon fils, de ces choses extrêmes, mais plutôt de celles que tu ne ferais pas en apprenant ce que je ne veux plus longtemps dissimuler

à ton cœur, bien que je te le réservais pour une occasion plus joyeuse. Sache, fils de mon âme, que la douce évanouie que je tiens entre mes bras, est ta véritable épouse. Et je l'appelle ainsi, parce que ton père et moi, nous te l'avons choisie, et celle du portrait est fausse [1] ». Quand Rodolphe entendit cela, poussé par son désir amoureux et ardent, et, par ce nom d'époux, libéré des entraves que la pudeur et la décence, en ce lieu, pouvaient lui mettre, il approcha passionnément son visage de celui de Léocadie, et joignant ses lèvres aux siennes, semblait attendre que s'envole l'âme de la jeune femme, pour la recueillir dans la sienne. Mais à l'heure où de tous les larmes s'épandaient par la pitié accrues, où les cris augmentaient que la douleur provoque, où les parents de Léocadie s'arrachaient l'un la barbe et l'autre les cheveux, où les clameurs du fils pénétraient jusqu'aux cieux, Léocadie revint à elle, et par cet éveil reparut l'allégresse qui du cœur de chacun s'était retirée. Léocadie se trouva entre les bras de Rodolphe, et d'un effort pudique eût voulu s'en déprendre. Mais il lui dit : « Non, madame, cela ne doit pas être ; il n'est pas bien que vous luttiez pour vous écarter des bras de celui qui vous a dans l'âme. » A ces mots, Léocadie acheva de recouvrer ses sens, et dame Stéphanie renonça à sa résolution première, priant le curé, sur l'heure, de marier son fils avec Léocadie.

[La joie est générale. Léocadie se fait reconnaître de Rodolphe, et lui se contemple avec émotion dans le miroir du visage de son fils. Les grands-parents pleurent de ravissement. Les deux jeunes gens s'établissent à Tolède : ils y vivent heureux et ont beaucoup d'enfants.]

1. Stéphanie avait d'abord montré à son fils le portrait d'une jeune fille laide mais de grandes qualités, que, disait-elle, elle lui proposait en mariage. Le refus de Rodolphe servit son dessein de lui présenter Léocadie.

VII

Le Jaloux d'Estramadure.

[Un prodigue d'Estramadure, Philippe de Carrizales, va refaire sa fortune aux Indes, et revient, riche, à Séville. Quoique âgé de soixante-huit ans, il y épouse la jeune Léonore, qui n'en a pas quinze, et auprès de laquelle se montre bientôt fort assidu le galant et oisif Loaysa. Celui-ci fait donner d'un narcotique à Carrizales et pénètre dans la maison où il tente de séduire Léonore.]

OÙ L'HISTOIRE DU ROI MARC SE RENOUVELLE.

Mais le courage de Léonore fut tel qu'en temps opportun elle le montra contre la force infâme de son astucieux séducteur, car il ne put la vaincre. Il se lassa en vain, elle fut triomphante, et tous deux restèrent endormis. Sur ce, le ciel voulut qu'en dépit de l'onguent, Carrizales s'éveillât, et, suivant sa coutume, il tâta le lit de toutes parts. N'y trouvant pas sa chère épouse, il sauta du lit épouvanté, stupide, avec plus de légèreté et d'intrépidité que son âge n'en annonçait. Et lorsque dans la chambre il ne vit pas l'épouse mais une porte ouverte, et que la clef[1] manquait entre les matelas, il pensa perdre la tête. Mais il se remit un peu et sortit dans le corridor, et de là marchant pas à pas, afin qu'on ne l'entendît point, il se dirigea vers la salle où dormait la duègne; et la voyant seule, sans Léonore, il poursuivit jusqu'à la chambre de la dite duègne, ouvrit tout doucement la porte, et vit ce qu'il n'aurait voulu voir; il vit ce pourquoi il eût aimé être aveugle : il vit sa Léonore dans les bras de Loaysa, dormant d'un si profond sommeil qu'il semblait que sur eux et non sur le vieillard agissait le narcotique. Sans forces demeura

1. La clef qu'il cachait jalousement, et que Léonore donna, sans penser mal faire, à la duègne entremetteuse qui fit entrer Loaysa.

Carrizales à cette vue amère; sa voix s'arrêta dans sa gorge; ses bras tombèrent de saisissement, et il resta comme une statue de marbre froid. Et quoique la colère fît son office, avivant en lui ses esprits presque éteints, la douleur eut un tel pouvoir qu'elle ne le laissa pas reprendre haleine. Malgré tout, il se serait vengé de cette scélératesse s'il se fût trouvé en armes. Aussi résolut-il d'aller jusqu'à sa chambre pour y chercher une dague, et de revenir sur-le-champ afin de faire disparaître les taches de son honneur dans le sang de ses deux ennemis et de tous ses domestiques. Sur cette digne et nécessaire détermination, il retourna dans sa chambre avec le même silence et les mêmes précautions. Mais là son cœur se serra d'une telle douleur et d'une telle angoisse, qu'incapable d'autre chose, il se laissa tomber évanoui sur son lit.

Sur ce, le jour parut, surprenant les nouveaux adultères enlacés dans le réseau de leurs bras. La duègne s'éveilla et voulut accourir pour ce qu'elle pensait lui incomber, mais voyant qu'il était tard, le remit à la nuit prochaine. Léonore s'inquièta de voir le jour si avancé, maudit sa négligence et celle de la duègne damnée. Elle l'appela et toutes deux d'un pas craintif se rendirent à l'appartement du vieillard, priant le ciel entre leurs dents de le trouver ronflant encore. Et quand elles l'aperçurent immobile sur son lit, elles crurent qu'il dormait toujours sous l'action du narcotique, et de la grande joie qu'elles eurent, s'embrassèrent l'une l'autre. Léonore s'approcha de son mari, et, le saisissant par un bras, le tourna sur le côté pour voir s'il s'éveillait sans qu'il fût nécessaire de le laver avec du vinaigre ainsi qu'il le fallait pour qu'il revînt à lui. Mais à ce mouvement Carrizales sortit de son évanouissement, et poussant un profond soupir d'une voix lamentable et faible prononça : « Malheureux de moi! A quelles tristes extrémités mon destin ne m'a-t-il conduit! » Léonore n'entendit pas bien ce que son mari voulait dire, mais comme elle le vit éveillé et parlant, étonnée de ce que l'onguent n'eût pas la vertu durable qu'on lui avait

annoncée, elle s'approcha davantage, appuya son visage contre celui de l'époux, et le tenant étroitement embrassé, lui dit : « Qu'avez-vous, monseigneur, et pourquoi vous plaignez-vous ? » Le malheureux vieillard perçut enfin la voix de sa douce ennemie, et ouvrant ïes yeux démesurément, comme frappé de stupeur et soumis à un charme, il les fixa sur elle, puis, avec grand effort, sans cligner ses paupières, un long moment la regarda. Après quoi, il lui dit : « Faites-moi le plaisir, madame, sur-le-champ, d'envoyer de ma part appeler vos parents, car je sens dans mon cœur je ne sais quelle chose, qui me fatigue infiniment, et qui, je le crains, m'ôtera sous peu la vie ; et je voudrais les voir avant de mourir ». Sans doute Léonore crut être véritable ce que son mari lui disait, pensant que le narcotique et non ce qu'il avait vu, l'avais mis en cet état. Aussi bien, lui répondant qu'elle exécuterait son ordre, elle manda au portier nègre d'appeler ses parents sur l'heure ; et embrassant son époux, elle lui prodigua les caresses comme jamais elle ne l'avait fait, lui demandant ce qu'il sentait, avec d'aussi tendres et amoureuses paroles, que s'il eût été l'objet le plus aimé. Il la contemplait dans son extase singulière, et chaque parole ou caresse lui semblait un coup de lance qui lui traverserait l'âme. Déjà la duègne avait dit à tous les gens de la maison, ainsi qu'à Loaysa, la maladie de son maître, leur représentant combien elle devait être d'importance puisqu'il avait oublié de mander fermer les portes de la rue quand le nègre partit chercher les parents de sa dame. Au surplus, de cette ambassade, ils ne s'étonnèrent pas moins, car ni le père ni la mère n'étaient jamais venus chez leur fille depuis son mariage. Tous, en suspens, se taisaient, cherchant en vain la cause vraie de l'indisposition du maître, qui de temps en temps soupirait, si profondément et douloureusement, que chacun de ces soupirs paraissait lui arracher l'âme. Léonore pleurait de le voir de cette sorte, et lui riait d'un rire de dément, considérant la fausseté de ces larmes.

A ce moment survinrent les parents de Léonore qui,

trouvant ouvertes les portes de la rue et de la cour, puis la maison ensevelie dans le silence et solitaire, demeurèrent tout surpris et même fort effrayés. Ils s'en furent à l'appartement de leur gendre et le trouvèrent, les yeux toujours cloués sur ceux de son épouse, qu'il avait saisie par la main, tous deux répandant mille larmes, elle : de voir ainsi son époux en verser, lui : de considérer comme elle savait feindre ces mêmes pleurs qu'elle versait. Dès que les parents furent entrés, Carrizales parla et dit : « Asseyez-vous, et vous autres tous, sortez de cet appartement, à l'exception de dame Marialonso[1]. » On obéit, et les cinq restés seuls, sans attendre qu'un autre parle, d'une voix calme, et s'essuyant les yeux, Carrizales dit ainsi : « Je suis sûr que pour vous, mes parents et seigneurs, il ne sera pas nécessaire d'amener des témoins afin que vous croyiez la vérité de ce que je veux vous dire. Vous devez bien vous souvenir (car il n'est pas possible que vous ne l'ayez plus présent à la mémoire) avec quel amour et quel cœur, il y a aujourd'hui un an, un mois, cinq jours et neuf heures, vous m'avez livré votre chère fille pour être ma femme légitime. Vous savez aussi avec quelle largesse je l'ai dotée, car cette dot suffirait à marier richement trois jeunes femmes comme elle. De même il doit vous souvenir de mes soins à la parer de ce qu'elle put désirer ou que je devinai lui plaire. Ni plus ni moins vous avez vu que poussé par mon naturel, et craignant le malheur dont je mourrai sans doute, ayant par mon âge, au surplus, l'expérience des étranges et divers événements du monde, j'ai voulu garder le joyau, choisi par moi, donné par vous, avec la plus grande vigilance. J'élevai les murs de cette maison, je privai de leur vue les fenêtres de la rue, je doublai les serrures des portes, j'établis un *tour* comme en couvent de nonnes, j'exilai à perpétuité tout ce qui pouvait avoir l'ombre ou le nom d'un homme. A elle, je donnai, afin de la servir, des servantes et des esclaves, et ne refusai

1. La duègne.

ni à elle ni à celles-ci ce qu'elles voulurent me demander. Je la fis mon égale, je lui communiquai mes plus secrètes pensées, et lui livrai tout mon bien. C'étaient là des garanties, à le bien considérer, pour que je vive sûr de jouir sans crainte de ce qui m'avait tant coûté, et pour qu'elle s'efforce de ne pas me donner lieu à ce qu'en mon esprit puisse pénétrer aucun genre d'humeur jalouse. Mais comme la diligence humaine ne peut prévenir le châtiment que le vouloir divin réserve à ceux qui ne remettent en lui, du tout au tout, leurs désirs et leurs espérances, je ne m'étonne pas d'être frustré des miens, et d'avoir fabriqué moi-même le poison qui m'ôte la vie. Mais vous voyant comme interdits et suspendus à mes paroles, je veux conclure le long préambule de mon discours, en vous disant d'un seul mot ce qu'on ne peut dire en mille : et c'est que tout ce que j'ai fait aboutit à ce que ce matin j'ai trouvé celle-ci, née au monde pour la perte de mon repos et la fin de ma vie (*ce disant, il montrait son épouse*) dans les bras d'un beau jeune homme qui, à cette heure, est enfermé dans la chambre de cette duègne corruptrice. »

A peine Carrizales eut-il achevé ces mots qu'un nuage voila le cœur de Léonore qui tomba évanouie aux genoux de son mari. Marialonso pâlit, et les parents de Léonore eurent la gorge serrée d'un nœud qui les empêchait de parler. Mais Carrizales, continuant, leur dit : « La vengeance que je compte prendre d'un tel affront n'est pas de celles que l'on prend à l'ordinaire. Car ainsi que je fus unique dans mes actes, je veux l'être dans la vengeance, la prenant de moi-même comme du plus coupable, car j'aurais dû considérer que ne peuvent s'assortir les quinze ans de cette enfant et les quatre-vingts que j'ai presque, et comme le ver à soie je fis la maison de ma mort. Je ne t'accuse point, enfant mal conseillée (*ce disant il s'inclina et baisa le visage de Léonore évanouie*). Je ne t'accuse point, te dis-je, parce que la persuasion des vieilles astucieuses, et les galanteries des jeunes amoureux, triomphent facilement de l'inexpérience de ton âge. Mais afin que tout le

monde voie l'inestimable prix du désir et de la foi avec lesquels je t'aimai, à ce dernier moment critique de ma vie, je te le veux montrer de façon que je demeure comme exemple, sinon de bonté, du moins de simplicité jamais entendue ni vue. Adonc, je veux, sur l'heure, qu'on amène un notaire pour refaire mon testament où j'ordonne de doubler la dot de Léonore, la priant qu'après ma vie, qui maintenant sera bien courte, elle dispose sa volonté — le pouvant faire sans contrainte, — à épouser ce jeune homme, à qui n'ont jamais fait offense les cheveux blancs de ce pitoyable vieillard. De la sorte, elle verra que si dans ma vie je n'eus d'autre soin que de penser à ce qui pourrait lui plaire, j'agis de même dans la mort; et je veux qu'elle soit heureuse avec celui qu'elle doit tant aimer. Le reste de mon bien ira vers des œuvres pies, et je vous laisserai, messeigneurs, de quoi vivre honorablement le reste de votre existence. Mais que le notaire se presse, car ma souffrance m'étreint de telle manière qu'en toute hâte elle raccourcit le fil de mes jours. » Cela dit, il lui survint une terrible syncope, et il se laissa tomber si près de Léonore, que leurs visages se joignirent. Étrange et triste spectacle pour les parents qui contemplaient leur fille chérie et leur gendre aimé!

[Revenu à soi, Carrizales fait son testament ainsi qu'il l'a promis. Puis il meurt, laissant Léonore riche mais malheureuse de n'avoir pu le convaincre de son innocence. Elle n'épouse point Loaysa, mais entre en un couvent pour faire pénitence. Loaysa s'embarque pour les Indes.]

VIII

L'Illustre Servante.

(*LA ILUSTRE FREGONA*)

[Deux notables de Burgos, Don Diego de Carriazo et Don Juan de Avendaño, ont deux fils qu'avec l'auteur nous appellerons — pour simplifier — Carriazo et Avendaño. Le premier se livre bientôt à la vie picaresque.]

1. — LA VIE PICARESQUE.

... Enfin, le monde vit en Carriazo un *picaro* vertueux, propre, bien élevé, et plus que moyennement ingénieux. Il passa par tous les grades de *picaro* jusqu'à ce qu'il prît celui de *maestro* dans les madragues de Zahara[1] où se trouve le *Finistère* de la picaresque.

O *picaros* de cuisine, sales, gros et luisants; pauvres feints, faux impotents, coupeurs de bourses de Zocodover et de la place de Madrid[2]; aveugles très clairvoyants, commissionnaires de Séville, entremetteurs de la gueusaille, avec toute l'innombrable multitude que l'on comprend sous ce nom de *picaro!* Abaissez le panache, et carguez votre orgueil! Ne vous appelez point *picaros* si vous n'avez suivi pendant deux ans les cours à l'académie de la pêche aux thons. C'est là, là seulement, que se trouvent en leur centre le travail uni à la fainéantise; la vraie saleté, la santé florissante, la faim soudaine, l'abondante satiété, le vice sans déguisement, les querelles à chaque moment, les assassinats à tout bout de champ, les pouilles à chaque pas, les danses comme dans les noces, les séguedilles comme en estampe, les romances avec refrains, la poésie sans entraves. On y chante, on y blasphème; là-bas on se dispute, ici on se livre au jeu; et pour tout l'on y est voleur. C'est le camp de la liberté et le règne brillant du travail. De nombreux et nobles parents y vont ou envoient chercher leurs fils, et les trouvent, mais aussi navrés d'être tirés d'une pareille vie, que si on les emmenait vers la mort.

Mais à toute cette douceur que je viens de peindre se mêle un suc amer : et c'est qu'on ne peut dormir tranquille sans la crainte qu'en un instant l'on ne vous

1. Le mot *madrague* désigne le filet à pêcher le thon et par métonymie l'endroit de cette pêche. — *Zahara* est sur la côte du détroit de Gibraltar, en face de Tanger.

2. Le *Zocodover* est la place centrale, grouillante et bariolée de Tolède. — La place de Madrid est la *Plaza Mayor*.

transporte de Zahara à Berberia[1]. C'est pourquoi, la nuit, on se retire en quelques tours du port, et l'on a des gardiens et des sentinelles dont les yeux vigilants vous permettent en confiance de fermer les vôtres; quoique parfois il est arrivé[2] que sentinelles et gardiens, *picaros,* surveillants, barques et filets, avec toute la foule qui s'y emploie, se sont endormis en Espagne et réveillés à Tétouan. Mais cette crainte n'empêcha pas Carriazo d'accourir là trois étés pour se donner du bon temps. Le dernier été, la chance le favorisa de telle sorte qu'il gagna aux cartes près de sept cents réaux avec lesquels il voulut s'habiller et revenir à Burgos, se montrer aux yeux de sa mère qui avaient, pour lui, versé bien des larmes.

[Mais il s'ennuie vite de l'existence honnête. Aussi débauche-t-il son ami Avendaño, et retourne avec lui à la vie picaresque. Prenant le chemin de Madrid, tous deux poussent jusqu'à Tolède, et dans la *posada del Sevillano* — actuellement l'auberge *du Sang* sise en une ruelle qui descend vers le Tage — Avendaño tombe amoureux de la jolie servante Constance.]

2. — PORTRAIT DE CONSTANCE.

Elle était habillée d'une robe et d'un corsage de drap vert avec ourlets de la même étoffe. Le corsage était bas, mais la chemise haute, avec un col plissé, un collet de soie noire, un collier d'étoiles de jais sur un morceau de colonne d'albâtre. Elle était ceinte d'un cordon de Saint-François, et d'un ruban, au côté droit, pendait un grand trousseau de clefs. Elle ne portait pas de pantoufles, mais des souliers à deux semelles, rouges, et des chausses qu'on ne voyait point, mais que l'on devinait vermeilles, d'après ce qu'on apercevait par une fente de profil. Ses cheveux étaient tressés de faveurs blanches de fleuret; et ces tresses étaient si

1. Aux bagnes ou *presidios* des Espagnols sur la côte berbère.
2. Cervantès en donne un exemple au chap. XI du IIIe livre de *Persiles et Sigismonde.*

longues qu'elles dépassaient la ceinture. Leur couleur sortait du châtain et touchait au blond, mais leurs ondes étaient apparemment si propres, si régulières et bien peignées, qu'aucune chevelure, fût-elle de fils d'or, ne leur pourrait être comparée. Aux oreilles pendaient deux petites boules de verre qui ressemblaient à des perles. Les cheveux eux-mêmes servaient de réseau et de coiffe.

Quand elle sortit de la salle, elle se signa et fit, dévotement et sans hâte, une profonde révérence devant l'image de Notre-Dame accrochée à l'un des murs de la cour. Levant les yeux, elle aperçut les jeunes gens qui la regardaient, et à peine les eut-elle vus qu'elle se retira et rentra dans la salle d'où elle cria à Arguëllo de se lever[1].

Il reste maintenant à dire ce qu'il parut à Carriazo de la beauté de Constance; car pour ce qu'en pense Avendaño, nous le savons déjà, depuis la première fois qu'il la vit. Carriazo la trouva aussi bien que son compagnon, mais il en fut moins amoureux, si peu même qu'il eût voulu ne pas coucher dans l'auberge, mais partir au plus vite vers ses chères madragues.

[Cependant les deux amis entrent au service de l'hôtelier sous les noms de Thomas-Pierre (Avendaño) et de Lope l'Asturien (Carriazo). Lope se dispute un jour avec un porteur d'eau qu'il met à mal. Les alguazils l'emmènent en prison. Thomas-Pierre décide l'hôtelier à intervenir en faveur de son camarade, et l'affaire s'arrange. Sorti de prison, Lope ne veut plus servir, mais ayant acheté un âne devenir porteur d'eau. Il reste, en attendant, pour aider son ami de plus en plus épris de la belle Constance.]

3. — LA SÉRÉNADE NOCTURNE[2].

Cette nuit-là, il y eut bal à la porte de l'auberge, pour les muletiers qui s'y trouvaient, et ceux des auberges

1. C'est une femme d'environ quarante-cinq ans, « surintendante » des lits et du service des chambres.

2. Cette scène bouffonne dans la nuit semble avoir inspiré le final du deuxième acte des *Maîtres-chanteurs* de R. Wagner.

voisines. L'Asturien joua de la guitare, et les danseuses, outre les deux Galiciennes et Argüello, furent trois filles d'autres *posadas*. Il vint se joindre à eux plus d'un galant masqué, dans la cape dont il se couvre, plutôt pour voir Constance que pour le bal lui-même. Mais elle ne parut point à la danse, et déçut ainsi de nombreux désirs. Lope jouait de la guitare d'une telle façon, que, disait-on, il la faisait parler. Les filles lui demandèrent — et la Argüello insista — de chanter quelque « romance »[1]. Il dit qu'il le chanterait si elles le dansaient comme on le chante et danse dans les comédies; et il les pria, afin qu'elles ne se trompent pas, de faire tout ce qu'il dirait en chantant, et rien d'autre.

Il y avait des danseurs tant chez les filles que parmi les muletiers. Lope se nettoya la gorge en crachant par deux fois, pour se donner le temps de penser à ce qu'il allait dire, et comme il avait l'esprit vif, facile et gracieux, dans une improvisation fort réussie et verveuse, il commença de chanter :

Que paraisse la belle Argüello — une fois et pas davantage —
Et sur une révérence — qu'elle fasse deux pas en arrière. —
Que d'une main la saisisse — celui qu'on appelle Barabas, —
Andalou garçon muletier — Chanoine du Compas [2]. — Des
deux filles galiciennes — Qui se trouvent en cette auberge, —
Que paraisse la plus joufflue — En corsage et sans tablier. —
Que l'agrippe Torote — Et que tous les quatre ensemble, —
Variant les figures et mouvements — Commencent un contre-pas.

Tout ce que chantait l'Asturien, était fait au pied de la lettre par eux et par elles. Mais quand il leur vint à dire de commencer un *contrepas*, le muletier danseur surnommé Barabas répliqua :

« Frère musicien, attention à ce que vous chantez, et n'appelez personne *mal habillé*, car nul ici n'est *con trapos*[3], et chacun s'habille comme Dieu l'aide. »

1. Sur le *romance*, v. page 4, note 44.
2. Maison de tolérance de Séville.
3. Mauvais jeu de mots sur *contrapás* et *con trapos* (en guenilles).

L'hôte entendant l'ignorance du garçon lui dit :

« Frère muletier, *contrepas* est une danse étrangère et non un sobriquet de « mal vêtus ».

— Si cela est — répondit le gas — qu'ils ne se mêlent pas des affaires des autres. Qu'ils jouent leurs sarabandes[1], chaconnes et folies à la mode, et qu'ils y aillent largement, car il y a ici des gens qui sauront leur combler la mesure jusqu'au goulot. »

L'Asturien, sans répliquer mot, poursuivit son chant ainsi :

— Entrent donc toutes les nymphes — ainsi que tous les adonis; — Car la danse de la chaconne — est plus vaste que la mer. — Qu'ils recourent aux castagnettes — et se baissent pour frotter leurs mains sur ce sable — ou terre de l'ordure, *etc...*

[Lope développe un chant fort libre et savoureux dont le refrain répète :

La danse de la chaconne — renferme la vie bonne.]

Pendant que Lope chantait, en dansant se démenait la cohue des muletiers et des servantes du bal, qui n'étaient pas moins de douze. Mais tandis qu'il se préparait à continuer par d'autres choses plus fortes et substantielles, un des nombreux personnages masqués qui regardaient la danse, lui dit sans se découvrir :

« Tais-toi, ivrogne! Tais-toi, sac à vin! Tais-toi, outre, poète de vieilleries, faux musicien! »

Après quoi d'autres accoururent lui dire tant d'injures, lui faire tant de grimaces, que Lope crut prudent de se taire. Mais les muletiers le prirent si mal, que si ce n'avait été pour l'hôte, qui les apaisa avec de bonnes raisons, il y aurait eu grand tapage. Et encore n'auraient-ils point laissé d'escrimer leurs poings si à cet instant le guet ne les avait fait fuir et rentrer tous chez eux.

A peine s'étaient-ils retirés, que parvint aux oreilles des gens éveillés du quartier, la voix d'un homme qui, assis sur une pierre, face à l'auberge du Sévillan, chantait d'une harmonie si merveilleuse et suave, qu'ils

1. Sur la *sarabande*, v. p. 44, n. 3.

furent tous en suspens, et forcés de l'ouïr jusqu'au bout. Mais le plus attentif fut notre Thomas-Pierre, étant le plus intéressé non seulement à écouter la musique, mais encore à entendre les paroles, qui ne furent pas pour lui d'agréables chansons, mais des lettres d'excommunication qui lui angoissaient l'âme; car ce que chantait le musicien fut c'était ce romance :

— Où es-tu, toi qui ne parais — Sphère de la beauté, — Beauté à la vie humaine — De divine composition? — Ciel empyrée, où l'amour — A sa demeure assurée, — Premier mobile qui ravit — Après soi notre fortune, *etc...*

[L'inconnu chante ainsi, en l'honneur de Constance, un long poème extravagant, formé de *quatrains* débordants d'enthousiasme lyrique, et qui se termine ainsi :

Si vous voulez être accessible — je puis vous offrir en moi, — La volonté d'amour la plus riche et pure — Que jamais Amour ne vit dans une âme.]

Il achevait à peine ces derniers vers, que deux moitiés de briques s'en vinrent lancées à toute volée. Heureusement, elles tombèrent aux pieds du musicien! S'il les eût reçues en plein sur la tête, facilement elles lui auraient chassé de la cervelle la musique et la poésie! Le pauvre fut stupéfait, et se mit à courir en remontant la ruelle avec une telle vitesse qu'un lévrier n'eût pas réussi à l'atteindre. Misérable condition des musiciens, et de tous autres nocturnes, pareils aux chouettes et aux chauves-souris, toujours sujets à des douches et accidents du même genre!

[Constance déchire le lendemain une déclaration d'amour que lui mande Thomas-Pierre, cependant que Lope ayant acheté son âne se mêle à des porteurs d'eau qui jouent aux cartes, et perd sa bête en quatre parties. Mais il songe que la queue de l'âne n'est pas comprise dans le partage. Et il exige qu'on la joue, ce qui lui permet, la chance lui revenant, de regagner la bête entière. L'histoire fait le tour de la ville, et les gamins suivent Lope en criant : Asturien, rends la queue! Lope exaspéré ne sort plus de chez lui.

Un soir le Corregidor arrive à l'auberge pour voir cette Constance dont son propre fils est éperdûment amoureux.

Émerveillé de ses manières, il trouve qu'une posada est indigne d'une aussi charmante créature. L'aubergiste alors lui raconte que Constance est la fille d'une noble dame inconnue qui la mit au monde chez lui, la lui laissant à élever.

Or voici que, le lendemain, surviennent deux vieux gentilshommes. Thomas-Pierre reconnaît son père et le père de Lope. Don Diego de Carriazo vient en effet chercher Constance qui est sa fille naturelle, et Don Juan de Avendaño l'accompagne. Le Corregidor qui, précisément, est un ami de Don Juan, préside à la restitution de Constance à Don Diego, et sa femme prête à Constance des vêtements de sa propre fille.

Don Diego et Don Juan pardonnent à leurs fils, et tout s'achève sur un triple mariage : d'Avendaño avec Constance, de Carriazo avec la fille du Corregidor, et du fils de ce dernier avec une sœur d'Avendaño.]

IX

Les deux jeunes filles.

(*LAS DOS DONCELLAS*)

[Il s'agit de deux jeunes filles, Théodosie et Léocadie, qui chacune de leur côté, s'étant déguisées en hommes, sont parties à la recherche du même galant infidèle, le jeune et beau Marc-Antoine. Après mainte péripétie, toutes deux se rencontrent et se rendent ensemble à Barcelone qu'elles atteignent avant le coucher du soleil.]

1. — UNE RIXE A BARCELONE.

Le beau site de la ville les remplit d'admiration, et ils l'estimèrent la fleur des belles cités du monde, et l'honneur de l'Espagne, la crainte et l'épouvante des ennemis voisins et lointains, la joie et les délices de ses habitants, la protection des étrangers, l'école de la chevalerie, le modèle de la loyauté, et la satisfaction de ce qu'un goût averti et raffiné peut demander d'une ville grande, fameuse et bien établie. Dès qu'ils y furent entrés, ils entendirent du vacarme, et virent courir une foule de gens en tumulte. Ils demandèrent a cause de cette agitation, à quoi l'on répondit que la

chiourme des galères qui étaient sur la plage s'était révoltée et se querellait avec la population de la ville. Ce qu'entendant, Don Rafaël[1] voulut voir ce qui se passait, bien que le muletier lui conseillât de n'en rien faire, car il n'était pas prudent d'aller ainsi s'exposer à un danger manifeste, et l'on se tirait malaisément de pareilles querelles, fréquentes dans cette ville, dès qu'y arrivaient des galères. Le conseil du muletier ne put empêcher Don Rafaël d'aller où bon lui semblait, et ainsi tous le suivirent. Dès leur arrivée au port, soudain ils aperçurent mainte épée hors du fourreau, et de beaucoup d'hommes se sabrant sans pitié. Sans mettre pied à terre ils s'approchèrent tant qu'ils voyaient distinctement les visages des combattants, car le soleil n'était pas encore couché. La foule était nombreuse accourant de la ville, et non moins nombreuse celle qui débarquait des galères, bien que celui qui les commandait, un chevalier valencien appelé Don Pedro Vich, menaçât de la poupe de la galère capitane ceux qui, dans les esquifs, s'étaient embarqués pour aller secourir les leurs. Mais voyant l'inutilité de ses cris et de ses menaces, il fit tourner les proues des galères dans la direction de la ville, et tirer une pièce sans boulet, signal que s'ils ne s'éloignaient, un second coup porterait. Don Rafaël considérait attentivement la rixe cruelle et sans miséricorde, quand il remarqua parmi ceux qui, du côté des galères, montraient la plus vive ardeur, un valeureux jeune homme d'environ vingt-deux ans, tout habillé de vert et coiffé d'un chapeau de la même couleur, orné d'un riche bourdalou qui semblait être de diamants. Son adresse à la lutte et son brillant costume attiraient les regards de tous les spectateurs, et de telle façon s'attachèrent sur lui les regards de Théodosie ainsi que de Léocadie, que toutes deux en même temps s'écrièrent : « Dieu me protège ! Je n'ai pas d'yeux pour voir, ou l'homme à l'habit vert n'est

1. C'est le propre frère de Théodosie que celle-ci a retrouvé dans une auberge d'Andalousie, et qui, depuis, l'accompagne.

autre que Marc-Antoine! » Ce qu'ayant dit, légèrement, elles sautèrent de leurs mules, et, empoignant leurs épées et leurs dagues, sans crainte aucune pénétrèrent au beau milieu de la mêlée, se plaçant l'une à la gauche, l'autre à la droite de Marc-Antoine (car tel était bien le jeune homme vêtu de vert que l'on a dit). « Ne craignez point, lui dit en arrivant Léocadie, seigneur Marc-Antoine, car vous avez près de vous qui de sa propre vie fera un bouclier afin de défendre la vôtre. — Qui en doute, puisque je suis là! » répliqua Théodosie. — Don Rafaël entendant et voyant ce qui se passait, les suivit de même et se mit de leur parti. Marc-Antoine, occupé d'attaquer ou bien de se défendre, ne fit pas attention aux propos qu'on lui tint, mais acharné à se battre, se livrait à d'incroyables exploits. Pourtant, comme des gens de la ville le nombre augmentait sans cesse, ceux des galères furent forcés de se retirer lentement jusqu'à se mettre dans l'eau. Marc-Antoine reculait avec la plus mauvaise grâce, et de son même pas allaient se retirant, toujours à ses côtés, les deux vaillantes et nouvelles Bradamante et Marfise [1], ou Hippolyte et Penthésilée [2]. Mais alors apparut, sur un puissant cheval, un chevalier catalan de la célèbre famille des Cardonas, lequel se mit entre les deux partis, et fit se retirer tous ceux de la cité qui, avec respect, obéirent, dès qu'ils l'eurent reconnu.

[Marc-Antoine, blessé, est transporté chez le chevalier catalan où les soins les meilleurs lui sont donnés. A son chevet, Léocadie et Théodosie veillent en attendant l'heure qui décidera de leur sort. Dès que Marc-Antoine est en état de parler, Léocadie lui rappelle sa promesse et lui demande de la tenir. Le blessé confesse le tort qu'il eut de prendre à l'étourdie un double engagement. Mais il n'épousera que Théodosie. Léocadie consent enfin à reprendre sa parole. Elle se mariera avec Don Rafaël.

1. *Bradamante* et *Marfise*, l'une amante et l'autre sœur de Roger, dans le *Roland Furieux* de l'Arioste.

2. *Hippolyte* = Amazone, emmenée captive par Hercule, et devenue l'esclave puis l'épouse de Thésée. — *Penthésilée* = reine des Amazones, tuée par Achille sous les murs de Troie.

Les deux couples vont en pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, puis retournent en Andalousie. Ils arrivent à temps pour faire cesser un duel entre le père de Théodosie et celui de Marc-Antoine, provoqué par l'inconduite du jeune homme. Tout s'arrange, et le double mariage se célèbre « avec une royale et splendide magnificence ». Les époux vécurent de longues et heureuses années, et laissèrent une descendance qui durait encore au temps de Cervantès.]

X

Cornélie.

(*LA SEÑORA CORNELIA*)

[Don Antonio de Isunza et Don Juan de Gamboa, deux grands amis, étudiants à Salamanque, interrompent leurs études pour voyager en Flandres. Rappelés par leurs parents, ils reviennent en Espagne, mais en passant par l'Italie où Bologne les retient en particulier. Un soir, Don Juan sort afin de prendre l'air laissant Don Antonio à ses dévotions.]

1. — UN ÉTRANGE DÉPÔT.

La nuit était à peu près obscure, car il était onze heures. Don Juan parcourut deux ou trois rues, et se voyant seul, sans personne à qui parler, résolut de rentrer. Mais en passant, au retour, par une rue ornée de portiques soutenus par des marbres, il s'entendit appeler : *St! St!* L'obscurité de la nuit et celle des portiques l'empêchaient de reconnaître d'où venait l'appel. Il s'arrêta un peu, prêta son attention et vit entr'ouvrir une porte. Il s'approcha et entendit une voix basse qui lui dit : « Seriez-vous Fabien, par hasard? » Don Juan, à tout événement, répondit *oui*. « Eh bien, prenez! répliqua-t-on de l'intérieur, mettez-le en lieu sûr, et revenez vite, car il importe. » Don Juan tendit la main, rencontra un paquet, et, le voulant prendre, s'aperçut que les deux mains étaient nécessaires, et dut le saisir ainsi. A peine en fut-il chargé, que l'on ferma la porte, et qu'il resta avec son fardeau au milieu de la rue, sans

savoir à quoi s'en tenir. Mais presque aussitôt s'élevèrent des vagissements de nouveau-né qui plongèrent Don Juan dans la confusion et la perplexité. Il était fort ennuyé et ne savait comment se tirer d'affaire. Revenir frapper à la porte, pouvait faire courir un risque à la mère du bébé; d'autre part, laisser là l'enfant était dangereux pour celui-ci. Quant à l'emporter chez lui, cela lui semblait difficile, car il n'avait personne qui pût s'en occuper. Et dans toute la ville il ne voyait pas qui pourrait l'accueillir. Mais songeant qu'on lui avait dit de le mettre en sûreté et de revenir aussitôt, il se décida à l'emmener chez lui, de le laisser aux mains d'une gouvernante qui les servait[1], et de retourner voir si l'on avait besoin de lui, puisqu'on l'avait pris pour un autre et que ce fut par erreur qu'on lui avait remis l'enfant. Finalement, sans plus de discours, il rentra chez lui en l'absence de Don Antonio. Il alla dans une chambre, appela la gouvernante, découvrit le nouveau-né, le plus beau qu'il eût jamais vu. Les langes qui l'entouraient prouvaient de riches parents. La gouvernante le démaillota, et ils virent que c'était un garçon. « Il faut, dit Don Juan, donner à téter à ce petit, et voici ce que vous ferez : vous lui ôterez cette riche layette, lui en mettrez une plus humble, et sans dire que c'est moi qui l'ai recueilli, vous irez le porter chez une de ces sages-femmes, qui savent comment s'arranger en des cas de cette espèce. Vous lui donnerez de l'argent de façon à la satisfaire et indiquerez comme parents les personnes que vous voudrez, afin qu'elle ne sache pas la vérité sur tout ceci. » La gouvernante répondit qu'elle obéirait ponctuellement, et Don Juan, en toute hâte, retourna là-bas pour voir si on allait l'appeler encore.

1. Les étudiants des villes universitaires avaient coutume soit de loger chez un « maître de pupilles » comme le *Cabra* de Quevedo, soit de prendre une gouvernante, une de ces *Amas* qui, selon *Guzman* (II, lib. III, cap. IV) sont pires que le feu : « peores que llama, pues lo abrasan todo ».

[Il arrive à temps pour sauver un gentilhomme qui se bat contre plusieurs assaillants, et qui le remercie en lui laissant son chapeau. Cependant que Don Antonio sauve, de son côté, une jeune femme de grande beauté qui fuit et, défaillante, l'adjure de la protéger. La jeune femme conduite chez Don Antonio lui raconte, ainsi qu'à Don Juan survenu, que, malgré la surveillance de son frère Lorenzo, elle se laissa séduire par Alphonse d'Este, duc de Ferrare — le gentilhomme au chapeau — et qu'elle vient de mettre au monde un enfant qui dut être remis à un valet du duc. Mais, affolée par le bruit des épées, elle sortit, malgré son état, et s'enfuit au hasard dans la nuit où Don Antonio l'a trouvée. La malheureuse n'est autre que Cornélie, de la noble famille des Bentivolli; et l'enfant recueilli par Don Juan est son fils. On le lui rend. Et Don Juan part avec Lorenzo, le frère de Cornélie, à la recherche du duc de Ferrare qui promet d'épouser la jeune femme dès que sa mère — opposée au mariage — sera « passée à une vie meilleure ». Tous reviennent à Bologne, mais ne trouvent pas Cornélie, laquelle, sur le conseil de la gouvernante de Don Juan, s'est réfugiée chez le curé d'un village sis à deux milles de Ferrare. Or, ce brave curé est ami du duc qui va lui rendre visite. On imagine facilement l'attendrissante entrevue des deux amants par devant l'excellent ecclésiastique. Après quoi, le duc fait mander Lorenzo, Don Juan et Don Antonio, leur ménageant une surprise.]

2. — UNE SAVOUREUSE PLAISANTERIE.

Le duc les reçut dans une pièce attenante à celle où se trouvait Cornélie, et sans manifester aucun contentement, ce dont les arrivants s'attristèrent. Le duc les fit s'asseoir et s'assit avec eux, puis s'adressant à Lorenzo lui dit : « Vous savez bien, seigneur Lorenzo Bentivolli, que je n'ai jamais trompé votre sœur, et j'en prends à témoins le ciel et ma conscience. Vous savez aussi la diligence que j'ai mise à la chercher, et mon désir de la trouver pour me marier avec elle, comme je le lui ai promis. Mais elle ne paraît point, et ma parole ne peut être éternelle. Je suis jeune et n'ai pas tant d'expérience des choses du monde, que je ne me laisse prendre aux agréables occasions qui s'offrent pour moi à chaque pas. La même inclination qui me fit promettre d'être l'époux de Cornélie me porta à donner aupara-

vant parole de mariage à une paysanne de ce village, que je pensais abandonner pour courir vers Cornélie, sinon vers le devoir prescrit par ma conscience; et ce n'était pas là une négligeable preuve d'amour.... Mais puisque nul n'épouse une femme absente, et qu'il n'est pas raisonnable de chercher la femme qui vous laisse pour ne pas trouver la beauté qui vous hait, je vous demande, seigneur Lorenzo, de réfléchir à la satisfaction que je peux vous donner de l'offense que je ne vous ai point faite, car je n'eus jamais l'intention de vous la faire, et ensuite de me donner licence de tenir ma première parole, et d'épouser la paysanne qui déjà se trouve en cette maison. » A mesure que le duc parlait, le visage de Lorenzo passait par mille couleurs, et le jeune homme ne tenait pas sur sa chaise, clair indice que la colère prenait possession de tous ses sens. Don Juan et Don Antonio éprouvaient les mêmes sentiments, et se proposèrent d'empêcher le duc d'exécuter son dessein, dussent-ils lui ôter la vie. Mais le duc lisant sur leurs visages l'intention qu'ils avaient à son égard, continua : « Apaisez-vous, seigneur Lorenzo, car avant de me répondre, je veux que la beauté de ma future épouse vous convainque et vous oblige à m'accorder ce que je vous demandai : cette beauté est telle, qu'elle excuserait les pires folies ! » Sur ce, le duc se leva et se dirigea vers la pièce où se trouvait Cornélie avec ses plus riches parures, avec tous les bijoux qu'avait son enfant, et beaucoup d'autres encore. Quand le duc eut le dos tourné, Don Juan se dressa et, les deux mains posées sur les bras de la chaise où était assis Lorenzo, dit à l'oreille de celui-ci : « Par Saint-Jacques de Galice, seigneur Lorenzo, et par ma foi de chrétien et de chevalier, je vous jure que je me ferais plutôt mahométan que de laisser le duc agir comme il l'entend, et qu'ici, ici-même, il perdra la vie de mes propres mains, ou il tiendra la parole donnée à votre sœur Cornélie, ou au moins il nous laissera le temps de la chercher. Et il ne se mariera pas avant qu'on ne sache, de façon certaine, qu'elle est morte. — Je suis du même avis répondit

Lorenzo. — Comme aussi, sans doute, mon camarade Antonio, répliqua Don Juan. A ce moment, Cornélie s'avança entre le curé et le duc qui la conduisait par la main, suivie de sa femme de chambre Sulpice, que le duc avait envoyé chercher à Ferrare, et des deux gouvernantes, celle du bébé et celle des gentilshommes. Lorsque Lorenzo vit sa sœur et qu'il l'eut enfin reconnue, car tout d'abord l'apparente impossibilité d'une telle aventure l'empêchait de se rendre à l'évidence, il trébucha et alla se jeter aux pieds du duc qui le releva et le poussa dans les bras de sa sœur : je veux dire que sa sœur l'embrassa avec les marques de la plus vive allégresse. Don Juan et Don Antonio dirent au duc qu'il leur avait fait la plus fine et savoureuse plaisanterie du monde. Le duc prit l'enfant que portait Sulpice et le donnant à Lorenzo lui dit : « Recevez, monsieur mon frère, votre neveu et mon fils, et voyez si vous m'accordez d'épouser cette paysanne, la première à qui j'aie donné promesse de mariage. »

[Tout le monde est dans la joie. Le curé célèbre les épousailles que l'on tient secrètes jusqu'au passage « à une vie meilleure » de la respectable mère du duc. Quant aux Espagnols, comblés de présents par le duc et la duchesse, ils retournent en Espagne où ils épousent de nobles héritières, et d'où ils continuent à échanger correspondance avec leurs illustres amis de Ferrare.]

XI

Le Mariage qui trompe.

(*EL CASAMIENTO ENGAÑOSO*).

LA DÉTRESSE DE CAMPUZANO.

De l'Hôpital de la Résurrection, à Valladolid, hors de la porte du Campo[1], sortait un soldat qui par son épée lui servant de bâton, par la maigreur de ses jambes et

1. Une des quatre portes de la muraille qui donnaient accès à la ville.

le teint jaune de son visage, montrait bien clairement que, quoique le temps ne fût pas très chaud, il avait dû suer en vingt jours toute l'humeur que peut-être il avait acquise en une heure. Il allait à petits pas, vacillant comme un convalescent. En entrant par la porte de la ville, il vit venir vers lui l'un de ses amis qu'il n'avait pas vu depuis plus de six mois, lequel se signa comme pour chasser quelque mauvais rêve, et, s'approchant de lui, s'écria : « Qu'est-ce à dire, monsieur l'alférez[1] Campuzano? Est-il possible que vous soyez ici? Aussi vrai que je suis moi, je vous croyais en Flandres, mettant votre pique en tierce, mais non ici, traînant l'épée! Quel teint! Quelle maigreur est la vôtre! » A quoi Campuzano répondit : « Quant à savoir si je suis ou non ici, monsieur le licencié Peralta, le seul fait de m'y voir vous donne la réponse. Pour le reste, je n'ai rien à dire, si ce n'est que je sors de cet hôpital où j'ai sué quatorze charges de bubes dont m'a gratifié une femme que j'eus la malencontreuse idée de choisir pour mienne. — Ainsi, vous vous êtes marié? répliqua Peralta. — Oui, monsieur, répondit Campuzano. — Sans doute par amours[2], dit Peralta, car de tels mariages apportent avec eux toute préparée la saisie du repentir. — Je ne saurais vous dire si ce fut par amours, repartit l'alférez, bien que je puisse affirmer que ce fut par douleurs : car de mon mariage ou plutôt marronnage[3], j'ai gagné tant de douleurs pour mon corps et pour mon âme, que celles du corps, pour m'en soulager, me coûtent quarante sueurs, et que celles de l'âme ne peuvent, par aucun remède, être ne fût-ce qu'allégées. Mais pardonnez-moi, si je ne suis pas en état de soutenir une longue conversation dans la rue : plus commodément, un autre jour, je vous raconterai mon histoire qui est bien la plus inouïe et étrange que vous aurez entendue

1. *Alférez* = enseigne, porte-étendard.

2. Dans le sens de folies juvéniles, coup de tête, mouvement irréfléchi.

3. Le texte contient un calembour sur *casamiento* (mariage) et *cansamiento* (fatigue, ennuis).

en toute votre vie. — Que non pas! dit le licencié, vous allez venir avec moi à mon logis [1], et nous y ferons pénitence ensemble, car le pot-au-feu convient au malade, et bien qu'il soit préparé pour deux, mon domestique y ajoutera un pâté [2], et si la convalescence le permet, quelques longes de jambon de Rute [3] serviront d'entrée, et surtout la bonne volonté que j'ai en vous faisant mon offre, non seulement pour cette fois-ci, mais pour toutes celles que vous voudrez. » Campuzano l'en remercia, accepta le festin et les invitations. Ils allèrent à Saint-Laurent, entendirent la messe. Peralta conduisit l'alférez à son logis, lui donna ce qu'il lui avait promis, lui renouvela ses offres, et lui demanda, dès qu'ils eurent mangé, de lui raconter les événements singuliers dont il lui avait parlé. Campuzano ne se fit pas prier, et commença dans ces termes :

« Vous devez vous rappeler, monsieur le licencié Peralta, mon ancienne camaraderie, en cette ville, avec le capitaine Pedro de Herrera, qui est actuellement en Flandres? — Je m'en souviens, répondit Peralta. — Eh bien, un jour, continua Campuzano, nous venions de déjeûner en cette auberge de la Solana [4] où nous vivions, quand deux femmes de noble apparence firent leur entrée suivies de deux domestiques : l'une se mit à parler avec le capitaine debout, près de la fenêtre; l'autre s'assit sur une chaise à côté de moi, la mante baissée jusqu'au menton [5], sans que le visage laissât voir plus que ce que permettait la transparence du tissu. Et bien que, par courtoisie, je la suppliai de me faire la grâce de se découvrir, je n'en pus venir à bout,

1. *Posada* a ici le sens de *Morada*, dit M. de Amezúa y Mayo dans son édition critique.

2. Interprétation de M. Amezúa y Mayo, *op. cit.*

3. *Rute*, sur le Génil, dans la sierra de Priego (Andalousie).

4. La *posada de la Solana*, située à l'est de Valladolid, non loin de la Chancellerie, correspondait à l'actuelle *calle del Marqués del Duero*.

5. Malgré les ordonnances de Madrid de 1586 et 1588 défendant aux femmes d'être voilées.

ce qui alluma davantage mon désir de la voir. Pour l'accroître sans doute encore, soit par calcul, soit par hasard, la dame sortit une blanche main ornée de fort belles bagues. J'étais alors des plus élégants, avec cette grande chaîne que vous avez dû me connaître, mon chapeau à plumes et cordon de soie, l'habit de couleurs[1] comme il est de droit pour un soldat, et d'une telle prestance aux yeux de ma folie que je me croyais irrésistible : aussi bien je la priai de se découvrir. A quoi elle me répondit : « Ne soyez pas importun, j'ai « ma maison, ordonnez à un page de me suivre, car bien « que je sois plus honnête que ma réponse ne peut vous « le donner à croire, cependant afin de voir si votre « esprit répond à votre mise, je serai heureuse que vous « me voyiez plus à loisir ». Je lui baisai les mains pour la grande faveur qu'elle me faisait et en récompense de laquelle je lui promis des monts d'or. Le capitaine acheva sa conversation. Elles s'en furent. Un mien domestique les suivit. Le capitaine me dit que ce que lui voulait la dame était qu'il portât de sa part en Flandres quelques lettres à un autre capitaine qu'elle disait être son cousin, mais qui en réalité, à ce qu'il savait, n'était que son galant. Pour moi, je demeurai enflammé par les mains de neige que j'avais vues, et perdu d'amour pour ce visage que je désirais voir. Aussi, le lendemain, guidé par mon domestique, il me fut donné libre entrée. »

[Il trouve une jolie femme d'environ trente ans appelée Stéphanie, qui le reçoit aimablement. Notre amoureux se fait pressant, mais tout se borne à un échange de propos galants, ainsi que pendant les quatre autres visites que Campuzano fait à sa dame. Mais enfin, mise en demeure, celle-ci avoue chercher un mari, et avoir une petite fortune avec infiniment de qualités. Campuzano, séduit, propose sur-le-champ sa candidature. Elle est agréée. Le mariage se fait, et les époux s'installent

1. Depuis la fin du XVIe siècle, l'habit civil avait perdu les brillantes couleurs du temps de Charles-Quint, et apparaissait uniformément noir. Le costume des militaires, seul, avait conservé la tradition. Voyez Amezúa y Mayo, *op. cit.*

dans la maison de la dame d'où les délogent, un beau matin, les véritables propriétaires.... Car Stéphanie, en réalité, n'a « ni maison, ni bien, ni autre vêtement que celui qu'elle porte », mais elle gardait ce logis en l'absence des maîtres dont elle avait su gagner la confiance. Campuzano se roidit contre le désespoir et, pour se réconforter, va prier à Saint-Laurent. Au retour, il veut reprendre, ne serait-ce que la malle de ses hardes qu'il apporta en se mariant, mais il la trouve vide comme une tombe ouverte. Pour comble de malheur, à quelque temps de là, il se découvre l'alopécie qui le force à entrer à l'hôpital. Il y oublie ses malheurs en entendant causer les deux chiens dont il est question dans la nouvelle suivante.]

XII

Le Colloque des Chiens.

(Novela y coloquio que pasó entre Cipión y Berganza, perros del hospital de la Resurrección que está en la ciudad de Valladolid, fuera de la puerta del Campo, á quien comúnmente llaman los perros de Mahudes.)

[Deux chiens de garde à l'hôpital de la Résurrection de Valladolid dialoguent, entendus par l'alférez Campuzano, pendant deux nuits consécutives : Berganza dans la première, et Scipion dans la seconde. Mais, en dépit de la promesse faite dans la nouvelle du *Mariage qui trompe*, nous ne possédons pas la réponse de Scipion.

Berganza est né à l'abattoir de Séville.]

1. — L'ABATTOIR DE SÉVILLE.

Que te dirais-je, Scipion mon frère, de ce que j'ai vu dans cet abattoir et des choses exorbitantes qui s'y passent? Sache d'abord que tous ceux qui y travaillent, du plus petit au plus grand, sont gens à conscience large, sans âme, sans crainte du roi ni de sa justice, et vivant pour la plupart en marge du mariage. Ce sont des oiseaux de proie carnassiers, se nourrissant, eux et leurs amies, de ce qu'ils volent. Chaque matin des jours de viande, avant l'aube, se réunissent à l'abattoir une grande quantité de filles et de gars, tous avec des sacs qui, venus vides, repartent pleins de morceaux de

viande, et les filles avec les filets [1] et les lombes presque entiers. Il n'est point de bête tuée dont ces gens ne prélèvent la dîme et les prémices dans la partie la plus savoureuse et la mieux parée; et comme à Séville il n'y a point de fournisseur municipal de la viande, chacun peut apporter la bête qu'il veut, et celle que l'on tue d'abord est taxée de la première ou de la dernière qualité. De cette façon, il y a toujours grande abondance de chair. Les maîtres se recommandent à ces bonnes gens dont j'ai parlé, non pour n'en être pas volés (car cela est impossible), mais pour qu'elles se modèrent dans les coupes et subtilisations qu'elles opèrent dans les bêtes mortes, qu'elles émondent et taillent comme si c'étaient des saules ou des treilles. Mais rien ne me surprenait tant et ne me paraissait pire que de voir que ces bouchers vous tuent avec la même facilité un homme qu'une vache; en un clin d'œil et en un tour de main, ils plongent un coutelas à manche jaune dans la bedaine d'une personne comme s'ils saignaient un taureau. C'est miracle si un jour passe sans rixes ni blessures, et, parfois, sans meurtres. Tous se piquent d'être vaillants et même ont leur grain de rufiénisme, nul ne manque d'avoir son ange gardien [2] sur la place de Saint-François, qu'il achète avec des lombes et des langues de bœuf. Finalement, j'ai ouï-dire d'un homme avisé que le roi avait trois choses à gagner à Séville : la rue de la Caza, la Costanilla [3] et l'Abattoir.

[Il en échappe un jour et devient chien de bergers, non plus de ces pâtres charmants que Cervantès nous fit connaître dans

1. Bien qu'il ne s'agisse pas de *filets* de viande dans le texte, mais d'une autre partie de l'animal de boucherie, nous traduisons ainsi pour nous rapprocher du jeu de mots : *las criadas con criadillas.*

2. Sans doute quelque alguazil du genre de ceux dont l'auteur nous dira l'intégrité très particulière.

3. Il y avait la *Caza Grande* et la *Caza Chica*, deux rues grouillantes qui se succédaient entre *Confiterias* et la *plaza de San Isidro*. — La *Costanilla* était une petite place montante près de l'église de San Isidro.

sa *Galathée*, mais de *vrais* bergers que l'auteur maintenant nous peint de son pinceau réaliste, et qui sont plus voleurs que les loups. Berganza, outré, s'enfuit à Séville où il sert un riche marchand, puis un alguazil.]

2. — CE QUE VALENT LES ALGUAZILS.

Un jour mon maître attaqua à lui seul, à la porte de Jérez, six fameux rufiens, sans que je le puisse aider en rien, car je portais une muselière qu'il ne m'ôtait que la nuit. Je fus émerveillé de son audace, de sa vigueur, de sa hardiesse : il entrait et sortait à travers les six épées des bravaches comme si elles fussent baguettes d'osier. C'était un étonnement que de voir ses estocades, ses ripostes et parades, l'œil au guet pour n'être pas tourné. Finalement, il resta pour moi et pour tous ceux qui virent ou surent la querelle comme un nouveau Rodomont [1], ayant porté ses ennemis de la porte de Jérez [2] jusqu'aux marbres du collège de Maître Rodrigue [3], c'est-à-dire à plus de cent pas. Il les y enferma, et revint prendre les trophées de la bataille, qui furent trois fourreaux d'épée qu'il alla montrer à l'Assistant, lequel, si je m'en souviens bien, était alors le licencié Sarmiento de Valladares, fameux par la destruction de la Saussaie [4]. On se montrait mon maître du doigt dans les rues où il passait, comme pour dire : « C'est celui-là le vaillant qui a osé seul lutter avec la

1. Impie et audacieux paladin du *Roland Furieux* de l'Arioste, qui, entre autres exploits, met le feu à Paris (XVI, 85 et suiv.).

2. Entre la porte de la *Carne* et la *Tour de l'Or*, contre *San Telmo*. Elle a disparu pendant la Révolution.

3. A la porte de Jérez, entre les murs de l'Alcazar et l'enceinte de la ville, s'élevait le collège Majeur de Santa Maria de Jesús, Université de Séville fondée par Rodrigo Fernández de Santaella, d'où ce nom de *Collège de Maître Rodrigue*.

4. Cette Saussaie, sise dans la « serranía » de Ronda et sur la route de Gibraltar, était un repaire de soldats révoltés sous le commandement d'un chef hardi, Antonio de Luna. La *destruction* dont parle ironiquement Cervantès ne fut en réalité qu'une amnistie royale.

fleur des bravaches d'Andalousie. » A se promener dans la ville pour se laisser voir, mon maître employa le reste de la journée; et la nuit nous trouva à Triana, dans une rue adjacente à la poudrière. Et mon maître ayant ouvert l'œil, comme on dit dans le monde des filous, pour être bien certain de n'être pas vu, entra dans une maison, moi derrière lui, où nous découvrîmes dans une cour tous les vauriens de la querelle, sans capes ni épées, et déboutonnés. L'un d'eux, qui devait être l'hôte, avait dans une main une grande jarre de vin, et dans l'autre une grande coupe de taverne qu'il remplissait jusqu'aux bords de vin généreux et écumant et offrait à toute la compagnie. A peine eurent-ils aperçu mon maître qu'ils allèrent à lui les bras ouverts, et tous l'invitèrent, et il leur fit raison à tous, comme il l'eût faite à d'autres s'il y avait eu quelque intérêt, car il était de caractère affable et répugnait à fâcher quelqu'un pour des vétilles.

Vouloir te narrer maintenant la vie qu'on mena dans cette maison, le dîner qu'on y absorba, les batailles que l'on raconta, les vols que l'on narra, les dames qu'ils se vantèrent de connaître et celles qu'ils dédaignèrent, les louanges qu'ils se donnèrent les uns aux autres, les bravaches absents que l'on nomma, le talent d'escrimeurs dont ils firent preuve en se levant au milieu du repas pour mettre en pratique les feintes qu'ils imaginaient et exécutaient avec les mains, l'exquis vocabulaire dont ils usaient, et enfin l'aspect de l'hôte qu'ils respectaient tous comme leur maître et seigneur, serait me mettre en un labyrinthe dont il ne me serait pas possible de sortir quand je voudrais. Finalement, j'en vins à entendre avec certitude que le maître de la maison, qu'ils appelaient Monipodio, était recéleur de larrons et auxiliaire [1] de rufiens, et que la grande querelle de mon maître avait été d'abord concertée avec eux, avec les circonstances de la retraite et de l'abandon

1. *Pala* dans le texte = argot : celui qui occupe l'attention de quelqu'un pendant qu'on le vole.

des fourreaux d'épées que mon maître paya au comptant ainsi que le dîner, au prix qu'indiqua Monipodio; dîner qui s'acheva presque au point du jour dans la satisfaction générale.

[Berganza quitte l'alguazil pour des soldats, pour une affreuse sorcière, pour des gitanes qu'il juge de parfaits voleurs, pour un de ces Morisques qui sont la « vermine » de l'Espagne, enfin pour un poète dont il nous dit la misère.]

3. — LA CONDITION DU POÈTE.

Le poète, après avoir écrit quelques strophes de sa magnifique comédie, sortit de sa poche avec beaucoup de calme et de lenteur quelques croûtons de pain, et environ vingt grains de passerilles, car je crois bien les avoir comptées, et même je doute qu'il y en eût autant, car certaines miettes de pain qui les accompagnaient faisaient masse avec elles. Il souffla dessus, fit partir les miettes, et une à une mangea les passerilles avec la grappe elle-même, car je ne lui en vis jeter aucune, les aidant avec les croûtons qui, violacés par leur mélange avec la bourre du fond de sa poche, paraissaient moisis, et étaient si durs que, bien qu'il essayât de les attendrir en les promenant maintes fois dans sa bouche, il ne put avoir raison de leur fermeté. Ce qui tourna à mon profit, car il me les jeta en disant : « To, to, prends, et que cela te fasse du bien! » Voyez! dis-je à part moi, quel nectar ou quelle ambroisie me donne ce poète! C'est là sans doute ce dont se nourrissent les dieux et son Apollon, là-haut, dans le ciel! Enfin, pour la plupart, les poètes sont fort misérables[1], mais plus grande encore était ma misère puisqu'elle m'obligea à manger ce qu'il rejetait. Tant que dura la composition de sa comédie, il ne laissa pas de venir au jardin, et les croûtons ne me manquèrent point, car il les partageait fort libéralement avec moi. Après quoi nous

1. Cette page est une autobiographie exagérée.

allions à la noria où moi à plat ventre et lui avec un godet, satisfaisions notre soif comme des monarques.

[Berganza se mêle ensuite à des comédiens qu'il abandonne après avoir été blessé à l'un de leurs spectacles. Il rencontre alors Scipion, le chien du quêteur de cet hôpital où il entre à son tour, et où il observe un mathématicien, un alchimiste et l'un de ces fous qui offrent à l'État de beaux projets dont l'adoption doit lui procurer d'immenses ressources.

Avec le jour, la conversation des chiens s'achève. Elle reprendra la nuit suivante. Et Scipion a la parole.]

I

L'INGÉNIEUX HIDALGO DON QUICHOTTE DE LA MANCHE

Première Partie.

1. — PORTRAIT DE DON QUICHOTTE.
(Chapitre I).

En un bourg de la Manche [1] dont je ne veux pas me rappeler le nom, vivait, il n'y a pas longtemps, un de ces hidalgos qui ont leur lance au râtelier, une targe antique, une maigre rosse et un lévrier courant. Un pot-au-feu d'un peu plus de bœuf que de mouton, un saupiquet presque tous les soirs, des œufs au jambon [2] le samedi, des lentilles le vendredi, quelque pigeonneau par surcroît le dimanche, consommaient les trois quarts de son bien. Le reste était dépensé en habit de drap fin, chausses de velours pour les fêtes, avec pantoufles [3] de même étoffe, et dans la semaine il tenait à honneur

1. *La Manche* = ancienne région d'Espagne, comprise aujourd'hui dans la province de Ciudad-Real (Nouvelle-Castille).

2. Tel est le résultat de l'enquête menée à propos de l'expression *duelos y quebrantos* qui intrigua longtemps les commentateurs et se trouve expliquée par ces vers, de la *Mojiganga del Pésame*, attribuée à Calderón : *Huevos y torreznos bastan — que son duelos y quebrantos.*

3. Les pantoufles se mettaient sur les souliers, comme les sabots d'aujourd'hui.

de mettre son drap laineux le plus fin. Il avait en son logis une gouvernante qui dépassait la quarantaine, une nièce qui n'avait pas vingt ans, et un garçon qui servait à la fois pour les champs et la maison, et sellait la rosse comme il prenait la serpe. L'âge de notre hidalgo frisait la cinquantaine. Il était de complexion robuste, sec, maigre de visage, fort matinal et grand ami de la chasse. On prétend qu'il avait le surnom de Quijada ou de Quesada, car là-dessus diffèrent un peu les auteurs qui écrivent à ce sujet, bien que par de vraisemblables conjectures on laisse entendre qu'il s'appelait Quejana. Mais cela importe peu à notre histoire : il suffit que dans la narration que l'on en fait, on ne s'écarte pas d'un point de la vérité.

Sachez donc que le susdit hidalgo, à ses moments de loisir (qui étaient les plus fréquents de l'année) se consacrait à la lecture des livres de chevalerie avec tant de goût et de plaisir qu'il oublia quasi de tout point l'exercice de la chasse et même l'administration de son bien; et sa passion, sa folie atteignirent un tel degré qu'il vendit mainte fanègue de terre de semailles pour acheter des livres de chevalerie, et ainsi emporta chez lui tous ceux qu'il put se procurer.

[Il finit par croire à la réalité de toutes ces fictions et décide de se faire chevalier errant. Il arrange de vieilles armes qui avaient appartenu à ses bisaïeux, baptise sa rosse du nom de *Rossinante*, et enfin choisit une « dame de ses pensées », une paysanne agréable d'un village voisin, qu'il nomme *Dulcinée du Toboso*.]

2. — LA PREMIÈRE SORTIE DE DON QUICHOTTE.

(Chapitre II.)

Ces préparatifs étant faits, il ne voulut pas attendre plus longtemps pour réaliser sa pensée, pressé par la considération du préjudice que son retard causait au monde, si nombreux étaient les affronts à venger, les torts à redresser, les injustices à corriger, les abus à supprimer, les dettes à satisfaire. Et ainsi, sans faire

part à quiconque de son intention, et sans que personne ne le vît, un matin, avant le jour, qui était un des plus chauds du mois de juillet, il s'arma de toutes ses armes, monta sur Rossinante, ayant sur sa tête posé sa salade mal composée; il embrassa sa targe, prit sa lance et par la porte secrète d'une cour, il sortit dans la campagne extrêmement satisfait et joyeux de voir la facilité avec laquelle il débutait en son entreprise.

[Il songe soudain qu'il n'est pas armé chevalier, et que, dans ces conditions, il ne pourrait se mesurer avec aucun paladin. Il se propose donc de faire réparer cet oubli par le premier chevalier qu'il rencontrera. Et tranquillisé, il poursuit son chemin. Après avoir erré tout le jour, sa rosse et lui, morts de fatigue et de faim, arrivent à la nuit dans une auberge que Don Quichotte prend pour un château.]

3. — DON QUICHOTTE EST ARMÉ CHEVALIER.

(Chapitre III.)

Don Quichotte se disposa à faire la veillée des armes dans une grande cour située sur l'un des côtés de l'auberge. Il ramassa toutes ses armes et les mit sur une auge placée contre un puits. Embrassant sa targe, il saisit sa lance, et, avec une noble contenance, commença de se promener devant l'auge, cependant que la nuit commençait de tomber.

L'aubergiste conta à ses gens la folie de son hôte, la veillée des armes et l'armature de chevalerie qu'il espérait. Ils s'étonnèrent d'un genre de folie aussi étrange et s'en furent le regarder de loin. Ils virent qu'avec un calme maintien, tantôt il se promenait, tantôt appuyé sur sa lance, il fixait les yeux sur ses armes sans les en détourner pendant un long moment. La nuit avait achevé de tomber, mais accompagnée d'un tel clair de lune, qu'elle pouvait rivaliser avec celui[1] qui le lui prêtait, de sorte que tout ce que faisait le nouveau cheva-

1. Le soleil.

lier était bien vu de tous. Sur ce, l'un des muletiers de l'auberge eut l'idée d'aller donner de l'eau à ses mules, et il lui fallut ôter les armes de Don Quichotte qui étaient sur l'auge. Le voyant venir, Don Quichotte lui dit à voix haute :

« O toi, qui que tu sois, chevalier téméraire, qui viens toucher les armes du plus valeureux errant qui ceignit jamais l'épée! Vois ce que tu fais, et ne les touche point, si tu ne veux perdre la vie en échange de ton audace. »

Le muletier ne se soucia pas de ces propos (et il eût mieux valu qu'il s'en souciât, par simple précaution), mais assemblant les courroies, il les jeta loin de lui. Ce qu'ayant vu, Don Quichotte leva les yeux au ciel et, la pensée tournée (à ce qu'il parut) vers sa dame Dulcinée, s'écria :

« Secourez-moi, ô madame, en ce premier affront qui atteint le cœur de votre vassal : que ne me faillent point en ce premier péril, votre faveur et votre protection. »

En disant ces paroles et d'autres semblables, il lâcha la targe, leva la lance à deux mains et en donna un si grand coup au muletier qu'il l'abattit sur le sol, si mal en point, qu'à recommencer d'un second, le pauvre n'aurait eu que faire d'un guérisseur. Cela fait, il recueillit ses armes et se remit à se promener avec la même sérénité qu'auparavant.

[En sortant de l'auberge, Don Quichotte veut revenir chez lui pour prendre de l'argent et des chemises ainsi que l'aubergiste l'en avait persuadé.]

4. — DON QUICHOTTE ET LES MARCHANDS DE TOLÈDE.

(Chapitre IV.)

Ayant cheminé environ deux milles, Don Quichotte découvrit une grande foule de gens, qui, ainsi qu'on le sut ensuite, étaient des marchands tolédans qui allaient acheter de la soie à Murcie. Ils étaient six, portant

leurs parasols, avec quatre domestiques à cheval et trois garçons de mules à pied. A peine Don Quichotte les eut-il aperçus qu'il s'imagina être en une nouvelle aventure; et pour imiter en tout ce qui lui semblait possible les pas d'armes qu'il avait lus dans ses livres, il lui parut que venait ici comme en un moule un pas d'armes qu'il pensait faire. Aussi bien, avec une fière attitude et bravoure, il s'affermit bien dans les étriers, serra sa lance, approcha sa targe de son sein, et, placé au milieu du chemin, attendit l'arrivée de ces chevaliers errants, car il les tenait et jugeait pour tels. Et quand ils arrivèrent à distance d'être vus et entendus, Don Quichotte éleva la voix et, avec une mine altière, leur dit :

« Que tout le monde s'arrête, si tout le monde ne confesse point qu'il n'y a dans le monde entier de jeune fille plus belle que l'Impératrice de la Manche, la sans pareille Dulcinée du Toboso. »

Au ton de ce discours, les marchands s'arrêtèrent, virent l'étrange figure de celui qui le tenait, et tant par l'une que par l'autre comprirent la folie de leur propriétaire. Mais ils voulurent voir sans se presser où aboutirait cette confession qu'on leur demandait, et l'un deux qui était assez plaisant et fort spirituel, lui dit :

— « Seigneur chevalier, nous ne connaissons point cette bonne dame dont vous parlez. Montrez-nous la : si elle est d'une aussi grande beauté que vous le signifiez, de bonne grâce et sans aucune contrainte nous confesserons la vérité qui, de votre part, nous est demandée.

— Si je vous la montrais, répliqua Don Quichotte, quel mérite auriez-vous à confesser une vérité aussi notoire? L'important est que sans la voir vous le deviez croire, confesser, affirmer, jurer et défendre. Sinon, avec moi vous êtes en bataille, gens monstrueux et superbes. Soit que vous veniez un à un, comme le prescrit l'ordre de chevalerie, soit tous ensemble, comme il est coutume et male usance de ceux de votre engeance, ici je vous attends, confiant en mon bon droit.

— Seigneur chevalier, répartit le marchand, je supplie votre grâce au nom de tous ces princes qui sont ici, qu'afin que nous ne chargions pas nos consciences en confessant une chose que nous n'avons jamais vue ni entendue et qui est en outre si préjudiciable aux impératrices et reines de l'Alcarria et de l'Estramadure, elle daigne nous montrer quelque portrait de cette dame, fût-il de la taille d'un grain de blé; car par le fil on dévidera l'écheveau, et nous aurons ainsi toute satisfaction et certitude, et vous serez content de vous-même et de nous. Au reste, je crois que nous sommes déjà tellement de votre avis, qu'alors même que le portrait nous montrerait qu'elle est borgne, et que de l'autre œil il coule du vermillon et de la pierre de soufre, néanmoins, pour complaire à votre grâce, nous dirons en sa faveur tout ce qu'elle voudra.

— Ce que vous dites ne lui coule pas, infâme canaille, répondit Don Quichotte enflammé de colère; ne lui coule pas, je le répète, mais elle n'exhale que de l'ambre et de la civette entre cotons; et elle n'est ni borgne ni bossue, mais plus droite qu'un fuseau de Guadarrama[1]. Mais vous paierez le grand blasphème que vous avez dit contre une beauté pareille à celle de ma dame! »

[Ce que disant il se jette, la lance basse, sur le blasphémateur. Mais Rossinante trébuche et son maître va rouler par terre où un muletier des marchands le rosse d'importance. Don Quichotte ne peut se relever, tellement l'autre l'a mis en piteux état. Et cependant ses bourreaux s'éloignent, le laissant sur le sol, inerte et brisé. Heureusement, un laboureur, son voisin, passe par là, le recueille charitablement et le ramène à son logis, où on le panse et le couche. Pendant qu'il dort, le curé et le barbier se livrent, dans la bibliothèque de l'hidalgo, au scrutin de ces livres néfastes qui ont tourné la tête au pauvre Quejana. Et de la plupart, on fait un bûcher.

Après quinze jours de calme convalescence, Don Quichotte

1. Avec les hêtres de la sierra Guadarrama on fabriquait les fuseaux qu'on allait vendre ensuite à Madrid. D'où cette expression populaire.

est repris de sa folie. Il engage secrètement pour écuyer un brave homme de laboureur, son voisin, nommé Sancho Panza qui, ébloui par les promesses de l'hidalgo, se décide à laisser femme et enfants, et à suivre Don Quichotte. Tous deux, sans être vus, et la nuit, sortent du village, l'hidalgo sur Rossinante et Sancho sur un âne, et cheminent jusqu'au point du jour.]

5. — L'AVENTURE DES MOULINS À VENT.

(Chapitre VIII.)

Sur ce ils découvrirent trente ou quarante moulins à vent qui se trouvent dans la campagne (de Montiel), et dès que Don Quichotte les eut vus, il dit à son écuyer :

« La fortune mène nos affaires mieux que nous n'aurions pu le désirer. Car, regarde là-bas, ami Sancho Panza, où l'on découvre trente ou un peu plus de trente géants démesurés auxquels je pense livrer bataille et à tous ôter la vie. Avec leurs dépouilles nous commencerons à nous enrichir. C'est de bonne guerre, et c'est grandement servir Dieu que d'arracher une aussi mauvaise semence de dessus la face de la terre.

— Quels géants? dit Sancho Panza.

— Ceux que tu vois là-bas, répondit son maître, aux longs bras, car ils les ont parfois de quasi deux lieues.

— Que votre grâce considère, repartit Sancho, que ceux qui paraissent là-bas ne sont point des géants mais des moulins à vent, et ce qui en eux ressemble à des bras sont des ailes qui, tournant sous le vent, font marcher la pierre du moulin.

— On voit bien, répondit Don Quichotte, que tu n'es pas versé en matière d'aventures : ce sont des géants; et si tu as peur, ôte-toi de là et mets-toi en prière tandis que je vais entrer avec eux en féroce et inégale bataille. »

Ce disant, il donna de l'éperon à son cheval Rossinante, sans se soucier des cris de Sancho l'avertissant que, sans aucun doute, c'étaient des moulins à vent et non des géants qu'il allait attaquer. Mais il était si per-

suadé du contraire qu'il n'écoutait pas les cris de son écuyer, ni ne se rendait compte, bien qu'il en fût déjà près, de ce qu'ils étaient. Au contraire, il allait disant à voix haute :

« Ne fuyez pas, couardes et viles créatures; car celui qui vous attaque est un seul chevalier. »

Sur ces entrefaites, un peu de vent s'éleva, et les grandes ailes commencèrent à se mouvoir, ce qu'ayant vu, Don Quichotte s'écria :

« Alors même que vous agiteriez plus de bras que ceux du géant Briarée [1], vous allez me le payer. »

Après quoi s'étant recommandé de tout cœur à sa dame Dulcinée, lui demandant secours en un tel péril, bien couvert de sa rondache, la lance en arrêt, il se précipita au grand galop de Rossinante et fonça sur le premier moulin qui était devant lui. Mais, en lui donnant un coup de lance dans l'aile, celle-ci tourna sous le vent avec une telle furie qu'elle mit la lance en morceaux, emportant derrière soi cheval et chevalier, et Don Quichotte alla rouler, fort maltraité, dans le champ. Sancho Panza se hâta de le secourir, de toute la vitesse de son âne, et en arrivant trouva qu'il ne pouvait bouger : si rude fut le choc qu'il reçut avec Rossinante.

« Dieu me protège! s'écria Sancho. N'avais-je pas dit à Votre Grâce de bien regarder ce qu'elle faisait, car ce n'étaient que moulins à vent, chose que seuls pouvaient ignorer ceux qui en auraient d'autres pareils dans la tête ?

— Tais-toi, ami Sancho, répondit Don Quichotte, car les choses de la guerre, plus que d'autres, sont sujettes à de continuelles variations; d'autant plus que je pense, et c'est la vérité, que ce savant Friston [2] qui m'a volé ma chambre et mes livres a changé ces géants en moulins, pour m'ôter la gloire de les vaincre : telle est l'ini-

1. Briarée, l'un des Titans qui luttèrent contre les dieux, avait, selon la fable, cent bras.

2, *Friston* est le nom du savant enchanteur que l'on suppose avoir écrit le livre de *Don Belianis de Grecia.*

mitié qu'il a contre moi; mais à la fin ses mauvaises ruses auront peu de pouvoir contre la bonté de mon épée.

— Dieu le fasse comme il peut! » répondit Sancho Panza.

Puis il aida son maître à se relever, et Don Quichotte remonta sur Rossinante à moitié échinée,

[Tous deux reprennent le chemin boisé de Puerto Lápice, sis à deux lieues de la ville d'Herencia, dans la Manche. Ils passent la nuit au milieu des arbres, Don Quichotte pensant à Dulcinée, et Sancho Panza à rien. Le jour venu ils se remettent en route. Ils croisent l'équipage d'une noble dame de Biscaye, précédé de deux bénédictins sur d'énormes mules. Don Quichotte se figure assister au rapt de quelque princesse, et pourfend toute la compagnie. Un écuyer de la dame, également Biscayen, et qui n'est pas d'humeur badine, veut se débarrasser de l'hidalgo. Mal lui en prend, car Don Quichotte le bat, le renverse, et ne lui fait grâce qu'à la condition qu'il ira au Toboso de sa part, se présenter à Dulcinée pour qu'elle fasse de lui ce qu'elle voudra. La dame de Biscaye en prend l'engagement au nom de son écuyer qui gît à terre dans l'incapacité de répondre. — Don Quichotte et Sancho continuent leur chemin, en causant de chevalerie. Don Quichotte renouvelle à Sancho les promesses magnifiques qu'il lui fit à l'origine, en particulier celle de lui donner une île à gouverner. A la nuit, ils atteignent de pauvres cabanes de chevriers où ils reçoivent le meilleur accueil. Après un frugal repas, Don Quichotte se lève, inspiré, tenant en main une poignée de glands qu'il considère avec une attention profonde, et il prend la parole au grand ébahissement de ses hôtes.]

6. — ÉVOCATION DE L'ÂGE D'OR[1].

(Chapitre XI.)

« Heureux âge et siècles heureux, auxquels les Anciens donnèrent le nom de *dorés*! Et ce n'est pas que l'or, tant estimé de notre âge de fer, était alors obtenu, dans cet âge bienheureux, sans aucune fatigue, mais que ceux qui vivaient à cette époque ignoraient ces

1. Cervantès place le même éloge, mais en vers, dans la bouche d'Aurélio, de *La Vie à Alger* (Jornada Segunda).

deux mots : le *Tien* et le *Mien*. Dans cet âge saint toutes les choses étaient communes. Nul n'avait besoin, pour obtenir sa subsistance ordinaire, de prendre d'autre peine que de lever la main et de la recueillir des chênes robustes, qui le conviaient généreusement à user de leurs fruits doux et mûrs. Les claires fontaines et les ruisseaux courants, en magnifique abondance, lui offraient des ondes savoureuses et transparentes. Dans les fentes des roches et dans le creux des arbres, formaient leur république les industrieuses et sages abeilles, livrant au premier qui passe, sans aucun intérêt, la fertile récolte de leur exquis labeur. Les vigoureux chênes-lièges rejetaient de soi, sans autre artifice que celui de leur courtoisie, leurs larges et légères écorces, dont on commença de couvrir les maisons, soutenues par des pieux rustiques, pour se défendre seulement contre les inclémences du ciel. Alors tout était paix, amitié, concorde. Le fer pesant de la courbe charrue n'avait pas encore osé ouvrir ni visiter les entrailles compatissantes de notre première mère; car elle, sans être forcée, offrait par tout son sein fécond et vaste ce qui pouvait rassasier, sustenter et délecter les fils qui la possédaient. C'est alors que les simples et belles pastourelles allaient de val en val, de colline en coteau, les cheveux dénoués et tressés, sans autres vêtements que les seuls nécessaires pour couvrir honnêtement ce que l'honnêteté requiert et a voulu toujours que l'on couvre. Leurs parures n'étaient point de celles dont on use à présent, et que rehaussent la pourpre de Tyr et la soie de mille façons martyrisée, mais de quelques feuilles vertes de bardane et de lierre entretissées, par quoi peut-être elles étaient aussi magnifiquement habillées que le sont aujourd'hui nos dames de la ville avec les rares et étranges inventions que la curiosité oisive leur a enseignées. Alors, les sentiments amoureux de l'âme revêtaient des formes simples, de la même manière qu'ils étaient conçus, sans la recherche de détours artificieux de paroles pour en exagérer le prix. La mauvaise foi, la duperie, ni la

malice ne se mêlaient à la vérité et la franchise. La justice s'en tenait à ses propres termes, sans que l'osent troubler ou offenser ceux de la faveur et de l'intérêt qui maintenant la poursuivent, la souillent et la dégradent tant. La loi du bon plaisir ne pesait pas encore sur l'entendement du juge, parce qu'alors il n'y avait pas à juger. Les jeunes filles et l'honnêteté allaient partout, comme je l'ai dit, de pair, sans crainte que la désinvolture d'autrui et ses lascives intentions leur portent atteinte, et leur perdition naissait de leur goût et de leur propre volonté. Mais dans nos détestables siècles, aucune d'elles n'est en sûreté, fût-elle cachée et enfermée dans un nouveau labyrinthe comme celui de la Crète [1]; car, par les fentes des portes ou par l'air qu'elles respirent, grâce au zèle de la maudite sollicitude, entre en elles l'amoureuse pestilence qui leur fait perdre toute réserve. C'est pour éloigner ce danger qu'avec le temps et par suite de la malice croissante, fut institué l'ordre des chevaliers errants, afin de défendre les jeunes filles, protéger les veuves, secourir les orphelins et les nécessiteux. De cet ordre j'en suis, ô frères chevriers, et je vous remercie du bon accueil que vous m'avez fait ainsi qu'à mon écuyer. Car bien que ce soit une loi naturelle que tous ceux qui vivent doivent favoriser les chevaliers errants, toutefois je remarque que sans connaître cette obligation vous m'avez accueilli et régalé : il est donc juste qu'avec toute la bonne volonté qui m'est possible, je vous sois reconnaissant de la vôtre. »

[Don Quichotte quitte les chevriers, et, après une autre désagréable aventure avec des muletiers de Yanguas (province de Ségovie) qui, pour une impertinence de Rossinante, rossent d'importance cheval et cavalier, parvient à une auberge qu'il prend encore pour un château.]

1. Allusion à l'ouvrage de Dédale entrepris sur l'ordre de Minos pour y enfermer le Minotaure.

7. — OÙ L'ON CONNAÎT MARITORNE.

(Chapitre XVI.)

L'aubergiste qui vit Don Quichotte en travers allongé sur l'âne de Sancho, demanda à ce dernier ce qu'avait son maître. Sancho lui répondit que ce n'était rien qu'une chute qu'il avait faite du haut d'un rocher et qu'il en avait eu les côtes un peu foulées. L'aubergiste avait une femme qui n'avait pas le caractère dont témoignent d'ordinaire celles de sa profession, car elle était naturellement charitable et compatissait aux malheurs de son prochain. Aussi accourut-elle aussitôt pour soigner Don Quichotte et ordonna à sa fille, non mariée, jeune et de fort bonne apparence, de l'aider à soigner son hôte. Dans l'auberge servait également une fille des Asturies, large de figure, à la nuque plate, au nez camard, borgne d'un œil et pas très saine de l'autre. Il est vrai que la tournure de son corps suppléait à ce qui manquait par ailleurs : elle ne mesurait pas sept empans des pieds à la tête, et le dos un peu voûté la faisait regarder vers le sol plus qu'elle ne l'aurait voulu. Cette belle fille, donc, aida sa jeune maîtresse, et toutes deux firent un fort mauvais lit à Don Quichotte dans une soupente qui montrait, par maint indice, avoir jadis et longtemps servi de pailler, et où logeait aussi un muletier dont le lit était dressé un peu plus loin que celui de notre Don Quichotte.

[Ce muletier sera l'occasion d'une grotesque rixe nocturne à laquelle participeront Don Quichotte, Sancho et Maritorne, et à laquelle viendra mettre terme un officier de justice. Don Quichotte, comme toujours, sort de la lutte fort mal en point. Mais il s'administre un de ces baumes dont il apprit le secret dans les livres de chevalerie. Guéri par ce remède, il quitte avec Sancho (victime lui aussi de mauvais plaisants qui l'ont berné dans une couverture) la malencontreuse auberge, et se remet en chemin. Mais la malchance le poursuit, car ayant pris un troupeau de moutons pour une armée de paladins, et en ayant fait carnage, il est à moitié assommé par les bergers. Pourtant cette leçon ne lui suffit pas, car, à peine relevé, il s'en

va pourfendre de pauvres ecclésiastiques qui, dans la nuit, accompagnent à Ségovie le corps d'un gentilhomme décédé à Baeza. Piteuse aventure qui lui vaut de la part de Sancho le surnom de *Chevalier de la Triste Figure*. Don Quichotte regrette de s'en être pris à des gens d'Église : dans l'obscurité, avec leurs petites lumières, on eût dit des fantômes. Il s'excuse auprès d'eux, puis se remet en marche et arrive dans une petite vallée où Sancho et lui peuvent enfin assouvir leur faim et leur soif. Après quoi ils cheminent à tâtons à travers la prairie.]

8. — IMPRESSIONS NOCTURNES.

(Chapitre xx.)

Ils n'avaient pas fait deux cents pas quand à leurs oreilles parvint un grand bruit comme d'une eau tombant de roches élevées. Ce bruit les réjouit fort; mais comme ils s'arrêtaient pour écouter vers où il résonnait, ils entendirent soudain un autre fracas qui troubla le plaisir qu'ils avaient de cette eau, surtout celui de Sancho qui de son naturel était peureux et non brave. Je dis qu'ils perçurent des coups frappés en cadence, avec un certain crissement de fers et de chaînes accompagné du fracas furieux de l'eau, qui eussent épouvanté tout autre cœur que celui de Don Quichotte. La nuit était obscure et ils réussirent à se mettre entre de hauts arbres, dont les feuilles, émues par le vent suave faisaient un bruit à la fois inquiétant et doux; de sorte que la solitude, le site, l'obscurité, le bruit de l'eau, avec la susurration des feuilles, tout causait une terreur, un effroi qui redoublèrent quand ils virent que ni les coups ne cessaient, ni le vent ne dormait, ni le matin n'arrivait, d'autant plus qu'ils ignoraient l'endroit où ils se trouvaient. Mais Don Quichotte, accompagné de son cœur intrépide, sauta sur Rossinante et, embrassant sa rondache, croisa sa lance et dit :

« Sancho mon ami, tu dois savoir que je naquis, par la volonté du ciel, en notre âge de fer pour y ressusciter celui de l'or ou *le doré* comme on l'appelle. Je suis celui pour lequel sont réservés les périls, les exploits, les faits

valeureux. Je suis, je le répète, celui qui ressuscitera ceux de la Table Ronde, les Douze Pairs de France, et les Neuf de la Renommée[1], qui plongera dans l'oubli les Platir, les Tablant, Olivant et Tirant, les Phébus et Bélianis avec toute la foule des fameux chevaliers errants du temps passé, en accomplissant dans celui où je me trouve des choses si grandes et extraordinaires et de tels faits d'armes, qu'ils obscurciront les plus brillants de ceux qu'ils firent. Tu notes bien, écuyer fidèle et loyal, les ténèbres de cette nuit, son étrange silence, la sourde et confuse rumeur de ces arbres, le bruit inquiétant de cette eau que nous recherchons, et qui semble se précipiter et jeter du haut des monts de la Lune[2], ainsi que cet incessant frappement qui nous blesse les oreilles. Ces choses, toutes réunies et chacune en soi, sont suffisantes pour inspirer de la crainte, de la terreur et de l'épouvante au cœur de Mars lui-même, et d'autant plus à celui qui n'est pas habitué à de pareils événements et aventures. Or, tout ce que je te dépeins est aiguillon, éveilleur de mon courage. Mon cœur éclate en ma poitrine, du désir qu'il a d'entreprendre cette aventure, si difficultueuse qu'elle apparaisse. Aussi bien, serre un peu les sangles de Rossinante et reste confié à Dieu! cependant que tu m'attendras ici trois jours, pas davantage, au bout desquels, si je ne reviens pas, tu pourras t'en retourner à notre village, et de là, pour me faire grâce et bonne œuvre, tu iras au Toboso où tu diras à mon incomparable dame Dulcinée que son chevalier, captif de son amour, est mort pour avoir entrepris des choses qui l'auraient rendu digne de pouvoir s'appeler « sien ».

1. Neuf héros de romans de chevalerie dont trois Juifs (Josué, David, Judas Macchabée), trois Gentils (Hector, Alexandre, César) et trois chrétiens (Arthur, Charlemagne et Godefroy de Bouillon).

2. Pellicer remarque que Don Quichotte fait allusion « au Nil qui naissait en la haute Éthiopie, dans le mont de la Lune, ainsi qu'on le croyait jadis, et se précipite avec fracas par deux cataractes ou cascades ».

[Lorsque Sancho entend les paroles de son maître, il commence à pleurer de la façon la plus attendrissante, et le supplie de ne pas le laisser seul en un lieu aussi abandonné des humains. Mais son maître reste inflexible. Alors l'écuyer, astucieusement, feint de sangler Rossinante et lui lie deux pieds sur quatre avec le licou de son âne. Puis il persuade Don Quichotte que le ciel a paralysé momentanément son cheval pour lui faire entendre qu'il ne devait pas partir seul. Le chevalier se résigne à attendre l'aube, mais il reste en selle, et Sancho, que la peur empêche de s'écarter de lui, est prié de narrer un conte populaire.

Avec le jour, enfin, les deux aventuriers découvrent le secret de la ténébreuse énigme : la chute d'eau et l'épouvantable martèlement provenaient d'un moulin à foulon sis en un pré voisin au pied de hautes roches. Sancho rit de bon cœur, mais Don Quichotte est mortifié....

Or voici que vient vers eux un cavalier portant sur la tête un objet brillant comme l'or. Don Quichotte croit reconnaître l'armet de Mambrin qu'il rêvait de conquérir, et se précipite au galop de sa rosse, la lance en arrêt, sur l'inconnu qui, avec vélocité, descend de son âne, abandonne l'objet mystérieux, et s'enfuit. En réalité, l'homme n'est qu'un barbier, et l'armet un plat à barbe.... Don Quichotte s'en coiffe, tandis que Sancho troque le bât de son âne contre le bât meilleur de l'âne du barbier.

Don Quichotte rencontre ensuite douze galériens que quatre archers mènent enchaînés aux galères royales. Don Quichotte s'étonne que ces gens soient forcés de se rendre aux galères et n'y aillent point de leur propre gré; et il décide de redresser le tort manifeste qui leur est fait. Avec la permission des archers, il les interroge tour à tour, et les juge bien peu coupables. Il prie les gardes de leur ôter leurs chaînes, et sur leur réponse négative et brutale, se jette sur eux, les met en fuite, et délivre les galériens auxquels il demande que, par reconnaissance, ils veuillent bien aller se présenter devant Dulcinée et lui vanter l'exploit de son chevalier. L'un des galériens, Ginès de Pasamonte, lui expose le danger qu'ils courraient tous à faire ce voyage, et Don Quichotte s'obstinant, les forçats le récompensent d'une grêle de pierres, puis lui rompent son armet, lui volent sa casaque, enlèvent à Sancho son caban, et s'en vont chacun de leur côté.

Don Quichotte et Sancho fuient aussi la justice de la Sainte-Hermandad. Ils s'enfoncent dans la Sierra Morena. Ils y trouvent une valise remplie d'écus d'or, de quatre chemises de hollande et d'un petit livre contenant des poésies amoureuses et une lettre mystérieuse. Ils y rencontrent un pauvre fou, Cardenio,

auquel un amour malheureux fit perdre la raison, et qui vit, déguenillé, au milieu de ces montagnes. Ils lui donnent à manger, et Cardenio, un moment lucide, leur conte son histoire. Mais sa folie le reprend, et, sur une discussion qu'il a avec Don Quichotte sur un passage de l'*Amadis de Gaule*, renverse l'hidalgo d'une pierre qu'il lui lance en pleine poitrine, foule aux pieds Sancho qui veut s'interposer, et roue de coups un chevrier accouru. Puis il repart tranquillement dans la montagne.

Restés seuls, Don Quichotte et Sancho se remettent en route. Le chevalier annonce son intention d'imiter Amadis de Gaule en faisant pénitence d'avoir trop longtemps vécu loin de sa Dulcinée.]

9. — VERS LE LIEU DE LA PÉNITENCE.

(Chapitre xxv.)

Tout en causant, ils arrivèrent au pied d'une haute montagne qui, presque comme un roc taillé, était seule entre beaucoup d'autres qui l'entouraient. Au pied du mont courait un ruisseau mansuet, et tout autour s'étendait un pré d'un vert si luxuriant qu'il réjouissait les yeux de qui le regardait. Il y avait par là beaucoup d'arbres sylvestres, quelques plantes et quelques fleurs, qui faisaient cet endroit paisible. Ce site fut choisi par le Chevalier de la Triste Figure pour y faire sa pénitence, et dès qu'il l'eut vu, il commença à dire à voix haute, comme s'il fût sans jugement :

« Voici le lieu, ô ciel! que je pense choisir pour pleurer le malheur où vous-même m'avez placé. Tel est l'endroit où l'humeur de mes yeux fera croître les eaux de ce petit ruisseau, où mes soupirs continuels et profonds émouvront sans cesse les feuilles de ces arbres montagnards, en témoignage et comme signe de la peine que souffre mon cœur égaré. O vous, qui que vous soyez, dieux rustiques qui dans ces lieux inhabitables avez fait votre demeure, oyez les plaintes de cet amant infortuné, qu'une longue absence et une jalousie imaginaire ont conduit à se lamenter parmi cette âpre nature, à se plaindre du caractère inflexible de cette belle ingrate, terme et fin de toute humaine beauté! O

vous, Napées et Dryades[1], qui avez pour habitude de vivre en l'épaisseur des monts, que les satyres légers et lascifs dont vous êtes, quoiqu'en vain, aimées, ne troublent jamais votre doux repos, si vous m'aidez à déplorer mon malheur, ou si du moins vous ne vous fatiguez point de l'entendre! O Dulcinée du Toboso, jour de ma nuit, gloire de ma peine, nord de mon chemin, étoile de ma fortune, que le ciel exauce tous tes souhaits, si tu considères le lieu et l'état où m'a conduit ton absence, et si tu corresponds à la foi que je t'ai donnée par la récompense qu'elle mérite. O vous, arbres solitaires, qui dorénavant ferez compagnie à mon isolement, donnez indice, par le doux mouvement de vos ramures, que ma présence ne vous cause point déplaisir! O toi, mon écuyer, agréable compagnon de mes aventures heureuses ou contraires, garde bien le souvenir de ce que tu me verras faire ici afin de le conter à celle qui en est la cause totale! »

[Don Quichotte s'imposera de rudes pénitences. Et il écrit à Dulcinée une lettre que Sancho doit aller lui remettre. Celui-ci part, en effet, mais en oubliant d'emporter la missive. Or il rencontre en chemin le curé et le barbier de son village qui lui posent mille questions sur son maître, et auxquels il se dispose à montrer la lettre. Ne la trouvant pas, et pour cause, il s'imagine l'avoir perdue. Le curé et le barbier lui conseillent de feindre auprès de Don Quichotte de l'avoir donnée à Dulcinée, mais que celle-ci, ne sachant pas lire, a répondu de vive voix. Quant à eux ils se déguisent en demoiselle affligée avec son écuyer à longue barbe. Ainsi accoutrés, ils iront chercher Don Quichotte qui ne pourra manquer de les suivre et de revenir avec eux à son village où l'on tentera de guérir sa folie.

Mais voici qu'ils rencontrent le pauvre fou Cardenio, le fiancé de la parjure Lucinde, laquelle doit épouser le noble et beau Fernand qui pour elle abandonne la belle Dorothée. Et le voulant consoler, ils entendent une douce et plaintive voix, qui est celle de Dorothée elle-même venue, comme Cardenio, se lamenter dans la solitude lénifiante des monts. Cardenio lui

1. Les Napées étaient les nymphes fugitives des collines, et les Dryades celles des bois.

promet de la ramener à Fernand qu'il saura décider, et contraindre, au besoin, à réparer ses torts envers elle.

Dorothée, mise au courant du projet du curé et du barbier, s'offre à jouer elle-même le rôle de la demoiselle affligée. Elle s'habille d'un fort riche costume, et à Sancho qui survient, le curé raconte que cette belle dame « n'est rien moins que l'héritière par ligne directe de mâle du grand royaume de Micomicon, laquelle va à la recherche de son maître afin de lui demander faveur pour redresser le tort qu'un mauvais géant lui a fait ». Sancho se félicite de cette aventure et prie le curé de conseiller au chevalier d'épouser cette princesse.

Tous arrivent à l'endroit où se trouve Don Quichotte, et Dorothée lui fait promettre de ne plus affronter d'autre péril avant de l'avoir vengée du traître qui l'a dépouillée de son royaume. On se met en route pour Micomicon. Don Quichotte se montre galant envers Dorothée, mais regrette de ne la pouvoir épouser, car son cœur appartient à Dulcinée. La pensée de sa dame lui fait interroger Sancho.]

10. — LE MESSAGE A DULCINÉE.

(Chapitre XXXI.)

« Tu es arrivé là-bas ; et que faisait cette reine de la beauté? Sans doute tu l'as trouvée enfilant des perles ou brodant quelque devise avec du fil d'or pour le chevalier esclave de son amour?

— Je l'ai trouvée, répondit Sancho, criblant deux fanègues de blé dans une cour de sa maison.

— Mais rends-toi compte, dit Don Quichotte, que les grains de ce blé, touchés par ses mains, se convertissaient en perles. Et si tu as regardé le blé, mon ami, était-il de froment blanc ou brun?

— Ce n'était que du blé roux, répondit Sancho.

— Et bien je t'assure, répartit Don Quichotte, que, criblé par ses mains, il se fit froment blanc, sans aucun doute. Mais poursuis : quand tu lui donnas ma lettre, l'a-t-elle baisée? Se l'est-elle mise sur la tête?[1] Fit-elle

1. « En signe de respect, dit Clemencin, ainsi qu'il arrivait en des circonstances solennelles pour les lettres des rois ou les brefs des Papes. »

quelque cérémonie digne d'une telle missive, ou que fit-elle?

— Quand j'allais la lui donner — répondit Sancho — elle était dans toute la fougue du remuement d'une bonne part de blé qu'elle avait dans son crible, et elle me dit : « Posez, ami, cette lettre sur ce sac; car je ne « la puis lire avant d'avoir criblé tout ce qui est ici ».

— Dame bien avisée! s'exclama Don Quichotte. Ce dut être pour la lire lentement et s'en délecter. Continue, Sancho. Et en tant qu'elle s'occupait ainsi, quelles conversations eut-elle avec toi? Que te demanda-t-elle à mon sujet? Et toi, que lui as-tu répondu? Achève, conte-moi tout; n'en oublie pas une syllabe [1].

— Elle ne m'a rien demandé, dit Sancho; mais je lui ai dit la manière dont votre grâce, pour la servir, faisait pénitence, nu jusqu'à la ceinture, plongé au milieu de ces sierras comme un sauvage, dormant par terre, sans manger de pain sur nappe et sans se peigner la barbe [2], pleurant et maudissant sa fortune.

— En disant que je maudissais ma fortune, tu as mal parlé, protesta Don Quichotte; car plutôt je la bénis et la bénirai tous les jours de ma vie, pour m'avoir fait digne de mériter d'aimer une si haute dame que Dulcinée du Toboso.

— Et si haute, répondit Sancho, qu'elle l'emporte sur moi de plus de quatre doigts et le pouce.

— Comment cela, Sancho? dit Don Quichotte. Tu t'es mesuré avec elle?

— Je me suis mesuré en cette manière, lui répondit Sancho : en arrivant pour l'aider à mettre un sac de blé sur un âne, nous nous trouvâmes si près l'un de l'autre que je pus voir qu'elle me dépassait de plus d'un empan.

— Serait-il donc vrai, répliqua Don Quichotte, que cette grandeur n'est pas accompagnée et ornée de mille

1. Exactement : Que ne reste pas une *minime* dans ton encrier.
2. Allusion, dit M. Rodríguez Marin, au serment du marquis de Mantoue dans un ancien romance.

millions de grâces de l'âme [1]! Mais tu ne me nieras pas une chose, Sancho : quand tu arrivas près d'elle, tu as dû sentir une odeur sabéenne [2], une fragrance aromatique, et un je ne sais quoi de bon auquel je ne réussis pas à donner un nom? Je veux dire une touffeur ou exhalaison comme si tu te trouvais dans la boutique de quelque gantier raffiné ?

— Ce que je puis dire, reprit Sancho, c'est que je sentis une petite odeur un peu hommasse; et ce devait être parce qu'à cause de l'exercice qu'elle se donnait, elle était en sueur et de cuir un peu flasque.

— Que non pas! répondit Don Quichotte ; mais c'est toi qui devais être enrhumé, ou bien tu as dû te sentir toi-même : car, pour moi, je sais bien ce que respire cette rose entre les épines, ce lys des champs, cet ambre délayé.

— Tout peut-être, répondit Sancho : car souvent sort de moi cette odeur qui me parut sortir de Sa Grâce madame Dulcinée ; mais il n'y a pas de quoi s'étonner : un diable ressemble à un autre.

— Eh bien, poursuivit Don Quichotte, voici qu'elle a achevé de nettoyer son blé et de l'envoyer au moulin. Que fit-elle quand elle lut ma lettre?

— La lettre, dit Sancho, elle ne la lut point, car elle me dit ne savoir ni lire ni écrire; mais elle la déchira en mille morceaux, disant qu'elle ne voulait la donner à lire à personne afin qu'on ignorât ses secrets dans le village, et qu'il lui suffisait de savoir ce que je lui avais dit de vive voix au sujet de l'amour que Votre Grâce avait pour elle, et de la pénitence extraordinaire que vous faisiez pour sa cause. Et finalement elle me dit de dire à Votre Grâce qu'elle vous baisait les mains et qu'elle restait là-bas avec plus de désirs de vous voir que de vous écrire. Et qu'ainsi elle vous suppliait et mandait que, vu la présente, vous sortiez de ces

1. La phrase est exclamative et doit être prise en sens contraire.

2. De Saba, région de l'Arabie Heureuse célèbre par ses parfums.

buissons, et cessiez de faire des extravagances, et vous mettiez au plus tôt en chemin vers le Toboso, si autre chose plus importante ne vous arrivait pas, car elle avait grand désir de vous voir. Elle rit beaucoup quand je lui dis que Votre Grâce s'appelait le *Chevalier de la Triste Figure*. Je lui demandai si elle avait reçu visite du Biscayen que vous savez[1]; elle me dit que oui, et que c'était un fort honnête homme. Je la questionnai aussi sur les galériens[2]; mais elle m'assura n'en avoir encore vu aucun.

— Tout va bien jusqu'ici, reprit Don Quichotte. Mais dis-moi : quel bijou t'a-t-elle donné en partant, pour les nouvelles que de moi tu lui apportais? Car c'est us et coutume entre les chevaliers errants et leurs dames de donner aux écuyers, donzelles et nains qui leur apportent nouvelles, à eux de leurs dames, à elles de leurs chevaliers, quelque riche joyau pour étrennes, en reconnaissance de leur commission.

— Cela peut bien être ainsi, et je le tiens pour excellent usage : mais ce devait être dans les temps passés : car maintenant l'habitude paraît être de donner seulement un morceau de pain et de fromage, comme m'en donna madame Dulcinée, par-dessus la haie d'une basse-cour, quand je pris congé d'elle; et encore, pour préciser, c'était du fromage de brebis.

— Elle est extrêmement libérale, dit Don Quichotte; et si elle ne t'a point donné de joyau d'or, ce dut être sans doute parce qu'elle n'en avait pas sous la main pour te le donner; mais ce qui est différé n'est pas perdu[3] : je la verrai et tout s'arrangera. »

[Chevalier et écuyer continuent sur ce ton jusqu'à l'heure de dîner au bord d'une fontaine. Sans autre événement digne d'être conté, ils arrivent le lendemain à l'auberge où nous connûmes la servante Maritorne. Don Quichotte s'y endort, brisé de fatigue, cependant que toute la compagnie : Dorothée,

1. Voyez p. 111.
2. Voyez p. 117.
3. Littéralement : les *manches* (cadeaux) sont encore bonnes après Pâques.

Cardenio, le curé, le barbier et les hôtes discutent sur quelques-uns de ces livres de chevalerie dont l'aubergiste possède quelques exemplaires. En furetant parmi les manuscrits, le curé découvre une nouvelle exemplaire : *Le Curieux malavisé* dont il fait la lecture, vers la fin de laquelle Sancho, tout bouleversé, fait irruption dans la salle et annonce à l'auditoire que son maître, en sa soupente, est en train de se battre contre le géant ennemi de la princesse Micomicona, et que le sang coule à flot. Tous se précipitent et trouvent Don Quichotte, en chemise, s'escrimant contre des sacs à vin dont le liquide s'écoule, vermeil.... Apercevant Dorothée, l'hidalgo s'agenouille et lui dit comment il l'a sauvée de son pire ennemi. Tous finissent par rire, sauf l'aubergiste furieux de la perte de son vin. Et Don Quichotte, après cette rude bataille, se rendort en son mauvais lit.

Mais de nobles hôtes arrivent à l'auberge : quatre cavaliers et une dame masqués avec deux valets de pied. Ils mettent pied à terre, sans dire une parole, et la dame en s'asseyant pousse un profond soupir. Intriguée, Dorothée va pour l'interroger, mais n'en reçoit nulle réponse. Ce que voyant, l'un des cavaliers masqués s'excuse ainsi : « Ne vous fatiguez point, madame, à offrir quoi que ce soit à cette femme, car elle a pour habitude de ne jamais reconnaître ce que l'on fait pour elle; et ne cherchez pas à ce qu'elle vous réponde si vous ne voulez entendre quelque mensonge de sa bouche. » — « Jamais je n'ai menti, dit alors la muette, mais c'est parce que je suis si franche et loyale que je me vois maintenant si malheureuse, et de cela même je veux que vous soyez témoin, car ma franchise vous fait être faux et menteur! »

Au son de cette voix, Cardenio pousse un grand cri, car il reconnaît celle de sa chère Lucinde. Quant au cavalier, son masque tombe et Dorothée voit devant elle son « époux » Fernand.... Et il arrive ce que l'on peut prévoir : Lucinde est rendue à Cardenio, et Dorothée à Fernand, à la grande désillusion de Sancho qui croyait en la princesse Micomicona et en attendait un titre de noblesse dès qu'elle aurait épousé Don Quichotte.... Celui-ci dort toujours, et Sancho le va réveiller et lui conte les motifs de son affliction. L'hidalgo voit dans l'affaire un nouvel enchantement. Il s'habille, puis descend. Mais Dorothée, d'accord avec la compagnie, feint toujours d'être la princesse et Don Quichotte, ravi, tance Sancho vertement.

Deux nouveaux hôtes se présentent, bien accueillis par la société : un captif échappé des matamores[1], et une jeune et folie

1. Matamores (arabe : mazmorra), cachots mauresques pour esclaves.

Moresque qui se fera chrétienne et deviendra sa femme. On leur fait place à table. Au cours du repas, se lève Don Quichotte, inspiré comme naguère au milieu des chevriers. Il prononce un grand discours.]

11. — DISCOURS DE DON QUICHOTTE SUR LES ARMES ET LES LETTRES.

(Chapitre XXXVII.)

« Vraiment, messieurs, à bien considérer, des choses grandes et inouïes voient ceux qui professent l'ordre de la chevalerie errante. Car, quel être vivant du monde, s'il entrait maintenant par la porte de ce château et nous voyait tels que nous paraissons, pourrait juger et croire que nous sommes ce que nous sommes? Qui pourrait dire que cette dame, à mon côté, est la grande reine que nous savons tous et que je suis ce Chevalier de la Triste Figure dont le nom court ici-bas dans la bouche de la Renommée? On ne peut douter maintenant que cet art et exercice surpasse tous ceux que les hommes inventèrent, et d'autant plus doit-on le tenir en estime qu'il est sujet à plus de périls. Qu'ils s'ôtent de devant moi, ceux qui disent que les lettres l'emportent sur les armes : car je leur apprendrai, quels qu'ils soient, qu'ils ne savent ce qu'ils disent. En effet la raison qu'ils allèguent et à laquelle ils s'en tiennent, est que les travaux de l'esprit excèdent ceux du corps, et que les armes ne se pratiquent qu'avec le corps, comme si ce fût là exercice de gagne-deniers pour lequel il n'est besoin que de bonnes forces, ou comme si en ce que nous autres, professionnels, nous appelons « armes » ne fussent pas comprises les actions militaires qui demandent pour être exécutées beaucoup d'entendement, ou encore comme si le guerrier qui a une armée à sa charge, ou la défense d'une ville assiégée, n'avait pas à travailler autant avec l'esprit qu'avec le corps. Sinon, que l'on voie si l'on peut réussir par les forces corporelles à savoir et conjecturer l'intention de l'ennemi, les desseins, les stratagèmes, les difficultés, la prévention des dommages à

craindre; toutes choses qui demandent l'action de l'intelligence et auxquelles le corps ne prend aucune part.

Ceci posé que les armes requièrent, comme les lettres, l'aide de l'esprit, voyons maintenant lequel de ces deux esprits, celui du lettré ou celui du guerrier, travaille le plus; et nous le connaîtrons par la fin et l'aboutissement vers lesquels chacun s'achemine; car l'on doit tenir en plus grande estime l'intention qui a pour objet la fin la plus noble. La fin et le but des lettres — et je ne parle pas ici des divines[1] qui ont pour but de conduire les âmes au ciel, car à une fin aussi infinie nulle autre ne peut s'égaler; mais des lettres humaines[2] — sont de mettre au point la justice distributive, et de donner à chacun ce qui est sien, d'entendre et de faire que les bonnes lois soient observées. Fin, à coup sûr, généreuse, haute et digne de grandes louanges; mais non d'autant qu'en mérite celle vers quoi tendent les armes, qui ont pour objet la paix, c'est-à-dire le bien majeur que les hommes peuvent désirer en cette vie. Ainsi, les premières bonnes nouvelles que reçut le monde et que reçurent les hommes, furent données par les anges dans la nuit qui fut notre jour[3], quand ils chantèrent dans les airs : « Gloire à Dieu dans les hauteurs, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté »; et la salutation que le meilleur maître de la terre et des cieux enseigna à ses disciples de prédilection, fut de dire en entrant dans une maison : « La paix soit dans cette maison »; et maintc autre fois il leur dit : « Je vous donne ma paix; je vous laisse ma paix; la paix soit avec vous », comme un joyau, un gage, donnés et laissés par sa main divine : joyau tel que sans lui nul bien ne saurait être sur la terre ni dans le ciel. Cette paix est la véritable fin de la guerre, et en disant guerre je dis aussi les armes. Cette vérité, donc, étant admise que le but de la guerre est la

1. La théologie.
2. Le droit.
3. La nuit de Noël.

paix, et qu'en cela il l'emporte sur celui des lettres, venons-en maintenant aux travaux corporels du légiste et à ceux du professionnel des armes, et voyons quels sont les plus grands. »

De telle manière et en de si bons termes discourait Don Quichotte, qu'il obligea ceux qui l'entendaient à ne le plus tenir pour fou. Au contraire, étant pour la plupart gentilshommes destinés aux armes, ils l'écoutaient fort volontiers. Et lui, continua ainsi :

« Je dis, donc, que les travaux de l'étudiant sont ceux-ci : principalement la pauvreté (non parce que tous sont pauvres, mais pour mettre les choses au pis); et en ayant dit qu'il souffre de la pauvreté, il me semble que je n'aurais rien de plus à dire de son infortune, car celui qui est pauvre ne possède rien de bon[1]. Cette pauvreté, il en souffre sous toutes les formes, la faim, le froid, la nudité, ou les trois ensemble. Mais, malgré tout, elle n'est pas telle qu'il ne puisse manger, fût-ce un peu plus tard qu'il n'est d'usage, fût-ce des miettes des riches, puisque la pire misère de l'étudiant est ce qu'il appelle *aller à la soupe*. Et il ne lui manque point quelque brasero ou cheminée d'autrui pour sinon réchauffer, du moins attiédir sa froidure, et enfin, la nuit, il dort à couvert. Je ne veux point parler d'autres détails, à savoir du manque de chemises, du non excès de chaussures, de la rareté et du peu de poil du vêtement, ou de cette façon d'engloutir avec tant de bonheur quand le sort propice lui offre quelque banquet. Par ce chemin que j'ai peint, âpre et difficultueux, butant ici, tombant là, se relevant puis retombant, les étudiants arrivent au grade qu'ils désirent. L'ayant obtenu, nous en avons vu beaucoup qui, après avoir passé par toutes ces Syrtes, par ces Charybde et Scylla, comme portés sur les ailes de la fortune favorable, ont commandé et gouverné le monde d'une chaise, troquant leur faim contre la satiété, leur froid contre le rafraîchissement, leur dénuement contre d'élégants habits, et leur som-

1. Cervantès pense à lui-même.

meil sur une natte contre le repos sur des hollandes et damas, récompense justement méritée par leur vertu. Mais si l'on oppose et compare leurs travaux à ceux du soldat-guerrier, ceux-ci les laissent loin derrière eux en tout, comme je vais le montrer. »

(Chapitre XXXVIII.)

Don Quichotte poursuivit ainsi : « Puisque nous avons commencé, quant à l'étudiant, par la pauvreté et ses formes, voyons si le soldat est plus riche. Et nous constaterons que nul n'est plus pauvre en la pauvreté même, car il ne peut compter que sur la misère de sa paye, qui vient tard ou jamais, ou sur ce qu'il chaparde de ses mains au grand péril de sa vie et de sa conscience. Parfois même son dénuement est tel qu'un collet de buffle taillé à coups d'épée lui sert de chemise et de tenue, et au milieu de l'hiver il se dédommage communément des inclémences du ciel, étant en rase campagne, par le seul souffle de sa bouche, lequel, sortant d'un endroit vide [1], doit de toute évidence en sortir froid, contre toute nature. Mais laissez venir la nuit où il se restaurera de toutes ces incommodités dans le lit qui l'attend, lequel, si ce n'est par sa faute, ne péchera jamais par étroitesse, car il peut bien sur la terre mesurer autant de pieds qu'il veut, et s'y rouler à son aise, sans crainte que ses draps ne se chiffonnent. Par dessus tout cela, laissez venir le jour et l'heure où il reçoit le grade de sa profession : qu'arrive un jour de bataille ! et on lui mettra un bonnet sur la tête [2], mais en charpie, celui-là, pour le soigner de quelque coup de mousquet qui lui aura peut-être traversé les tempes, ou le laissera estropié de bras ou de jambe. Et si cela ne se produit pas, mais que le ciel compatissant le garde et conserve sain et sauf, il se peut qu'il demeure en la même pauvreté que naguère, et qu'il soit besoin de plusieurs rencontres, de plusieurs batailles, et que de

1. De son ventre affamé.
2. Comme aux docteurs en droit.

toutes il sorte vainqueur, pour avoir quelque avancement. Mais ces miracles sont rares. Or, dites-moi, messieurs, si vous y réfléchissez, les récompensés de la guerre ne sont-ils pas infiniment moins nombreux que ceux qui en elle ont péri? Sans doute, répondrez-vous, il n'y a point de comparaison; on ne peut compter les morts, mais seulement les récompensés vivants dont le nombre peut s'écrire avec trois chiffres[1]. Tout est à rebours chez les lettrés; car d'une façon ou d'une autre, par droit de robe ou par largeur de manches, ils ont tous de quoi vivre; de sorte que si la peine du soldat est plus grande, sa récompense est bien moindre. Mais à cela on peut répondre qu'il est plus facile de récompenser deux mille robins que trente mille soldats, car on récompense ceux-là en leur donnant des charges qui reviennent nécessairement à ceux de leur profession, et ceux-ci ne peuvent être récompensés que sur la fortune même du seigneur qu'ils servent; mais cette impossibilité fortifie encore mon raisonnement. Toutefois, laissons de côté cette question, véritable labyrinthe de difficultueuse sortie, et revenons à la prééminence des armes sur les lettres, matière qui jusqu'ici reste à examiner, suivant les raisons alléguées par chaque partie. Et entre celles que j'ai apportées, les lettres disent que sans elles les armes ne pourraient se soutenir, car la guerre aussi a ses lois et y est soumise, et les lois tombent sous la juridiction des lettres et lettrés. A cela les armes répondent que sans elles les lois ne pourraient exister, car les armes défendent les républiques, conservent les royaumes, gardent les cités, assurent les chemins, nettoient les mers des pirates, et finalement, sans elles, les républiques, les royaumes, les monarchies, les cités, les voies de mer et de terre seraient sujettes à la rigueur et au trouble que la guerre apporte avec elle tout le temps qu'elle dure et a licence d'user de ses privilèges et de ses forces. Et c'est un point où l'on s'accorde que ce qui coûte le plus

1. On sent ici l'amertume du pauvre « manchot de Lépante ».

s'estime et se doit estimer davantage. Il en coûte à quelqu'un pour arriver à être éminent dans les lettres, du temps, des veilles, la faim, le dénuement, des étourdissements de tête, des indigestions d'estomac, et d'autres choses analogues à celles-ci que j'ai rapportées en partie. Mais pour arriver à être bon soldat, dans toute l'acception du mot, il en coûte tout ce qui afflige l'étudiant, mais à un degré tellement supérieur, qu'il n'y a plus de comparaison, car à chaque pas, il est sur le point de perdre la vie. Et quelle crainte du besoin et de la pauvreté peut tourmenter l'étudiant, qui soit comparable à celle d'un soldat, qui, se trouvant assiégé dans quelque forteresse, et placé en sentinelle ou de garde en quelque ravelin ou cavalier, sent que les ennemis posent une mine vers l'endroit où il se trouve et dont cependant il ne peut s'écarter en aucun cas, dans l'impossibilité de fuir le péril qui le menace de si près? La seule chose qu'il puisse faire est d'aviser son capitaine de ce qui se passe, pour qu'il y remédie par quelque contre-mine, et de rester coi, dans la crainte et l'attente du moment où soudain il montera sans ailes vers les nuées, et descendra malgré lui dans les profondeurs. Et si ce péril semble négligeable, voyons s'il est égalé ou surpassé par celui de deux galères qui s'attaquent par la proue au milieu de la mer spacieuse, lesquelles étant chevillées et liées, il ne reste au soldat d'autre place que celle accordée par deux pieds de planche de l'éperon. Et, là-dessus, il voit devant lui autant de ministres de la mort le menaçant que de canons d'artillerie braqués par la partie adverse, et qui ne sont pas distants d'une lance de son corps. Il voit qu'à la première négligence de ses pieds il irait visiter le sein profond de Neptune. Et malgré tout, avec un cœur intrépide, porté par l'honneur qui l'incite, il s'expose en but à tant d'arquebuserie et cherche à passer par un aussi étroit passage sur le vaisseau ennemi[1]. Et ce qu'il faut le plus admirer, c'est qu'à

1. Cervantès songe sans doute à sa propre attitude à la bataille de Lépante.

peine un soldat est tombé où il ne se pourra plus relever jusqu'à la fin du monde, un autre vient occuper sa propre place; et si celui-ci à son tour tombe à la mer, qui l'attend comme un ennemi, un autre lui succède, et puis un autre encore, sans lui laisser le temps de mourir : ce qui est bien la pire audace et la pire vaillance que l'on puisse trouver dans tous les moments critiques de la guerre. Heureux ces siècles bénis qui furent privés de l'épouvantable furie de ces démoniaques instruments d'artillerie[1] dont je tiens pour moi que l'inventeur reçoit en enfer le prix de sa diabolique invention qui a pour conséquence qu'un bras infâme et couard ôte la vie à un valeureux chevalier, et que sans savoir comment ni par où, en la pleine ardeur qui enflamme les cœurs vaillants, il arrive une balle perdue (tirée par qui peut-être s'enfuit épouvanté de la splendeur que fit le feu en sortant de la maudite machine), laquelle en un instant vient couper et achever les pensées et la vie de qui méritait d'en jouir pendant de longs siècles. Ce que considérant, je suis près de dire que je regrette en mon âme d'avoir pris cette profession de chevalier errant en un âge aussi détestable que celui dans lequel nous vivons. Car bien qu'aucun danger ne me fasse peur, cependant j'entre en méfiance, en songeant que la poudre et l'étain peuvent m'ôter l'occasion de me rendre fameux et célèbre par la valeur de mon bras et le fil de mon épée sur toute la surface découverte de la terre. Mais que le ciel fasse ce qu'il lui plaît; car je serai d'autant plus estimé — si je viens à bout de mes entreprises — que je me serai exposé à de plus grands périls que n'en affrontèrent les chevaliers errants des siècles passés. »

[Le captif à son tour raconte son histoire aventureuse qui constitue à elle seule une véritable *nouvelle*. Il est le capitaine Viedma, compagnon de captivité de Cervantes. A peine a-t-il achevé son récit qu'un carrosse s'arrête devant l'auberge; il en descend un de ces hauts magistrats que l'on nommait

1. Tout ce passage est encore, et particulièrement, d'actualité.

Auditeurs, accompagnée de sa fille Claire. On fait place à cet hôte illustre en qui le capitaine Viedma reconnaît son propre frère dont il fut si longtemps séparé. Après la scène émouvante de la reconnaissance, tout le monde s'en va se reposer, sauf Don Quichotte qui prétend vouloir monter la garde au dehors, pour veiller sur tant de princesses endormies.

A la clarté de la lune, une voix harmonieuse exhale soudain une chanson d'amour. La jeune Claire, réveillée par Dorothée, s'émeut de l'entendre car elle reconnaît la voix de Don Luis, son prétendant. Dorothée promet à Claire de l'aider et toutes deux se rendorment. Cependant que Don Quichotte est raillé par la fille de l'hôtelière et par Maritorne, lesquelles le voyant rêver et soupirer dans la nuit bleue, l'appellent par un trou du pailler. Le chevalier s'approche et se figure écouter une déclaration de la jeune châtelaine de ce riche palais. Tout en protestant de la foi qu'il a jurée à Dulcinée, il tend la main que les filles lui demandent et que les malicieuses attachent fortement avec le licou de l'âne de Sancho. De sorte que l'hidalgo, monté sur la triste Rossinante et lié par le bras au verrou d'une porte haute, ne peut plus bouger, et s'imagine être victime d'un nouvel enchantement. Or, le jour commence à poindre lorsque quatre cavaliers viennent frapper à l'auberge. Ils rudoient Don Quichotte qui les veut convaincre de ne pas réveiller les princes et princesses qui dorment dans le castel, et ils passent outre. Mais Rossinante a flairé des compagnes, et dans ce mouvement fait perdre l'équilibre à son maître qui, désarçonné, reste suspendu par un bras. Aux cris qu'il pousse, toute l'auberge se réveille, et Maritorne se hâte de l'aller détacher. Don Quichotte provoque en vain les nouveaux venus qui sont les valets du père de Don Luis, l'amoureux de la jeune Claire, partis à la recherche du volage. Découvert, celui-ci avoue à l'Auditeur l'amour qu'il nourrit pour sa fille et lui demande la main de celle-ci. L'Auditeur paraît flatté de la requête de Don Luis.

Mais voici que le barbier auquel jadis Don Quichotte déroba le heaume d'or, et Sancho le bât de son âne, arrive à son tour à l'auberge, et reconnaît ses voleurs. Il veut reprendre son bien. Alors Don Quichotte prend à témoins de son bon droit tous les hôtes de l'auberge qui, par plaisanterie, soutiennent avec lui que le plat à barbe est un heaume et le bât selle de coursier. Le pauvre barbier se décontenance et il va se désespérer lorsque soudain prend son parti un des membres survenus de la Sainte-Hermandad auquel se joignent d'autres compagnons et l'aubergiste lui-même. Alors deux camps sont en présence qui bientôt en viennent aux mains. Une mêlée confuse s'ensuit, qui évoque à l'esprit de Don Quichotte « la

discorde du camp d'Agramant » du *Roland Furieux* de l'Arioste. Et il propose la paix que l'on accorde enfin, mais qui risque encore d'être troublée quand un des archers s'aperçoit que l'hidalgo ressemble à certain malfaiteur qui délivra naguère une chaîne de galériens.... Le curé doit intervenir pour empêcher les archers d'emmener le pauvre fou. Et, d'autre part, il indemnise secrètement le barbier de la perte de son plat. Toutes choses enfin s'arrangent, et Don Quichotte veut partir pour remettre sur son trône la princesse Micomicona. Les hommes entre eux décident de former pour Don Quichotte un cortège qui devra l'acheminer vers son village où le curé essaiera de le rendre à la raison. Ils se concertent avec le conducteur d'un char à bœufs qui dispose sur son véhicule une sorte de cage où l'on enfermera l'hidalgo. Puis, sur le conseil du curé, ils se déguisent et se masquent, et vont saisir Don Quichotte pendant son paisible sommeil. Lequel s'étonne de voir d'aussi étranges figures qu'il prend pour autant de fantômes de ce château enchanté. Le chevalier est mis en cage; les masques se rangent à l'entour; et la caravane s'ébranle.

Dans le chemin, l'on rencontre un chanoine de Tolède qui demande la raison de toute cette mascarade. Le curé lui répond comment il veut tenter de guérir Don Quichotte que les livres de chevalerie ont rendu fou. Le chanoine intéressé prend la parole à son tour.]

12. — LE CHANOINE DISSERTE SUR LES LIVRES DE CHEVALERIE.

(Chapitre XLVII.)

« Vraiment, monsieur le Curé, je trouve pour mon compte que ces livres appelés de chevaleries sont néfastes en la république. Et quoique j'aie lu, poussé par une curiosité oisive et malsaine, le début de la plupart de ceux qui sont imprimés, je n'ai jamais pu me plier à en lire aucun du commencement à la fin, parce qu'il me semble que, qui plus, qui moins, ils disent tous la même chose, et que celui-ci n'en contient pas plus que celui-là, ni cet autre que tel autre. A mon avis, ce genre de style et de composition tombe au-dessous de celui des fables dites milésiennes[1], qui sont des contes

1. M. Rodriguez Marin fait remarquer que ce souvenir des fables de Milet provient de l'approbation écrite par Venegas pour *Momus* de L.-B. Alberti, traduit par Almazán.

extravagants, tendant seulement à plaire et non à enseigner, au contraire des fables apologues qui amusent et enseignent conjointement. Et puisque le but de pareils livres est de délecter, je ne sais comment ils peuvent l'atteindre, étant remplis d'aussi grossières et nombreuses absurdités. Car le délice qui se conçoit dans l'âme doit être de la beauté et de la concordance qu'elle voit ou contemple en ces choses que la vue ou l'imagination placent devant elle. Et toute chose qui a en soi laideur et désordre, ne nous peut causer aucun contentement. Or, quelle beauté ou quelle proportion des parties avec l'ensemble et du tout avec les parties, peut se trouver en un livre ou dans une fable où un enfant de seize ans donne un coup d'épée à un géant comme une tour, et le divise en deux moitiés comme s'il était en alfénic[1]; où, voulant nous peindre une bataille, après avoir dit que du côté des ennemis il y a un million de combattants, du moment que contre eux se dresse le héros du livre, forcément, malgré que nous en ayons, nous devons entendre que ce chevalier a gagné la victoire par la seule valeur de son bras robuste? Et que dirons-nous de la facilité avec laquelle une reine ou une impératrice héritière s'abandonne aux bras d'un chevalier errant et inconnu? Quel esprit, à moins d'être complètement barbare et inculte, pourra se satisfaire de lire qu'une grande tour pleine de chevaliers s'avance à travers la mer, comme une nef poussée par un vent favorable, et arrivant le soir en Lombardie, aborde le matin suivant aux terres du Prêtre Jean des Indes[2], ou à d'autres que ni ne découvrit Ptolémée, ni ne vit Marco-Polo? Et si l'on me répliquait à cela que ceux qui composent ces livres les écrivent comme de pures fantaisies, et qu'ainsi ils ne sont pas obligés d'être nuancés et vrais, je répondrais, moi, que la fiction

1. Pâte faite de sucre et d'huile d'amandes.

2. Nom sous lequel on désignait au Moyen âge certains rois de la Tatarie ou du Cathay, chrétiens nestoriens selon les uns, idolâtres selon les autres; ou le Dalaï-Lama, grand-pontife du Thibet, ou enfin le négus d'Abyssinie, qui était chrétien.

vaut d'autant mieux qu'elle paraît véritable, et plaît d'autant plus qu'elle est vraisemblable et possible. Les œuvres d'imagination doivent se marier avec l'entendement de ceux qui les lisent. On les doit écrire de sorte que, facilitant l'impossible, aplanissant le sublime, suspendant les esprits, elles étonnent, divertissent, entretiennent, faisant aller de pair la surprise et le plaisir. Toutes ces choses ne pourront être réalisées par celui qui fuit la vraisemblance et l'imitation en quoi consiste la perfection de ce que l'on écrit. Je n'ai vu aucun livre de chevalerie qui fasse un corps de fable entier avec tous ses membres, de manière que le milieu corresponde au début, et la fin au début et au milieu; mais on le compose de tant de membres qu'il semble que l'on ait plutôt l'intention de former une chimère ou un monstre que de créer une figure proportionnée. En outre, les auteurs sont rudes quant au style; incroyables quant aux exploits qu'ils rapportent; lascifs dans les amours; manquant de savoir-vivre et de courtoisie; longs dans les récits de bataille; sots dans leurs discours; absurdes quant aux voyages; et finalement, privés de tout sens de l'art et dignes, pour cela, d'être exilés de la république chrétienne, comme gens inutiles. »

[Le chanoine, à l'appui de ses dires, en veint à comparer le roman avec le théâtre, ce qui lui vaut une intéressante réplique du curé.]

13. — LE CURÉ A SON TOUR TRAITE DES COMÉDIES.

(Chapitre XLVIII.)

« Vous avez touché à un sujet, monsieur le Chanoine, interrompit le Curé, qui a réveillé en moi une vieille rancune que je nourris contre les comédies qui sont à la mode à présent, et telle qu'elle égale celle que j'ai envers les livres de chevalerie. Car les comédies doivent être, suivant l'avis de Tullius [1], le miroir de la vie

1. Clemencin rappelle les expressions exactes de Cicéron : *imitatio vitae, speculum consuetudinis, imago veritatis.*

humaine, l'exemple des mœurs et l'image de la vérité, tandis que celles qui se représentent aujourd'hui sont des miroirs de sottises, des exemples de niaiseries et des images de lasciveté. Car, dans la matière dont nous traitons, est-il une pire absurdité que de voir paraître un enfant dans ses langes à la première scène du premier acte, lequel à la seconde est devenu barbon ?[1] Ou encore de nous peindre un vieillard plein d'ardeur et un jeune homme couard, un laquais rhétoricien, un page conseiller, un roi gagne-denier et une princesse laveuse de vaisselle? Et que dirai-je de l'observance des temps où peuvent se passer les actions qu'elles représentent, sinon que j'ai vu une comédie dont la première journée commença en Europe, la seconde en Asie, la troisième s'acheva en Afrique; et même, si elle eût été de quatre journées, la quatrième se serait terminée en Amérique, et ainsi la comédie se serait donnée dans les quatre parties du monde! Et s'il est vrai que l'imitation est la principale qualité de la comédie, comment se peut-il qu'aucun esprit moyen soit satisfait de ce qu'en une action qui a lieu au temps du roi Pépin et de Charlemagne, on attribue au même personnage qui est le principal de la comédie, les rôles de l'empereur Héraclius qui entra avec la Croix à Jérusalem, et de celui qui conquit le Saint-Sépulcre comme Godefroy de Bouillon, étant donné le nombre infini d'années écoulées entre l'un et l'autre épisode? ou encore que l'on attribue des vérités d'histoire à une comédie basée sur la pure fiction, en y mêlant des événements survenus à d'autres personnes et en d'autres temps, et ce, non pas avec quelque apparence de vraisemblance, mais avec de patentes erreurs, de tout point inexcusables? Et le malheur veut qu'il y ait des ignorants qui trouvent que cela est la perfection, et que le reste est vouloir des ortolans. Et que dire, si nous en venons aux comédies « divines »[2]? Que de faux miracles y fait-on paraître,

1. Cf. les vers correspondants de Boileau dans son *Art Poétique* (III).
2. Comédies dont le sujet était emprunté à quelque vie de saint, ou avait pour cadre quelque histoire religieuse.

que de choses apocryphes et mal comprises, attribuant à un saint les miracles d'un autre! Et même dans les comédies « humaines » on ose faire des miracles, sans autre considération que celle de trouver que ce miracle ou machinerie, ainsi qu'on l'appelle, y fera bon effet, étonnant le peuple ignare qui ainsi viendra à la comédie. Tout cela porte préjudice à la vérité, attente à l'histoire, est cause de l'opprobre qui rejaillit sur les écrivains espagnols. Car les étrangers, qui observent ponctuellement les lois de la comédie, nous tiennent pour barbares et ignorants, voyant les absurdités et les extravagances de celles que nous faisons. Et ce serait une piètre excuse que de dire que le but principal que s'assignent les états bien ordonnés en permettant que les comédies soient rendues publiques est d'amuser la communauté avec quelque honnête récréation et de la distraire de temps en temps des mauvaises humeurs qu'engendre l'ordinaire oisiveté; et que puisque cet objet est atteint avec n'importe quelle comédie, bonne ou mauvaise, il est inutile de fixer des lois, et d'obliger les auteurs et acteurs à les observer, alors que, comme je viens de le dire, ce que l'on recherche suivant ces lois peut être obtenu sans elles en une comédie quelconque. A quoi je répondrais que ce but serait atteint beaucoup mieux avec de bonnes comédies qu'avec de mauvaises; car d'avoir entendu la comédie bien faite et écrite avec art, l'auditeur sortirait égayé par les plaisanteries, enseigné par les vérités dites, étonné des événements, éclairé par les raisonnements, mis en garde contre les mensonges, rendu sagace par les exemples, fortifié contre le vice et amoureux de la vertu. Tous ces sentiments sont éveillés par la bonne comédie dans l'âme de celui qui l'écoute, si rustre et si lourd soit-il; et il est impossible de toute impossibilité que la comédie ornée de toutes ces qualités n'égaye et n'amuse, ne satisfasse et ne contente beaucoup plus que celle qui en est privée, à l'exemple de la plupart de celles qui d'ordinaire se représentent aujourd'hui. Au reste, la faute n'en incombe pas aux poètes qui les composent,

car quelques-uns d'entre eux savent fort bien en quoi ils se trompent, et connaissent parfaitement ce qu'ils doivent faire; mais comme les comédies sont devenues marchandise vendable, ils disent, et disent vrai, que les directeurs ne les leur achèteraient point si elles n'étaient de cet acabit; et ainsi le poète cherche à s'adapter à ce que lui demande le directeur qui doit lui payer son œuvre. La preuve en est dans le nombre infini de comédies qu'a composées un esprit merveilleusement fertile de ce royaume[1], avec tant d'excellence, de verve, en des vers si élégants, de si parfaits dialogues, et de traits si profonds, enfin d'un style si éloquent et sublime, qu'il remplit le monde de sa renommée : mais parce qu'il a voulu se plier au caprice des directeurs, toutes ses pièces ne sont pas arrivées, comme certaines d'entre elles, au point de perfection qu'elles requièrent. D'autres les composent avec si peu d'attention pour ce qu'ils font, qu'après leur représentation, les comédiens doivent s'enfuir et s'absenter, par crainte d'être châtiés, comme ils l'ont été souvent, pour avoir représenté des choses qui portent préjudice à quelques rois ou déshonorent quelques lignages. Tous ces inconvénients cesseraient, et beaucoup d'autres encore que je ne dis pas, s'il y avait dans la capitale une personne intelligente et sage qui examinerait toutes les comédies avant qu'elles ne se représentent; non seulement celles qui se joueraient en la dite capitale, mais aussi toutes celles qu'on voudrait représenter en Espagne; et sans l'approbation de laquelle, sans son timbre ni sa firme, nulle justice locale ne laisserait représenter aucune comédie. De cette manière, les comédiens auraient soin d'envoyer les comédies à la Cour et pourraient les jouer en toute sécurité; et ceux qui les composent s'appliqueraient davantage et avec plus de prudence à ce qu'ils font, dans la crainte de voir passer leurs œuvres sous le rigoureux examen de qui s'y entend. Ainsi l'on ferait de

1. Il s'agit de Lope de Vega (1562-1635) qui, selon Montalvan, composa 1 800 pièces et plus de 400 *autos sacramentales*.

bonnes comédies, et l'on obtiendrait facilement ce que par elles on recherche : l'amusement du peuple et la réputation des écrivains d'Espagne, l'intérêt et la sécurité des récitants et l'épargne de châtiments à leur infliger. Et si l'on chargeait un autre, ou celui-ci même, d'examiner les livres de chevalerie nouvellement composés, sans doute quelques-uns paraîtraient avec la perfection que vous avez dite, enrichissant notre langue de l'agréable et précieux trésor de l'éloquence, donnant lieu à ce que les vieux livres s'obscurcissent à la lumière des livres récents, pour l'honnête passe-temps, non seulement des oisifs, mais des plus occupés, car il n'est pas possible que l'arc demeure continuellement tendu, et que le caractère et la faiblesse de l'homme puissent se soutenir sans quelque licite récréation. »

[A la discussion qui dure jusqu'au dîner, se mêle Don Quichotte. L'entretien est interrompu par l'arrivée d'un chevrier qui accepte de partager le repas sur l'herbe, et raconte comment il aima la belle Léandre qui se laissa séduire par un beau soldat vantard, et, abandonnée par lui, fut enfermée dans un couvent. Don Quichotte s'offre au chevrier pour aller délivrer son amante. Mais l'autre le traite de fou et le chevalier furieux le provoque à la bataille. Puis apercevant une procession promenant une effigie voilée de la Vierge pour obtenir la pluie du ciel, notre hidalgo laisse le chevrier et pourfend le saint cortège qu'il somme de délivrer la noble dame qu'il emmène. Pour toute réponse, un de ceux qui portent la statue s'arrête, et saisissant l'un des bâtons qui soutiennent la litière, en roue de coups le chevalier qui tombe à terre et semble mort. Ce que voyant la compagnie qui assiste Don Quichotte se précipite à son secours, et les pénitents effrayés se préparent à la défense. Mais tout se borne aux lamentations qu'exhale Sancho sur le corps de son maître que l'on hisse sur le char. Le curé reconnaît un ami dans le prêtre qui dirige la procession et lui explique la folie du pauvre chevalier. Tout s'arrange et les deux partis poursuivent leurs chemins respectifs.

L'escorte de Don Quichotte, au bout de six jours de marche, arrive un dimanche, à midi, au village de l'hidalgo. La nièce de ce dernier ainsi que la gouvernante s'empressent de le soigner, cependant que Thérèse, la femme de Sancho, se désespère de voir que son mari revient sans avoir tiré bénéfice de ses fonctions d'écuyer.]

Deuxième Partie.

[Don Quichotte se remet peu à peu du triste dénouement de sa dernière aventure. Il reçoit ses bons amis le Curé et le Barbier, et, malgré l'opposition de sa nièce et de la gouvernante, son écuyer Sancho Panza, auquel il demande ce que pense de lui l'opinion publique. Sancho lui répond franchement.]

1. — SANCHO DIT SON FAIT A DON QUICHOTTE.

(Chapitre II.)

« Eh bien, je dirai d'abord que le vulgaire tient Votre Grâce pour un fou achevé, et moi pour non moins extravagant. Les hidalgos disent que, ne se contenant point dans les limites de l'hidalguie, Votre Grâce s'est accordé le *don* [1] et s'est posée en chevalier avec quatre souches d'arbres, deux journaux de terre, avec une guenille derrière et une autre par devant. Les chevaliers disent qu'ils ne voudraient pas que les hidalgos s'opposent à eux, en particulier ces hidalgos à la mode écuyère qui noircissent [2] leurs souliers et reprisent leurs bas noirs avec de la soie verte.

— Ces critiques ne m'atteignent pas, dit Don Quichotte car je suis toujours bien vêtu et jamais raccommodé : déchiré, oui, peut-être, et déchiré plus par les armes que par le temps.

— Pour ce qui touche la bravoure, la courtoisie, les exploits et hauts faits de Votre Grâce, poursuivit Sancho, les opinions sont partagées. Les uns disent : « Fou, mais drôle »; les autres : « Vaillant, mais infortuné »; d'autres encore : « Courtois, mais impertinent »; et tous ainsi vont discutant de tant de choses et nous dissèquent de telle sorte que pas un os de notre corps n'est épargné.

1. Sur la « donification », cf. Morel-Fatio. *Études sur l'Espagne*, 1re série, 2e édition, p. 343.

2. M. Bastús explique qu'ils se servaient de noir d'imprimerie délayé dans un peu d'eau, d'huile, ou de blanc d'œuf.

— Considère, Sancho, dit Don Quichotte, que partout où se montre la vertu à un degré éminent, elle est pourchassée. Bien peu ou aucun des hommes illustres qui ont vécu n'ont laissé d'être calomniés par la méchanceté. Jules César, ardent, prudent et vaillant capitaine, fut traité d'ambitieux et quelque peu de malpropre, en sa tenue et dans ses mœurs. D'Alexandre, auquel ses exploits valurent le renom de Grand, on raconte qu'il eut ses moments d'ivresse; et d'Hercule, aux douze travaux, qu'il fut lascif et plongé dans une molle volupté. De Don Galaor, le frère d'Amadis de Gaule, on murmure qu'il fut plus que trop enclin à la luxure; et de son frère qu'il fut pleurnicheur[1]. C'est pourquoi, ô Sancho, parmi tant de calomnies dont furent abreuvés les preux, les miennes peuvent passer, si tant est qu'elles ne soient pas plus nombreuses que tu ne l'as dit.

— Voilà justement le hic, par le corps de mon père ! répliqua Sancho.

— Et quoi, en est-il d'autres? demanda Don Quichotte.

— Il reste encore la queue à écorcher, dit Sancho. Ce que j'ai dit jusqu'ici n'est que tourte et pain de fantaisie; mais si Votre Grâce veut savoir tout ce qu'il y a au sujet des calomnies qu'on lui adresse, je vais lui amener sur-le-champ qui les lui dira toutes, sans en oublier une maille[2]; car hier soir est arrivé le fils de Bartholomé Carrasco, qui vient d'étudier à Salamanque, passé bachelier, à qui j'allais souhaiter la bienvenue, et qui me dit que déjà l'histoire de Votre Grâce avait paru dans des livres, sous le nom de *L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche*; et qu'on m'y mentionne avec mon propre nom de Sancho Panza, ainsi que madame Dulcinée du Toboso, avec d'autres choses qui nous sont arrivées quand nous étions seuls, ce dont je restai ébahi d'étonnement : car comment l'historien qui les écrivit a-t-il bien pu les savoir?

1. Amadis, le chevalier du Lion, appelé aussi *le Beau Ténébreux*.

2. Monnaie de billon castillane. Six mailles valaient un denier.

— Je t'assure, Sancho, dit Don Quichotte, que l'auteur de notre histoire doit être quelque savant enchanteur, car rien de ce qu'ils veulent écrire ne leur demeure caché.

— Et combien savant et enchanteur, dit Sancho, puisque (selon le bachelier Samson Carrasco) l'auteur de l'histoire s'appelle Cid Hamet Melongène[1]!

— C'est un nom de Maure, répondit Don Quichotte.

— Sans doute, repartit Sancho, car pour la plupart j'ai entendu dire que les Maures sont amis de melongènes.

— Tu dois, Sancho, dit Don Quichotte, te tromper quant au surnom de ce Cid, qui en arabe veut dire *seigneur*.

— Peut-être bien, répliqua Sancho; mais, si votre grâce désire que je le fasse venir ici, j'irai le chercher en volant.

— Tu me feras grand plaisir, ami, dit Don Quichotte : car ce que tu m'as dit me tient en suspens, et je ne mangerai de bouchée qui me paraisse savoureuse tant que je ne serai pas informé de tout.

— Eh bien, j'y vais, répondit Sancho. »

Et, laissant son maître, il s'en fut chercher le Bachelier, avec lequel il revint peu de temps après.

[Le Bachelier, fort malicieux, loin de discuter avec l'hidalgo, flatte sa folie et applaudit à son dessein de reprendre sa vie errante. Mais par ailleurs il complote avec le Curé et le Barbier le moyen de profiter de cette nouvelle sortie de Don Quichotte pour essayer, ainsi qu'on le verra, de le guérir de son mal.

L'hidalgo, donc, se remet en route, toujours accompagné du fidèle Sancho, et se dirige avec lui vers « la grande cité du Toboso ». En chemin, comme à l'habitude, chevalier et écuyer conversent, et Don Quichotte disserte sur le désir universel de la renommée.]

1. Le nom exact du supposé historien est *Benengeli* qui, d'après M. Léopold Eguilaz (Hommage à Menéndez y Pelayo, II, p. 121), équivaut à *Bedencheli*, *aberenjenado*, qui a la couleur de l'aubergine.

2. — LE DÉSIR DE LA RENOMMÉE.

(Chapitre VIII.)

« Je songe, Sancho, dit Don Quichotte, à ce qui arriva à un célèbre poète de ce temps[1], qui ayant fait une malicieuse satire contre toutes les dames courtisanes, n'y mit point et n'y nomma pas une dame dont on pouvait douter si elle l'était ou non. Mais elle, voyant qu'elle ne figurait pas sur la liste des autres, se plaignit auprès du poète en lui demandant ce qu'il avait vu en elle pour ne pas la mettre au nombre des autres, et le priant d'allonger la satire et de l'inclure dans la rallonge; sinon, de prendre garde pour sa propre vie. Le poète le fit ainsi et l'arrangea comme des duègnes ne l'eussent pas fait, et elle demeura satisfaite de se voir une réputation, même mauvaise. Cette histoire s'accorde avec ce qu'on raconte de ce berger qui mit le feu et embrasa le fameux temple de Diane, compté pour une des sept merveilles du monde, seulement pour que son nom survécût dans les siècles à venir; et bien qu'on ordonnât de ne le point nommer ni de faire en parole ou par écrit mention de son nom pour qu'il n'atteignît pas l'objet de son désir, cependant on a su qu'il s'appelait Erostrate. Dans le même genre est ce qui arriva au grand empereur Charles Quint avec un chevalier à Rome. L'Empereur voulut voir ce fameux temple de la Rotonde, qui dans l'antiquité s'appela le temple de tous les dieux, et aujourd'hui, avec une meilleure invocation, s'appelle de tous les saints, et qui est l'édifice resté le plus entier de tous ceux qu'éleva le paganisme à Rome, conservant la renommée de la grandiose magnificence de ses fondateurs : il a la forme d'une moitié d'orange, extrêmement vaste, et très clair, sans autre lumière que celle que lui donne une fenêtre, ou, pour mieux dire, une claire-voie ronde ouverte à sa cime. Par elle

1. M. Rodriguez Marin pense qu'il s'agit de Vicente Espinel qui se trouvait en la licencieuse Séville vers 1578 et y écrivit une *Satire contre les Dames.*

l'Empereur contemplait l'édifice, ayant à son côté un chevalier romain qui lui détaillait les perfections et sublimités de cette merveille et mémorable construction. Lequel, s'étant écarté de la claire-voie, dit à l'Empereur : « Mille fois, Majesté sacrée, le désir me « vint de m'embrasser avec votre Majesté, et de me « jeter du haut de cette claire-voie dans le vide pour « laisser de moi dans le monde une éternelle renom- « mée. — Je vous suis reconnaissant, répondit l'Empe- « reur, de ne pas avoir mis à exécution une aussi « mauvaise pensée, et dorénavant je ne vous don- « nerai plus l'occasion de remettre à l'épreuve votre « loyauté; et ainsi, je vous mande de ne jamais me « parler ni de vous trouver où je suis. » Et, après ces paroles, il lui fit une grande merci. Je veux dire, Sancho, que le désir d'atteindre la renommée est extrêmement actif. Qui, selon toi, précipita Horatius, armé de toutes ses armes, du haut du pont dans les profondeurs du Tibre? Qui a brûlé le bras et la main de Mucius? Qui poussa Curtius à se lancer dans le gouffre ardent apparu au milieu de Rome? Qui, malgré tous les augures défavorables, fit passer à César le Rubicon? Et, pour citer des exemples plus modernes, qui perça les navires et laissa à sec et isolés les valeureux Espagnols guidés par le fort courtois Cortès dans le Nouveau Monde? Tous ces exploits, ainsi que d'autres également grands et divers, furent, sont et seront les œuvres de la renommée que les mortels désirent comme récompense et partie de l'immortalité que méritent leurs hauts faits, puisque nous autres chevaliers errants, chrétiens et catholiques, nous devons viser plus à la gloire des siècles futurs, qui est éternelle dans les régions éthérées et célestes, qu'à la vanité de la renommée que l'on acquiert en cette vie présente et éphémère. Car cette renommée, si longtemps qu'elle dure, enfin doit s'achever avec le monde lui-même qui a sa fin marquée; de sorte, ô Sancho, que nos œuvres ne doivent pas sortir des limites que nous assigne la religion chrétienne que nous professons. Nous devons

tuer l'orgueil chez les géants; l'envie, par la générosité et le bon cœur; la colère, par la calme contenance et la quiétude de l'esprit; la gourmandise et le sommeil, par le manger frugal et la longue veille; la luxure, par la loyauté que nous gardons envers celles dont nous avons fait les dames de nos pensées; la paresse, en allant par toutes les parties du monde, cherchant les occasions qui puissent faire et fassent de nous, chevaliers chrétiens, de réputés chevaliers. Tels sont, Sancho, les moyens par lesquels on atteint aux suprêmes louanges qu'apporte avec soi la bonne renommée. »

[Continuant à causer, l'hidalgo et son écuyer arrivent en vue du Toboso. Ils y pénètrent dans le complet silence de la nuit. Mais Sancho est bien empêché de guider son maître vers la maison de Dulcinée, puisqu'il a menti et ne l'a jamais vue.... L'ayant cherchée, en vain, et l'aube paraissant, Don Quichotte se décide, sur le conseil de Sancho, à sortir de la ville et à « s'embusquer » en un bois voisin, d'où il envoie son écuyer vers sa dame, en ambassade. Sancho se met en route et voit sortir du Toboso trois paysannes sur des bourriques. Il revient aussitôt prévenir Don Quichotte qu'il peut voir enfin Dulcinée avec deux dames de compagnie, montées sur des haquenées. Don Quichotte pique des deux et va rejoindre les filles. Il met pied à terre et ploie le genou devant celle que lui signale Sancho. Les paysannes prennent fort mal ces simagrées ainsi que les discours enflammés que l'hidalgo adresse ensuite à l'une d'elles. Elles les repoussent rudement et s'échappent au plus vite, laissant Don Quichotte attristé d'avoir encore une fois été dupé par des « enchanteurs ».

Le chevalier et Sancho prennent la route de Saragosse afin d'arriver à cette ville pour les fêtes solennelles que l'on y célèbre chaque année. Ils croisent en chemin un char de comédiens en costumes hétéroclites, et Don Quichotte, croyant à une nouvelle aventure, les somme de dire où ils vont. Il semble d'abord satisfait de leur réponse, lorsqu'un masque vient effrayer Rossinante du bruit de ses grelots, et le narguer lui-même. La colère gagne l'hidalgo et il va peut-être commettre quelque folie. Heureusement, Sancho trouve le moyen de l'apaiser, et tout finit par s'arranger.

Don Quichotte et Sancho passent la nuit qui suit la rencontre des comédiens parmi des arbres touffus. Ils y sont rejoints par un chevalier errant et son écuyer qui les viennent provoquer

au combat, lequel est accepté mais ne réussit guère aux nouveaux venus qui doivent bientôt s'avouer vaincus. Grâce leur est faite et Sancho, avec le jour, reconnaît dans le chevalier Samson Carrasco et dans son écuyer l'un de ses propres voisins et compères, lesquels s'étaient proposé, d'accord avec le Curé et le Barbier, de vaincre Don Quichotte et de lui ordonner, en vertu du Code de Chevalerie, de revenir au village et de n'en plus sortir pendant deux années. Penauds et dépités, Samson et son acolyte doivent rentrer chez eux.

Quant à Don Quichotte, il demeure persuadé qu'il a triomphé du plus vaillant chevalier du monde, et s'en réjouit fort. Sancho, pour une fois, ne trouble pas sa joie.]

3. — LE GENTILHOMME AU CABAN VERT.

(Chapitre XVI.)

Ainsi causaient Don Quichotte et Sancho, lorsqu'ils furent rejoints par un homme qui, derrière eux, et par le même chemin, venait sur une fort belle jument grise pommelée, vêtu lui-même d'un caban de fin drap vert, garni de triangles de velours lionné, et couvert d'une toque du même velours. La jument avait un harnachement de campagne et pour la genette, de couleur violâtre et verte. Le cavalier portait un cimeterre mauresque pendant d'un large baudrier vert et or, et les brodequins étaient du même travail que le baudrier. Les éperons n'étaient pas dorés mais couverts d'un vernis vert, si polis et brunis que, faisant corps avec le vêtement entier, ils produisaient meilleur effet que s'ils eussent été d'or pur. Quand le voyageur arriva près d'eux, il les salua courtoisement, et éperonnant sa jument, allait passer au large ; mais Don Quichotte lui dit :

« Noble seigneur, si Votre Grâce suit le même chemin que nous et ne se soucie d'aller vite, je tiendrais pour faveur que nous allions ensemble.

— En vérité, répondit le cavalier à la jument, je ne me hâterais pas ainsi, n'était la crainte qu'en compagnie de ma jument votre cheval ne s'excite.

— Quant à cela, seigneur, vous pouvez bien, répondit alors Sancho, vous pouvez bien tirer la bride de votre jument, car notre cheval est le plus honnête et

réservé du monde. Jamais, en de semblables occasions, il n'a fait quelque action vile, et la seule fois qu'il s'oublia à la tenter, nous avons payé pour lui, mon seigneur et moi, sept fois plus qu'il n'en avait fait. Je répète que Votre Grâce peut s'arrêter si elle veut, car alors même qu'on la lui donnerait entre deux plats, à coup sûr le cheval ne l'affronterait pas. »

Le voyageur tira sur la bride, en s'étonnant du maintien et du visage de Don Quichotte, lequel allait sans salade, car Sancho la portait comme une mallette à l'arçon de devant du bât du roussin; et si l'homme en vert regardait beaucoup Don Quichotte, Don Quichotte regardait beaucoup plus l'homme en vert qui lui semblait un homme sérieux et sensé. Il paraissait avoir cinquante ans, avec quelques cheveux blancs, le visage aquilin, le regard mi-gai, mi-grave; finalement, dans son costume et sa tenue, il donnait l'impression d'être un homme de qualité. Ce que de Don Quichotte de la Manche pensa l'homme en vert fut qu'il n'avait jamais vu pareille façon et apparence d'homme. Il s'étonna de la longueur de son cheval, de la grandeur de son corps, de la maigreur et du teint jaune de son visage, de ses armes, de son attitude et de son maintien : figure et image non vus depuis longtemps en cette terre. Don Quichotte remarqua bien l'attention avec laquelle le voyageur le regardait, et lut sa curiosité dans sa surprise; et comme il était si courtois et si enclin à faire plaisir à tout le monde, avant que l'autre ne lui eût posé de question, il lui adressa ce discours :

« Cette figure que Votre Grâce a vue en moi est en effet si nouvelle et différente de celles que l'on rencontre communément, que je ne m'étonne point de votre surprise; mais elle cessera quand je vous aurai dit que je suis chevalier

De ceux dont les gens disent
Qu'ils vont à leurs aventures [1].

1. Vers pris, selon M. Rodríguez Marin, de la traduction des *Triomphes de Pétrarque* par Alvar Gómez de Ciudad Real, qui mourut en 1538.

« Je quittai mon village, je mis mon bien à gage, je laissai la vie facile et oisive, et m'abandonnai aux bras de la Fortune afin qu'ils me portassent où serait son bon plaisir. Je voulus ressusciter la défunte chevalerie errante, et voici longtemps que, bronchant ici, tombant là, dégringolant ailleurs et me dressant plus loin, j'ai réalisé une grande partie de mon dessein, secourant les veuves, protégeant les jeunes filles, favorisant les femmes mariées, orphelins et pupilles, propre et naturel office des chevaliers errants. C'est ainsi que, par mes exploits nombreux, valeureux et chrétiens, j'ai mérité de défrayer la chronique dans presque toutes ou la plupart des nations du monde. Trente mille volumes ont été imprimés sur mon histoire, qui prend le chemin de s'imprimer en trente mille milliers, si le ciel n'y remédie. Finalement, pour tout enfermer en quelques mots brefs ou en un seul, je dis que je suis Don Quichotte de la Manche, autrement appelé le Chevalier de la Triste Figure; et quoique les louanges de soi-même avilissent, je me vois forcé de dire parfois les miennes, ce qui se justifie quand nul n'est là pour les célébrer. Aussi bien, seigneur gentilhomme, ni ce cheval, cette lance, cet écu et cet écuyer, ni toutes ces armes réunies, le teint jaune de mon visage, ma maigreur exténuée, ne pourront désormais vous étonner, puisque vous savez qui je suis et quelle est ma profession. »

Après avoir ainsi parlé, Don Quichotte fit silence, et l'homme en vert tarda tellement à lui répondre qu'il semblait ne pas se résoudre à le faire. Mais enfin, au bout d'un long moment il lui dit :

« Vous avez réussi, seigneur chevalier, à connaître mon désir d'après mon étonnement, mais non pas à dissiper la surprise que votre vue a provoquée en moi. Bien que vous ayez dit, seigneur, que de savoir qui vous êtes cesserait enfin ma surprise, il n'en a pas été ainsi; au contraire, maintenant que je le sais, je demeure encore plus surpris et étonné. Est-il donc possible qu'il y ait aujourd'hui, dans le monde, des chevaliers errants, et des histoires imprimées de véri-

tables chevaleries? Je ne puis me persuader qu'il existe aujourd'hui sur la terre qui aide les veuves, protège les jeunes filles, honore les femmes mariées, secoure les orphelins, et je ne le croirais pas si je ne l'avais vu en vous, de mes propres yeux. Béni soit le ciel! car grâce à cette histoire, que vous dites être imprimée, de vos hautes et véritables chevaleries, on oubliera les innombrables récits des faux chevaliers errants dont le monde est rempli, tant au préjudice des bonnes mœurs qu'au discrédit des bonnes histoires.

— Il y a beaucoup à dire, répondit Don Quichotte, sur la question de savoir si, oui ou non, sont feintes les histoires des chevaliers errants.

— Mais, quelqu'un peut-il douter, repartit le Vert, que ces histoires ne soient fausses?

— Moi, j'en doute, répliqua Don Quichotte, et restons-en là; car si notre voyage continue, j'espère en Dieu de vous donner à entendre que vous avez mal fait de suivre le courant de ceux qui sont assurés qu'elles ne sont pas vraies. »

A ces derniers propos de Don Quichotte, le voyageur fut effleuré du soupçon qu'il avait affaire à quelque extravagant, et se proposa d'attendre que d'autres propos vinssent confirmer cette impression. Mais avant de commencer de nouveaux entretiens, Don Quichotte le pria de lui dire qui il était, puisque lui-même lui avait fait part de sa condition et de sa vie. A quoi l'homme au caban vert, répondit :

« Je suis, seigneur Chevalier de la Triste Figure, un hidalgo natif d'un lieu où nous irons dîner aujourd'hui, s'il plaît à Dieu. Je suis plus que moyennement riche et mon nom est Don Diego de Miranda[1]. Je passe la vie avec ma femme, mes enfants et mes amis. Mes exercices sont la chasse et la pêche, mais je n'entretiens ni faucon ni lévriers, et me contente de quelque perdreau pour appeau ou de quelque furet audacieux. J'ai jusqu'à six

1. Personnage réel que, selon M. Rodriguez Marin, Cervantès connut à Archidona.

douzaines de livres, les uns en romance[1], les autres en latin, qui d'histoire, qui de dévotion : ceux de chevaleries n'ont pas encore franchi le seuil de ma porte. Je feuillette davantage les profanes que les dévots, pourvu qu'ils soient d'honnête passe-temps, qu'ils charment par le langage et captivent par l'invention; et ces livres sont fort rares en Espagne. Parfois je dîne avec mes voisins et amis, et souvent je les convie. Les festins que j'offre sont propres et sains, suffisamment abondants. Je n'aime pas la médisance, ni ne consens à ce que l'on médise devant moi; je ne furète pas dans l'existence d'autrui, ni ne suis un lynx des actions du prochain, j'entends la messe chaque jour; je répartis de mes biens entre les pauvres, sans faire ostentation des bonnes œuvres, pour ne point donner entrée dans mon cœur à l'hypocrisie et à la vanité, ennemis qui doucement s'emparent du cœur le plus réservé; je cherche à mettre en paix ceux qui ont cessé de s'accorder; je suis dévot de Notre-Dame, et j'ai confiance toujours en la miséricorde infinie de Dieu, notre Seigneur. »

Sancho fut très attentif à la relation de la vie et des occupations de l'hidalgo; et la trouvant bonne et sainte, jugeant que son auteur devait faire des miracles, il s'élança de son âne, et en grande hâte s'en fut le saisir de l'étrier droit, et d'un cœur dévot, presque avec des larmes, lui baisa les pieds mainte et mainte fois. Ce que voyant, l'hidalgo lui demanda :

« Que faites-vous, mon frère? Quels sont ces baisers?

— Laissez-moi baiser, répondit Sancho; car Votre Grâce m'apparaît comme le premier saint à la genette que j'ai vu dans tous les jours de ma vie.

— Je ne suis pas un saint, répondit l'hidalgo, mais un grand pécheur; vous, certes, mon frère, devez être bon, comme le montre votre simplesse. »

Sancho revînt à son bât, ayant tiré le rire de la profonde mélancolie de son maître, et causé à Don Diego un nouvel étonnement. Don Quichotte lui demanda

1. *En romance* = en langue néolatine, en espagnol.

combien il avait de fils, et il lui dit que les anciens philosophes, qui manquèrent de la véritable connaissance de Dieu, mettaient le suprême bien dans les biens de la nature, en ceux de la fortune, dans le fait d'avoir beaucoup d'amis ainsi que de nombreux et de bons enfants.

« Moi, seigneur Don Quichotte, répondit l'hidalgo, j'ai un fils; et peut-être que si je ne l'avais pas je m'estimerais plus heureux que je ne suis; non qu'il soit mauvais, mais parce qu'il n'est pas aussi bon que je le voudrais. Il a dans les dix-huit ans : il en a passé six à Salamanque, apprenant les langues latine et grecque; et quand je voulus qu'il passât à l'étude d'autres sciences, je le trouvai si imbibé de celle de la Poésie (si tant est qu'on la puisse appeler science) qu'il n'est pas possible de lui faire affronter celle des Lois que je voudrais qu'il étudiât, ni celle de la reine de toutes les sciences, la Théologie. Je désirerais qu'il fût la couronne de son lignage, car nous sommes en un siècle où nos rois récompensent hautement les vertueuses et bonnes lettres [1]; parce que des lettres sans vertu sont des perles dans le fumier. Il passe tout le jour à vérifier si Homère a bien ou mal dit en tel vers de l'*Iliade*; si Martial fut ou non déshonnête en telle épigramme; si l'on doit entendre d'une manière ou d'une autre tels et tels vers de Virgile. Enfin, toutes ses conversations sont avec les livres des poètes précités, ainsi qu'avec ceux d'Horace, de Perse, de Juvénal et de Tibulle; car des modernes *romancistes* [2] il ne fait pas grand cas; et malgré le dédain qu'il montre envers la poésie de romance, il ne pense en ce moment qu'à faire une glose à quatre vers, qu'on lui a envoyée de Salamanque, et qui est sans doute de joute littéraire. »

1. « Un subtil petit vent d'ironie, écrit M. Rodriguez Marin, court entre ces lignes : Cervantès était bon témoin de ces largesses, quand il écrivait cette partie de son œuvre, vivant des aumônes du comte de Lemos et du cardinal archevêque de Tolède, don Bernardo de Sandoval y Rojas. »

2. *Romancistas* = poètes écrivant en *romance*, c'est-à-dire en espagnol. V. page 150, note 1.

A quoi répondit Don Quichotte :

« Les enfants, seigneur, sont des morceaux des entrailles de leurs parents, et ainsi, l'on doit les aimer, quelque bons ou mauvais qu'ils soient, comme on aime les âmes qui nous donnent la vie. Il revient aux parents de les acheminer dès leur plus jeune âge sur la voie de la vertu, de la bonne éducation, des bonnes mœurs chrétiennes, afin que lorsqu'ils seront grands ils soient le bâton de vieillesse de leurs parents et le bonheur de leur postérité. Quant à les forcer à étudier telle ou telle science, je ne le tiens pas pour bien fait, encore que de les persuader ne doit pas être nuisible; mais quand on n'a pas à étudier pour *pane lucrando*, quand un étudiant est assez heureux pour que le ciel lui ait donné des parents qui le lui laissent, je serais d'avis de le laisser suivre la science pour laquelle on le voit le mieux doué; et quoique celle de la Poésie soit moins utile que délectable, elle n'est pas de celles qui ont coutume de déshonorer celui qui les possède. La Poésie, seigneur hidalgo, à mon avis, est comme une demoiselle tendre et d'un jeune âge, d'une extrême beauté, que beaucoup d'autres demoiselles, qui sont toutes les autres sciences, ont mission d'enrichir, polir et orner. Elle doit se servir de toutes, et toutes doivent s'autoriser d'elle; mais cette demoiselle ne veut pas être maniée, ni traînée par les rues, ni publiée aux carrefours des places ou aux coins des palais [1]. Elle est faite d'une alchimie de telle vertu, que celui qui la sait traiter la convertira en or purissime d'un inestimable prix; celui qui la possède doit la tenir à distance, et ne pas la laisser courir en satires obscènes ou en sonnets pervers [2]. En aucune manière elle ne doit être vendable, si ce n'est en poèmes héroïques, en émouvantes tragédies ou en habiles et joyeuses comédies. Elle ne doit pas être laissée à la discrétion des bouffons, ou de l'ignorant vulgaire, incapables de

1. On trouve une peinture analogue de la Poésie dans la nouvelle exemplaire *La Gitanilla*.

2. M. Rodriguez Marin voit en cette phrase une allusion à Lope de Vega.

connaître ni d'estimer les trésors qu'elle renferme. Et ne pensez point, seigneur, que j'appelle ici *vulgaire* seulement la gent plébéienne et humble : tous ceux qui ne savent point, fussent-ils seigneurs et princes, peuvent et doivent être compris au nombre du *vulgaire*. Mais celui qui traite et possède la Poésie dans les conditions requises et que j'ai dites, sera renommé et célébré dans toutes les nations civilisées du monde. Et pour ce que vous déclarez, seigneur, à savoir que votre fils n'estime guère la poésie de romance, je ne vous cacherai pas que je ne puis l'approuver. En voici la raison : le grand Homère n'écrivit pas en latin, parce qu'il était grec, ni Virgile en grec, parce qu'il était latin. Ainsi donc, tous les poètes anciens écrivirent en la langue qu'ils tétèrent dans le lait maternel, et n'allèrent pas chercher les langues étrangères pour exprimer la sublimité de leurs conceptions. C'est pourquoi il conviendrait que cet usage s'étendît par toutes les nations, et qu'on se gardât de mésestimer le poète allemand parce qu'il écrit dans sa langue, ou le castillan, ou même le biscayen, qui écrivent en la leur. Mais votre fils, seigneur, (à ce que j'imagine) ne doit pas en vouloir à la poésie de romance, sinon aux poètes qui sont de purs romancistes, sans savoir d'autres langues ni d'autres sciences qui ornent, éveillent, secondent leur instinct naturel; et même en cela il peut y avoir erreur. Car, en vérité, on naît poète : c'est-à-dire que du ventre de sa mère le poète naturel sort poète; et avec cette inclination que lui donna le ciel, sans autre étude ni art, il compose des choses telles que se justifie la parole de celui qui a dit : *est Deus in nobis*[1], etc. Je dis aussi que le poète instinctif qui s'aide de l'art doit être bien meilleur et surpasser celui qui veut être poète seulement parce qu'il connaît l'art. La raison en est que l'art ne l'emporte pas sur la nature, mais la corrige et la rend parfaite: de sorte que la nature unie à l'art, ou l'art uni à la nature doivent produire un poète

1. Fragment de ce vers d'Ovide dans les *Fastes* :

Est Deus in nobis; agitante calescimus illo.

parfait. Telle sera donc la conclusion de ma causerie, seigneur hidalgo, que vous laissiez votre fils cheminer par où l'appelle son étoile; car étant, comme il doit l'être, si bon étudiant, et ayant déjà gravi le premier échelon des sciences, qui est celui des langues, grâce à elles, de lui-même il montera jusqu'au sommet des lettres humaines, lesquelles ont si bonne apparence en un homme de cape et d'épée, et le parent, l'honorent, le grandissent comme les mitres font pour les évêques, ou les toges pour les doctes jurisconsultes. Blâmez votre fils s'il fait des satires qui portent préjudice à l'honneur d'autrui, châtiez-le, déchirez-les; mais s'il fait des discours à la manière d'Horace, où il critique les vices en général, aussi élégamment que ce poète le fit, louez-le. Car il est licite au poète d'écrire contre l'envie, et de dire en ses vers du mal des envieux, et ainsi des autres vices, pourvu qu'il ne vise personne; mais il est des poètes qui, pour dire une malice, se mettent en péril d'être exilés aux îles de Pont [1]. Si le poète est chaste en ses mœurs, il le sera également dans ses vers; la plume est la langue de l'âme : tels sont les concepts qui s'y engendrent, tels seront ses écrits. Quand les rois et les princes voient la science miraculeuse de la Poésie en des sujets prudents, vertueux et graves, ils les honorent, les estiment, les enrichissent, et même les couronnent des feuilles de l'arbre que n'offense point la foudre [2], comme pour marquer que ne doivent être offensés de personne ceux qui de telles couronnes voient honorer et parer leurs tempes. »

L'homme au caban vert demeura dans l'étonnement du raisonnement de Don Quichotte, et tellement, qu'il en rabattit de son opinion première à son égard, à

1. Allusion sans doute encore à Ovide écrivant en son exil *Les Pontiques.*

2. On retrouve un écho de cette croyance répandue dans l'*Horace* de notre Corneille :

> Lauriers, sacrés rameaux qu'on veut réduire en poudre,
> Vous qui mettez sa tête à couvert de la foudre, etc...
> (Acte V, scène III).

savoir qu'il était fou. Mais au milieu de la conversation, Sancho, qui ne la trouvait guère à son goût, s'était écarté du chemin pour demander un peu de lait à des bergers qui se trouvaient près de là, en train de traire quelques brebis; et, sur ce, l'hidalgo, extrêmement satisfait de la sagesse et de l'éloquence de Don Quichotte, reprenait déjà la causerie, quand Don Quichotte, levant la tête, vit que par le chemin qu'ils suivaient venait un char empli de bannières royales, et croyant à une nouvelle aventure, appela à grands cris Sancho pour qu'il vînt lui donner la salade. Lequel Sancho, s'entendant appeler, laissa les bergers, en toute hâte piqua son roussin, et arriva près de son maître auquel survint une épouvantable et folle aventure.

[Le char conduit à la cour deux lions encagés que le Général d'Oran envoie à Sa Majesté. Don Quichotte exige que la cage soit ouverte, car il veut faire connaître aux lions qui il est, en dépit des enchanteurs qui les lui envoient. Malgré les supplications de tous ceux qui l'entourent, il persiste en son dessein et le gardien des fauves doit s'exécuter. Par miracle, la liberté apparue ne tente pas le lion de la première cage qui se contente de s'étirer, de bailler, de se lécher le visage, de mettre un peu le mufle dehors, et paresseusement se retourne et se couche.

On persuade Don Quichotte que le lion ainsi s'avoue vaincu, et, fort satisfait, *Le Chevalier de la Triste Figure* laisse partir ses adversaires à quatre pattes, en annonçant que désormais il s'appellera *Le Chevalier aux Lions*.

Don Quichotte est bien reçu dans la famille de l'hidalgo au caban vert. Il demeure près d'elle quatre jours pendant lesquels il s'entretient agréablement avec ses hôtes, en particulier avec le jeune étudiant-poète. Puis il part, afin d'arriver à temps pour les joutes de Saragosse, en passant d'abord par la caverne de Montesinos où il compte découvrir « la source des sept lagunes appelées communément de Ruidera ».

Après avoir assisté dans une prairie aux fêtes des noces champêtres du riche laboureur Camacho et de la belle Quiteria, laquelle est aimée du pauvre Basile qui vient feindre de se tuer, et, couvert d'un sang qui n'est pas le sien, réussit à obtenir, au cours d'une agonie simulée, la main de Quiteria et la bénédiction du curé, qu'il garde, dupant ainsi Camacho qui se consolera, Don Quichotte, Sancho et un guide parviennent à la caverne, où *Le Chevalier aux Lions* se laisse glisser au bout d'une corde. On l'en retire au bout d'une demi-heure, presque asphyxié

sans doute, car on a du mal à lui faire ouvrir les yeux et à le secouer de l'espèce de torpeur où il plonge. Revenu à soi, Don Quichotte, comme inspiré, raconte les merveilles qu'il entrevit dans la caverne : il fut reçu dans un palais de cristal par le vénérable Montesinos, que Merlin a enchanté, comme il a ensorcelé Ruidera, ses filles et ses nièces, changées par lui en ces lagunes de Ruidera dont notre chevalier voulait connaître l'origine. Il vit passer la procession des servantes de Durandarte et de Belerma, également enchantées par Merlin ; et Belerma venait enfin, portant sur un linge le cœur momifié de son ami.... Il y vit aussi Dulcinée, sous l'apparence d'une paysanne, mais qui s'enfuit à son approche.... Enfin il croit fermement être resté trois jours en la caverne de Montesinos.

A l'issue de cette aventure, Don Quichotte, Sancho et le guide rencontrent un joyeux garçon de dix-huit à dix-neuf ans, qui chante des séguedilles, habillé comme un page, mais portant sur l'épaule un paquet de hardes. Don Quichotte l'interpelle.]

4. — SUR LE MÉTIER DES ARMES.

(Chapitre XXIV.)

« Vous cheminez bien à la légère, jeune homme. Et où donc allez-vous? Sachons-le, si tant est qu'il vous plaise de le dire. »

A quoi le garçon répondit :

« D'aller ainsi à la légère, la chaleur et la pauvreté en sont la cause. Et c'est à la guerre que je vais.

— Comment la pauvreté? demanda Don Quichotte. Car pour la chaleur, je l'admets.

— Seigneur, répliqua le damoiseau, j'emporte dans ce paquet des grègues de velours, compagnes de ce vêtement à doubles manches. Si je les use en chemin, je ne pourrai m'en servir à la ville, et je n'ai pas de quoi en acheter d'autres. C'est pour cela autant que pour me donner de l'air, que je vais de cette manière jusqu'à rejoindre des compagnies d'infanterie qui sont à peine à douze lieues d'ici, où je m'engagerai. Les équipages ne manqueront pas alors pour se rendre à l'embarcadère que l'on dit être à Carthagène. Et je préfère avoir pour maître et seigneur le Roi, et le servir à la guerre, plutôt qu'un ladre en la capitale.

— Et en avez-vous par hasard quelque surpaye? demanda le cousin du licencié [1].

— Si j'avais servi quelque grand d'Espagne, ou quelque haut personnage, répondit le garçon, je l'aurais assurément. Car servir les grands a cela de bon : de leur office on sort d'ordinaire alférez ou capitaine, ou avec quelque bonne pension. Mais moi, malheureux, j'ai toujours servi des avocaillons ou des gens sans aveu, de revenu et d'appointements si misérables et amoindris, que de payer l'empesage d'un col, ils en dissipaient la moitié; et l'on tiendrait pour miracle qu'un page aventurier retirât ne fût-ce qu'un raisonnable profit de son état.

— Et dites-moi, je vous prie, mon ami, demanda Don Quichotte, est-il possible que dans vos années de service, vous n'ayez pu obtenir quelque livrée?

— On m'en a donné deux, répondit le page; mais de même qu'à celui qui sort de quelque ordre religieux avant de professer on ôte l'habit pour lui rendre ses vêtements, de même mes maîtres me rendaient les miens, dès qu'ayant terminé les affaires qui les amenaient à la capitale, ils rentraient chez eux et reprenaient les livrées qu'ils n'avaient données que pour les montrer.

— Notable *spilorceria* [2], comme dit l'Italien, repartit Don Quichotte; mais, malgré tout, estimez-vous heureux d'être sorti de la capitale avec un aussi beau dessein que celui que vous avez formé; car il n'est sur la terre rien de plus honorable et profitable que de servir Dieu, d'abord, et ensuite, son roi et seigneur naturel, surtout dans l'exercice des armes, par quoi l'on recueille, sinon plus de richesses, au moins plus d'honneur que par les lettres, comme je l'ai dit maintes fois. Car bien que les lettres aient fondé plus de majo-

1. Le guide donné à Don Quichotte pour se rendre à la caverne de Montesinos était le cousin du licencié qui invita notre chevalier à assister aux noces de Camacho. Ce guide était un brillant humaniste.

2. Lésine, avarice sordide.

rats que les armes, cependant ceux des armes ont au prix de ceux des lettres je ne sais quelle qualité unie à je ne sais quelle splendeur intérieure, qui fait qu'ils les surpassent tous. Et ce que je veux vous dire maintenant, gardez-le dans votre mémoire, car cela vous profitera et vous soulagera dans vos travaux : et c'est que vous éloigniez de vous l'imagination des événements à venir qui pourraient vous être contraires; car le pire de tous est la mort, et si celle-ci est bonne, le meilleur de tous c'est de mourir. On demanda à Jules César, ce valeureux empereur romain, quelle était la meilleure mort. Il répondit : l'impensée, la soudaine, l'imprévue [1]. Et quoiqu'il répondît en païen, étranger à la connaissance du vrai Dieu, cependant il dit bien, pour s'épargner le regret humain. Car en admettant qu'on vous tue dès la première action et bataille, ou d'une charge d'artillerie, ou d'une saute de mine, qu'importe?

« Le tout est de mourir, et l'œuvre est terminée. Comme le dit Térence [2], le soldat a meilleure apparence, mort dans la bataille que vivant et sauf dans la fuite; et le soldat acquiert de la renommée dans la mesure de son obéissance envers ses capitaines et envers ceux qui peuvent lui commander. Et notez, mon fils, qu'il convient mieux au soldat de sentir la poudre que la civette, et que si la vieillesse vous prend en cet exercice plein de dignité, fussiez-vous couvert de blessures, estropié ou boiteux, du moins ne pourra-t-elle vous saisir sans honneur, et tel, que votre pauvreté ne saurait le diminuer [3]; d'autant plus que maintenant l'on organise l'assistance et le secours aux soldats vieux et estropiés [4], parce qu'il n'est pas bien que l'on agisse envers eux comme font ceux qui émancipent et donnent liberté à

1. Cf. Suétone, *Vie de César*, ch. LXXXVII.

2. Ce propos n'est pas de Térence.

3. Clemencin dit que « Cervantès, en écrivant cela, pensait sans doute à soi-même, et parlait de soi ».

4. Ironie profonde de Cervantès, « soldat vieux et estropié que sa patrie assista et secourut comme tout le monde sait : en le laissant dans le pire dénûment » (M. Rodriguez Marin).

leurs nègres dès qu'ils sont vieux et ne peuvent plus servir, de sorte que les chassant de chez eux avec le titre d'hommes libres, ils en font les esclaves de la faim, dont ils ne se pourront libérer que par la mort. Et pour l'instant, je ne veux pas vous en dire davantage, sinon que vous montiez en croupe sur mon cheval jusqu'à l'auberge où vous dînerez avec moi, et resterez jusqu'au lendemain matin où vous serez libre de poursuivre le chemin que Dieu vous accordera, je l'espère, aussi bon que le méritent vos nobles intentions. »

Le page n'accepta pas l'invitation à monter en croupe, mais ne refusa pas de dîner avec lui à l'auberge. On raconte qu'alors Sancho dit à part soi : « Est-ce mon maître qui parle? Est-il possible qu'un homme qui sait dire de telles choses, tant et si bien, ainsi qu'il vient de le faire, affirme avoir vu les invraisemblables extravagances qu'il raconte de la caverne de Montesinos? Après tout, on verra bien! »

Sur ces entrefaites, ils arrivèrent à l'auberge, à la tombée de la nuit, non sans plaisir de Sancho voyant que son maître la jugea pour une véritable auberge, et non pour un château, comme il avait coutume.

[Don Quichotte se rencontre à l'auberge avec un montreur de marionnettes, qui représente devant lui une scène des livres de chevalerie : le « retable de Mélisendre ». Don Quichotte s'exalte à la vue des personnages qui lui sont familiers, et, contemplant sur la scène le traître roi Marsile environné de Maures, sa folie le reprend : il se précipite, l'épée haute, et fait un affreux carnage des figurines du pauvre bateleur. Mais généreusement, une fois l'accès passé, il répare les dommages causés.

Le montreur de marionnettes n'est autre que Ginès de Pasamonte, l'un de ces galériens jadis délivrés par Don Quichotte, et qui a détourné les soupçons de la justice en se faisant bateleur. Il a donc reconnu Don Quichotte, qu'il a fort étonné, avant la tragique représentation, par les devinettes prétendues d'un singe aux gestes faciles.

Au sortir de l'auberge, Don Quichotte décide de voir les rives de l'Èbre avant d'entrer à Saragosse. Il rencontre un escadron d'environ 200 hommes armés, qui représente un

village et qui attend l'arrivée d'un autre escadron représentant le village voisin avec lequel il a un différend à régler. Don Quichotte s'interpose, tient aux villageois belliqueux un fort beau discours, mais qui, sur un geste malheureux de Sancho, se termine mal. Don Quichotte et son écuyer sont encore une fois roués de coups, et doivent s'enfuir au plus vite. Ils vont se reposer qui sous un orme, qui au pied d'un hêtre. Ils passent péniblement la nuit, et, à l'aube, se remettent en route vers l'Ebre qu'ils atteignent deux jours après. Une barque s'offre à leur vue, amarrée au tronc d'un arbre. Belle invitation d'enchanteur à Don Quichotte, qui s'embarque avec Sancho, coupe les amarres et se laisse aller à la dérive. Le courant les entraîne dans la direction d'un moulin à eau, et ils seraient broyés par la meule s'ils n'étaient secourus par les meuniers, au grand dépit de l'hidalgo qui s'apprêtait à délivrer les nobles captifs du « château » de ce moulin... Redescendus sur terre, ils font la rencontre qui va décider du sort de Sancho Panza, et lui valoir enfin l'île tant désirée.]

5. — DON QUICHOTTE RENCONTRE UNE BELLE CHASSERESSE.

(Chapitre XXX.)

Il arriva donc que le lendemain, au crépuscule, et au sortir d'un bois, Don Quichotte porta son regard sur une verte prairie au bout de laquelle il aperçut des gens, et s'étant approché, reconnut des chasseurs de fauconnerie. Il s'approcha davantage et, parmi eux, vit une noble et belle dame sur un palefroi ou haquenée très blanche, ornée de harnais verts et d'une selle d'argent. La dame était elle-même habillée de vert, et si richement, qu'elle était l'élégance en personne. Dans la main gauche elle portait un açore, indice qui laissa entendre à Don Quichotte que ce devait être quelque grande dame, maîtresse de tous ces chasseurs — ce qui était la vérité. Et ainsi, il dit à Sancho :

« Cours, Sancho, mon fils, et dis à cette dame au palefroi et à l'açore que moi, le Chevalier aux Lions, je baise les mains à sa grande beauté, et que si Sa Grandeur m'en donne licence, j'irai les lui baiser, et la servir dans la mesure de mes forces et des ordres de Son Altesse. Et surveille ton parler, Sancho; prends

soin de ne pas introduire dans ton ambassade quelques-uns de ces proverbes dont tu as le secret.

— Non! mais vous tombez bien avec votre introducteur! répondit Sancho. Est-ce à moi que cela s'adresse? Vrai! ce n'est pas la première fois que je porte des messages à de hautes et grandes dames, en cette vie!

— Si ce n'est celui que tu portas à madame Dulcinée, répliqua Don Quichotte, je ne sache pas que tu en aies porté d'autre, tout au moins, à mon service.

— C'est la vérité, répondit Sancho; mais qui veut payer ne craint pas de donner garantie, et en maison pleine on a vite fait d'apprêter le dîner : je veux dire qu'il n'y a rien à me conseiller ni à me faire remarquer; car je suis propre à tout, et j'entends d'un peu de tout.

— Je le crois, Sancho, dit Don Quichotte : va-t-en donc, et que Dieu t'assiste! »

Sancho partit à la hâte, tirant son roussin de son pas habituel, et arriva près de la belle chasseresse. Alors, mettant pied à terre et s'agenouillant devant elle, il lui dit :

« Belle dame, ce chevalier qui paraît là-bas, appelé le Chevalier aux Lions, est mon maître, et je suis son écuyer, appelé chez soi Sancho Panza. Le dit Chevalier aux Lions qui, il n'y a pas longtemps, s'appelait de la Triste Figure, envoie dire, par moi, à Votre Grandeur qu'elle daigne lui donner licence pour que, grâce à son acquiescement, consentement et bon plaisir, il vienne mettre en œuvre son dessein, qui n'est autre, selon ce qu'il dit et ce que je pense, que de servir Votre Sublime Altesse et Beauté; car en la lui donnant, Votre Seigneurie fera chose qui tournera à son profit, et il recevra, quant à lui, une grâce très signalée et un grand contentement.

— Assurément, bon écuyer, répondit la dame, vous avez accompli votre ambassade avec toutes les circonstances que réclament les ambassades de ce genre. Relevez-vous, car il n'est pas juste que l'écuyer d'un aussi grand chevalier que celui de la Triste Figure, dont nous avons par ici beaucoup entendu parler, reste

ainsi à genoux : levez-vous, mon ami, et dites à votre maître qu'il sera le bienvenu s'il daigne user de moi et du Duc mon mari, dans une maison de plaisance que nous avons ici. »

Sancho se releva, étonné de la beauté de la bonne dame autant que de ses fines manières et de sa courtoisie, et surtout de ce qu'elle lui avait dit avoir entendu parler de son maître le Chevalier de la Triste Figure, car si elle ne l'avait appelé le Chevalier aux Lions, ce devait être parce qu'il avait pris ce nom trop récemment pour qu'elle le connût. La duchesse, dont on ne sait pas encore le titre [1], lui demanda :

« Dites-moi, frère écuyer : votre maître n'est-il pas celui dont court l'histoire imprimée sous ce vocable : *L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche*, et qui a pour dame de son cœur une certaine Dulcinée du Toboso?

— Lui-même! madame, répondit Sancho; et cet écuyer sien qui paraît, ou doit paraître, en la dite histoire, et qu'on appelle Sancho Panza, c'est moi, si tant est qu'on ne m'ait pas changé dans le berceau, je veux dire dans l'impression.

— De tout cela je me réjouis fort, dit la Duchesse. Allez, frère Panza, et dites à votre maître qu'il est le bien arrivé et le bienvenu dans mes états, et que rien ne pouvait me faire plus de plaisir. »

Sur cette agréable réponse, Sancho, dans la plus grande joie, revint vers son maître auquel il raconta tout ce que la haute dame lui avait dit, élevant jusqu'aux cieux, en termes rustiques, sa grande beauté, sa grâce et sa courtoisie. Don Quichotte se dressa gaillardement sur sa selle, s'affermit sur les étriers,

1. Pellicer conjectura plausiblement que Cervantès a peint, dans le Duc et la Duchesse, Don Carlos de Borja et Doña Maria Luisa de Aragón, ducs de Villahermosa; « et que le château ou villa, qui fut le théâtre de tant d'aventures, fut le palais de Buenavía, qu'édifia le duc Don Juan de Aragon, cousin du Roi Catholique, dans les environs de la ville de Pedrola, résidence ordinaire des seigneurs de cet état ».

arrangea sa visière, excita Rossinante, et avec une gente hardiesse s'en fut baiser les mains de la Duchesse, laquelle, faisant appeler le Duc son mari, lui conta, pendant que Don Quichotte s'avançait, l'ambassade de ce dernier; et tous deux, ayant lu la première partie de cette histoire, et ayant compris par elle le caractère extravagant de Don Quichotte, l'attendaient avec le plus vif plaisir et avec le désir de le connaître, se proposant de se conformer à son humeur, et de condescendre à tout ce qu'il leur dirait, de le traiter enfin comme un chevalier errant durant les jours qu'il demeurerait avec eux, avec toutes les cérémonies usitées dans les livres de chevalerie qu'ils avaient lus et dont ils étaient encore très friands.

[Cet amusant complot nous explique tout ce qui va suivre. Les imaginations de Don Quichotte et de Sancho Panza vont enfin prendre corps et se réaliser.

Et d'abord le Duc fait la leçon à ses domestiques, sur le cérémonial qu'ils devront observer à l'égard de ses hôtes. Puis il désigne six jolies servantes pour être les pages de l'hidalgo. Enfin, il prête à Don Quichotte de magnifiques habits.

Paré et parfumé, Don Quichotte fait son entrée en grande pompe dans la salle à manger des Ducs qui l'y reçoivent, accompagnés d'un peu sympathique chapelain avec lequel, presque aussitôt, notre hidalgo doit soutenir une âpre discussion à propos de la chevalerie. Les Ducs le supplient de ne point prendre garde aux critiques du prêtre, « car de même que ceux des femmes, les mots d'ecclésiastiques ne font de tort à personne ». Le dit chapelain va jusqu'à quitter la salle, de fureur, lorsque le Duc octroie à Sancho le gouvernement de l'île de ses rêves!...

Ensuite, la Duchesse demande à Don Quichotte de lui décrire la beauté de Dulcinée du Toboso. En soupirant, le chevalier avoue que des enchanteurs l'ont transformée à ses yeux en une « vilaine de Sayago ». Mais la Duchesse le pousse sur ce terrain brûlant, et insinue que l'histoire récemment publiée de Don Quichotte prétend qu'en réalité le chevalier n'a jamais vu sa dame.]

6. — LA VÉRITÉ SUR DULCINÉE.

(Chapitre XXXII.)

« Là-dessus, il y a beaucoup à dire, répondit Don Quichotte. Dieu sait s'il est, ou non, une Dulcinée dans le monde, ou si elle est fantastique, ou n'est pas fantastique; et ce ne sont pas là de ces choses dont l'éclaircissement doive être poussé jusqu'au bout. Je n'ai pas engendré ni enfanté ma dame, puisque je la contemple comme il convient que soit contemplée une dame contenant en soi les qualités qui peuvent la rendre illustre dans le monde entier, à savoir : belle sans tache, grave sans superbe, amoureuse avec honnêteté, reconnaissante par courtoisie, courtoise par exquise éducation, et finalement, de haut lignage, à cause que sur le noble sang resplendit et triomphe la beauté à des degrés plus élevés de perfection que chez les belles d'une humble naissance.

— Il est vrai, dit le Duc; mais que le seigneur Don Quichotte me donne licence de dire ce à quoi m'oblige l'histoire que j'ai lue de ses exploits, d'où l'on infère que, en admettant qu'on accorde qu'il existe une Dulcinée au Toboso, ou ailleurs, et qu'elle soit belle au suprême degré où Votre Grâce nous la peint, toutefois, elle ne peut aller de pair, quand à la hautesse du lignage, avec les Oriane, les Alastrajarée, les Madasime, ni avec d'autres du même genre, dont sont emplies les histoires que Votre Grâce connaît bien.

— A cela je puis dire, répondit Don Quichotte, que Dulcinée est fille de ses œuvres et que les vertus corrigent le sang, et que l'on doit tenir en meilleure estime un humble vertueux, qu'un vicieux de haut rang; d'autant plus que Dulcinée a un giron[1] qui la peut faire devenir reine avec couronne et sceptre; car le mérite d'une femme belle et vertueuse s'étend jusqu'à faire de plus grands miracles, et sinon formellement, du moins

1. Terme de blason.

virtuellement tient enfermées en soi de plus hautes destinées.

— Je dis, seigneur Don Quichotte, répliqua la Duchesse, que dans tout ce que vous dites, vous avancez d'un pas lent et sûr, et suivant l'expression connue, avec la sonde à la main. Aussi bien, dorénavant, je croirai et ferai croire à tous ceux de ma maison et même à monsieur le Duc, s'il est nécessaire, qu'il existe une Dulcinée au Toboso, qu'elle y vit actuellement, qu'elle est belle, excellemment née, et mérite qu'un chevalier tel que le seigneur Don Quichotte la serve; car c'est ce que je puis et sais dire de mieux. Mais je ne puis laisser de former un scrupule, et d'avoir un je ne sais quoi de mauvaise humeur contre Sancho Panza : ce scrupule vient de ce que l'histoire en question raconte que le dit Sancho Panza trouva la dame Dulcinée (lorsqu'il lui porta de votre part une épître) en train de vanner un sac de blé, et, pour plus de détails, que ce n'était que du blé roux; chose qui me fait douter de la noblesse de son lignage. »

A quoi Don Quichotte répondit :

« Madame, Votre Grandeur saura que toutes les choses, ou la plupart de celles qui m'arrivent, vont hors des termes ordinaires de celles qui surviennent aux autres chevaliers errants, qu'elles soient dirigées par le vouloir inscrutable des destins, ou par la malice de quelque jaloux enchanteur; et qu'il est avéré que tous ou presque tous les chevaliers errants et fameux ont eu la grâce, l'un de ne pouvoir être enchanté, l'autre d'être de chairs si impénétrables qu'il ne pouvait être blessé, tel que le célèbre Roland, l'un des douze Pairs de France, dont on raconte qu'il ne pouvait être blessé que par la plante du pied gauche, et encore, avec la pointe d'une grosse épingle, et non d'aucune autre espèce d'arme ; de sorte que lorsque Bernardo del Carpio [1] le tua à Roncevaux, voyant qu'il ne le pouvait

1. Personnage légendaire créé sous l'influence de l'épopée française, et opposé à Roland.

atteindre par le fer, il le leva du sol entre ses bras, et l'étouffa, se souvenant alors de la mort que donna Hercule à Antée, ce féroce géant que l'on disait être le fils de la Terre. Je veux inférer de ce qui précède qu'il se pourrait que j'eusse quelqu'une de ces grâces, non de ne pouvoir être blessé, car souvent l'expérience m'a montré que je suis de chair tendre et nullement impénétrable, ni de ne pouvoir être enchanté, car je me suis vu dans une cage où le monde entier n'aurait eu puissance de m'enfermer sinon à force d'enchantements; mais puisque je m'en suis délivré, je veux croire qu'il ne doit pas y en avoir d'autre qui me nuise; et ainsi, voyant qu'avec ma personne ils ne peuvent user de leurs méchants artifices, ces enchanteurs se vengent sur les choses que j'aime le plus, et veulent m'ôter la vie en maltraitant celle de Dulcinée, pour qui je vis; et ainsi je crois que lorsque mon écuyer lui porta mon ambassade, ils la lui changèrent en vilaine occupée à un aussi bas exercice que celui de vanner le blé. Mais j'ai déjà dit que ce blé n'était ni blé ni froment roux, mais des grains de perles orientales [1]. Et pour preuve de cette vérité je veux dire à Vos Grandeurs comment, alors que je vins, il n'y a pas longtemps, par le Toboso, je n'ai jamais pu trouver les palais de Dulcinée; et qu'un autre jour, Sancho, mon écuyer, l'ayant vue avec sa propre figure, qui est la plus belle de l'orbe du monde, elle me parut, à moi, une paysanne rustre et laide, et nullement policée, étant comme elle est, la distinction en personne. Or donc que je ne suis ni ne puis être enchanté, selon mon raisonnement, c'est elle l'enchantée, l'offensée, la muée, troquée et transtroquée; en elle mes ennemis se sont vengés de moi; par elle je vivrai en perpétuelles larmes, jusqu'à l'avoir revue en son premier état. Tout cela, je l'ai dit pour que nul ne prenne garde à ce que dit Sancho du blutage ou du vannage de Dulcinée; car puisqu'on me la mua, il n'est pas étonnant qu'on la lui ait changée. Dulcinée est

1. Au chapitre XXXI de la Ire partie. Voir page 120.

dame principale et bien née, et il ne revient assurément pas peu de part des nobles lignages du Toboso [1], lesquels sont nombreux, antiques et excellents, à la sans pareille Dulcinée, par qui son village sera célèbre et réputé dans les siècles à venir, comme l'a été Troie par Hélène, ou l'Espagne par la Cava [2], bien qu'à meilleur titre de gloire. D'autre part, je veux que Vos Seigneuries entendent que Sancho Panza est un des plus plaisants écuyers qui jamais servirent chevalier errant. Il a parfois de ces simplesses si pénétrantes, que de se demander s'il est simple ou pénétrant ne cause pas un maigre plaisir : il a des malices qui le font juger drôle, et des inadvertances qui le confirment benêt; il doute de tout, et il croit tout; quand je pense qu'il va tomber dans une sottise, il s'en tire avec des finesses qui l'élèvent jusqu'au ciel. Finalement, je ne l'échangerais pas contre un autre écuyer, dût-on me donner par surcroît une ville; aussi bien j'hésite sur le point de savoir s'il sera bon de l'envoyer au gouvernement dont Votre Grandeur lui a fait merci: quoique je voie en lui certaine aptitude pour gouverner, et telle qu'en lui polissant tant soit peu l'entendement, il se tirerait de n'importe quel gouvernement, comme le Roi de ses gabelles [3]; d'autant plus que nous savons déjà par mainte expérience qu'il n'est nécessaire ni de beaucoup d'habileté, ni de beaucoup de culture pour être gouverneur, car il y a par là une centaine de ces gens qui savent à peine lire, et gouvernent avec une agilité de gerfauts. Le point délicat est qu'ils aient bonne volonté et désirent réussir en tout; car il ne manqueront jamais de sages qui les conseillent et les guident en ce qu'ils doivent faire,

1. Clemencin rapporte que le recensement du Toboso ordonné par Philippe II en 1576 démontra qu'il n'y avait ni nobles ni hidalgos, et que tous étaient laboureurs, sauf un docteur gradué à Bologne.

2. Fille du comte Julien qui, voulant la venger de l'offense qu'elle reçut du dernier roi des Wisigoths, Don Rodrigo, s'unit aux Arabes pour envahir l'Espagne en 709.

3. Exactement *alcabalas*, impôts sur les ventes.

comme les gouverneurs nobles mais illettrés, qui sentencient avec assesseur. Je lui conseillerais pour ma part de n'outrepasser ni de négliger son droit, et d'autres petites choses qui me restent dans l'estomac et en sortiront à leur heure, pour l'utilité de Sancho et le profit de l'île qu'il gouvernera. »

[Les ducs méditent quelques agréables plaisanteries à l'adresse de leurs hôtes. En souvenir de l'imagination de la caverne de Montesinos, ils les emmènent un jour à la chasse au sanglier. Après le dîner de chasse, par le clair-obscur de la nuit, il paraît soudain que toute la forêt s'embrase. Des fanfares mauresques éclatent étrangement. Un postillon déguisé en diable passe devant Don Quichotte en sonnant d'un cor rauque et démesuré, et déclare qu'il est le Démon venu pour chercher Don Quichotte, accompagné d'enchanteurs portant sur un char triomphal la sans pareille Dulcinée. Elle ordonnera à son chevalier de la délivrer de l'enchantement de Montesinos.

La nuit s'épaissit; des lueurs telles que des feux follets courent dans le bois. On entend comme l'horrible grincement des roues massives d'un char à bœufs, des décharges d'artillerie, des hurlements de combattants, des sonneries diverses et aiguës. Sancho s'évanouit de peur, et l'on doit l'asperger d'eau pour le faire revenir à soi. Don Quichotte s'affermit dans son courage et attend.

C'est alors un défilé carnavalesque de tous les enchanteurs que l'hidalgo connut par ses livres. Sur le dernier des chars, traîné par six mules grises, apparaît Dulcinée, gardée par Merlin sous la figure de la Mort, lequel décide que pour que Dulcinée revienne de son enchantement, il faut que Sancho Panza se donne trois mille fois la fessée. Le brave écuyer s'y refuse énergiquement. Mais le Duc ne le fera gouverneur que s'il obéit. Il consent donc à la fin; et toute la fantasmagorie s'évanouit avec l'aube naissante.

En conséquence, quelques jours après, le Duc mande à Sancho de se préparer pour aller rejoindre le gouvernement de son île. Et Don Quichotte, le prenant à part, lui fait ses recommandations.]

7. — CONSEILS DE DON QUICHOTTE AU GOUVERNEUR SANCHO. (Chapitre XLII.)

« Je rends au Ciel des grâces infinies, Sancho mon ami, de ce que d'abord que j'aie trouvé quelque

bonheur, la fortune soit allée à ta rencontre pour te recevoir. Moi qui avais confié à mon sort heureux le paiement de tes services, je me vois au début de la prospérité, et toi, avant le temps voulu, contre la loi de la durée convenable, tu vois exaucés tes désirs. D'autres subornent, importunent, sollicitent, se hâtent, prient, s'opiniâtrent, et n'obtiennent pas ce à quoi ils prétendent; et arrive un dernier, qui, sans savoir pourquoi ni comment, reste en possession de la charge ou de l'office que tant d'autres ambitionnèrent; ce qui justifie que l'on dise que tout n'est qu'une question de chance. Toi qui, pour moi, sans aucun doute, es un balourd, tu n'a pas eu besoin de t'évertuer le jour et de veiller la nuit, mais, sans aucune diligence, pour avoir seulement été touché du souffle de la chevalerie errante, et sans l'avoir provoqué, te voici gouverneur d'une île, comme si ce n'était rien. Tout ceci, je te le dis, ô Sancho, pour que tu n'attribues pas à tes mérites la faveur reçue, mais que tu rendes grâces au ciel qui dispose suavement les choses, et aussi à la grandeur qu'enferme en soi la profession de la chevalerie errante. Le cœur ainsi disposé à croire ce que je t'ai dit, sois, ô fils, attentif à ton Caton[1] qui veut te conseiller et être le Nord et le guide qui t'achemine vers le port certain après t'avoir tiré de la mer tempêtueuse où tu vas t'engouffrer; car les offices et les hautes charges ne sont autre chose qu'un gouffre profond de confusions.

« Premièrement, ô fils, il te faut craindre Dieu; car dans cette crainte réside la sagesse, et étant sage, tu ne pourras te tromper en rien.

« En second lieu, tu dois considérer qui tu es, cherchant à te connaître toi-même, ce qui est la connaissance la plus difficile que l'on puisse imaginer. Te connaître t'empêchera de te gonfler comme la grenouille qui se veut égaler au bœuf; car ce faisant, la

1. Pellicer nous dit qu'il s'agit ici d'une allusion à Dionysius Cato, auteur des distiques moraux : *Disticha de moribus ad filium*. Il vivait sous Dioclétien.

considération d'avoir gardé les porcs dans ton village sera comme les vilains pieds de la roue de ta folie [1].

— C'est la vérité, répondit Sancho; mais ce fut quand j'étais enfant, car devenu un petit homme, j'ai gardé des oies, non des porcs. Mais il me semble que cela importe peu dans l'affaire, car tous ceux qui gouvernent ne viennent pas de caste royale.

— Tu dis vrai, répliqua Don Quichotte; et c'est pourquoi ceux qui ne sont pas de noble origine, doivent accompagner la gravité de la charge qu'ils exercent d'une douce indulgence qui, guidée par la prudence, les protège de la critique malicieuse à laquelle nul état n'échappe.

« Sois fier de ton humble lignage, Sancho, et ne crains pas de dire que tu descends de laboureurs; car voyant que tu n'as pas honte, nul ne pensera te faire honte. Et estime-toi davantage d'être un humble vertueux qu'un orgueilleux pécheur. Innombrables sont ceux qui, nés de race obscure, sont arrivés à la suprême dignité pontificale ou impériale, et de cette vérité je pourrais te citer tant d'exemples, que tu en serais fatigué.

« Vois, Sancho : si tu prends pour moyen la vertu, et t'honores de faire des actes vertueux, il n'y a pas de quoi envier ceux dont les actes sont princiers et seigneuriaux; car le sang se transmet et la vertu s'acquiert, et la vertu vaut par elle seule ce que ne vaut pas le sang.

« Ainsi donc, si par hasard venait te voir, quand tu seras dans ton île, quelqu'un de tes parents, ne le rejette point ni ne lui fais affront; mais au contraire tu dois l'accueillir, le fêter, le combler. Car ainsi tu satisferas le ciel qui aime que nul ne méprise ce qu'il fit, et tu correspondras à ce que tu dois à la nature bien ordonnée.

« Si tu amènes ta femme avec toi (car il n'est pas bien que ceux qui assistent à des gouvernements

1. Allusion au paon qui défait la roue en contemplant ses pieds qu'il a fort laids.

demeurent longtemps sans leurs femmes), enseigne-la, endoctrine-la, dégrossis-la de sa rudesse naturelle; parce que tout ce qu'acquiert d'habitude un sage gouverneur, une femme rustre et sotte le perd et le dissipe.

« Si par hasard tu deviens veuf (chose qui peut arriver), et grâce à tes fonctions te remaries avantageusement, ne prends pas tel conjoint qui te serve d'hameçon et de canne à pêche, ou du *je ne veux pas de ta capuce*[1]; car en vérité je te dis que tout ce que la femme du juge reçoit, son mari doit en rendre compte en la résidence universelle où il paiera au quadruple, dans la mort, les parties que dans la vie il n'aurait pas prises à sa charge.

« Ne te laisse jamais guider par la loi du bon plaisir qui jouit de la faveur des ignorants qui se croient pénétrants.

« Que trouvent en toi plus de compassion, mais non plus de justice, les larmes du pauvre que les requêtes du riche.

« Essaye de découvrir la vérité entre les promesses et les dons du riche, comme parmi les sanglots et les importunités du pauvre.

« Quand l'équité peut ou doit avoir place, n'applique pas toute la rigueur de la loi au délinquant; car la renommée du juge rigoureux n'est pas meilleure que celle du juge compatissant.

« Si par hasard tu plies le bâton de la justice, que ce ne soit pas sous le poids du présent offert, mais sous celui de la miséricorde.

« Lorsqu'il t'arrivera de juger quelque procès d'un de tes ennemis, éloigne ta pensée du tort qu'il t'a causé, et cherche à découvrir la vérité de l'affaire.

« Que ta propre passion ne t'aveugle pas dans la cause d'autrui; car les erreurs que tu y commettrais seraient pour la plupart sans remède; ou si tu les pouvais réparer, ce serait aux dépens de ton crédit, et même de ton bien.

1. Allusion au proverbe : *Je ne veux pas, je ne veux pas, mais jette-le dans ma capuce ou dans mon chapeau.* (M. Rodriguez Marin.)

« Si quelque belle femme vient te demander justice, ôte tes yeux de ses larmes et tes oreilles de ses gémissements, et considère mûrement la substance de ce qu'elle réclame, si tu ne veux pas que ta raison se noie dans ses pleurs et ta vertu dans ses soupirs.

« Celui que tu dois châtier en fait, ne le maltraite pas en paroles, car il suffit au malheureux de la peine du supplice, sans le surcroît des méchants propos.

« L'accusé qui tombe sous ta juridiction, considère-le tel qu'un homme misérable, sujet aux conditions de notre nature dépravée, et dans tout ce qui est de ta partie, sans préjudicier à la partie adverse, montre-toi pitoyable et clément; car, bien que les attributs de Dieu soient tous égaux, à nos yeux resplendit et triomphe davantage celui de la miséricorde que celui de la justice.

« Si tu suis ces préceptes et ces règles, Sancho, tes jours seront longs, ta renommée sera éternelle, ta récompense à son comble, ta félicité indicible; tu marieras tes enfants comme tu voudras, ils auront des titres, eux et tes petits-fils; tu vivras en paix et agrément avec les gens, et dans les derniers pas de ta vie, celui de la mort t'atteindra en vieillesse douce et mûre, et tes yeux seront fermés par les mains tendres et délicates de tes arrière-petits-enfants. »

[Don Quichotte donne ensuite à Sancho, après ces sages avis sur la tenue de l'âme, d'autres excellents conseils sur la tenue du corps, qui sont peut-être d'une utilité plus immédiate. Et Sancho, ainsi chapitré, vêtu comme un légiste, et fort accompagné, quitte le château des Ducs, à la genette sur un mulet.

A peine est-il parti, que Don Quichotte ressent vivement sa solitude et regrette l'absence de son cher écuyer. Rentré dans son appartement, il s'afflige, et d'autant plus qu'il s'aperçoit, en se couchant, que ses bas sont troués, et que leurs mailles s'échappent! Que ne donnerait-il alors pour tenir un écheveau de soie verte ou posséder l'once d'argent qui en est le prix! Il se console enfin, en voyant que Sancho lui a laissé des bottes de route. Et après avoir éteint sa chandelle, il s'endort, en dépit de la chaleur et de certaine sérénade galante que lui chante du jardin parfumé une servante de la duchesse.

Le grand Sancho Panza, de son côté, va prendre possession de son île de *Barataria*, aux portes de laquelle l'attend un régiment avec tous les habitants. On mène en grande pompe le nouveau gouverneur à l'église pour rendre grâce à Dieu; on lui remet les clefs de la ville — qui n'est en réalité qu'un petit hameau d'environ mille âmes, et nullement environné d'eau — et on le conduit au tribunal, où, suivant l'usage, il doit répondre d'abord à une question assez difficile et embrouillée. Notre Sancho se tire fort bien de l'épreuve, car il fait montre, comme toujours, de son grand bon sens. Après quoi, tous l'accompagnent à un somptueux palais, où, dans la grande salle, est disposée une table magnifique à laquelle, après le fracas des musiques et le lavement des mains, Sancho Panza va s'asseoir avec un visible appétit.]

8. — LE REPAS DU GOUVERNEUR.
(Chapitre XLVII.)

A son côté se mit un personnage — qui montra ensuite qu'il était médecin — avec un fanon de baleine dans la main. On souleva un linge blanc et richissime qui couvrait les fruits et une grande diversité de plats de différents mets. Quelqu'un qui paraissait étudiant donna la bénédiction, et un page mit un bavoir orné de dentelle à Sancho. Un autre qui faisait fonctions de maître d'hôtel posa devant lui une assiette de fruits. Mais à peine Sancho eut-il mangé une bouchée, que l'homme à la baguette en toucha l'assiette qu'on lui ôta aussitôt avec la plus grande célérité. Le maître d'hôtel en approcha une autre, d'un nouveau mets. Sancho allait en essayer; mais avant d'y atteindre et d'y goûter, déjà la baguette s'était abattue sur elle, et un page l'enleva avec autant de prestesse que l'assiette de fruits. Ce que voyant, Sancho demeura en suspens, et, les regardant tous, leur demanda s'il devait considérer ce dîner comme un jeu de passe-passe. A quoi l'homme à la baguette répondit :

« On doit manger, seigneur gouverneur, comme il est d'usage et coutume dans les autres îles où sont des gouverneurs. Moi, seigneur, je suis médecin, et salarié dans cette île pour soigner ses gouverneurs. Aussi

bien je veille sur leur santé beaucoup plus que sur la mienne, étudiant la nuit et le jour, et expérimentant la complexion du gouverneur, pour réussir à le guérir quand il tombera malade; et la principale chose que je fais est d'assister à ses déjeûners et dîners, de le laisser manger de ce qui me semble lui convenir, et de lui enlever ce que j'imagine devoir lui faire du mal et nuire à son estomac. C'est pourquoi j'ai fait ôter l'assiette de fruits, par trop humide, et l'assiette de l'autre mets, par trop chaude et épicée au point d'accroître la soif; car celui qui boit beaucoup, tue et consume l'humide radical [1], où réside la vie.

— De cette manière, ce plat de perdrix qui sont là, toutes rôties, et, à mon avis, fort bien accommodées, ne me feront aucun mal. »

A quoi le médecin répondit :

« De celles-là, le seigneur gouverneur n'en mangera pas, tant que je serai en vie.

— Et pourquoi? » dit Sancho.

Et le médecin répondit :

« Parce que notre maître Hippocrate, Nord et lumière de la Médecine, dit en un de ses aphorismes : *Omnis saturatio mala, perdicis autem pessima* [2]. Ce qui veut dire : « Tout rassasiement est mauvais, mais celui par les perdrix est pire. »

— S'il en est ainsi, dit Sancho, que monsieur le docteur voie lequel d'entre les mets qu'il y a sur cette table me fera le plus de profit, et lequel le moins de mal, et qu'il me laisse ensuite en manger sans me le bâtonner; car, par la vie du gouverneur, dont Dieu veuille me laisser jouir, je me meurs de faim; et me refuser le manger, en dépit de monsieur le docteur, et quoi qu'il me dise de plus, serait m'ôter la vie plutôt que l'augmenter.

1. « Certaine humeur subtile et balsamique qui, d'après les médecins d'antan, dit Clemencin, donnait vigueur et élasticité aux fibres qui forment la texture du corps. »

2. M. Rodriguez Marin remarque que l'aphorisme ne dit pas *perdicis* mais *panis*.

— Votre Grâce a raison, seigneur gouverneur, répondit le médecin; aussi, mon avis est-il que votre grâce ne mange point de ces lapins en ragoût qui sont là-bas, car c'est un mets extrêmement lourd. De ce veau, s'il n'était rôti et en daube, on pourrait peut-être goûter, mais il n'y a pas de quoi. »

Et Sancho répliqua :

« Cet énorme plat qui fume plus loin me paraît être une *olla podrida* qui, par la diversité des choses qui se trouvent dans les dites *ollas podridas*, ne pourra laisser que de m'en faire rencontrer une qui me soit plaisante et profitable.

— *Absit!* dit le médecin. Que s'éloigne de nous une aussi mauvaise pensée : il n'y a chose dans le monde de pire subsistance qu'une *olla podrida*. Qu'elles servent, les *ollas podridas*, pour les chanoines, ou pour les recteurs de collèges, ou pour les noces paysannes, et qu'elles nous laissent libres les tables des gouverneurs, où tout doit concourir à la perfection. La raison en est que toujours, n'importe où, et de n'importe qui, les médecines simples sont plus estimées que les composées, parce que dans les simples on ne se peut tromper, et dans les composées si, en altérant la quantité des choses dont elles sont composées. Mais ce que je sais que doit manger le seigneur gouverneur, à présent, pour conserver sa santé et la fortifier, c'est un cent de petits tubes d'oublies, et de fines petites tranches de pâte de coings pour lui asseoir l'estomac et aider à sa digestion. »

En entendant cela, Sancho s'appuya contre le dossier de sa chaise, regarda fixement le médecin, et d'une voix grave lui demanda comment il s'appelait et où il avait étudié. A quoi l'autre répondit :

« Moi, seigneur gouverneur, je m'appelle le docteur Pedro Recio de Agüero, et suis natif d'un lieu appelé Tirteafuera, qui est entre Caracuel et Almodovar del Campo, à main droite; et j'ai le grade de docteur par l'Université d'Osuna [1] ».

1. « Toutes les universités *menores*, dit M. Rodríguez Marin,

A quoi Sancho répondit, tout enflammé de colère :

« Eh bien, monsieur le docteur Pedro Recio de Mal Agüero, natif de Tirteafuera, lieu sis à main droite sur le chemin de Caracuel à Almodovar del Campo, gradué à Osuna, ôtez-vous sur-le-champ de devant moi : sinon, je jure au soleil que je prends un gourdin, et qu'à coups de trique, en commençant par vous, il ne restera pas un médecin vivant dans toute mon île, au moins de ceux qui me paraîtront ignorants; car les médecins savants, prudents et avisés, je les mettrai sur ma tête[1] et les honorerai comme personnes divines. Et je répète que Pedro Recio s'en aille d'ici; sinon, je prendrai cette chaise où je suis assis et la lui casserai sur la tête, et l'on pourra m'en demander compte au conseil des juges : je saurai m'en décharger en disant que j'ai rendu service à Dieu en tuant un mauvais médecin, bourreau de la république. Et qu'on me donne à manger, ou sinon, reprenez votre gouvernement, car un office qui ne donne pas à manger à son propriétaire ne vaut pas deux fèves. »

[Le médecin prend peur et veut s'enfuir, lorsqu'à cet instant arrive un courrier du Duc annonçant à Sancho que des ennemis projettent un assaut contre l'île et que des espions déguisés y ont déjà pénétré pour assassiner le gouverneur.

Sancho n'en continue pas moins son repas, cette fois sans se soucier des prescriptions du docteur. Puis, la nuit venue, il fait sa ronde, un peu comme le calife Haroun-al-Raschid dans les rues de Bagdad, se rendant compte de tout et montrant en toute circonstance la plus grande bonhomie.

Le lendemain, il reçoit une lettre de félicitations et de recommandations de Don Quichotte de la Manche; et il lui répond aussitôt, en le mettant au courant de ses faits et gestes qui révèlent un gros bon sens. Mis en goût par cette épître à son maître, Sancho passe l'après-midi à écrire des ordonnances relatives au gouvernement de son île, et si sages qu'elles

furent fréquemment satirisées aux XVIe et XVIIe siècles, et au premier rang celle d'Osuna, fondée en 1548 par don Juan Téllez Giron, IVe comte d'Ureña. Cervantes en fit plaisanterie en deux endroits du *Quichotte....* »

1. En signe de respect. Voir de même, page 120, note 1.

demeurent encore sous le titre : « Les constitutions du grand gouverneur Sancho Panza. »

Cependant, la septième nuit de son gouvernement, l'avertissement du Duc se confirme. Les ennemis ont envahi l'île. Tiré de son lit et gratifié par dessus sa chemise de deux pavois, l'un par devant, l'autre par derrière, tenant en main une lance, Sancho doit cheminer à la tête de ses propres troupes. Il s'embarrasse dans son harnachement et tombe. Puis c'est la mêlée brutale d'une lutte confuse dont Sancho est tout le pre mier surpris d'apprendre le résultat favorable.

Mais cette seule épreuve a suffi au pacifique Sancho. Sur-le champ il a pris une irrévocable détermination : il abdique. Suivi de la foule intriguée, il se dirige sans mot dire vers l'écurie. Il arrive près de son âne, l'embrasse, et les larmes aux yeux, lui met son bât; puis à grand'peine il se hisse sur le roussin, et annonce enfin aux assistants qu'il n'est pas né pour être gouverneur, et qu'il s'en va, qu'il veut retrouver sa chère et antique liberté. Tous sont dans la désolation, mais leurs prières instantes trouvent Sancho inflexible. On l'embrasse, il rend en pleurant les embrassades, puis il part, il disparaît.

Sur la route qu'il suit, Sancho rencontre six pèlerins avec leurs bourdons, de ces étrangers qui demandent l'aumône en chantant. Il est reconnu par l'un d'eux, qui n'est autre que son ancien voisin Ricote le Mauresque, expulsé d'Espagne avec tous ceux de sa race, sur l'ordre de Sa Majesté. Les pèlerins et Sancho vont s'asseoir sur l'herbe, et, tout en faisant un grossier mais abondant repas, Ricote, en pur castillan, raconte son histoire, véritable plaidoyer en faveur des Mauresques exilés d'Espagne.]

9. — SUR L'EXPULSION DES MAURESQUES.
(Chapitre LIV.)

« Tu sais, ô Sancho Panza, mon voisin et ami, combien le ban ou l'édit que Sa Majesté fit publier contre ceux de ma nation [1] mit en nous tous de terreur et d'épouvante! Pour moi, tout au moins, l'effet en fut tel qu'il me semble qu'avant le terme fixé pour que nous quittions l'Espagne, le châtiment s'était exécuté avec toute sa rigueur en ma personne et celle de mes enfants!

1. Clemencin rappelle que l'ordre d'expulsion n'atteignit pas tous les Mauresques en une seule fois, mais frappa successivement les provinces entre 1609 et 1613.

Je décidai donc, comme mesure de prudence (à la façon de celui qui sait qu'à telle date on doit lui ôter la maison où il vit, et se pourvoit d'une autre où se transporter), je décidai, dis-je, de partir seul, sans ma famille, de mon village, et d'aller chercher où je pourrais la conduire avec commodité et sans la hâte avec laquelle les autres partirent. Car je vis bien, ainsi que tous nos vieillards, que ces bans n'étaient pas que des menaces, comme d'aucuns l'affirmaient, mais de véritables lois, qui devaient se mettre à exécution en temps déterminé. Ce qui me forçait à croire cette vérité, c'était de savoir les viles et absurdes intentions des nôtres, et telles que ce fut sans doute une inspiration divine qui mit Sa Majesté à prendre une résolution aussi hardie; non parce que nous fussions tous en cause, car il était parmi nous de fermes et sincères chrétiens, mais si peu nombreux qu'ils ne pouvaient contre-balancer les autres, et il n'était pas bon d'élever un serpent dans son sein, d'avoir les ennemis dans sa propre maison. Finalement, en toute justice, nous fûmes châtiés de la peine d'exil, indulgente et douce au dire de quelques-uns, mais, à notre avis, la plus terrible que l'on pût nous donner. Où que nous fussions, nous pleurions notre Espagne, car, enfin, nous y naquîmes et elle est notre patrie naturelle, nulle part nous ne trouvâmes l'accueil que désire notre infortune; et c'est en Berbérie, comme en toutes les parties de l'Afrique où nous espérions être reçus et comblés d'égards, que l'on nous insulte et maltraite le plus. Nous n'avons pas connu notre bonheur jusqu'à ce que nous l'ayons perdu; et le désir que nous avons presque tous de revenir en Espagne est si grand, que la plupart de ceux (et ils sont nombreux) qui en savent la langue, comme moi, y reviennent, et laissent là-bas leurs femmes et leurs enfants désemparés : tel est l'amour qu'ils nourrissent pour elle. Oui, maintenant je connais d'expérience ce qu'on a coutume de dire : l'amour de la patrie est doux. Je sortis, comme je l'ai dit, de notre village; j'entrai en France, et bien qu'on nous fît là un favorable accueil,

je désirai tout voir. Je passai en Italie, et j'arrivai en Allemagne où il me parut qu'on pouvait vivre avec plus de liberté, car ses habitants ne regardent pas à bien des délicatesses : chacun vit comme il veut, et dans presque tout le pays règne la liberté de conscience. Je pris logis en un village à proximité d'Augsbourg; je me joignis aux pèlerins qui accoutument de venir en Espagne, chaque année, visiter les sanctuaires, car ils les tiennent pour leurs Indes, d'un rapport certain et d'un profit bien connu. Ils la parcourent presque tout entière, et il n'est de village dont ils ne sortent, comme on dit, *rassasiés* et *désaltérés*, et avec au moins un réal en fait d'argent, de sorte qu'au bout du voyage, ils ont recueilli plus de cent écus de bénéfice qu'ils changent en or, et qu'ils font sortir du royaume et passer dans leurs pays, en dépit des gardes des postes et des ports où ils sont visités, car ils les dissimulent dans le creux de leurs bourdons, les reprises de leurs pèlerines, ou par toutes les ruses qu'ils peuvent. J'ai maintenant l'intention, Sancho, d'extraire le trésor que j'ai enterré, ce que je pourrai faire sans danger, l'ayant caché hors du village, et d'écrire de Valence à ma fille et à ma femme, que je sais être à Alger, ou d'aller les rejoindre, pour tenter de les acheminer sur quelque port de France, et de les emmener de là en Allemagne, où nous attendrons ce que Dieu veut faire de nous; car, en fin de compte, Sancho, je sais que la Ricota, ma fille, et Francisca Ricota, ma femme, sont chrétiennes catholiques, et bien que je ne le sois pas autant, j'ai encore plus de chrétien que de maure, et je prie toujours Dieu de m'ouvrir les yeux de l'entendement et de me faire connaître comme je dois le servir.... »

[Après une amicale conversation, Sancho et Ricote s'embrassent et se séparent. Sancho poursuit son chemin dans la nuit et tombe malheureusement avec son roussin dans un trou qui aboutit à une caverne obscure. Cependant ni lui ni sa bête ne sont blessés. La caverne aux parois lisses se continue longtemps jusque vers une clarté confuse qui paraît celle du jour naissant. Mais Sancho n'en pourrait sortir sans aide.

Or, voici que Don Quichotte passe justement près de l'ouverture de la grotte. Il était sorti de bon matin pour se préparer à un duel qu'il a imposé, sur les prières de doña Rodriguez, duègne de la Duchesse, à un riche laboureur qui séduisit puis abandonna la propre fille de la dite duègne. Il entend les plaintes de Sancho, va prévenir les Ducs de la situation de son écuyer. On accourt du château avec des cordes et des câbles et, tout le monde s'y mettant, Sancho et son âne sont extraits des ténèbres.

Les Ducs embrassent Sancho qui leur donne les raisons qui l'ont poussé à abdiquer, et s'empressent de le faire restaurer et se reposer.

Cependant le jour du duel de Don Quichotte arrive. Les Ducs ont substitué au laboureur un de leurs laquais. Celui-ci apprenant que s'il est vaincu, il devra épouser la fille de la duègne qu'il trouve fort à son goût, accepte sa défaite avant même que de combattre. Et la fille, de son côté, consent au mariage en dépit de sa mère qui proteste contre la substitution d'un laquais au laboureur félon.

Après cette victoire facile, Don Quichotte demande aux Ducs l'autorisation de partir. Avec regret les Ducs la lui accordent. Et bientôt le chevalier se retrouve avec son fidèle écuyer en rase campagne, heureux d'être à nouveau libre et débarrassé de tout souci courtisan.

Il abandonne son projet de se rendre à Saragosse et se dirige vers Barcelone; et, après quelques aventures plaisantes, dont une rencontre avec d'aimables brigands de grand chemin, il arrive pour la première fois en vue de la mer qui lui paraît plus spacieuse que les lagunes de Ruidera, dans la Manche.... Il est reçu dans la cité par le riche et affable Antonio Moreno qui le traite comme un chevalier errant, et organise mainte réjouissance en son honneur.

Allant un jour voir les galères, Don Quichotte et Sancho assistent à une bataille navale et à la capture d'un vaisseau turc. Parmi les prisonniers se trouve une Mauresque chrétienne qui n'est autre que la fille de ce Ricote, expulsé d'Espagne, après avoir été si longtemps le voisin de Sancho Panza.... Or, voici qu'un pèlerin fend la foule, se jette aux pieds de la Mauresque qu'il baigne de ses larmes, puis se relève en s'écriant : « O Anna Félix, ma fille infortunée! Je suis ton père Ricote, « qui te recherchais, car je ne puis vivre sans toi, sans toi qui « es mon âme! » Sancho reconnaît son vieux voisin et certifie son dire. Ricote et sa fille sont recueillis par Antonio Moreno qui négociera leur maintien en Espagne.

Quant à Don Quichotte, se promenant un matin sur la plage, pourvu de toutes ses armes, il voit se présenter devant lui, également armé de pied en cap d'une armure à l'étincelante

blancheur, le Chevalier de la Blanche Lune qui vient le provoquer à un combat singulier, à moins qu'il n'avoue que sa dame est plusbelle que Dulcinée elle-même. Naturellement, Don Quichotte ne saurait confesser une aussi horrible chose, et le duel implacable a lieu. Cette fois, Don Quichotte est copieusement battu, et, la lance sur la gorge, le Chevalier de la Blanche Lune lui commande de se retirer pendant un an dans son village, et de ne plus reprendre les armes jusqu'à ce qu'il le lui ait permis.

Don Quichotte, la mort dans l'âme, est forcé d'accepter les conditions du vainqueur. Sancho, aussi désespéré que son maître, tente cependant de le consoler. Don Quichotte résout de se faire berger et de mener la vie des champs pendant toute l'année de sa pénitence. Il quitte donc Barcelone avec Sancho Panza, et tous deux se lancent dans la campagne. Ils y sont un soir entourés par une troupe d'hommes d'armes qui les obligent à les suivre sous menace de mort.

On les conduit ainsi à un château que Don Quichotte reconnaît pour être celui des Ducs. Nos héros sont reçus dans un décor funèbre, devant un tumulus où repose — d'un éternel sommeil, semble-t-il — la donzelle Altisidore, laquelle ressuscite au cours d'une cérémonie tragi-comique dont Sancho Panza, suivant la coutume, est la peu complaisante victime : Sancho paye en effet les fautes de son maître, car Altisidore était morte du dédain de celui-ci!

Et nous apprenons que le Chevalier de la Blanche Lune n'est autre que le bachelier Samson Carrasco qui a pris sa revanche de sa première défaite, réalisant enfin son dessein d'obliger Don Quichotte à renoncer à la chevalerie errante.

Ayant en effet obtenu des Ducs licence de partir, Don Quichotte, accompagné de Sancho, se met en route vers son village. Sur le triste chemin du retour, Sancho subit encore la peine du désenchantement de Dulcinée, et devant se flageller, fouette avec ardeur, dans la nuit obscure, les troncs des arbres environnants.... Don Quichotte qui ne voit pas, mais entend les coups terribles, met un terme au supplice de son écuyer, lequel s'endort jusqu'au point du jour. Alors, tous les deux se remettent en marche, et, vers le soir, du sommet d'un coteau découvrent avec émotion leur village. Ils arrivent, entourés de gamins et accompagnés du Curé et du Bachelier, à la maison de l'hidalgo où les reçoivent la gouvernante et la nièce du héros, ainsi que Teresa Panza accourue avec sa fille Sanchica.... Ces dernières sont fort déçues de voir le gouverneur Sancho d'aussi mauvaise mise, et de bourse aussi vide.... Don Quichotte expose à ses amis son dessein de vie pastorale, autre folie moins dangereuse que la première.... En attendant, il se sent mal à l'aise, et s'en va se coucher.]

10. — LA MALADIE, LE TESTAMENT ET LA MORT DE DON QUICHOTTE.

(Chapitre LXXIV.)

Comme les choses humaines ne sont pas éternelles, qu'elles vont toujours en déclinant depuis leur début jusqu'à ce qu'elles arrivent à leur fin dernière, en particulier la vie des hommes, et comme celle de Don Quichotte n'avait point de privilège du ciel pour arrêter le cours de son déclin, ses fin et achèvement arrivèrent au moment où il s'y attendait le moins. En effet, soit de la mélancolie que lui causait le fait de se voir vaincu, soit par la disposition du ciel qui l'ordonnait ainsi, il lui prit une fièvre qui le tint six jours au lit, durant lesquels il reçut fréquemment visite du Curé, du Bachelier et du Barbier, ses amis, sans que s'éloignât un moment de son chevet Sancho Panza, son bon écuyer. Ceux-ci, croyant que le chagrin de se voir vaincu et de ne pas voir exaucer son désir de la liberté et du désenchantement de Dulcinée le mettaient en cet état, par toutes les voies possibles cherchaient à l'égayer. Le Bachelier lui disait de se secouer et de se lever, pour commencer sa vie pastorale en l'honneur de laquelle il avait déjà composé une églogue qui laissait loin derrière elle toutes celles que Sannazaro[1] avait composées; ajoutant qu'il avait déjà acheté de ses propres deniers deux fameux chiens pour garder le troupeau, appelés l'un Barcino et l'autre Butron, qui lui avaient été vendus par un marchand de troupeaux du Quintanar. Mais Don Quichotte n'en laissait pas pour cela ses tristesses.

Ses amis appelèrent le médecin, qui lui prit le pouls, ne parut pas très satisfait, et lui dit qu'à tout événement il devait s'occuper de la santé de son âme, car celle du corps était en danger. Don Quichotte l'écouta

1. Il s'agit de l'Espagnol « italianisé » Jacopo Sannazaro (1458-1530), qui donna le premier exemple du roman pastoral dans son *Arcadie* (1502).

avec calme; mais il n'en fut pas ainsi de sa gouvernante, de sa nièce et de son écuyer, qui commencèrent à pleurer d'une manière attendrissante, comme s'ils l'avaient déjà mort devant eux. Le médecin diagnostiqua que la mélancolie et les chagrins l'achevaient. Don Quichotte pria de le laisser seul, parce qu'il voulait dormir un peu. On obéit, et il dormit d'un trait — comme on dit — plus de six heures; tellement que la gouvernante et la nièce pensèrent qu'il allait sans doute rester dans le sommeil. Mais il s'éveilla au bout de ce temps, et, poussant un grand cri, s'exclama :

« Béni soit le Dieu tout puissant qui m'a comblé de tant de biens! Enfin, ses miséricordes n'ont pas de limite, et ne sont abrégées ni contrariées par les péchés des hommes. »

La nièce fut attentive aux propos de son oncle, et ils lui parurent plus raisonnables que ceux qu'il tenait d'ordinaire, au moins, dans cette maladie, et elle lui demanda :

« Que dites-vous, seigneur? Avons-nous quelque chose de nouveau? Quelles sont ces miséricordes ou ces péchés des hommes?

— Les miséricordes, répondit Don Quichotte, ma nièce, sont celles qu'en cet instant Dieu a employées envers moi, et auxquelles ainsi que je l'ai dit, mes péchés n'ont pas fait obstacle. J'ai ma raison, maintenant, libre et claire, sans les ombres opaques de l'ignorance que sur elle posa mon amère et continuelle lecture des détestables livres de chevalerie. Je connais maintenant leurs extravagances et leurs artifices, et je regrette seulement que cette désillusion soit venue si tard, qu'elle ne me laisse pas le temps de faire quelque réparation, en lisant d'autres livres qui soient une lumière pour l'âme. Je me sens, ma nièce, sur le point de mourir; et je voudrais faire une telle mort, qu'elle donnât à entendre que ma vie n'a pas été mauvaise au point de laisser la renommée d'un fou; ou, en admettant que je l'aie été, je ne voudrais pas confirmer cette vérité dans ma mort. Appelle-moi, amie, mes bons amis : le Curé, le bache-

lier Samson Carrasco et maître Nicolas le barbier, car je veux me confesser et faire mon testament. »

Mais la nièce fut dispensée de cette peine par l'arrivée des trois amis. A peine Don Quichotte les eut-il vus, qu'il leur dit :

« Félicitez-moi, mes bons seigneurs, de ce que je ne suis plus, à présent, Don Quichotte de la Manche, mais Alonso Quijano auquel ses mœurs méritèrent le surnom de *le Bon*. Maintenant, je suis ennemi d'Amadis de Gaule et de l'infinie multitude de son lignage; maintenant me sont odieuses toutes les histoires profanes de la chevalerie errante; je connais enfin ma sottise et le péril que je courus pour les avoir lues; et, par miséricorde de Dieu, ayant acquis de l'expérience à mes propres dépens, je les exècre. »

Quand les trois amis l'entendirent parler ainsi, ils crurent, sans doute, qu'il était pris de quelque nouvelle folie. Et Samson lui dit :

« Maintenant, seigneur Don Quichotte, que nous avons nouvelle du désenchantement de Dulcinée, vous nous tenez de pareils propos? Et maintenant que nous sommes si près d'être bergers, pour passer la vie en chantant, comme des princes, voilà que vous voulez vous faire ermite? Taisez-vous, par votre vie! Revenez à vous, et assez d'histoires!

— Celles qui jusqu'ici, répliqua Don Quichotte, ont été véritables à mon grand dommage, ma mort doit les tourner à mon profit, avec l'aide du ciel. Je sens, messieurs, que je me meurs en toute hâte : laissez vos plaisanteries à part, et amenez-moi un confesseur pour me confesser et un notaire pour faire mon testament; car en des moments critiques comme celui-ci, l'homme ne doit pas badiner avec l'âme. Aussi, je vous supplie, pendant que monsieur le Curé me confessera, d'aller chercher le notaire. »

Ils se regardèrent les uns les autres, étonnés des propos de Don Quichotte, et, quoique doutant, ils le voulurent croire; et l'un de ces indices par lequel ils conjecturèrent qu'il se mourait, fut de le voir changé

avec tant de facilité de fou en sage; car aux paroles tenues il en ajouta beaucoup d'autres si bien dites, si chrétiennes, et avec tant de logique, qu'elles en vinrent à dissiper complètement leur doute, et à leur faire croire qu'il avait repris toute sa raison.

Le Curé fit sortir les gens, resta seul avec lui et le confessa. Le Bachelier s'en fut chercher le notaire, et revint bientôt avec lui et avec Sancho Panza; lequel Sancho (qui savait déjà par le Bachelier en quel état se trouvait son maître) trouvant la gouvernante et la nièce en pleurs, commença à contracter ses joues et à verser des larmes. La confession s'acheva et le Curé sortit en disant :

« Véritablement il se meurt, et véritablement il est sage, Alonso Quijano le Bon.... Aussi pouvons-nous entrer pour qu'il fasse son testament. »

Ces nouvelles donnèrent une terrible secousse aux yeux gonflés de la gouvernante, de la nièce et du bon écuyer Sancho Panza, de telle sorte qu'elle fit éclater les larmes de leurs yeux, et tira de leur sein mille profonds soupirs; car, en vérité, comme on a déjà dit, quand Don Quichotte fut Alonso Quijano le Bon, tout sec, et quand il fut Don Quichotte de la Manche, il parut toujours de paisible humeur et d'agréable caractère, ce pourquoi il était aimé non seulement de ceux de sa maison, mais de tous ceux qui le connaissaient. Le notaire entra avec les autres, et après qu'il eut fait l'en-tête du testament et que Don Quichotte eut disposé son âme avec toutes les circonstances chrétiennes requises, en arrivant aux legs, il dit :

« *Item*, c'est ma volonté que de certains deniers que détient Sancho Panza (que dans ma folie j'ai fait mon écuyer) on ne lui fasse point obligation, ni ne lui demande justification, en raison de certains comptes pendants entre lui et moi, mais que s'il lui en reste, après s'être payé de ce que je lui dois, ce reste, sans doute peu considérable, soit à lui, et lui profite bien. Et si de même qu'étant fou je contribuai à lui donner le gouvernement de l'île, je pouvais maintenant lui

donner celui d'un royaume, je le lui donnerais, car il le mérite par la simplicité de son caractère et la fidélité de son attachement. »

Et, se tournant vers Sancho, il ajouta :

« Pardonne-moi, ami, de t'avoir donné lieu de paraître fou comme moi, en te faisant tomber dans l'erreur où je suis tombé de croire qu'il y eut et qu'il y a dans le monde des chevaliers errants.

— Hélas! répondit Sancho, pleurant. Que Votre Grâce ne meure point, mon cher seigneur, mais suive mon conseil et vive de longues années; car la pire folie que puisse faire un homme en cette vie est de se laisser mourir, sans crier gare, sans que nul ne le tue, ni que des mains autres que celles de la mélancolie ne l'achèvent. Ne soyez pas paresseux, mais levez-vous de ce lit et allons aux champs habillés en bergers comme nous l'avons résolu : peut-être derrière quelque buisson nous trouverons madame Dulcinée désenchantée, et qu'il n'y aura rien de plus beau. Si Votre Grâce se meurt du chagrin de se voir vaincue, qu'elle en rejette sur moi la faute, en disant qu'elle fut renversée parce que j'avais mal sanglé Rossinante; d'autant plus que Votre Grâce aura vu dans ses livres de chevalerie que c'est chose ordinaire que des chevaliers se renversent les uns les autres, et que le vaincu d'aujourd'hui soit le vainqueur de demain.

— Cela est exact, dit Samson, et le bon Sancho Panza dit vrai là-dessus.

— Messieurs, dit Don Quichotte, procédons avec calme, car dans les nids d'antan, il n'y a pas d'oiseaux cette année. J'ai été fou, et maintenant je suis sage : je fus Don Quichotte de la Manche, et je suis à présent, comme je l'ai dit, Alonso Quijano le Bon. Que mon repentir et ma sincérité puissent me valoir de nouveau, auprès de vous, l'estime dont je jouissais jadis, et que monsieur le notaire continue. — *Item*, je donne tout mon bien, à porte fermée[1], à Antonia Quijana, ma

1. Locution qui signifie, d'après M. Rodriguez Marin, tout ce

nièce, ici présente, après qu'elle en aura tiré, sur le meilleur, ce qui sera nécessaire pour effectuer les legs que j'ai faits, et la première satisfaction que je désire devra être de payer à ma gouvernante le salaire que je lui dois du temps où elle m'a servi, plus vingt ducats pour un costume. Je laisse pour exécuteurs testamentaires monsieur le Curé et monsieur le bachelier Samson Carrasco ici présents. — *Item*, c'est ma volonté que si Antonia Quijana ma nièce veut se marier, qu'elle épouse un homme dont on sache pertinemment qu'il ignore ce que sont les livres de chevalerie; et dans le cas où il le saurait, et où, malgré tout, ma nièce voudrait l'épouser et l'épouse, qu'elle perde tout ce que je lui ai laissé, étant entendu que mes exécuteurs testamentaires pourront le répartir en bonnes œuvres, à leur gré. — *Item*, je prie les dits messieurs les exécuteurs testamentaires que si la bonne fortune les portait à connaître l'auteur qui, dit-on, a composé une histoire qui court sous le titre de *Seconde Partie des exploits de Don Quichotte de la Manche*[1], ils lui demandent de ma part, de la façon la plus instante, de me pardonner de lui avoir donné lieu, sans y penser, d'écrire d'aussi nombreuses absurdités; car je quitte cette vie avec le scrupule de lui avoir donné motif de les écrire. »

Il termina là-dessus le testament, et, pris d'une défaillance, s'étendit de tout son long dans son lit. Tout le monde s'inquiéta et se porta à son secours, et dans les trois jours qu'il vécut après celui où il fit son testament, il s'évanouissait fort souvent. Toute la maison était sens dessus dessous; mais, malgré tout, la nièce mangeait, la gouvernante buvait, et Sancho Panza se réjouissait, tant il est vrai que d'hériter efface un peu ou tempère en l'héritier le souvenir du chagrin qu'il est juste que laisse le mort. Enfin le dernier moment de Don Quichotte arriva, après qu'il eut reçu les sacre-

qui reste de l'avoir testamentaire une fois que l'héritier a payé les dettes et legs du testateur.

1. Titre inexact du livre d'Avellaneda publié à Tarragone en 1614. Tout le passage est d'une fine ironie.

ments, et trouvé mainte excellente raison d'abominer les livres de chevalerie. Le notaire était présent, et déclara n'avoir jamais lu dans aucun livre de chevalerie qu'un chevalier errant fût mort dans son lit aussi paisiblement et chrétiennement que Don Quichotte ; lequel, parmi la douleur commune et les larmes de ceux qui se trouvèrent là, rendit l'esprit : je veux dire qu'il mourut.

Ce que voyant, le Curé demanda au notaire de lui donner témoignage de ce que Alonso Quijano *le Bon*, appelé communément Don Quichotte de la Manche, avait quitté cette vie et était mort naturellement[1]. Il demandait ce témoignage pour éviter que quelque auteur autre que Cide Hamete Benengeli[2] le ressuscite faussement, et compose d'interminables histoires de ses exploits.

Telle fut la fin de Don Quichotte, dont Cide Hamete ne voulut pas désigner explicitement le lieu d'origine, pour laisser toutes les villes et villages de la Manche se disputer sa naissance et l'honneur de l'avoir pour fils, ainsi que rivalisèrent les sept villes de la Grèce au sujet d'Homère.

On ne met point ici les pleurs de Sancho, de la nièce et de la gouvernante de don Quichotte, les nouvelles épitaphes de sa sépulture, quoique Samson Carrasco lui fit celle-ci :

Ci-git l'Hidalgo fort — qui parvint à un tel degré — de vaillance, que la mort — par sa mort — ne triompha pas de sa vie. — Il tint pour peu le monde entier. — Et il en fut l'épouvantail et le croquemitaine — en telle conjoncture — que ce qui accrédita sa fortune — fut de mourir en sage, et d'avoir vécu fou.

1. *Naturellement* n'est pas mis par opposition avec *violemment*, mais avec le sens de « en conformité avec les lois de la nature » (M. Rodriguez Marin).

2. Sur Cide Hamete Benengeli, V. p. 142, n. 1.

IV

LES TRAVAUX DE PERSILES ET SIGISMONDE HISTOIRE SEPTENTRIONALE

Livre premier.

[Après une noble et émouvante dédicace à son protecteur le comte de Lemos, signée le 19 avril 1616, soit quatre jours avant sa propre mort, et dans laquelle il paraphrase le début d'un vieux « romance » :

> Un pied déjà dans l'étrier,
> Avec l'angoisse de la mort,
> Grand seigneur je t'écris celle-ci....

Cervantès imagine, en un court prologue, une conversation avec un étudiant fort admirateur de ses œuvres, et auquel il révèle sa misère physique et les certitudes d'une mort prochaine. Mais rien ne nous prépare, comme pour *Don Quichotte*, à l'atmosphère du nouveau roman.

Celui-ci, qui, d'après l'auteur lui-même en son prologue aux *Nouvelles Exemplaires*, « ose rivaliser avec Héliodore », l'écrivain de *Théagène et Chariclée*, est, en effet, le récit des amours de Périandre et Auristèle, noms sous lesquels se cachent les illustres Persiles, fils de la reine d'Islande, et Sigismonde, fille de la reine de Frislande.

Sigismonde fut envoyée par sa mère à la cour de la reine d'Islande pour y être fiancée avec le prince héritier Maximin. Ce dernier est absent de l'île, et son frère cadet, Persiles, devient amoureux de la belle étrangère. Son amour, qu'il n'ose révéler, le consume, l'épuise, et enfin l'achèverait si sa mère, prise de pitié, ne consentait à changer ses projets de mariage

et à autoriser le sentiment de son second fils. Sigismonde accepte volontiers cet autre fiancé, et les deux jeunes gens décident, avant que Maximin ne revienne, de quitter l'Islande sous prétexte d'un vœu à accomplir à Rome, où ils étudieront la religion catholique par trop méconnue dans les contrées septentrionales. Le roman tout entier est la relation de ce voyage agrémenté des plus bizarres aventures.

Au début du premier livre, nous sommes avec Persiles sous le nom de Périandre dans une île barbare où l'on sacrifie tous les jeunes hommes qui y abordent afin d'en faire goûter le cœur réduit en poudre à ceux des notables de l'île susceptibles de devenir, d'après la prophétie d'un sorcier, les conquérants u monde, lesquels se révèleront en absorbant la poudre avec impassibilité. Les barbares achètent ou enlèvent également toutes les jeunes filles qu'ils trouvent et qu'ils réservent à celui d'entre eux qui accomplira la prophétie.

Périandre, fait prisonnier par les barbares, va donc être sacrifié, mais il est sauvé par une tempête marine et recueilli par le navire du prince Arnaud, héritier du royaume de Danemarck, qui cherche lui-même Auristèle à lui vendue par des pirates et enlevée par les barbares.

Périandre, apprenant qu'Auristèle, qu'il donnera désormais pour *sa sœur*, est captive des barbares, obtient d'Arnaud de retourner dans l'île, déguisé en femme, afin de tenter de découvrir Auristèle. Celle-ci lui apparaît, en effet, habillée en homme, et conduite au sacrifice prescrit par le sorcier. Une querelle surgit entre les barbares, et l'incendie de l'île la sauve, elle aussi, de la mort. L'un des barbares, d'origine espagnole, nommé Antonio, recueille Auristèle et Périandre dans une caverne, puis s'embarque avec eux, emmenant en outre sa femme, Ricla, sa fille, Constance, et son fils Antonio. Ils vont ainsi dans l'intention d'atteindre Rome en passant par l'Angleterre et la France. Mais, d'abord ils voguent sur la mer, touchant à des îles diverses. A l'une d'elles atterrit Arnaud qui se joint aux voyageurs et les prend dans son navire.

Un soir, deux soldats percent les flancs du vaisseau afin de s'emparer d'Auristèle à la faveur du naufrage. Le vaisseau coule, les passagers se réfugient dans des barques, et ainsi Périandre et Auristèle se trouvent séparés.

La barque d'Auristèle aborde à une île de glace. Auristèle et ses compagnons en sont délivrés par un capitaine de corsaires dont ils partagent l'existence aventureuse pendant près de trois mois. Un jour, ce capitaine leur raconte son histoire.]

1. — LE RÉCIT DU CAPITAINE.

(Chapitre XXII.)

« Le ciel me donna pour patrie une des îles voisines de celle d'Hibernie[1]. Elle est si grande qu'elle prend nom de royaume qui ne s'hérite ni ne se transmet en succession de père en fils. Les habitants élisent leur roi suivant leur bon plaisir, faisant toujours en sorte que ce soit l'homme le plus vertueux et le meilleur qui s'y trouve. Sans qu'interviennent suppliques ou négociations, et sans que les sollicitent promesses ou cadeaux, du consentement de tous est élu le roi ; et il prend le sceptre absolu du commandement, et le conserve sa vie durant, ou du moins tant qu'il n'y devient pas pire. Ainsi ceux qui ne sont pas rois s'efforcent d'être vertueux pour le devenir, et ceux qui le sont, veulent être plus vertueux encore pour garder leur royauté. De cette manière, on coupe les ailes à l'ambition, on consterne la convoitise, et bien que l'hypocrisie se donne beaucoup d'activité, à la longue, son masque tombe, elle n'atteint pas son but. C'est pourquoi les peuples vivent tranquilles, la justice triomphe et la miséricorde resplendit. On dépêche avec promptitude les placets des pauvres, et ceux que donnent les riches — parce qu'ils sont tels, — ne sont pas mieux dépêchés. Ni les cadeaux, ni la chair et le sang des parentés ne peuvent plier le bâton de la justice. Toutes les affaires s'en tiennent à leur objet et ne s'écartent pas de leur pivot. Enfin c'est un royaume où l'on vit sans crainte des insolents et où chacun jouit de ce qui lui est propre. Cette coutume, à mon avis juste et sainte, mit le sceptre du royaume dans les mains de Polycarpe, homme insigne et réputé dans les armes comme dans les lettres, qui avait, lorsqu'il devint roi, deux filles d'une extrême beauté, l'aînée appelée Polycarpa, et la cadette Symphorosa. Elles n'avaient plus leur mère, qui ne leur manqua

1. *Hibernia* : l'Hibernie (aujourd'hui l'Irlande), une des îles Britanniques.

que pour leur tenir compagnie, car leurs vertus et leurs mœurs agréables étaient leurs propres gouvernantes, donnant un merveilleux exemple à tout le royaume. Avec de telles qualités, elles et leur père se rendaient aimables à tous et de tous étaient estimés. Les rois, étant d'avis que la mélancolie éveille chez leurs vassaux de mauvaises pensées, cherchent à égayer et amuser le peuple par des fêtes publiques, et parfois avec des comédies ordinaires. Ils solennisaient principalement le jour de leur élévation à la royauté, en ordonnant de renouveler les jeux que les Gentils appelaient olympiques, dans la meilleure forme qu'ils pouvaient : ils fixaient des prix pour les coureurs, honoraient les adroits à l'épée, couronnaient les bons tireurs et élevaient au ciel de la louange ceux qui renversaient sur le sol leurs adversaires.

Ce spectacle se donnait à côté du port, sur une plage spacieuse, préservée du soleil par une infinité de branches entretissées qui la laissaient à l'ombre : au milieu, on plaçait un somptueux théâtre [1], d'où, assis, le roi et la famille royale contemplaient les jeux pacifiques. L'un de ces jours arriva, et Polycarpe voulut se surpasser en grandeur et magnificence, en le solennisant avec plus d'éclat que tous les précédents. Or, tandis que le théâtre était déjà occupé par sa personne et par les premiers du royaume, que les instruments guerriers ou paisibles voulaient donner le signal du commencement des fêtes, et que quatre coureurs adolescents, agiles et souples, avaient le pied gauche en avant et le droit levé, n'attendant, pour s'élancer à la course, que le lâcher d'une corde qui leur servait de raie et de signal — car dès qu'elle serait lâchée ils devaient voler vers un but indiqué où se terminerait leur course — voici, dis-je, que, dans ce temps, on vit venir sur la mer une barque dont les côtés étaient

1. *Théâtre*, dit ici, plutôt que dans la seconde acception de celles qu'énumère l'Académie espagnole, « endroit ou lieu où s'exécute une chose à la vue d'une nombreuse assistance », dans la première acception de *Cadalso*, échafaud, plancher élevé.

blanchis d'avoir été récemment espalmés et qui rompait les eaux avec l'aisance que lui donnaient six rames à chaque bande, maniées par douze jeunes gens de gaillarde apparence, larges de dos et de poitrine, et aux bras nerveux. Ils étaient tous vêtus de blanc sauf celui qui tenait la barre du gouvernail, lequel était en rouge en qualité de matelot. La barque aborda sur la rive avec furie, et tandis qu'elle s'y échouait, tous ceux qu'elle portait sautèrent à terre. Le roi Polycarpe fit suspendre la course jusqu'à ce qu'on sût quelles gens c'étaient et pourquoi ils venaient, car il supposa qu'ils voulaient assister aux fêtes et prouver leur habileté aux jeux. Le premier qui s'avança pour parler au Roi fut celui qui servait de timonier, un adolescent aux joues libres et nettes, couleur de neige et de rose, aux cheveux d'or bouclés et frisés, au visage si parfait dans ses moindres traits et dans leur ensemble, que le composé en était admirable. La beauté de ce jeune homme ravit dès l'abord les yeux et même le cœur de tous ceux qui le regardèrent, et je le trouvai, pour ma part, infiniment plaisant. Il dit au Roi : « Seigneur, mes compagnons que voici et moi, nous avons ouï parler de ces jeux et venons te servir, et y assister. Nous n'arrivons pas de terres lointaines, mais d'un navire que nous avons laissé dans l'île Scinta qui n'est pas loin d'ici ; et comme le vent n'était pas favorable pour acheminer ici la nef, nous avons profité de cette barque à rames et de la force de nos bras. Nous sommes tous nobles et désireux de gagner l'honneur ; et par celui que tu dois, en ta qualité de roi, aux étrangers qui arrivent en ta présence, nous te supplions de nous donner licence de montrer notre force ou nos talents pour notre gloire et notre profit, comme pour ton plaisir.

— Assurément, répondit Polycarpe, gracieux jeune homme, vous demandez ce que vous désirez avec tant d'agrément et de courtoisie, qu'il serait injuste de vous le refuser : honorez mes fêtes comme vous le voudrez, et laissez-moi le soin de vous en récompenser, car, à en juger par votre gaillarde apparence, vous ne laissez

guère d'espoir à quiconque de remporter les premiers prix. Le beau jeune homme ploya le genou et inclina la tête, en signe de respect et de reconnaissance, puis, en deux bonds se plaça devant la corde qui retenait les quatre légers coureurs. Ses douze compagnons se mirent de côté pour être spectateurs de la course; une trompette sonna; on lâcha la corde, et les cinq hommes s'élancèrent à la volée. Mais ils n'avaient pas fait vingt pas que le nouvel arrivant les dépassait de six, et de plus de quinze quand ils en avaient fait trente. Finalement, il les laissa à un peu plus de la moitié du chemin, comme s'ils étaient des statues immobiles, au grand étonnement de tous les assistants, surtout de Symphorosa, qui le suivait du regard, à la course ou au repos, parce que la beauté et l'agilité du jeune homme suffisait à captiver les âmes, et non seulement les yeux de tous ceux qui le contemplaient. Je remarquai cela, car mes yeux étaient attentifs à regarder Polycarpa, doux objet de mes désirs, et, en passant, je considérai les mouvements de Symphorosa.

L'envie commença bientôt à s'emparer du sein de ceux qui devaient s'éprouver aux jeux, lorsqu'ils virent avec quelle facilité l'étranger avait emporté le prix de la course. Le second concours fut celui de l'escrime : le gagnant prit l'épée noire[1] avec laquelle il ferma la bouche, piqua le nez, scella les yeux et fit le signe de la croix sur la tête[2] de chacun de ses six adversaires, sans que ceux-ci pussent toucher, comme on dit, un fil de son vêtement. Le peuple éleva la voix, et d'un commun sentiment on lui donna le premier prix. Six autres se disposèrent alors pour la lutte où le jeune homme se montra encore plus vaillant : il découvrit ses larges épaules, son sein ample et robuste, les nerfs et les

1. « On appelait *épées noires*, dit M. Rodriguez Marin dans son *Don Quichotte* (VI, 8, 2), les épées de fer sans lustre ni tranchant, qui servaient pour les exercices d'escrime et auxquelles, afin qu'elles ne blessassent pas par la pointe, on posait des boutons de cuir appelés communément *zapatillas*. »

2. Locutions équivalentes à *séduire*, *fasciner*, *éblouir*, *châtier*.

muscles de ses bras puissants, et avec une adresse et une dextérité incroyables, obligea les épaules des six lutteurs — malgré que ceux-ci en aient — à s'imprimer sur le sol. Il saisit ensuite une barre pesante qui était fichée en terre et qu'il fallait lancer pour le quatrième concours. Il la soupesa, et faisant signe aux gens qui étaient devant lui de lui laisser la place de lancer, il prit la barre par l'un des bouts, et sans ramener le bras en arrière, la poussa avec tant de force que les limites de la marine furent insuffisantes et que d'autres bornes durent lui être données par la mer où la barre demeura profondément ensevelie.

Cet exploit, vu par ses adversaires, leur ôta toute ardeur, et ils n'osèrent pas tenter l'épreuve. On lui mit, après cela, une arbalète dans les mains avec quelques flèches, et on lui montra un arbre très haut et très lisse, au sommet duquel était fichée une moitié de lance, et sur elle, attachée à un fil, une colombe que les concurrents de cette épreuve devaient abattre d'un seul coup. L'un d'eux qui s'estimait bon tireur s'avança et prit le tour, dans la pensée, sans doute, d'abattre la colombe avant les autres. Il tira et cloua sa flèche presque au bout de la lance, effrayant de ce coup la colombe qui s'éleva dans l'air. Un autre, non moins présomptueux que le premier, tira en visant si juste qu'il rompit le fil qui attachait la colombe, laquelle, libre du lien qui la retenait, abandonna sa liberté au vent et battit des ailes avec rapidité.... Mais l'habitué aux premiers prix tira sa flèche, qui agit comme si son maître lui ordonnait ce qu'elle devait faire, et comme si elle avait de l'entendement pour lui obéir, car, fendant l'air avec un sifflement déchirant et prolongé, elle atteignit la colombe, lui traversa le cœur de part en part, et lui ôta en même temps le vol et la vie. A cette vue se renouvelèrent les cris des assistants et les louanges de l'étranger qui, à la course, à l'escrime, à la lutte, à la barre et au tir d'arbalète, ainsi qu'en mainte épreuve que je ne conte pas, avec grand avantage remporta les premiers prix, et épargna à ses compagnons la peine d'y essayer leurs forces.

Quand les jeux s'achevèrent, ce devait être le crépuscule, et quand le roi Polycarpe voulait se lever de son siège avec les juges qui l'assistaient pour récompenser le jeune vainqueur, il vit celui-ci s'agenouiller devant lui et lui dire : « Notre nef est restée seule et désemparée, la nuit tombe assez obscure, les prix que je puis espérer — et que je dois tant estimer puisqu'ils viennent de ta main — je désire, ô grand seigneur, que tu les réserves pour un autre temps, car je pense te servir encore avec plus de loisir et de commodité. » Le Roi l'embrassa, lui demanda son nom, et le jeune homme répondit qu'il s'appelait Périandre. Alors la belle Symphorosa prit une guirlande de fleurs dont elle ornait sa tête merveilleuse, et la mit sur celle du beau jeune homme, en lui disant avec une grâce pudique : « Quand mon père aura ce bonheur que vous reveniez le voir, vous ne viendrez pas le servir, mais bien pour être servi. »

Livre second.

[Le navire est brisé par la tempête, et, poussé par les vagues, va s'échouer précisément sur le rivage du royaume de Polycarpe. Les naufragés reçoivent le meilleur accueil du Roi; et Auristèle retrouve avec émotion ce Périandre, objet de son jaloux amour. Symphorosa, d'autre part, se prend d'amitié pour Auristèle et lui confie innocemment le sentiment qu'elle éprouve pour celui qu'elle croit être son frère. Et Auristèle, héroïque, conseille à Périandre de céder aux tendresses de la fille du roi. Pour elle, elle entrera en religion.... Mais Périandre sait la persuader qu'il n'aura jamais d'autre épouse qu'elle-même.

Entre temps, les choses se compliquent, car le roi Polycarpe, qui est veuf, s'éprend d'Auristèle et décide de lui offrir son trône, tandis qu'il mariera Périandre et Symphorosa. La sorcière Cenotia lui conseille de mettre le feu à son palais, et, à la faveur de l'incendie, d'enlever la belle Auristèle. Ainsi est fait. Mais, protégés par la seconde fille du roi, Périandre et Auristèle, avec Arnaud et d'autres compagnons, réussissent à s'enfuir sur un navire. Ils se dirigent vers l'Angleterre et abordent auparavant à l'île des Ermitages, dans l'un desquels demeure un noble chevalier français, René, amant illustre

d'Eusébie, dame de la reine de France, laquelle occupe un ermitage voisin. Les vénérables ermites leur offrent une douce hospitalité. Un jour, le frère de René arrive dans un vaisseau, portant de favorables nouvelles de France aux deux amants ermites qui s'en exilèrent, René, après avoir été vaincu par un envieux rival, et Eusébie, par amour pour René.... Or cet envieux rival est mort, en confessant son péché, et le Roi de France a ordonné de rechercher les infortunés amants auxquels il veut faire oublier leur longue détresse. Le frère de René raconte en outre que le roi de Danemark est inconsolable de l'absence de son fils Arnaud, ce qui détermine celui-ci à regagner son pays natal.

Sur le vaisseau qui cingle vers la France, partent les ermites et Arnaud. Sur l'autre navire, qui fait voile vers l'Espagne, prennent place Périandre, Auristèle, les deux Antonio, Ricla et la belle Constance.

Au cours de ce second livre, Périandre raconte, tant à la cour de Polycarpe, qu'auprès des aimables ermites, ses multiples aventures jusqu'à son arrivée sur la plage des jeux olympiques organisés par Polycarpe. Détachons de ce récit le rêve étrange que fit Périandre, alors qu'il poursuivait sur la mer les ravisseurs d'Auristèle.]

1. — LE RÊVE ÉTRANGE DE PÉRIANDRE.

(Chapitre XVI.)

... Nous nous trouvâmes au crépuscule sur la rive d'une île que nul d'entre nous ne connaissait, et dans le dessein d'y faire eau, nous voulûmes attendre le jour sans nous écarter du rivage. Nous amenâmes les voiles, jetâmes les ancres et abandonnâmes au repos nos corps harassés dont le sommeil prit possession avec une molle douceur. Enfin, nous débarquâmes tous, et foulâmes aux pieds la rive amène, dont le sable (sans exagération) était formé de grains d'or et de menues perles. En nous enfonçant plus avant, des prairies s'offrirent à notre vue, dont l'herbe n'était pas verte parce qu'elle était herbe, mais parce qu'elle était faite d'émeraudes que tenaient en cette verdure non pas des eaux cristallines, comme on dit souvent, mais des courants formés de diamants liquides, qui croisaient la prairie entière et semblaient des serpents de cristal.

Nous découvrîmes bientôt une forêt d'arbres de différents genres, si beaux qu'ils étonnèrent nos âmes et réjouirent nos sens. De quelques-uns pendaient des branches de rubis qui paraissaient être des guignes, ou des guignes qui paraissaient être des grains de rubis; des autres pendaient des calvilles dont les joues étaient l'une de rose, l'autre de très fine topaze; sur cet autre se montraient les poires dont l'odeur était d'ambre et la couleur de celles qui se forment au ciel, quand le soleil se couche. Tous les fruits que nous connaissons étaient là dans leur maturité, sans être empêchés par les différences de l'année : tout était là printemps, tout été sans souci, tout automne agréable, à un degré inouï. Ce que nous regardions satisfaisait nos cinq sens : les yeux par la beauté, l'ouïe par le bruit doux des sources et des ruisseaux, et la rumeur (formée de mots inappris) des oiseaux, en nombre infini, qui voletant d'arbre en arbre, et de branche en branche, semblaient être captifs sur ce territoire, et ne pouvoir ni ne vouloir recouvrer leur liberté; l'odorat, par l'odeur qu'exhalaient les herbes, les fleurs et les fruits; le goût, par l'essai que nous fîmes de leur suavité; le toucher, en les prenant dans nos mains, croyant alors tenir les perles du Sud, les diamants des Indes, et l'or du Tibre [1].... Nous entendîmes jaillir de l'ouverture d'un rocher, comme un son très doux, formé de divers instruments de musique, qui frappa nos oreilles et nous fit devenir attentifs. Puis, nous vîmes sortir un char, fait, je ne saurais dire de quelle matière, mais je puis dire de quelle forme : celle d'un navire brisé qui aurait échappé à une grande bourrasque, et que tiraient douze puissants singes, animaux lascifs. Sur le char venait une fort belle dame, vêtue d'un somptueux costume orné de maintes et diverses couleurs, et couronnée de lauriers jaunes et amers [2]. Elle s'appuyait sur un bâton

1. On retrouve la même figure au chapitre IV du *Voyage du Parnasse*.

2. Une *séguedille* vulgaire dit à propos de ces plantes, appelées

noir sur lequel était fixé un bouclier de bois ou écu portant ces lettres : *Sensualité*. Derrière elle parurent beaucoup d'autres belles femmes avec, dans les mains, différents instruments qui formaient une musique tantôt joyeuse et tantôt triste, mais toutes singulièrement plaisantes.

Tous mes compagnons et moi étions frappés d'étonnement, comme si nous étions des statues sans voix, formés de pierre dure. La Sensualité s'en vint vers moi et me dit sur un ton aigre-doux : « Il t'en doit coûter, généreux jeune homme, d'être mon ennemi, sinon la vie, du moins le plaisir. » Ce disant, elle passa outre, et les jeunes musiciennes ravirent — ainsi peut-on s'exprimer — sept ou huit de mes matelots qu'elles emmenèrent avec elles en disparaissant, à la suite de leur maîtresse, par l'ouverture de la roche. Je me tournai alors vers les miens pour leur demander ce qu'il leur semblait de ce qu'ils avaient vu; mais j'en fus empêché par une ou plusieurs voix qui parvinrent à nos oreilles, très différentes des voix antérieures, car elles étaient plus douces et agréables. Elles venaient d'une troupe de merveilleuses jeunes filles, en apparence des vierges. Et elles l'étaient sans doute à en juger par celle qui les guidait, car à leur tête se trouvait ma sœur Auristèle. Et, certes, si elle ne m'avait touché de si près, j'aurais prononcé quelques paroles à la louange de sa beauté plus qu'humaine. Qu'aurait-on pu alors me demander que je n'eusse aussitôt donné en retour d'une aussi riche découverte? M'eût-on demandé la vie, que je ne l'aurais pas refusée, si ce n'était pour ne point perdre le trésor ainsi trouvé sans y penser. Ma sœur avait à ses côtés deux jeunes filles dont l'une me dit : « Nous, la Continence et la Pudicité, amies inséparables, nous accompagnons perpétuellement la Chasteté qui a voulu prendre aujourd'hui la figure de ta chère sœur Auristèle : et nous ne la quitterons pas jusqu'à ce qu'elle donne une

en espagnol *adelfas* : Con la flor de la adelfa — Te he comparado; — Que es hermosa, y no come — De ella el ganado.

heureuse fin à ses travaux et pérégrinations dans l'alme cité de Rome. » Attentif à d'aussi heureuses nouvelles, étonné d'une aussi belle vision, incertain d'un événement aussi imprévu et étrange par sa grandeur et sa nouveauté même, j'élevai la voix pour montrer avec ma langue le bonheur que j'avais dans l'âme, et je voulus dire : « O uniques consolatrices de mon âme, ô riches trésors pour mon bien découvert, doux et joyeux en ce temps et dans n'importe quel autre ! » Mais l'ardeur que je mis à le dire, fut telle, que je rompis mon sommeil, que la belle vision disparut, et que je me trouvai dans mon navire avec tous les miens, sans qu'il en manquât un seul.

Livre troisième.

[Les amants aperçoivent enfin la terre de Portugal. Ils débarquent à Bélem et passent à Lisbonne d'où ils partent pour l'Espagne habillés en pèlerins. Ils admirent à loisir Tolède, la ville sainte, « gloire de l'Espagne et lumière de ses cités »; Aranjuez aux arbres verts, aux étangs poissonneux, aux délicieux jardins de mille fleurs diverses; Quintanar de la Orden; les environs de Valence [1]; Villareal, « belle et amène ville »; les saintes montagnes de Montserrat, qu'ils « vénèrent avec une dévotion chrétienne »; enfin Barcelone, perle des cités espagnoles. Au cours de leur pérégrination, il leur arrive d'étranges aventures dont la plus fâcheuse est leur capture par la Sainte-Hermandad, aux environs de Caceres, à la suite de l'assassinat d'un gentilhomme. Mais leur innocence étant prouvée par un papier qu'a laissé la victime, ils sont relâchés par le Corregidor.

D'Espagne, ils vont en France en passant par le Languedoc et la Provence. On leur parle en espagnol « car en France nul ne laisse d'apprendre la langue castillane ». Trois dames françaises offrent à Auristèle de l'emmener à Paris. Elles sont accompagnées d'un domestique du duc de Nemours, chargé par son maître de lui trouver une épouse à son goût, et qui se

1. Ils sont reçus dans un village peuplé de Mauresques où ils assistent à une descente de corsaires de Berbérie à laquelle il a été fait allusion au début de la Nouvelle : *L'Illustre Servante*, V. p. 81, n. 2.

propose, tout au moins, de montrer au duc un portrait d'Auristèle dont la beauté l'émerveille.

Périandre et Auristèle, cependant, avec leurs compagnons ordinaires, continuent seuls leur chemin. Périandre veut délivrer une femme qu'un fou tente de précipiter du haut d'une tour, mais ayant saisi le fou à bras-le-corps, il tombe avec lui, et de la chute, demeure presque sans vie. On s'empresse, et Auristèle ne peut s'empêcher de montrer quel est le sentiment qui l'anime.... Sur ce, les trois dames françaises de naguère apparaissent venant vers eux, entourées de gens accourus pour voir le blessé; et à ce même instant, une troupe d'hommes armés bondit traîtreusement sur les trois femmes. Les compagnons de Périandre, heureusement s'élancent vers les ravisseurs et à coups de flèches réussissent à les mettre en fuite.

Les trois dames sauvées se font les infirmières de Périandre et les consolatrices d'Auristèle. Enfin Périandre guérit. Tous se remettent en route après avoir été recueillis par l'astrologue Soldino qui prédit à chacun un heureux avenir et conseille aux trois dames françaises de ne pas se rendre à Paris, mais à Rome. Les pèlerins sortent de France par le Dauphiné, traversent le Piémont et l'état de Milan.]

1. — L'ENTRÉE A MILAN.

(Chapitre XIX.)

... Ils entrèrent à Milan, et furent étonnés de la grandeur de la cité, de sa richesse infinie, de ses ors, car il n'y a pas là seulement de l'or, mais des ors; de ses forges de guerre où il semble que Vulcain a passé les siennes; de l'abondance inépuisable de ses fruits, de la grandeur de ses temples; et enfin de la vivacité d'esprit de ses habitants. Ils surent d'un de leurs hôtes que ce qu'il fallait surtout voir dans cette ville, était l'académie des *Intronati*[1], ornée d'éminentissimes académiciens, dont le subtil entendement donnait fort à faire à la Renommée à toutes les heures et dans toutes les parties du monde. Leur hôte leur dit aussi que ce jour-là était pré-

1. Académie fondée au commencement du XVIe siècle. Son nom qui signifie les *hébétés*, les *imbéciles*, est une antiphrase comme celui des académiciens *Innominati* de Parme, *Insensati* de Pérouse, ou *Incogniti* de Venise.

cisément un jour d'académie, et qu'on y devait discuter s'il pouvait y avoir amour sans jalousie. « Assurément, dit Périandre; et pour prouver cette vérité, il n'est pas nécessaire de perdre beaucoup de temps. — Moi, répliqua Auristèle, je ne sais ce qu'est l'amour, quoique je sache ce que c'est que d'aimer bien. » A quoi Belle-Herminie[1] repartit : « Je ne comprends pas cette façon de parler, ni la différence qui existe entre l'amour et aimer bien. — La différence, répliqua Auristèle, est en ce que le fait d'*aimer bien* peut être sans cause véhémente qui meuve votre volonté, comme on peut aimer une domestique qui vous sert, une statue ou une peinture qui vous paraissent bien ou qui vous plaisent beaucoup, toutes choses qui ne donnent ni ne peuvent donner de jalousie; tandis que cela qu'on dit s'appeler *amour*, et qui est, assure-t-on, une véhémente passion de l'âme, donne, sinon de la jalousie, des craintes qui arrivent à vous ôter la vie, et dont il me semble que l'amour ne peut être libre en aucune manière.

— Ce que tu viens de dire, ô ma dame, est fort bien dit, reprit Périandre, car il n'est pas d'amant en possession de la chose aimée qui ne craigne de la perdre; il n'est pas de bonheur si ferme qui peut-être ne donne de va-et-vient; il n'est de clou si fort qui puisse retenir la roue de la Fortune; et si le désir qui nous pousse d'achever promptement notre voyage ne m'en empêchait, peut-être montrerais-je moi-même aujourd'hui à l'Académie, qu'il peut y avoir amour sans jalousie mais non sans craintes. »

La conversation prit fin. Ils restèrent quatre jours à Milan, pendant lesquels ils commencèrent de voir ses grandeurs, car pour les voir toutes quatre années ne suffiraient pas. Ils partirent de là et arrivèrent à Lucques, cité petite mais belle et libre, qui s'élève sous les ailes de l'Empire et de l'Espagne et regarde avec indépendance les cités des princes qui la désirent. Là, mieux que partout ailleurs, les Espagnols sont bien vus et

1. Une des trois dames françaises.

reçus; et la cause en est qu'ils n'y commandent pas, mais prient; et comme ils n'y font pas de séjour de plus d'une journée, ils n'ont pas lieu de montrer leur caractère tenu pour arrogant.

Dans cette ville arriva à nos passagers une des plus étranges aventures que l'on ait racontées au cours de ce livre.

[C'est l'histoire d'Isabela Castrucho qui feint d'être ensorcelée par l'amour d'Andrea Marulo jusqu'à l'arrivée de celui-ci avec lequel elle se marie. Ainsi se termine le troisième livre du roman.]

Livre quatrième.

[Les amants arrivent aux environs de Rome et, dans un bois, rencontrent le duc de Nemours et le prince Arnaud blessés en duel. Le portrait d'Auristèle vu par le prince entre les mains du duc avait été la cause de la sanglante querelle.

On relève les deux blessés, qui, bien soignés, sont, au bout de huit jours, en état de gagner Rome. L'entrée des voyageurs dans la Ville Éternelle excite la curiosité, et la vue des trois belles dames françaises, et d'Auristèle, plus belle encore, ravit le peuple romain.

Cependant Auristèle et Périandre emploient le temps qu'ils passent en la ville des pontifes à mieux connaître la religion catholique, à éclaircir ce qu'en leur pays du Nord, ils ne savaient qu'obscurément. Les leçons qu'ils prennent réjouissent leurs âmes, qu'elles sortent d'elles-mêmes et élèvent jusqu'aux cieux.

Les autres pèlerins visitent la ville. Les dames françaises parcourent les temples somptueux. Quant au duc de Nemours et au prince Arnaud, ils ont découvert dans la rue *Bancos*, à une devanture, le portrait en pied d'Auristèle. Ils se disputent la gloire de l'acquérir, et le gouverneur de Rome, qui passe à cet instant, les met d'accord, en faisant saisir le portrait et arrêter les deux pèlerins. Périandre, qui s'est entendu avec le peintre et lui a acheté son œuvre, va la réclamer au gouverneur et finit par lui en faire don « car il fallait bien que le gouverneur eût quelque profit de l'affaire ». Le prince et le duc sont alors relâchés.

Mais une triste aventure vient encore affliger les amants fidèles. Une fameuse courtisane, Hippolyte la Ferraraise, ayant aperçu Périandre, en est devenue amoureuse, et se voyant

repoussée par le jeune homme, décide de se venger. Un poison que lui délivre la femme du juif Zabulon défigure horriblement Auristèle et la conduit aux portes de la Mort.

La courtisane elle-même, en contemplant son œuvre et la douleur infinie de Périandre, regrette sa jalousie criminelle, et, connaissant enfin le remords, court chez l'affreuse juive demander un contre-poison. Le remède est appliqué; Auristèle revient à la vie, et « le soleil de sa beauté donne des signes précurseurs de son nouveau lever dans le ciel du visage » de la jeune femme. Les ombres de sa mélancolie s'enfuient, les roses de ses joues refleurissent, le carmin de ses lèvres reparaît, les perles de ses dents renaissent aussi blanches, et le doux organe de sa voix s'affirme. En peu de temps, elle redevient belle comme par le passé. Mais, instruite par l'expérience, elle voudrait renoncer à tout amour et se consacrer à Dieu. Elle le déclare ainsi, un jour, à son cher Périandre.]

1. — LE RENONCEMENT A L'AMOUR.

(Chapitre x.)

... Un jour, Auristèle appela Périandre, et comme ils étaient seuls, intentionnellement et à dessein, elle lui parla ainsi : « Mon frère, puisque le ciel a voulu que depuis deux ans je t'appelle de ce nom si doux et honnête, sans donner licence au caprice ou à l'oubli de soi de faire que je t'appelle d'une autre sorte qui n'aurait pas été aussi honnête et agréable, je voudrais que cette félicité continuât et que, seules, les limites de la vie y missent un terme. Car le bonheur est d'autant plus grand qu'il est plus durable, et d'autant plus durable qu'il est plus honnête. Nos âmes, comme tu le sais, et comme ici je l'appris, sont en mouvement perpétuel et ne peuvent s'arrêter qu'en Dieu, comme en leur centre. Dans cette vie, les désirs sont infinis, s'enchaînent les uns avec les autres, se relient, et forment une chaîne qui peut aller au ciel comme elle peut plonger dans l'enfer. S'il te semble, mon frère, que ce langage n'est pas le mien et qu'il est étranger à ce qu'ont pu m'enseigner les quelques années que j'ai et ma lointaine éducation, remarque que sur la table rase de mon âme l'expérience a peint et écrit de plus grandes

choses. Elle a établi surtout que le suprême bonheur n'est que dans la connaissance et la vue de Dieu; et tous les moyens qui s'acheminent vers cette fin sont bons, saints, agréables, comme le sont ceux de la charité, de la modestie, et celui de la virginité. Pour moi, tout au moins, je l'entends ainsi, et je sais de même que l'amour que tu me portes est si grand que tu voudras ce que je veux. Je suis héritière d'un royaume, et tu connais la cause pour laquelle ma chère mère m'a envoyée chez les rois tes parents : afin de me protéger contre la grande guerre que l'on redoutait. Et voilà comment je m'en suis venue avec toi, si soumise à ta volonté que je ne m'en suis pas écartée un instant. C'est toi qui as été mon père, mon frère, mon ombre, mon protecteur, et finalement mon ange gardien, mon instructeur et mon maître, car tu m'as conduite à cette cité où je suis devenue la chrétienne que je devais être. Je voudrais maintenant, si c'était possible, m'en aller au ciel, sans détours, sans soubresauts et sans soucis, et cela ne saurait être si tu ne m'abandonnes pas le gage que moi-même je t'ai donné, à savoir la parole et la volonté d'être ton épouse : Rends-moi, mon cher seigneur, ma parole et j'essaierai de renoncer à ma volonté, fût-ce par force. Car pour atteindre à un aussi grand bien que le ciel, il faut délaisser tout ce qu'il y a sur la terre, jusqu'aux parents et époux. Je ne veux pas te quitter pour un autre : c'est pour Dieu que je te quitte, pour Dieu qui te donnera soi-même, récompense qui excède infiniment le sacrifice que tu feras en me laissant pour lui.

« J'ai une sœur, plus jeune mais aussi belle que moi, si tant est qu'on peut appeler belle la beauté mortelle. Tu pourras l'épouser et obtenir le royaume qui me revient. Ainsi, exauçant mes désirs, les tiens ne seront pas frustrés complètement. Pourquoi baisses-tu la tête, mon frère? Pourquoi fixes-tu tes regards sur le sol? Ces propos te déplaisent-ils? Mes vœux te paraissent-ils déraisonnables? Dis-le moi, réponds-moi; au moins que je sache ta volonté; car peut-être tempérerai-je la

mienne, et chercherai-je quelque issue à ton gré, qui puisse en quelque manière s'accorder avec celle que je désire. »

Dans un grand silence, Périandre écouta Auristèle; et en un court instant forma dans son imagination des milliers de raisonnements qui, tous, vinrent aboutir à la pire pensée qui pouvait être pour lui : car il imagina qu'Auristèle l'abhorrait; parce que ce changement de vie signifiait la fin de la sienne propre, puisqu'elle devait bien savoir qu'en se refusant à être son épouse, il n'avait plus de raisons de vivre en ce monde. Cette pensée le pénétra avec tant de force, que sans répondre un mot à Auristèle, il se leva d'où il était assis, et sous prétexte d'aller à la rencontre de Félicie Flore[1] et de dame Constance, qui entraient dans l'appartement, il en sortit et laissa Auristèle, je ne sais si je puis dire *repentie*, mais, je puis l'affirmer, pensive et confuse.

[Auristèle regrette profondément d'avoir ainsi parlé à son cher Périandre, et le déclare à ses visiteuses, auxquelles elle avoue enfin toute la vérité. Toutes trois partent à la recherche du jeune homme, qui, désespéré, s'est enfui, et s'éloignant de Rome, sur le chemin de Naples, est allé s'étendre, en soupirant, au bord d'un ruisseau jaseur. Il sanglote, le jeune Périandre, en compagnie de l'onde douce et de la claire lumière de la nuit. Les arbres l'entourent et une brise suave et fraîche s'en vient sécher ses larmes. Soudain le son d'une voix étrangère frappe ses oreilles. Il écoute. Une autre voix répond à la première. Il reconnaît la langue scandinave qui fut sa langue maternelle. Et voici que l'on raconte son histoire. Celui qui la sait ainsi ne peut être que son vieux précepteur Séraphide, et l'écouteur est l'italien Rutilio, ancien compagnon de voyage de Périandre qui le recueillit dans l'île des Barbares[2]. Périandre retient de ce récit que son frère Maximin, de retour de la guerre, est reparti aussitôt à la recherche de Sigismonde. Embarqué dans un puissant navire, il eut tôt fait d'aborder en Italie, et il se trouve, en ce moment, à Terracina, dernier village de Naples, et premier village de Rome. Mais il est malade

1. Une des trois dames françaises.

2. Cet épisode permet à l'auteur de nous dire le mot de l'énigme, et de nous révéler comment Périandre et Auristèle ne sont autres que Persiles et Sigismonde.

de la maladie appelée *mutation* qui l'a conduit aux portes de la mort....

Périandre entend tout cela.... Le jour paraît.... Le jeune homme se garde de se montrer et se décide à retourner vers Auristéle pour lui conter l'arrivée prochaine de son frère et de s'accorder avec elle sur le moyen d'échapper à sa certaine indignation. Ce qu'ayant fait, il est traîtreusement blessé par l'amant de la belle courtisane Hippolyte.]

2. — LE DÉNOUEMENT.

(Chapitre XIV.)

La sécurité avec laquelle on jouit des jouissances humaines est si peu grande que nul ne peut se promettre d'y goûter la moindre quiétude. Auristèle, s'étant repentie d'avoir déclaré sa pensée à Périandre, courut, joyeuse, à sa recherche, pensant que dans sa main et par son repentir elle tenait le pouvoir de retourner à son gré la volonté de Périandre, car elle s'imaginait être le clou de la roue de sa fortune, et la sphère du mouvement de ses désirs. Et elle ne se trompait pas, car Périandre était maintenant en disposition de ne pas s'écarter des désirs d'Auristèle. Mais voyez les caprices du destin variable : Auristèle, dans le court instant que l'on a dit, se voit autre qu'elle n'était. Elle pensait rire, et elle pleure, elle pensait vivre et elle se meurt, elle croyait jouir de la vue de Périandre, et celui qui s'offre à ses yeux est son frère Maximin, qui, avec une longue suite, et de nombreux coches, entrait à Rome par ce chemin de Terracina[1], et aperçut les gens rassemblés autour de Périandre blessé. Maximin fit approcher son coche pour voir ce qu'il en était, et Séraphide[2] s'avança pour le recevoir : « O prince Maximin, lui dit-il, quelles étrennes puis-je espérer des nouvelles que je vais te donner? Ce blessé que tu vois dans les bras de cette belle jeune fille, c'est ton frère Persiles, et elle est la sans pareille Sigismonde, que ta

1. *Terracina*, ville bâtie sur un rocher qui domine la mer au fond du golfe de Gaëte.

2. Séraphide et Rutilio avaient retrouvé Périandre, à Rome, quelques instants avant qu'il ne fût blessé.

diligence retrouve en un si triste temps, en un moment si rigoureux, qu'ils t'ôtent l'occasion de les fêter, et t'ont mis en demeure de les conduire à la tombe. — Ils n'iront pas seuls, répondit Maximin, car dans l'état où je suis, je leur tiendrai compagnie. » Et penchant la tête hors de la voiture, il reconnut son frère, bien que couvert et rouge du sang de sa blessure. Il reconnut de même Sigismonde malgré la lividité de son visage, car l'émotion qui troubla le coloris de son visage, n'enlaidit pas ses traits. Sigismonde était belle avant son malheur, mais elle était encore plus belle après y être tombée. Il arrive parfois, en effet, que les accidents de la douleur accroissent la beauté.

Il se laissa choir du coche entre les bras de Sigismonde, non plus Auristèle, mais reine de Frislande, et aussi, dans son imagination, reine de Thulé[1], car ces changements étranges sont du pouvoir de ce qu'on appelle communément la fortune, et qui n'est autre qu'une disposition ferme du ciel. Maximin s'était mis en route dans l'intention d'arriver à Rome pour s'y faire soigner par de meilleurs médecins que ceux de Terracina, lesquels lui pronostiquèrent qu'avant d'entrer dans Rome la mort l'assaillirait, en quoi ils se montrèrent plus véridiques et plus expérimentés que dans l'art de guérir. Il est vrai que peu de médecins savent guérir le mal que cause la mutation[2]. En effet, en face du temple de

1. Maximin était roi et seigneur de la « dernière île du monde », de cette île de Thulé, placée d'après Cervantès à l'extrême limite de la Norvège presque sous le pôle Arctique, et que Virgile cite au 1er livre des *Géorgiques* (v. 29-30) : *ac tua nautae — Numina sola colant, tibi serviat ultima Thule*, « seul Dieu qu'adoreront les matelots, et qui sera invoqué jusqu'aux rivages de la lointaine Thulé ».

2. Suarez de Figueroa dit dans son *Pasagero* (Alivio I) : « *la entrada por mutaciones (esto es caniculares) suele producir muerte casi certisima.* » Il faut donc entendre par *mutation*, la canicule. Et Cervantès en son *Licencié de Verre*, précise : « Comme c'était le temps de *mutation* mauvais et nuisible pour tous ceux qui entrent à Rome ou en sortent, quand ils ont pris la voie de terre, il s'en fut à Naples par mer. »

Saint-Paul, au milieu de la rase campagne, la laide Mort se porta à l'encontre du hardi Persiles et le renversa, tandis qu'elle enterrait Maximin qui, se voyant mourir, saisit de sa main droite la main gauche de son frère et la porta à ses yeux, puis de sa main gauche lui saisit la main droite qu'il joignit à celle de Sigismonde, en disant d'une voix embarrassée, et avec le souffle haletant de l'agonie : « Le secret de votre honnêteté, véritables fils et frères, est, je crois, gardé entre vous. Presse ces paupières, ô mon frère, et ferme-moi les yeux en un perpétuel sommeil; et de cette autre main presse celle de Sigismonde et scelle-la du *oui* des épousailles que je veux que tu lui donnes. De ce mariage soient témoins le sang que tu verses et les amis qui t'entourent. Le royaume de tes parents te reste. Tu hérites de celui de Sigismonde. Tâche de recouvrer la santé. Jouis de tout cela pendant des années sans nombre ».

[Persiles obéit, épouse Sigismonde. Le prince Arnaud se console de la perte de l'ex-Auristèle en offrant sa main à sa sœur Eusébie. Deux des dames françaises accompagnent en France le duc de Nemours. La troisième se marie avec Antonio le Barbare. Persiles et Sigismonde vivent heureux et ont une nombreuse postérité.]

V

LE VOYAGE DU PARNASSE

[A l'image de Cesare Caporali, de Pérouse, Cervantès décide de se rendre au Parnasse, comptant sur l'aimable accueil qu'Apollon réserva au poète italien.]

1. — LE DÉPART DU POÈTE.

(Chapitre I).

« Un pain blanc avec huit miettes de fromage — constitua dans mon bissac ma provision de vivres — utile à celui qui chemine, et pour lui de poids léger. — Adieu! dis-je à mon humble chaumière. — Adieu, Madrid! adieu à ton Prado! et à tes fontaines — qui versent le nectar et font pleuvoir l'ambroisie. — Adieu aux causeries qui suffisent — à distraire un cœur soucieux — et deux mille solliciteurs sans protection! — Adieu, site agréable et fabuleux — où deux géants furent embrasés — par la foudre ardente de Jupiter[1]. — Adieu, théâtres publics, honorés — par l'ignorance que je vois exaltée — dans cent mille extravagances qu'on y récite. — Adieu, grande promenade de Saint-Philippe[2], — où je lis comme dans une gazette de Venise — si le chien turc

1. Allusion à deux statues de géants qui se trouvaient au Prado, suppose M. Morel-Fatio : peut-être, ajoute M. E. Mérimée, une pièce de feux d'artifice où figuraient Encelade et Briarée.

2. Liñan y Verdugo, dans son *Guide* (1620), remarque au « 8e avis » qu' « il est peu de rues méritant ce nom, à Madrid, qui n'aient une Eglise, un Monastère ou un Hôpital ».

descend ou monte. — Adieu, ô faim subtile de quelque hidalgo : — c'est pour ne pas me voir mort devant ta porte, — qu'aujourd'hui je sors de ma patrie... et de moi-même.

« Sur ce, peu à peu, j'arrivai au port — qui tint son nom des Carthaginois, — fermé à tous les vents et bien abrité. — Au bruit de son nom éclatant et singulier, — se prosternent tous les ports que la mer baigne, — que le soleil découvre et que fréquente le navigateur. — Mon regard s'élança vers la campagne — rase de la mer, qui rappela à ma mémoire — l'héroïque exploit de l'héroïque Don Juan[1]. — Là, au milieu de la haute gloire des soldats, — par ma propre valeur et mon ardent courage, — j'eus aussi, moi, chétif, ma part de la victoire. — Là, avec rage et mortel dépit, — l'ottoman orgueilleux vit sa fierté — humiliée et réduite à la détresse.

« Ainsi, rempli d'espoirs, et exempt — de crainte, je cherchai aussitôt une frégate, — qui pourrait réaliser mon haut dessein. — Or, sur l'argent liquide de la plaine d'azur — je vis venir un vaisseau à voile et à rames, — qui dans le vaste port tente de prendre terre. — C'était bien le plus superbe, magnifique et parfait — de tous ceux qui jamais — oppressèrent l'échine de Neptune. — La mer ne vit jamais un vaisseau comme celui-ci — et il ne put s'en voir de pareil dans la flotte qui fut détruite par la vindicative Junon[2]. — La nef des Argonautes — lors de l'expédition pour la Toison d'or[3] n'était pas aussi brillante et pompeuse — ni parée de tant de richesses. — Lorsqu'il entrait dans le port, la

1. Dans le golfe de Lépante eut lieu, le 7 octobre 1571, une grande bataille navale, où les flottes combinées de Venise, de l'Espagne et du Pape, sous le commandement de don Juan d'Autriche, battirent celle des Turcs qui furent ainsi arrêtés dans leurs envahissements. Cervantès y fut blessé à la main gauche d'un coup d'arquebuse.

2. La flotte des Troyens détruite par Junon. V. Virgile, *Énéide*, liv. I.

3. V. les *Argonautiques* de Valerius Flaccus.

belle — Aurore apparaissait par les portes d'Orient — dénouant sa souple et amoureuse chevelure; — on entendit une soudaine explosion : — la salve de la galère royale, — qui réveilla les gens et les fit sursauter. — Le son des trompettes emplissait le rivage — d'une très douce harmonie, — et les rameurs de la chiourme faisaient éclater leur joie et leur gaîté! — Les heures, cependant, s'avançaient dans le jour, — à la lumière duquel, d'une manière plus distincte et claire, — on vit du grand vaisseau la superbe ordonnance. — Il jette les ancres, s'arrête dans le port, — et lance un large esquif sur la mer tranquille — au milieu de la musique et des clameurs joyeuses. — Les matelots, suivant leur habitude, — couvrent la poupe de luxueux tapis — dont le fil de la trame est or et soie torse. — Ils touchent enfin au seuil du rivage, — du riche esquif sort un brillant chevalier — porté sur les épaules de quatre nobles compagnons.

« A son costume, à son maintien sévère, — je reconnus le vivant portrait de Mercure, — messager des dieux de la fiction. — A sa taille élégante et sa belle prestance, — à ses pieds ailés, à son caducée — symbole de prudence et de sagesse, — je reconnus, dis-je, ce même porteur de nouvelles, — qui du haut colisée porta jusqu'à la terre, — des messages mensongers.

« Je l'aperçus, et à peine eut-il posé ses pieds — ailés sur le sable heureux — de se sentir foulé par un dieu; — que, roulant cent mille pensées dans mon imagination, j'allai me prosterner à ses pieds, que leur ornement embellit[1].

Le dieu disert me fit aussitôt me relever, — et en vers mesurés et sonores, — commença à me parler de cette manière : — « O Adam des poètes, ô Cervantès! quel est ce bissac et quel est ce costume mon ami, qui prouvent ainsi des desseins que j'ignore? » — Et moi, répondant à sa demande, je lui dis : — « Seigneur, je

1. Mercure a pour attribut les sandales ailées qui expliquent sa rapidité merveilleuse.

vais au Parnasse, et comme je suis pauvre, — ainsi apprêté je suis mon chemin ». — Et lui me dit : « Esprit surhumain et plus que cyllénien [1], — sois comblé de toute abondance et de tout honneur! — Car enfin tu es un vieux et valeureux soldat, comme le prouve — la main dont tu es infirme. — Je sais fort bien que dans le dur combat naval [2] — tu perdis le mouvement de la main — gauche, pour la gloire de la droite. — Et je sais que cet instinct surhumain — de rare inventeur que renferme ton sein, — le père Apollon ne te l'a pas donné en vain. — Tes œuvres pénètrent jusqu'aux coins [les plus reculés] de la terre, — portées en croupe par Rossinante, — et suscitent les attaques de l'envie. — Poursuis, rare inventeur, poursuis — ton ingénieux dessein, et prête ton aide à Apollon, car la tienne est importante, — avant que n'accoure la troupe vulgaire de plus de vingt mille poètes avortons — qui doutent même d'être tels. — Les sentiers et les chemins sont déjà remplis — de cette canaille inutile qui va sur la montagne, — alors qu'elle n'est pas même digne de rester à son ombre. »

[Mercure convie ainsi Cervantès à venir lutter dans le parti d'Apollon contre la foule des cuistres qui vont assaillir la montagne sacrée. Tous deux entrent dans la magnifique galère, entièrement construite avec des poèmes et assez vaste pour qu'y puissent tenir tous les poètes existant entre le Pactole et le Tage. Mercure donne à Cervantès une liste de poètes dressée par Apollon et qu'il devra appeler au cours du voyage.

Le vaisseau se remplit ainsi, successivement, de tous les beaux esprits du temps auxquels Apollon, par la bouche de Cervantès, décerne les plus flatteuses louanges. Il vogue vers la Grèce en faisant escale à Valence, à Gênes, au Tibre et à Naples. Abordant enfin au rivage de Grèce, Apollon vient à la rencontre de ses invités, divin piéton, sur la plage d'or. Au cours d'une joyeuse et magnifique réception, le dieu dispose par ordre ses poètes dans un sublime jardin. Mais Cervantès constate avec une douloureuse surprise qu'il n'est point de place pour lui; et il en fait la remarque en un fin plaidoyer.]

1. Hermès (Mercure) est né sur le mont Cyllène, en Arcadie.
2. Il s'agit encore de la bataille navale de Lépante (1571).

2. — LE PLAIDOYER DE CERVANTÈS.

(Chapitre IV.)

« L'indignation compose souvent des vers ; — mais si le rimeur indigné est quelque sot, — ses vers seront fort méchants. — De moi, je dirai seulement que je me trouvai prêt — à chanter en tercets — ce que n'a point chanté l'exilé du Pont[1]. — Et ainsi je dis au Délien[2] : — « Le peuple vain, Seigneur, n'estime guère celui qui te suit — et s'attache à l'arbre sacré du laurier. — L'envie et l'ignorance le persécutent, — et ainsi envié toujours et persécuté, — il n'atteint jamais au bien qu'il espère. — C'est moi qui sus tailler ce fameux vêtement — sous lequel, dans le monde, la belle *Galathée* — fit son entrée et fut sauvée de l'oubli. — Par moi *la Confuse* nullement laide — parut dans les théâtres digne d'admiration, — s'il est juste que l'on en croie la renommée. — C'est moi qui, dans un style en partie convenable — ai composé des *Comédies* qui en leur temps, — eurent de la gravité ou de l'agrément. — J'ai donné dans *Don Quichotte* un passe-temps — au cœur mélancolique et chagrin — pour n'importe quelle saison. — J'ouvris dans mes *Nouvelles* un chemin — par où la langue castillane peut — faire paraître vraie une imagination. — Je suis celui qui, pour l'invention, l'emporte — sur beaucoup d'autres, — et celui qui pêche par là — en souffre forcément dans sa renommée. — Dès mes tendres années j'aimai l'art — charmant de l'agréable poésie, — et je m'y essayai toujours à te plaire. — Jamais mon humble plume n'a volé — par les régions de la satire, bassesse — qui conduit à d'infâmes récompenses et à l'infortune. — C'est moi qui composai le sonnet qui commence, — pour le grand honneur de mes écrits, ainsi : — *Par Dieu tant de grandeur m'émerveille*[3].

1. V. p. 154, note 1.
2. Apollon est né dans une île de la mer Egée, *Délos* (la brillante).
3. C'est le sonnet *Au Tombeau du Roi Philippe II à Séville.*

— J'ai composé des *romances*[1] en nombre infini, — et celui de *La Jalousie* est celui que j'estime, — parmi d'autres que je tiens pour détestables. — Voilà pourquoi je m'afflige et lamente — de me voir seul debout, sans qu'on m'assigne — un arbre qui m'accorde quelque refuge. — Je suis, comme on dit, sur le point — de donner au graveur le grand *Persiles*, — par lequel croîtront mon nom et mes ouvrages. — C'est moi qui, en des pensées chastes et subtiles, — disposées en sonnets à la douzaine, — ai honoré trois héroïnes de cuisine. — De même que *Philis* ma *Philène* — fit résonner les bois qui écoutèrent — plus d'une allègre cantilène. — Et en de douces rimes variées — les vents légers emportèrent mes espérances — jetées au vent et semées dans le sable. — J'eus, j'ai et j'aurai mes pensées, — grâce au ciel qui m'incline vers ce bien, — libres et exemptes de toute adulation. — Je ne pose jamais les pieds où chemine — le mensonge, la ruse et la fourberie, — ruine totale de la sainte vertu. — Je ne m'irrite point contre ma malchance, — bien que de me voir ainsi debout, comme je me vois, — en un tel lieu, — je proteste de la sorte contre le préjudice qui m'est causé! — De peu je me contente, mais je désire — beaucoup. »

[Le dieu console Cervantès qui oublie ses ennuis en voyant apparaître la Poésie elle-même. Au charme de cette apparition il est bientôt arraché par la découverte d'autres poètes dont Mercure lui vante les mérites. Puis arrive un vaisseau chargé d'une horde d'impertinents poètes que Neptune, pour complaire au dieu irrité de tant d'audace, tente de faire sombrer dans une affreuse tempête. Mais la belle Vénus descend du ciel et change les poètes en citrouilles que Borée entraîne de son souffle vers la terre d'Espagne où elles deviendront le fruit national.... Satisfait de cette vengeance, le dieu de Délos permet à la mer de s'apaiser. Neptune, mécontent, retourne à son palais liquide. Vénus remonte vers son royaume, poursuivie par Mars épris de sa beauté.... La nuit tombe, pendant laquelle Cervantès voit en songe la fille du désir et de la renommée.... Au jour qui poind, Apollon annonce la bataille que ses poètes auront à livrer à l'armée assaillante des cuistres. Le combat,

1. V. p. 44, note 4.

en effet, se livre pour la gloire des élus du guide des Muses.... Après quoi, Cervantès lassé rentre à Madrid, et regagne son pauvre logis.]

3. — LA LETTRE D'APOLLON A MIGUEL DE CERVANTÈS.

(*Appendice au Parnasse.*)

[Quelques jours de repos ayant réparé les fatigues de son long voyage, Cervantès sort un matin du monastère d'Atocha et rencontre un aimable jeune homme, Pancracio de Roncesvalles, qui, lui aussi, revient du Parnasse où il se rendit sur une frégate qu'il affréta à Barcelone avec une dizaine d'amis-poètes, et qui lui remet une lettre sous enveloppe ainsi libellée : « A Miguel de Cervantès Saavedra, en la calle de las Huertas, en face des maisons où vivait d'habitude le prince du Maroc, à Madrid. » Notre auteur ouvre la missive et lit ce qui suit :]

Apollon Delphien
à Miguel de Cervantès Saavedra
salut.

Le seigneur Pancracio de Roncesvalles, porteur de la présente, vous dira, seigneur Miguel de Cervantès, à quoi il me trouva occupé le jour qu'il vint me voir avec ses amis. Et je vous dirai que j'ai fort à me plaindre du peu de courtoisie dont vous avez usé envers moi en quittant cette montagne sans prendre congé de moi, ni de mes filles, vous qui savez combien je vous suis attaché, et les Muses pareillement. Mais si vous me donnez pour excuse que vous fûtes entraîné par le désir de revoir votre Mécène, le grand comte de Lemos, dans les fêtes fameuses de Naples, je l'accepte, et je vous pardonne.

Depuis que vous êtes parti de ce lieu, il m'est arrivé bien des malheurs, et je me suis vu en grand embarras, surtout pour en finir avec les poètes qui naissaient du sang de tous les mauvais qui moururent ici, bien que, grâce au ciel et à mon industrie, ce mal soit réparé.

Je ne sais si c'est au bruit de la bataille, ou à la vapeur qu'exhala la terre, imprégnée du sang des ennemis, que je dois les maux de tête qui me rendent vraiment

comme stupide, car je ne réussis pas à rien écrire qui soit agréable ou utile. Aussi bien si vous voyez par là-bas que quelques poètes, même des plus renommés, écrivent et composent des impertinences et des choses de peu de fruit, ne les accusez point, et ne les en mésestimez, mais faites semblant de ne pas vous en apercevoir : car si moi qui suis le père et l'inventeur de la poésie, je délire et semble être insensé, quoi d'étonnant à ce qu'ils le paraissent?

Je vous adresse quelques privilèges, ordonnances et avis, touchant les poètes : vous devrez les faire observer et exécuter au pied de la lettre; et pour tout je vous donne les pouvoirs requis en droit.

Parmi les poètes qui vinrent avec le seigneur Pancracio de Roncesvalles, quelques-uns se plaignirent de ce qu'ils ne se trouvaient pas sur la liste de ceux que Mercure emmena d'Espagne, et de ce qu'ainsi vous ne les aviez pas mis dans votre *Voyage*. Je leur ai dit que c'était ma faute et non la vôtre; mais que le remède de ce dommage était pour eux de tenter d'être célèbres par leurs œuvres, lesquelles leur donneraient d'elles-mêmes réputation et renommée, sans qu'ils aient besoin d'aller mendier les louanges d'autrui.

De la main à la main, s'il s'offre un messager, je vous enverrai d'autres privilèges, et vous tiendrai au courant de ce qui se passe sur cette montagne. Faites-en de même, et donnez-moi des nouvelles de votre santé ainsi que de celle de tous vos amis.

Au fameux Vincent Espinel [1], vous présenterez mes compliments, comme à l'un de mes plus vieux et véritables amis.

Si don Francisco de Quevedo [2] n'est pas parti pour la Sicile, où on l'attend, serrez-lui la main, et dites-lui de ne pas laisser que de venir me voir, puisque nous serons si près l'un de l'autre; car il partit si brusque-

1. *Espinel* (1551-1624), auteur du célèbre roman picaresque : *Relations de la vie de l'écuyer Marcos de Obregon* (1618).

2. *Quevedo* (1580-1645), auteur du *Buscon* (1626), des *Songes* (1627), etc.... Ecrivain brillant mais concettiste.

ment la dernière fois qu'il vint ici, que je n'ai pas eu le loisir de lui parler.

Si vous trouvez par là-bas quelqu'un des vingt transfuges qui passèrent dans le clan ennemi, ne leur dites rien, et ne les affligez point; car ils sont assez malheureux, et tels que des démons, qui emportent avec eux, partout où ils vont, leur châtiment et leur confusion.

Veillez sur votre santé, occupez-vous de vous et gardez-vous de moi, surtout dans les jours caniculaires, car bien que je sois votre ami, en de pareils jours, je ne suis pas maître de moi, et je ne connais plus ni devoir ni amitié.

Tenez pour un ami le seigneur Pancracio de Roncesvalles, et cultivez-le : et puisqu'il est riche, ne vous inquiétez pas de ce qu'il est un mauvais poète. Et là-dessus, que notre Seigneur vous garde comme il peut et comme je désire.

Du Parnasse, le 22 juillet, jour où je chausse mes éperons pour monter sur la Canicule, 1614.

Votre serviteur,

APOLLON LYCIEN[1].

1. Le texte porte *Apolo Lucido*. Mais sans doute doit-on entendre par *Lucido* le surnom habituel du dieu : *Lycien* (de *lycos*, loup), qui marque la victoire d'Apollon sur l'animal des pays froids et sauvages, et, par suite, du soleil sur la saison d'hiver.

VI

POÉSIES DIVERSES

I. — AU TOMBEAU DU ROI PHILIPPE II A SÉVILLE [1].

(Parnasse espagnol de Don Juan Lopez de Sedano, 1772.)

Par Dieu, cette grandeur m'émerveille,
Et je donnerais un doublon [2] pour la décrire;
Car, qui ne serait surpris et étonné
De cet ouvrage insigne et de cette richesse [3]?

Par Jésus-Christ vivant, chaque pièce
Vaut plus d'un million, et c'est un déshonneur
Que cette œuvre ne dure pas un siècle, ô grande Séville,
Rome triomphante en esprit et noblesse!

Je parierai que l'âme du mort
A laissé aujourd'hui, pour jouir de ce lieu,
La gloire où il vit éternellement. —

Un rodomont entendit ceci et prononça :
Ce que vous dites, seigneur soldat, est certain,
Et quiconque dit le contraire, ment. —

1. Cervantès cite ce sonnet dans son *Voyage au Parnasse*, v. p. 214, n. 3.

2. Monnaie espagnole représentant la valeur de 4, 8 ou 100 écus d'or.

3. Il s'agit du magnifique catafalque élevé dans la Cathédrale, le 24 novembre 1598, par le maître Juan de Oviedo. V. Espinosa de los Monteros, *Historia y grandezas de la gran ciudad de Sevilla*, 2ª Part. (1630).

Après quoi, *in continente*,
Il enfonça son chapeau, requit son épée,
Regarda de travers, s'en fut... et il n'y eut rien.

2. — LA JALOUSIE[1].

(Romancero de Don Eugenio Ochoa, Paris, 1838.)

Où le soleil se couche, — entre deux roches taillées à pic, — gît l'entrée d'un abîme, — je veux dire une caverne, — profonde, sombre, obscure, — tantôt humide, tantôt sèche, — propre refuge de la nuit, — de l'horreur et des ténèbres. — Par la bouche sort un air — qui gèle l'âme enflammée, — et un feu de temps en temps, — qui brûle le sein de glace. — On y entend un bruit — comme un craquement de chaînes, — et de longs et tristes soupirs — parmi de lugubres plaintes. — Aux parois funestes, — par les fentes et les crevasses, — on découvre mille vipères, — et de venimeuses couleuvres. — A l'entrée se trouvent placés, — sur une pierre jaune, — des os de mort qui s'emboîtent, — de manière à former des lettres, — qui, vues à la lueur du feu, — que projette la caverne, — disent : « C'est ici la demeure — de la jalousie et des soupçons. » — Et un berger chantait à Lauso[2] — cette merveille véritable — de la caverne, feu et glace, — hurlements, serpents et pierre. — Ce qu'entendant, Lauso lui dit : — « Berger, pour que je te croie, — point n'est besoin que tu le jures, — ni que ma vue en fasse l'expérience : — C'est là une vivante image — de ce que recèle mon cœur, — lequel, comme en une obscure caverne, — n'a point de lumière, et ne l'attend pas. — Aride les dédains le tiennent, — baigné en de tendres larmes; — l'air, le feu et les soupirs — sans trêve l'embrasent et le glacent. — Les lamentables hurlements — sont mes plaintes continuelles : — mes pensées sont des vipères — qui s'achar-

1. Ce romance est également cité dans le *Voyage au Parnasse*.
2. Cervantès nous a présenté déjà, dans sa *Galathée*, les deux amants Lauso et Silène.

nent en mes entrailles. — La pierre jaune et gravée — est ma constance sans égale; — car mes os, dedans la mort, — montreront qu'ils sont de pierre. — C'est la jalousie qui habite — en cette étroite demeure, — engendrée par l'indifférence — de ma chère Silène. »

Dès qu'il eut prononcé ce nom, — il tomba comme mort sur la terre; — car de ces sentiments jaloux — telle est la fin qu'on peut attendre.

VII

THÉATRE

I

La Vie à Alger.

(*EL TRATO DE ARGEL.*)

[Aurelio, séparé de sa chère Silvia, est captif chez le Maure Izuf. Objet des poursuites amoureuses de la femme de son maître, Zara, il résiste en songeant à la fois à Silvia et à sa religion. Fatima, esclave de Zara, lui représente l'intérêt qu'il y aurait pour lui à céder.]

1. — LES CONSEILS DE FATIMA.

(1re Journée.)

... Aurelio, résous-toi ! Tiens compte de ce que je te dis ; ne sois pas si attaché à ton opinion obstinée ! Te voici sans liberté, dans les fers et dans les tourments ; pauvre, nu, fatigué, misérable, sujet à mille infortunes : au bâton, aux soufflets, aux menottes, aux matamores, où tu restes dans une obscurité continuelle. On te promet la liberté ; on t'enlèvera tes fers, et ensuite on te vêtira. Plus de sombre détresse à redouter : du *couscouss* [1] et du pain à manger, des poules en abondance, et même il y aura du vin de France, si

1. Sorte de pudding fait de farine et de blé, en honneur chez les Arabes.

tu veux boire du vin [1]. On ne te demande pas l'impossible, ni des travaux excessifs, mais faciles, agréables et doux autant qu'il est possible. Profite de cette occasion qui se présente à toi; ne fais pas l'ignorant, puisque tu parais avoir du bon sens. Regarde ta maîtresse Zara, et tous ses mérites; vois comme la claire lumière de son visage obscurcit même le soleil. Contemple sa jeunesse, sa richesse, son nom et sa réputation. Réfléchis bien : à cette heure, le salut frappe à ta porte. Considère l'intérêt que tu as à faire cela; et que mille hommes mettraient leur bouche où toi tu poseras les pieds.

[Aurelio résiste encore. Les Mauresques le menacent de leur vengeance. — Surviennent les captifs Saavedra [2] et Leonardo qui conversent sur la grave question de la course des Maures. Saavedra médite d'en référer au roi Philippe.]

2. — LA SUPPLIQUE DE SAAVEDRA AU ROI PHILIPPE.

(1re Journée.)

Si le sort ou la faveur me permettaient de me voir un jour agenouillé devant Philippe, j'oserais mouvoir ma langue qui balbutie et presque muette, en la présence Royale, sans adulation ni mensonge, en disant : « Grand Seigneur, dont la puissance tient les nations barbares sujettes à l'âpre joug d'obéissance; toi envers qui les noirs Indiens reconnaissent par leurs tributs leur équitable vasselage en t'apportant l'or de leurs mines, que l'audace avec laquelle une méprisable ville aspire sans trêve à te faire outrage éveille en ton sein royal un juste courroux. Son peuple est nombreux, mais sa force est mesquine; il est misérable, mal armé, et n'a pour sa défense ni fort, ni muraille, ni roc. Chacun regarde si ta flotte arrive, pour confier à ses pieds la charge et le soin de conserver la vie qu'il mène. Tu tiens la clef de la serrure de la prison intraitable,

1. On sait que l'usage du vin est interdit aux Turcs par la loi de Mahomet.

2. Saavedra est sans doute Cervantès lui-même.

amère et dure, où meurent quinze mille chrétiens. Tous, comme moi, de là-bas, mains et genoux à terre, sanglotant, entourés de tourments inhumains, ô puissant Seigneur, te prient de tourner tes yeux de miséricorde, vers leurs yeux qui sans cesse pleurent. Et puisque la discorde qui si longtemps t'a oppressé et fatigué te laisse maintenant, et que la concorde s'est attachée à toi, fais en sorte, ô bon Roi, que par toi soit achevé ce qui fut commencé par ton père aimé avec tant d'audace et de courage. Rien que de te voir partir mettra l'épouvante au sein de la gent barbare, et je prédis d'avance leur perte et leur extermination. » Qui peut douter que le cœur royal ne s'attendrisse en écoutant le récit des souffrances continuelles de ces malheureux? Mais, hélas! comme apparaît la bassesse de mon esprit grossier qui ose parler de si bas devant une si haute Majesté! Mais l'occasion est telle qu'elle me sert d'excuse. Pourtant je veux sur tout faire silence, de peur que mon discours ne t'offusque. Au reste, je dois aller au travail où je meurs.

[Comme pour illustrer le discours qui précède, un prisonnier nommé Sébastien, en costume d'esclave, vient raconter le supplice des chrétiens captifs, en particulier d'un prêtre de Valence.

Au début de la deuxième journée, Izuf apprend à Aurelio qu'il vient d'acheter une esclave chrétienne dont il est éperdument amoureux. Mais l'esclave résiste à son amour et Izuf compte sur Aurelio pour la décider.

Cependant nous assistons à l'une de ces ventes d'esclaves chrétiens, à la touchante séparation d'une mère et de ses enfants. Puis Izuf présente sa conquête à Zara. Celle-ci restée seule avec l'esclave lui dit l'amour qu'elle éprouve pour Aurelio et l'espoir qu'elle fonde sur elle pour convaincre l'inflexible chrétien.... Or l'esclave n'est autre que Silvia, la chère amante d'Aurelio.... Elle feint, cependant, de ne pas le connaître, cache son trouble à sa maîtresse, et accepte d'intercéder auprès d'Aurelio.

Lequel, seul en scène, se livre à de mélancoliques réflexions qu'il exhale sous la forme d'un tendre éloge de l'âge d'or, pendant poétique de celui de *Don Quichotte*[1]. Après quoi, il

1. V. p. 111.

sort, et Izuf le remplace, Izuf appelé par le Roi menacé d'une descente des Espagnols sur la côte algérienne, et qui nous apparaît partagé entre le sentiment du devoir et le désir amoureux.

Entre temps, Fatima conjure le Démon de gagner l'âme d'Aurelio. Satan lui conseille la patience : la *Nécessité* et l'*Occasion* auront raison de la résistance du chrétien.

La troisième journée débute par une courte scène où deux esclaves nous entretiennent de leurs projets d'évasion. Et c'es ensuite l'entrevue d'Aurelio et de Silvia.]

3. — ENTREVUE D'AURELIO ET DE SILVIA.

(3e Journée.)

AURELIO. — Le sort, ô ma Silvia, m'a donné en échange de mes peines le bonheur et la joie de te voir; ma peine désormais se change en allégresse, et ma nuit obscure en un jour clair, puisque je te vo is ô Silvia aimée.

SILVIA. — C'est moi, cher époux, qui suis bien heureuse, puisque de nouveau je jouis de ta présence, à l'heure où j'avais perdu tout espoir.

AURELIO. — Que s'est-il passé, mon épouse, pendant cette absence, alors que vous étiez au pouvoir de ces gens qui n'ont ni raison, ni vertu, ni courage, ni âme, ni conscience?

SILVIA. — Ayant mis mon espoir dans le Créateur du ciel et de la terre, avec une confiance chrétienne et ferme, par sa bonté j'ai pu garder mon chaste voile, et avec sa sainte grâce, j'espère n'avoir pas à craindre de le tacher.

AURELIO. — Sache, ô ma douce épouse, que l'amour rusé et vindicatif a assailli, avec une âpre rigueur, violent et farouche, le sein de ma maîtresse, et l'a blessé d'une plaie incurable, puisqu'il l'a rendu amoureux de ce cœur qui est à toi. Où que j'aille, elle me suit, et suivant ce que la Mauresque me déclare, elle se distrait seulement à me regarder.

SILVIA. — Toute cette histoire, Zara me l'a dite, et elle m'a priée de te demander de ne pas ainsi la

dédaigner ostensiblement. Izuf, notre maître, ne mène pas une moins triste existence, car il m'adore avec une ardeur qui ne me semble pas feinte.

AURELIO. — O pauvre Maure!

SILVIA. — O malheureuse Mauresque!

AURELIO. — Qu'en vain vous exhalez par les vaines brises, d'heure en heure, vos vains soupirs! Izuf m'a dit aussi toute son intention, et m'a prié de vous supplier d'alléger un peu son tourment. Mais qu'une flèche, avec une farouche violence, vienne me traverser le sein, et que mon âme se détache de ses chairs, plutôt que je veuille le servir tant à mes propres dépens qu'à votre préjudice, dût-il être peu satisfait de moi.

SILVIA. — S'il nous suffisait dans ce cas, Aurelio, de leur paraître avoir changé de sentiment, sans que le mal aille plus loin, je tiendrais la chose pour fort réussie, car nous gagnerions à cette feinte de ne pas trouver d'obstacles à nos chères entrevues. Tu diras à Zara qu'à cause de moi, tu ne te montres plus aussi inflexible, et je dirai au Maure que ton insistance a du pouvoir sur moi. Et gardant tous les deux cette attitude modeste, avec prudence nous pourrons facilement, grâce à la joie de nous voir, oublier toutes nos douleurs.

AURELIO. — L'idée que tu nous donnes est excellente, et il sera fait comme tu l'ordonnes. Peut-être, entre temps, s'apaisera le sort inclément. J'écrirai à mon père pour lui exposer notre triste situation; toi, Silvia, tu peux en écrire autant à tes parents.... Mais parce que parfois les murs ont des oreilles, ô ma Silvia, comme l'on dit, rendons grâces au ciel de toutes ses faveurs, et remettons à un autre jour la suite de notre conversation. (*Ils sortent.*)

[L'*Occasion* et la *Nécessité* méditent de triompher d'Aurelio et favorisent un tête-à-tête du chrétien avec sa maîtresse. Mais Aurelio se ressaisit encore....

De deux jeunes frères vendus au cours de la vente d'esclaves, au deuxième acte, l'un, Juanico, s'est fait renégat et s'appelle Soliman. On le voit, gagné par les présents des Maures, se

réjouir de sa nouvelle existence, rompre d'un air méprisant avec sa famille, et vanter « le plaisir d'être Maure » devant Aurelio qui se lamente de la facilité avec laquelle l'infâme secte de Mahomet réussit à pervertir les cœurs simples !

En se retirant, Aurelio se rencontre avec Silvia et l'embrasse. Surpris dans ce geste par leurs maîtres qui les soufflettent, les deux amants s'excusent habilement, en alléguant qu'ils se remerciaient mutuellement d'avoir obtenu l'un de l'autre ce dont leurs maîtres les avaient chargés....

Izuf confie à Zara que le Roi lui a mandé de venir en sa présence avec Silvia et Aurelio. Il craint que son souverain ne veuille lui prendre ses esclaves, pour se venger d'avoir refusé la charge qu'il lui avait offerte. Zara lui conseille de dire au Roi qu'Aurelio n'est qu'un pauvre soldat et que Silvia est sa femme....

La quatrième journée s'ouvre par le curieux épisode d'un captif, lequel s'est enfui dans la brousse, et harassé, s'endort dans un fourré d'où bondit un lion... qui vient pacifiquement se coucher à terre, à ses côtés. A son réveil le captif remercie Dieu et la Vierge de cet évident miracle.

Sur ce, apparaissent les deux captifs Pedro et Saavedra, dont le premier est chargé par le Roi de racheter Aurelio et Silvia, et fait preuve d'une foi chancelante. Saavedra le catéchise et réussit à le ramener à des sentiments plus chrétiens.]

4. — APOSTOLAT DE SAAVEDRA.

(4e Journée.)

PEDRO. — Je songe à changer de nom et de vêtement, et à m'appeler Mami.

SAAVEDRA. — Tu veux être renégat?

PEDRO. — Oui, je le veux, mais sache de quelle façon.

SAAVEDRA. — Renie de la façon que tu veux : c'est toujours un crime et une horrible faute, qui s'accorde mal avec ce que tu es.

PEDRO. — Je sais bien déjà que ma conscience m'accuse; mais je désire tant sortir d'ici, que ce motif servira d'excuse. Je ne nie point le Christ, ni ne crois en Mahomet. Par la parole et le costume je serai Maure, pour atteindre le bien que je ne possède point. Si je vais en course [1], je sais parfaitement que dès que je tou-

1. *Course*, dans le sens d'expédition de corsaires.

cherai la terre des chrétiens, je m'enfuirai, et encore ne serai-je pas sans richesse.

Saavedra. — Ce sont là des pièges cupides et vains, par lesquels le démon tente facilement, avec l'âme, de te lier pieds et mains. Un faux bien se montre ici apparent, qui est d'avoir ta liberté, mais dès que tu auras renié, même ce désir s'en ira de ton esprit. Tu attendras toujours le moyen et l'heure : pas cette année, mais l'autre assurément... et ainsi tu repousseras tous les ans l'échéance. J'ai l'expérienee de ces choses, car j'en ai vu beaucoup qui avaient ton désir, et ne sont jamais arrivés à bon port. Et devrais-tu y arriver, est-ce un bon calcul que d'employer un moyen aussi faux et excessif pour atteindre au but de ton bonheur? Le remède ici tu peux l'appeler un mal.

Pedro. — Si je ne puis espérer d'autre issue possible de ma misère pour obtenir la joyeuse liberté, est-ce beaucoup s'aventurer que d'être Maure pendant quelques jours, et seulement en apparence, si par cette ruse je puis conquérir la liberté chérie qui me fuit?

Saavedra. — Si tu savais, Pedro, jusqu'où s'étend la perfection de notre loi chrétienne, tu verrais comme elle nous ordonne de ne pas commettre un péché mortel, le salut universel dût-il en dépendre. Ainsi donc, comment veux-tu, pour te voir libre, de la liberté du corps, emprisonner dans mille fers ton âme misérable et infortunée, en commettant un péché aussi énorme que celui de renier le Christ et son Église?

Pedro. — Qui parle de nier le Christ et son Église? Ne suffit-il pas de se circoncire et de prononcer certaines paroles de Mahomet, et rien d'autre, sans nommer le Christ et ses saints? Je ne le nierai point pour le monde entier; car il sera toujours ici, dans mon cœur, et Lui ne veut de l'homme que le cœur.

Saavedra. — Veux-tu voir si tu le nies? Écoute : Imagine-toi déjà vêtu à la turque, et allant par la rue. Or j'arrive, en présence d'autres Turcs, et je te dis : « Que le Christ soit loué, ami Pedro! Ne savez-vous point que le mardi est vigile, et que l'Église ordonne que nous

jeûnions? » A cela, dis-moi, que répondrais-tu? Sans doute me donnerais-tu mille coups de poing, et dirais-tu que tu ne connais point le Christ, et n'as point affaire avec son Église, parce que tu es un bon Maure, et que tu t'appelles, non pas Pedro, mais Aydar ou Mahomet.

Pedro. — Je le ferais peut-être, mais non par conviction obstinée : seulement pour que les Turcs qui m'entendent, en voyant combien j'en étais fâché, puissent penser que je suis de tout point Maure et non chrétien. Mais, dans ma volonté, je le serais toujours!

Saavedra. — Ne sais-tu point que le Christ lui-même dit : « Celui qui me niera devant les hommes, je le nierai devant mon Père; et celui qui me confessera devant eux, je l'assisterai devant mon Père éternel? » N'est-ce pas là, mon ami, une preuve suffisante pour te convaincre et te détromper de l'erreur où tu gis en étant chrétien seulement par le cœur, ainsi que tu le dis? Et ne sais-tu pas non plus que cet appui, grâce auquel le chrétien s'élève jusqu'au ciel, est la Croix et la Passion de Jésus-Christ, dans la mort duquel vit notre vie, et que le remède par quoi nos âmes puissent profiter du trésor immense de son sang versé pour notre salut, est déposé dans la pénitence, qui a trois parties essentielles qui la rendent parfaite et achevée : la première, la contrition du cœur; la seconde, la confession orale; la troisième, la satisfaction des œuvres! Et cette contrition que quelques-uns disent avoir, comme ces chrétiens renégats qui par la parole et les œuvres nient le Christ et ses saints, tu ne peux l'appeler contrition, mais simple désir de sortir du péché; désir si mou que le respect humain les empêche d'exécuter ce que leur prescrit la raison. Et ainsi, avec cette ombre et apparence de ce vain désir, pour eux une année s'écoule, puis une autre, et la mort enfin vient les mettre en perpétuel esclavage de la même façon qu'ils pensaient obtenir la liberté dans cette vie. Oh! combien de choses pures, excellentes, véritables, sans réplique, et simples ne pourrais-je te dire à ce propos pour tenter

d'effacer de ton esprit cette idée fausse qui s'y imprime! Mais le temps et le lieu ne le permettent point.

PEDRO. — Celles que tu m'as dites, ô mon ami, suffisent et suffiront de telle manière que je te jure, sur tout ce qu'il est licite de jurer, de suivre ton conseil, et de ne pas m'écarter du très saint giron de l'Église, alors même que dans le dur et amer esclavage je devrais achever mes tristes jours amers.

SAAVEDRA. — Si tes actes répondent à ton propos, le jour viendra, savoureux et doux, où tu auras la liberté; car le ciel sait nous donner joie et bonheur par cent mille voies cachées à l'humain entendement; c'est pourquoi il n'est pas bon de s'exposer à ce que par un seul chemin, âpre, mauvais, malaisé, nous arrive le bien que tant d'êtres cherchent et que si peu, jusqu'ici, ont obtenu.

PEDRO. — Mes œuvres te donneront des signes certains de mon repentir et de mon changement.

SAAVEDRA. — Que le ciel te donne les forces nécessaires et te sauve des mauvaises occasions qui t'incitent à former d'aussi criminels desseins!

PEDRO. — Que le ciel t'assiste dans la mesure où le mérite la sagesse que tu m'inspires! Mais il est tard. Adieu! Adieu!

SAAVEDRA. — Adieu, mon ami.

[Le Roi lui-même paraît, se rendant chez Izuf. Il donne la liberté à Aurelio et Silvia en échange d'une forte rançon. Un navire de l'ordre rédempteur de la Trinité aborde au port. Il vient d'Espagne pour racheter des chrétiens, et porte le très chrétien Frère Juan Gil[1]. Tous les captifs, dans l'enthousiasme, se précipitent au-devant du vaisseau béni, et, rejetant leurs chaînes, s'agenouillent pour remercier avec ferveur la « Très Sainte Vierge Marie »....]

1. Celui-là même qui, ne pouvant songer à racheter le noble Aragonais Palafox, libéra à sa place Cervantès, alors esclave à Alger.

II

Numance [1].

[Scipion, chargé par le Sénat romain de prendre Numance, trouve la tâche difficile. Ses pertes sont lourdes et il n'avance point. Au surplus, son armée, oublieuse de la gloire, s'amollit dans les plaisirs. Il doit tenter, par ses discours, de réchauffer l'ardeur de ses soldats.]

1. — HARANGUE DE SCIPION A SES TROUPES.

(1re Journée.)

SCIPION. — A votre fière attitude, à votre appareil martial, puissant et magnifique, je vous reconnais bien, mes amis, pour des Romains; pour des Romains, dis-je, forts et courageux. Mais avec vos mains blanches et délicates, vos visages au teint fleuri, vous paraissez nés là-bas, en Bretagne, et engendrés de pères flamands. Votre négligence générale, mes amis, votre insouciance pour ce qui vous touche de si près, relève vos ennemis abattus et diminue votre effort et votre prestige. Les murs de cette cité, aujourd'hui encore tels que des rochers inébranlables, sont témoins de votre action vaine et molle, qui n'a de romaine que le nom. Vous semble-t-il, mes enfants, que c'est un noble exploit, alors que le monde tremble au nom de Rome, que vous seuls en Espagne l'anéantissiez et le jetiez dans l'abîme? Quelle est donc cette étrange faiblesse? Si je ne me trompe, elle est née de la paresse, mortelle ennemie de la vertu du courage. La tendre Vénus et le dur Mars ne font jamais durable alliance : elle cherche les plaisirs, et il suit l'art qui pousse aux dévastations et aux sanglantes fureurs. Que la déesse cypriote [2] maintenant

1. Il ne s'agit pas de la première guerre de Numance (152 av. J.-C.), mais du siège de la ville par Scipion Émilien, aidé des troupes africaines de Jugurtha, qui dura de 134 à 132 av. J.-C.

2. Vénus-Aphrodite émergea des flots sur la côte de Chypre.

nous laisse! Que son fils [1] déserte notre camp! Car ce n'est pas la place, sous les tentes martiales, de qui aime les banquets et les fins goûters! Pensez-vous que, seul, le bélier à la pointe ferrée suffise à renverser les murailles, et que la bataille puisse être gagnée par la seule multitude assemblée des gens et des armes? Si l'effort et la prudence ne sont de notre côté pour tout deviner et préparer, il ne nous sert de rien d'avoir beaucoup d'escadrons et encore moins d'innombrables munitions. Une armée si petite soit-elle, qui observe un bon ordre militaire, brillera comme un clair soleil et obtiendra les victoires qu'elle désire; mais si elle s'abandonne à la mollesse, fût-elle comme un abrégé du monde, une main plus disciplinée et une âme plus forte la déferont en un moment. Rougissez, braves soldats, de voir, à notre honte, un si petit nombre d'Espagnols encerclés de toutes parts défendre avec fierté ce nid de Numance. Seize ans et plus sont passés depuis qu'ils entretiennent la guerre et se vantent d'avoir vaincu de leurs rudes mains des millions de Romains. Vous êtes vaincus par vous-mêmes, vous qui êtes vaincus par le bas et lascif caprice féminin, sans avoir porté la main vers vos armes. Ayez honte, si vous ne l'avez déjà, de voir que ce petit peuple espagnol se défend contre la puissance romaine, et que plus il est rendu, plus il nous attaque. Aussi bien je veux, en tous cas, que les infâmes entremetteuses, seule origine de tout le mal, sortent de notre camp. Pour boire qu'il ne reste pas plus d'un verre, et que ces lits de plaisir remplis de concubines soient détruits et remplacés par des couches faites de branchages et posées à terre. Que le soldat n'exhale d'autre odeur que celle de la poix et de la résine. Qu'il n'apporte aucun appareil de cuisine pour satisfaire sa gourmandise : car celui qui dans la guerre cherche ces agréments, supportera fort mal la cuirasse. Je ne veux d'autre goût ni d'autre fragrance, tant qu'un Espagnol vivra dans Numance. Que cet

1. Cupidon-Eros.

ordre si juste, soldats, ne vous paraisse ni trop dur ni trop rude. Vous finirez par reconnaître son utilité quand vous aurez obtenu ce que vous poursuivez. Je sais bien qu'il vous sera pénible de donner une nouvelle assise à vos mœurs; mais si vous ne les changez pas, la guerre durera, confirmée par cette honte. Le laborieux Mars ne s'accommode guère des lits douillets, des jeux et du vin. Il lui faut un autre appareil. Il suit un autre chemin. D'autres bras lèvent son étendard. Chacun fabrique sa propre destinée. Ici le hasard n'a aucune place. La paresse enfante la mauvaise fortune, mais la diligence crée l'empire et la monarchie.

Avec tout cela je garde confiance qu'enfin vous montrerez que vous êtes Romains. Je m'inquiète peu de ces murs défendus par ces barbares rebelles espagnols. C'est pourquoi je vous promets par ma dextre et vous jure que si vos mains égalent votre courage, les miennes s'ouvriront pour vous récompenser, et ma bouche aussi pour vous louer.

[Scipion refuse la paix que viennent lui proposer des ambassadeurs numantins. La figure de l'Espagne apparaît alors, qui se lamente du supplice infligé à la ville courageuse que l'on veut réduire par la famine. Mais le fleuve Duero qui baigne les murs de Numance, vient consoler la mère Espagne et lui fait entrevoir la vengeance d'un glorieux avenir.

Au cours de la deuxième journée, nous apprenons à connaître, dans Numance assiégée, Leoncio et Morandro, héroïques soldats dont le second, malgré la misère poignante, ne pense qu'à son amour pour la jeune Lira qu'il doit épouser seulement à la fin de la guerre.

Des prêtres viennent offrir un mouton en sacrifice à Jupiter. Mais un démon surgit qui renverse l'appareil du sacrifice. Les prêtres en augurent que le ciel reste impitoyable.

A son tour, le magicien Marquino invoque les esprits infernaux et ressuscite le cadavre d'un jeune homme mort de faim, lequel prédit la fin désastreuse de la lutte, puis retombe en son sépulcre où Marquino, désespéré, se jette après lui.

Au début de la troisième journée, Scipion repousse la proposition d'un combat singulier qui déciderait de la guerre. Les Numantins ne voient plus d'autre solution possible qu'une sortie en masse. Mais une longue procession de femmes,

instruites de ce projet extrême, vient tenter de les en dissuader. Lira, à leur tête, n'est pas la moins éloquente. Morandro s'avance vers elle et lui parle.]

2. — LIRA ET MORANDRO.

(3e Journée.)

MORANDRO. — Ne te presse pas tant, Lira : laisse-moi jouir du bien qui me peut donner dans la mort une heureuse vie! Laisse mes yeux contempler un instant ta chère beauté, puisque dans mes chagrins mon infortune peut trouver un tel adoucissement! O, douce Lira, tu résonnes sans cesse en mon cœur avec une si douce harmonie que mes peines se changent en joie! Mais qu'as-tu? A quoi songes-tu, paradis de mes pensées?

LIRA. — Je pense que mon bonheur et le tien vont finir. Et ce n'est pas le siège de notre patrie qui sera leur homicide, car pour moi la vie s'achèvera avant même que la guerre ait pris fin.

MORANDRO. — Que dis-tu, bien de mon âme?

LIRA. — Que la faim m'accable à ce point qu'elle rompra bientôt le fil de ma vie. Quel hymen peux-tu espérer de celle qui est réduite à une telle extrémité qu'elle t'assure de sa crainte, avant une heure, d'expirer? Mon frère est mort hier, comme ma mère, de la faim. Et si la faim et sa puissance n'ont pas eu raison de ma santé, c'est que ma jeunesse se révolte contre sa rigueur. Mais voici de longs jours que je ne me défends plus et que mes faibles forces ne peuvent plus résister à son assaut.

MORANDRO. — Sèche tes larmes, ô ma Lira, et laisse mes yeux s'épancher en de courantes fontaines jaillies de tes propres chagrins. Quoique la faim despotique s'acharne sur toi sans mesure, tu ne mourras pas sous ses coups, tant qu'il me restera un souffle de vie. Je m'offre à sauter le fossé et la forte muraille et risquer la mort pour te sauver d'elle. Le pain que touche le Romain, sans que la crainte m'arrête, je l'enlèverai de sa bouche pour le mettre dans la tienne. Par mon

bras j'ouvrirai le champ de ta vie et de ma mort, car de te voir ainsi, chère âme, cela me tue plus sûrement. Mais je t'apporterai à manger en dépit des soldats romains, si mes mains sont encore les mêmes qu'elles étaient naguère.

LIRA. — Tu parles comme un amoureux, Morandro, mais il n'est pas juste que je prenne plaisir au plaisir acheté au péril de ta vie. Quoi que tu puisses leur ravir ne saurait suffire à me ranimer, et tu réussiras à te perdre sans parvenir à me sauver. Jouis de ta jeunesse en ses tendres années et ses années plus mûres, car ta vie importe davantage que la mienne à la cité. Tu pourras mieux la défendre des embûches de l'ennemi, que tu ne défendrais la faiblesse d'une triste jeune fille. Ainsi, mon cher amour, chasse cette pensée; je ne veux point d'aliment gagné au prix de ta peine. Car même si tu retardais ma mort d'une seule journée, tu n'empêcherais pas la famine tenace de finir par nous achever.

MORANDRO. — En vain tu t'obstines, Lira, à m'interdire ce chemin où mon vouloir et mon destin me poussent et me convient. Toi, prie les dieux, entre temps, pour qu'ils me fassent revenir avec un butin qui résolve ta misère et ma douleur.

LIRA. — Morandro, mon doux ami, n'y va pas; car il me semble que de ton sang je vois rougi le glaive de l'ennemi. Abandonne cette entreprise, Morandro, trésor de ma vie; car si la sortie est difficile, le retour est pire encore. Je veux calmer ton ardeur et j'en prends le ciel à témoin; car je crains plus ma douleur que le profit que j'en aurais. Mais si, ami aimé, tu poursuis ton dessein, reçois ce baiser comme le gage que tu m'emportes avec toi.

[Leoncio veut accompagner Morandro dans sa folle entreprise. Et les Numantins, sur le conseil de Théogène, vont faire un immense bûcher de toutes leurs richesses, afin de ne point les laisser aux Romains. On assiste à la scène navrante d'une mère qui se lamente de ne pouvoir nourrir ses deux enfants : elle n'a pas de pain à donner à l'aîné, et c'est en vain qu'elle presse son sein desséché pour allaiter le plus petit....

Avec la quatrième journée nous rentrons d'abord dans le camp romain en rumeur : deux Numantins (nous savons lesquels) ont pénétré dans l'enceinte et massacré les premiers soldats qu'ils ont rencontrés. Puis le théâtre représente de nouveau la place publique de Numance, où paraît tout à coup Morandro, taché de sang et portant une petite corbeille contenant un morceau de pain ensanglanté. Il appelle vainement Leoncio que les Romains ont tué. Lira, qui se dirige vers le bûcher où elle jettera du linge précieux, rencontre ainsi Morandro qui lui livre le pain désiré, et meurt entre ses bras, épuisé par ses blessures. Le frère de Lira vient s'abattre aux pieds de sa sœur et expire avec un regard de convoitise vers le morceau de pain arrivé trop tard. Lira, farouche dans son immense douleur, a la force d'ensevelir les deux corps, aidée par un soldat qu'elle arrête alors qu'il poursuivait une femme, afin de la tuer, conformément aux ordres du Sénat décrétant « qu'aucune femme ne doit rester en vie ».

Sur ces horreurs se dressent les spectres de la Guerre, de la Maladie et de la Famine : tout brûle dans Numance, et les hommes y égorgent leurs femmes et leurs propres enfants. Le silence des catastrophes, qui règne sur la ville, inquiète l'assiégeant, et Marius monté sur une muraille apprend à Scipion qu'on ne voit qu'un lac rouge où surnagent des cadavres. Le jeune Viriate, seul survivant de Numance, se jette enfin du sommet d'une tour après avoir maudit les vainqueurs. Scipion s'abandonne à de funèbres méditations, cependant que la Renommée, embouchant sa trompette, clame la gloire de Numance héroïque.]

III

Le Rufien heureux[1]

(*EL RUFIAN DICHOSO.*)

[Au commencement de la première journée nous assistons, sur une place de Séville, à une querelle de jeunes étudiants entre lesquels un alguazil et deux agents soudain s'interposent.

1. Cette pièce, et celle qui suivra immédiatement : *Pedro de Urdemalas*, font partie de la collection des *Comédies et Intermèdes* de Cervantès, que nous avons pu lire, grâce à l'obligeance de notre ami M. Latomberie, dans l'édition en deux volumes de 1749 (*Madrid*, Imp. de Ant. Marin). Nous nous sommes servi également de l'édition des *Rufiens de Cervantès* par M. Hazañas y la Rua.

Les batailleurs s'enfuient, sauf le plus hardi d'entre eux, Christoval de Lugo, qui, tranquillement, fait face au guet devenu propice en le reconnaissant : qui oserait toucher au pilier de la *hampa*, de la bohême sévillane, au seigneur Christoval de Lugo, protégé de ce Sandoval qui gouverne la ville? Les agents saluent et s'éloignent, laissant Lugo à ses pensées. Or, voici qu'un de ses amis, le jeune Lagartija, vient l'inviter à un joyeux festin où seront présents d'aimables rufiens et des filles aux mœurs faciles. Christoval de Lugo accepte, au grand plaisir de Lagartija qui lui récite un *romance* égrillard composé par un sacristain.... Sur ces entrefaites, une dame, mystérieusement voilée, s'approche de Lugo et lui déclare la passion dont elle brûle pour lui. Mais cette déclaration est interrompue par l'arrivée du mari. Lugo, avec sang-froid, se place devant la belle amoureuse que, grâce à son voile, son mari ne reconnaît pas, et conseille à celui-ci d'éloigner et de cacher sa femme innocente dont un galant menace la vertu. Le brave homme remercie Lugo de son avis qu'il suivra. Il possède une maison de campagne et des clefs qui déjoueront les plans du galant imaginaire. Et il sort d'un côté, tandis que sa femme sort de l'autre, et que Lugo, resté seul, murmure « qu'il priera Dieu de le délivrer d'elle ».

La scène est transportée chez l'Inquisiteur Sandoval auquel l'alguazil de naguère vient raconter les folies de son protégé. Sandoval convient d'éloigner Lugo de Séville et de l'emmener avec lui au Mexique.

Le théâtre change et représente une ruelle de Séville où l'on distingue, malgré la nuit, une maison borgne. Christoval paraît avec deux musiciens. Or, la maison borgne est vide : le propriétaire est en prison. Lugo propose, pour se distraire, d'aller piller la boutique d'un pâtissier voisin, ce qui ne l'empêche point de donner l'aumône à un pauvre aveugle qui passe, en le priant d'implorer pour lui les âmes du purgatoire. Le bruit que fait Lugo réveille le pâtissier et ses garçons qui se soumettent aussitôt en reconnaissant le terrible rufien : ils lui offrent la boutique entière, et il y pénètre avec les musiciens.

Le jour poind. Une dame Antonia ose se présenter chez l'Inquisiteur Sandoval pour y trouver Lugo. Sandoval se montre sévère, et fait cacher la dame tandis qu'il admoneste rudement son protégé. Celui-ci ne l'écoute guère, et subitement se précipite, suivi d'Antonia, pour aller prendre la défense d'un personnage aux mœurs louches que la police arrêtait. Puis, après

Nous traduisons *Rufian* par *Rufien*, suivant ainsi Covarrubias qui dans son *Tesoro* affirme que telle est l'origine française du mot espagnol.

l'avoir délivré, il s'en va jouer aux dés avec l'étudiant Gilberto qui l'avait jusqu'ici battu et dont il triomphe aujourd'hui. La fortune sourit à Lugo qui fait son examen de conscience.]

1. — LA MÉDITATION DE LUGO.

(1re Journée.)

LUGO. — Je reste seul et veux entrer en compte avec moi-même, malgré les vagues dans lesquelles je crains de naufrager. J'ai fait le vœu, si je perdais au jeu, d'aller me faire voleur de grand chemin, claire et manifeste erreur d'une aveugle fantaisie. Ce fut la pire audace et la pire folie que l'on puisse penser, car jamais un vœu criminel n'oblige à ce qu'on l'accomplisse. Mais pour cela laisserai-je d'avoir commis un péché alors que ma volonté s'abandonna au désir? Non, certes! Pourtant je sais que les contraires, d'habitude, par les contraires se guérissent : je ferai donc un vœu contraire; et je le fais d'être religieux. Voyez, voyez, Seigneur, ce voleur de grand chemin qu'animent des sentiments opposés. O Vierge, qui fûtes pour les pécheurs la Mère de Dieu, voici que les brigands vous invoquent : écoutez-les, ô vous, Madame! Mon ange gardien, c'est à présent qu'il faut que vous accouriez et que vous fortifiiez la crainte qui demeure en mon âme amère. Ames du purgatoire, dont j'eus le continuel souvenir, connaissez mon angoisse et mon mal.

Et puisque la charité, parmi ces flammes, ne vous abandonne pas, demandez à Dieu qu'il prête l'oreille à mes plaintes. Psaumes bénits de David dont les mystères sont tels qu'ils dépassent les lignes que vous avez écrites, que vos concepts m'inspirent (comme j'ai remarqué souvent) de ne pas poser mes pieds où ils pourraient blesser mon âme : non sur le flanc des monts, comme un bandit sans foi chrétienne, mais nus sur les dalles des cloîtres, et dans le chœur, tandis que je prierai. Holà, démons, de mille façons je vous défie tous! En Dieu plein de bonté je mets ma confiance, et je vous vaincrai tous! (*Il sort, et à cet instant résonnent les*

hautbois : on découvre une vision céleste ou tout au moins un Ange qui, dès que la musique a cessé, prononce :) Lorsque un pécheur revient à Dieu avec une humble ardeur, il y a fête dans le Ciel.

[La deuxième journée s'ouvre par un dialogue de la *Curiosité* et de la *Comédie* par lequel l'auteur s'excuse de la liberté qu'il prend envers les lois classiques du théâtre et change, sans préparation, de temps, de lieu et d'action. Et c'est qu'il a visé à l'unité idéale, et à représenter dans la première partie de son drame la vie d'indépendance de Lugo; dans la deuxième, sa vie sérieuse; dans la troisième, sa sainte mort et ses miracles. La *Curiosité* se déclare à moitié satisfaite.

La scène représente maintenant une salle dans un couvent au Mexique où nous revoyons Lugo et Lagartija transformés en dominicains sous les noms de Père de la Croix, et de Frère Antonio. Ce dernier n'a pu dépouiller le vieil homme et regrette sa bonne et joyeuse vie sévillane. Mais Lugo est vraiment le « Père de la Croix ». Le Prieur s'est pris d'affection pour l'ancien *rufien* miraculeusement converti et devenu l'exemple de la communauté. Aussi peut-il vanter à l'Inquisiteur Sandoval, venu prendre des nouvelles de son protégé, « cet ange sur la terre » qui marche sans faiblir dans la voie qui mène au ciel. Sandoval remercie Dieu, et retourne en Espagne, rassuré sur le sort de celui qui fut le plus beau *rufien* de Séville.

L'auteur nous transporte alors dans un riche salon de Mexico où nous voyons paraître une dame appelée doña Ana de Treviño avec un médecin et deux domestiques. Nous apprenons que cette dame souffre d'une terrible maladie et qu'elle peut mourir subitement. Or nulle n'est moins disposée à mourir, et surtout à renoncer à sa vie de péché. Doña Ana ne professe d'autre religion que l'amour, et au seuil même de la mort, ne s'occupe point de son salut. Mais on s'en inquiète pour elle, et l'on va au couvent chercher le remède de son âme. Le Prieur propose l'intercession de Frère Christoval que nous avons vu précédemment résister dans sa cellule, tel saint Antoine, à une nouvelle Tentation.... Et l'on conduit « le Père de la Croix » auprès de la pécheresse qu'un prêtre essaye en vain de ramener à de meilleurs sentiments.]

2. — LA SUBSTITUTION MYSTIQUE.

(2e Journée.)

(*Le Père de la Croix et Frère Antonio entrent à cet instant, et le Père se met à écouter ce que dit le prêtre, lequel continue ainsi :*)

Le Prêtre. — Dieu naquit pour nous sauver, il est mort pour nous cloué sur la croix : il pardonnera donc nos péchés s'il ne faut que nous pardonner. Tu dois espérer de sa part ce grand pardon que tu ne veux pas : car il ne cherche qu'à pardonner.

Deus cui proprium est misereri semper et parcere, et misericordia ejus super omnia opera ejus.

Et le Roi, divin chanteur, après mainte autre louange, poursuit de la sorte son hymne :

Misericordias tuas, Domine, in æternum cantabo.

La pire offense que tu puisses faire à Dieu est ce désespoir et cette crainte par quoi tu sembles le nier, car tu vas contre l'attribut de sa toute-puissance : péché le plus insolent, déraisonnable et grossier. Nul n'ignore que Judas a commis deux péchés suprêmes. Mais le plus horrible est de s'être pendu, et non d'avoir vendu le Christ. Tu l'outrages grandement, Madame, en n'espérant point en lui, car il est colombe sans fiel envers qui pleure son péché.

Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.

Dieu ne méprise jamais le cœur humilié, mais au contraire le prise de telle sorte qu'il est de foi, et reconnu, que le Ciel se réjouit quand avec une conscience neuve, un pécheur sur la terre revient à la pénitence. Voici le Père de la Croix, j'espère en tout le succès.

Le Père de la Croix. — Poursuivez, mon Père, je veux être attentif à vos paroles.

Ana. — Pauvre de moi ! Un autre importun arrive pour accroître mon tourment. Mais il ne changera pas ma volonté, quelque peine qu'il se donne. Que me voulez-vous, mon Père, qui venez ainsi tout gonflé d'orgueil ? On voit bien que vous ignorez que pour moi

il n'y a pas de Dieu. Il n'y a pas de Dieu, je le répète, et ma malice, en sa rage mortelle, fait que la miséricorde, sinon la justice, se voile le visage.

Le Père de la Croix. — *Dixit insipiens in corde suo non est Deus.*

(*Au Prêtre.*) Que votre humilité veuille me recommander à Dieu, car je veux vous succéder dans votre combat. (*Le Prêtre, Frère Antonio, le Père de la Croix et tous les assistants se mettent à genoux.*) Heureuse Porte[1] du Ciel qui relevez de sa chute et ressuscitez à la vie notre espérance défunte : demande à ton bienheureux Fils qu'il touche ici l'âme de cette femme, et qu'il montre le pouvoir de son cœur compatissant.

Et docebo iniquos vias tuas, et impii ad te convertentur. Madame Doña Ana de Treviño qui êtes si près déjà du départ pour l'autre monde, je trouve bien pauvres vos préparatifs d'adieu! Les âmes doivent entrer blanches comme la blanche hermine dans la patrie de la vie qui doit durer des siècles infinis. Mais les noires ne trouvent que l'antre des monstres infernaux[2]. Où voulez-vous qu'aille votre âme? Choisissez à votre guise une patrie pour elle.

Ana. — La justice de Dieu me tient à distance. Dieu, parce qu'il est juste, ne peut me pardonner. Sa justice abat le méchant. L'espérance n'habite point dans le cœur injuste du pécheur, et il ne serait pas bien qu'elle y habitât.

Le Père de la Croix. — Que Dieu ôte cette erreur de ton sein. A l'heure où la mort atteint cette triste vie, l'âme qui le remarque doit se rattacher à l'espoir. Car dans une si dure et rigoureuse extrémité, la crainte ne peut être d'aucun profit pour l'âme. L'espérance et la crainte doivent aller de pair dans la vie, mais dans la mort il n'en est pas de même. Celui qui dans la lice redoute son adversaire, a tort; mais celui qui, plein d'ardeur, attaque, est disposé à la victoire. Vous êtes

1. La Vierge Marie, *Janua cœli.*
2. Littéralement, *des vestigles.*

sur le champ de bataille, Madame : ce soir, ce sera la guerre. Prenez garde qu'à ce moment l'ennemi ne vous rende couarde!

Ana. — Sans armes, comment pourrais-je affronter un aussi rude péril, avec un adversaire habile auquel on a peine à tenir tête?

Le Père de la Croix. — Ayez confiance en votre parrain [1] et dans votre Juge, qui est mon Dieu!

Ana. — Il me semble que tous les deux vous donnez dans la même folie. Laissez-moi, car, pour conclure, j'ai l'âme de telle façon, que je ne veux pas — Dieu le voulût-il! — bénéficier de grâce et de pardon. Hélas! mon âme me quitte! je meurs désespérée!

Le Père de la Croix. — Démon! en Jésus j'espère : tu n'emporteras pas la palme de cette entreprise. O Vierge pure, comme votre aide tarde à venir! Et vous, son bon Ange Gardien, voyez comme le Mauvais s'empresse! Mon Père, ne cessez de prier, prier toujours, car c'est une arme qui triomphe de Satan en n'importe quelle conquête.

Antonio. — Quand on est à jeun et qu'on ne peut dormir, on se laisse aller facilement à la paresse. Et l'on bâille plus qu'on ne prie, le cœur sec et défaillant.

Ana. — Se peut-il que mon âme se trouve ainsi sans œuvres!

Le Père de la Croix. — Si tu reviens à la raison je ferai en sorte que tu en aies à profusion.

Ana. — Se trouvent-elles par hasard dans la rue? et celles que j'ai faites jusqu'ici sont-elles autres que des œuvres de mort?

Le Père de la Croix. — Écoute un peu et réfléchis à ce que je vais te dire.

Ana. — Dis.

Le Père de la Croix. — Un religieux, resté longtemps dans sa religion, et qui a toujours gardé sa règle avec un cœur pur, en faisant telle pénitence que mille fois le Prieur lui ordonne, en vertu de l'obéissance,

1. Sens de *témoin*, *second*, *défenseur*.

d'en tempérer la rigueur; qui, dans les jeûnes continus, la prière, l'humilité, cherche les plus âpres chemins de l'austérité; dont le lit est la terre dure; la boisson, ses propres larmes; dont l'amoureuse flamme de Dieu accommode les aliments; qui se frappe la poitrine de tels coups d'une pierre, que fût-elle de diamant, il l'aurait bientôt brisée; qui, pour fuir du vice honteux de la chair et de la volupté, porte, bien qu'il soit malade, une chemise d'un rugueux cilice; qui marche toujours les pieds nus, éloigné de toute malice, aimant Dieu parce qu'il est bon, et sans chercher d'autre intérêt....

Ana. — Père, qu'en veux-tu déduire?

Le Père de la Croix. — Que vous me disiez, Madame, si ce religieux pourra, à l'heure anxieuse de la mort, avoir quelque espoir de salut?

Ana. — Pourquoi non? Plût à Dieu que j'eusse la moindre part de ce qui lui revient de telles œuvres! Mais je n'en ai pas même une seule qui, dans cette angoisse harassante, puisse cadrer à mes espérances.

Le Père de la Croix. — Eh bien, je vous donnerai toutes les miennes, et je prendrai le lourd fardeau des vôtres à ma charge.

Ana. — Père, dis-moi, tu extravagues? Comment cela peut-il se faire?

Le Père de la Croix. — Si tu veux te confesser, l'excès de la charité peut aplanir les montagnes. Mets de ton côté le repentir et tu verras alors comment je me charge de tes œuvres, et toi de celles que je compte.

Ana. — Où sont les cautions qui assurent notre accord?

Le Père de la Croix. — Je suis certain que nul n'en donna de meilleures, d'aussi grandes, d'aussi bonnes, d'aussi riches et d'aussi franches : car elles sont souveraines, et d'une immense sublimité.

Ana. — Qui me donnez-vous?

Le Père de la Croix. — La pure, sacro-sainte, noble et belle, qui fut Mère et qui fut Vierge, creuset de notre bonheur. Je vous donne aussi pour garant le Christ

crucifié : je vous le donne enfant, à Bethléem, perdu, puis retrouvé.

Ana. — Les cautions me satisfont. Mais quels seront les témoins?

Le Père de la Croix. — Tous ceux qui sont dans le ciel et s'asseoient sur ses degrés.

Ana. — Rapportez-moi ce contrat pour que je sois bien instruite de la faveur signalée que vous me faites.

Le Père de la Croix. — Cieux, écoutez! Moi, Frère Christoval de la Croix, indigne Religieux et profès de l'ordre sacré du bienheureux Patriarche Saint Dominique, je dis en cette forme, que je donne volontiers à l'âme de Doña Ana de Treviño ici présente, toutes les bonnes œuvres que j'ai faites, en grâce et en charité, depuis le jour où je laissai la carrière de la mort pour entrer dans celle de la vie. Je lui donne tous mes jeûnes, mes larmes, mes flagellations; et le saint mérite de toutes les messes que j'ai dites. Et de même, je lui donne toutes mes prières, et mes désirs qui toujours eurent Dieu pour but. Par contre, je prends à ma charge ses péchés, si graves qu'ils puissent être, et je m'oblige à en rendre compte là-haut, à l'éternel Tribunal de Dieu éternel, à en payer le reliquat et les peines qu'ils peuvent mériter. Mais la condition de ce contrat est qu'elle mette d'abord de son côté la confession et le repentir.

Antonio. — Chose inouïe!

Le Prêtre. — Inimaginable charité!

Le Père de la Croix. — Et pour qu'elle me croie et soit assurée, je lui donne pour cautions la Très Sainte Vierge Marie, et son Fils, et les onze mille Vierges bénies qui sont mes protectrices et avocates. Et je prends pour témoins la terre, le Ciel, et tous ceux qui sont ici présents et m'écoutent. Habitants du Ciel, ne laissez pas passer cette occasion, puisque vous pouvez montrer en elle votre charité de flamme. Demandez au grand Pasteur des troupeaux du Ciel et de la terre, qu'il ne laisse pas Satan emporter cette brebis qu'il a

marquée de son précieux sang. Madame, n'acceptez-vous pas cet accord?

ANA. — Oui, je l'accepte, mon Père, et demande, repentie, la confession, car je me meurs.

LE PRÊTRE. — Seigneur, voilà bien de tes œuvres!

ANTONIO. — En un bel état demeure maintenant le Père de la Croix, l'âme desséchée et seule, effilée comme une asperge : il me semble qu'il revient au *sicut erat*, et qu'il laisse le Bréviaire et s'accommode du Barcelonais [1] et de la crochue [2]. Il fut toujours libéral, en mal comme en bien.

ANA. — Mon Père, ne différez pas le remède. Entendez mes fautes qui restent à votre charge, et si leur nombre ne vous effraie pas, je mourrai tranquille dans l'espoir que j'en dois obtenir le pardon.

LE PÈRE DE LA CROIX. — (*Au Prêtre.*) Mon Père, allez au couvent, et donnez cette nouvelle à notre Prieur; et priez-le qu'il fasse dire une prière générale pour rendre grâce à Dieu de cet événement miraculeux : cependant que j'entendrai en confession cette nouvelle pénitente.

ANTONIO. — Cela me plaît!

LE PÈRE DE LA CROIX. — (*A Ana.*) Allons où nous serons seuls.

ANA. — Bien volontiers.

LE PRÊTRE. — O bienheureuse pécheresse!

[Dès le prélude de la troisième journée, nous apprenons que Ana expira après avoir reçu les sacrements et que onze mille vierges voltigeaient autour de son chevet. Mais le Père de la Croix était, au même instant, envahi de la lèpre.... Antonio se consacre à panser ses horribles plaies, supportées avec la plus sainte résignation, en dépit des tentations du démon Saquiel qui veut prouver au Père la folie de son sacrifice.

Mais le Père de la Croix est récompensé de son héroïsme : les moines l'élisent Prieur malgré ses protestations et ses larmes d'humilité; et c'est ensuite la mort glorieuse parmi les musiques célestes. Le *rufien* de naguère a vaincu Lucifer. Sa dépouille déjà va susciter des miracles. Le peuple l'entend ainsi qui se précipite dans la cellule du Père et se partage ses reliques.]

1. L'écu ou bouclier.
2. La dague.

IV

Pedro de Urdemalas.

[L'intérêt principal de la pièce s'attache au héros lui-même, à ce Pedro de Urdemalas qui est bien le plus sympathique de *picaros* et dont nous connaissons la vie agitée et pittoresque par le récit qu'il en fait au « comte de gitanes » Maldonado qui vient lui offrir d'entrer dans la joyeuse et libre corporation dont il est le chef.]

1. — LA VIE D'UN « PICARO ».

Je suis enfant de la Pierre [1], car je ne connus pas de père : une des plus grandes disgrâces qui puissent arriver à un homme. Je ne sais où l'on m'éleva ; mais je puis dire que je fus un de ces enfants galeux du catéchisme que l'on trouve par là. Au moyen de la diète et des coups qui n'y font jamais défaut, j'appris les oraisons, et j'appris à avoir faim. Bien qu'avec tout cela, je susse lire et écrire, escroquer une aumône, me disculper et mentir, cette vie ne me contenta plus, dès que j'eus un peu grandi. Et je courus m'engager sur un navire de la flotte où je servis comme mousse. J'allai aux Indes et j'en revins vêtu de poix et d'étoupe, et sans un maravédi. Je tremblai pendant les tempêtes et pendant les calmes. La Bermude [2] m'épouvanta quand je me trouvai sur ses côtes. Je cessai de manger du biscuit avec deux doigts de suie, et de boire du vin du diable plutôt que de Saint Martin [3]. Je foulai de nouveau les rives du fleuve Guadalquivir, je me confiai à ses flots et retournai à Séville où je m'accommodai du vil

1. C'est-à-dire, d'après le *Tesoro* de Covarrubias, « enfant trouvé » sur la pierre *ad hoc* qui se trouvait dans la cathédrale de Tolède.

2. L'archipel des Bermudes, au N.-E. des Antilles, est entouré de récifs. De plus, il était visité par les corsaires anglais.

3. Le vin de San Martin est cité dans *La Célestine*, dans la *Vie du Picaro*, et par Villalon.

et bas office de commissionnaire du marché : les temps le voulaient ainsi. Et là, sans être curé, je recueillis beaucoup de dîmes, faisant main basse sur mille choses qui me condamnent ici. Enfin, par suite d'un malheur, ce métier prit fin, et je dus accepter celui, fort dangereux, qu'on appelle *mandil* [1]. J'y appris la longue et scabreuse vie de la *hampe* [2] : je sus tirer une querelle du *vent* et frapper avec un *souffle* [3]. Mon maître, aussi brave qu'habile Pasquin [4], donna l'assaut à une poche, subtilement et sans bruit. Certain alguazil le prit les mains dans la pâte, et il voulut être, sur le chevalet, confesseur et non martyr.... Le Boche [5] lui fouetta les épaules, ce dont il parut fâché, à ce que dit un médisant. On l'emmena sur les maisons flottantes [6], et je vis s'égratigner l'Escalanta et la Bécerril pleurer. Moi, me voyant sans le feutre de mon paladin andaloux, je fis un saut forcé de valet de mauvais lieux à gardien de havre-sacs. La fortune m'envoya alors un soldat spadassin, de ceux qui vont jusqu'au Port [7] et qui en reviennent. Les billets de logement rachetés, les poules que je dérobai, si le ciel ne me les pardonne pas, malheur à moi! Cette vie me répugna, car j'y appris que le soldat hâbleur [8] finit aux galères ; et je passai opportunément au service d'un gentilhomme de plage, vie de mille soubresauts et

1. Métier de commissionnaire des filles publiques, selon Covarrubias (*mandil* signifie tablier des femmes). M. Hazañas y la Rua appelle *mandil* un « valet de rufien ».

2. V. p. 60, note 2.

3. *Vent* et *souffle* en argot classique, signifient : dénonciation, avis à la justice.

4. La statue guerrière des « pasquinades », à Rome, tirait son surnom du nom d'un tailleur facétieux qui demeurait près d'elle.

5. Le bourreau.

6. Les galères.

7. *Au Port*, comme Guzmán de Alfarache (p. II, lib. III, c. VIII), c'est-à-dire « *aux galères* ». C'est le *Puerto de Santa María* dont parle Suárez de Figueroa en son *Pasagero* déjà cité (alivio VIII).

8. *Churrullero*, hâbleur. Le mot venait du *Chorillo* de Naples, taverne que fréquentaient les oisifs. V. le *Voyage de Turquie* de Villalón, col. VII.

cent mille contentements. Mais par crainte d'aller à Alger, je me hâtai de me rendre à Cordoue, où je vendis de l'eau-de-vie et de l'orangeade. Là, le salaire d'un mois, en un seul jour je le bus; car s'il est une « eau savante », celle « de vie » est un fin docteur. Mon maître me chassa de chez lui avec la menace d'un tromblon, et, pour mon malheur je tombai dans la maison d'un Asturien. Il fabriquait des oublies, et je vendis des oublies. Et en un jour, dix corbeilles, je les jouai toutes et les perdis. Je partis et rencontrai un aveugle que pendant dix mois je servis : et si c'eût été dix ans, j'aurais su ce que ne savait pas Merlin! J'appris l'argot des vagabonds, et j'appris à être pittoresque, et à composer des prières en vers bien troussés et tournés. Or, mon bon aveugle mourut et me laissa, tel Juan Paulin, sans un demi-maravédi, mais avisé, avec l'esprit clair et subtil. Alors, je fus garçon de mules, et même valet d'un tricheur au jeu, qui, avec la gueule de loup[1], aurait avalé Saint Quentin. Grand joueur des quatre cartes[2]; et avec l'unique[3] je le vis donner de si mortelles blessures qu'elles ne peuvent se dire. Il jouait par excellence la petite Verrue, l'Arbalestrille, le Grattoir, la Suie, le Maître Jean, fils de Vilain[4], si sagace[5] au miroir[6] et subtil à la retenue[7] qu'un lynx ne l'aurait pas vu avec les lunettes du Cid! Un jour sa maison s'effondra : pour lui vint la Saint Martin[8]. On lui plaça un écriteau au-dessus

1. C'est une « fleur » de Vilhan, ou tricherie consistant en une subtile cavité pratiquée entre 2 cartes d'un jeu par suite de la convexité que l'on donnait avant de couper à la moitié inférieure du jeu. Sur les « fleurs » de Vilhan qui passait pour être l'inventeur du jeu de cartes. cf. Rodriguez Marin : *Las Flores de Rinconete*, dans les *Lúnes del Imparcial* du 4 février 1905.

2 et 3. Cartes groupées et placées secrètement avant la coupe.

4. Autres « fleurs » de Vilhan qui consistaient à marquer les cartes pour les reconnaître.

5. Dans le texte : *Sage*, c'est-à-dire docteur en tricherie : il y avait même des *Sages doubles*.

6. Le « miroir » de Claramonte.

7. La *retenue* consistait à garder des cartes connues d'avance et à les mettre ensuite par-dessus le jeu.

8. Comme pour les porcs : *á cada puerco le viene su San Martin.*

du nez. Je le quittai et vins aux champs où je sers, comme tu le vois, Martin Crespo l'Alcalde, qui m'aime plus que soi-même. Pedro de Urde est mon nom. Mais un devin, certain jour, regardant les lignes de ma main, me dit ainsi : « Ajoute, Pedro, à *Urde* le mot *Malas* ; mais apprenez, mon fils, que vous devez être roi, moine, pape et matassin. Il vous viendra par un gitane une circonstance, que je puis dire, et telle que des rois vous écouteront et auront plaisir à vous entendre. Vous passerez par mille métiers pénibles, mais à la fin vous en aurez un où vous serez tout ce que j'ai dit ici. » Et bien que je ne lui donne aucun crédit, je sens pourtant en moi un je ne sais quoi qui m'incline à être tout ce que j'ai entendu. Or voyant en toi l'indice de ce pronostic, je dis que je dois être gitane, et que dès ce moment je le suis.

[La prophétie se réalise : après mainte aventure, Pedro est engagé dans la compagnie de comédiens qui donnent une représentation au village en présence du Roi et de la Reine qui passent par cet endroit au cours d'une chasse au cerf : « Il sera patriarche, pontife, étudiant, empereur et monarque », car le métier d'acteur est tout cela ensemble.]

V

Le Retable des Merveilles.

(*Intermède.*)

[Nous bornant à citer les autres comédies de l'édition de 1615, à savoir : *Le Vaillant Espagnol* et *Les Bagnes d'Alger*, d'une part, qui mettent en scène les Turcs et les chrétiens ; d'autre part : *Le Labyrinthe d'Amour*, d'intrigue italienne compliquée, et *La Maison de la jalousie*, inspirée du *Roland Furieux* ; enfin *La Comédie amusante*, hispano-américaine, et *La Grande Sultane* extravagante, nous reproduisons en entier l'un des *Huit Intermèdes* de l'édition précitée. Il s'agit du *Retable des Merveilles*, de sens profond sous son apparence burlesque. Cet intermède peut être considéré comme typique, et nous dispense même d'analyser les autres, qui sont : *Le Juge des divorces*, *Le Rufien veuf*, *L'Élection des Alcades de Daganzo*, *Le Gardien vigilant*, *Le Faux Biscayen*, *La Cave de Salamanque* et *Le Vieillard jaloux*.

Nous suivons l'édition de M. E. Cotarelo y Mori (*Colección de Entremeses*, tome I, vol. 1. Nueva Bibl. de Aut. Esp. n° 17, Madrid, Bailly-Baillère, 1911)].

PERSONNAGES

Chanfalla.
El Rabelin.
Le Gouverneur.
Benito Repollo, *alcade*.
Juan Castrado, *regidor*.
Pedro Capacho, *greffier*.
La Chirinos.
Un fourrier.
Juana Castrada, *paysanne*.
Teresa Repolla, *paysanne*.
Un danseur, *neveu de* Benito.
Un musicien. — Gens du peuple.

Une place de village.

Entrent CHANFALLA et *LA CHIRINOS.*

CHANFALLA. — N'oublie pas, Chirinos, mes avertissements, surtout ceux que je t'ai donnés pour ce nouveau tour qui doit avoir autant de succès que le dernier du *Llovista*[1].

CHIRINOS. — Illustre Chanfalla, ce qui est en moi, tiens-le pour imprimé, car j'ai autant de mémoire que d'entendement, auquel se joint le désir d'arriver à te satisfaire, tel qu'il excède les autres puissances de mon âme. Mais dis-moi, à quoi sert ce Rabelin que nous avons pris? Ne pouvions-nous suffire à nous deux pour cette entreprise?

CHANFALLA. — Nous en avions besoin comme du pain dans la bouche pour jouer dans les entr'actes du *Retable des Merveilles*.

CHIRINOS. — Ce sera merveille si l'on ne nous jette pas des pierres rien que pour le Rabelin, car une aussi misérable petite créature, je ne l'ai vue en tous les jours de ma vie!

Entre LE RABELIN.

RABELIN. — Doit-on faire quelque chose dans ce village, « señor » Directeur? car je meurs d'envie de vous montrer que vous n'avez pas eu tort de me prendre à votre charge.

CHIRINOS. — Quatre corps comme le vôtre ne feraient

1. On ne connaît pas l'œuvre à laquelle Chanfalla fait allusion.

pas un ballot[1] et d'autant moins une charge. Si vous n'êtes pas plus grand musicien qu'homme grand, nous avons fait fortune!

RABELIN. — On verra! Tout petit que je suis, on m'a bien proposé d'entrer dans une troupe d'acteurs.

CHANFALLA. — Si l'on doit vous tailler un rôle à la mesure du corps, il sera presque invisible. — Chirinos, peu à peu, nous voici dans le village, et ceux qui viennent par ici, doivent être, comme ils le sont sans doute, le Gouverneur et les Alcades. Allons à leur rencontre, et affile ta langue sur la pierre de l'adulation, mais ne l'épointe pas à force de l'aiguiser.

Entrent le GOUVERNEUR et BENITO REPOLLO, alcade, JUAN CASTRADO, regidor, et *PEDRO CAPACHO, greffier.*

CHANFALLA. — Je baise les mains de Vos Grâces. Qui d'entre vous est le Gouverneur de ce village?

LE GOUVERNEUR. — C'est moi le Gouverneur. Que voulez-vous, bonhomme?

CHANFALLA. — Si j'avais deux onces d'entendement, j'aurais dû voir que cette péripatétique et majestueuse prestance ne pouvait être d'un autre que du très digne Gouverneur de cet honorable village, qui ne peut laisser que d'être un jour Gouverneur des Algarrobillas[2].

CHIRINOS. — En vie de la « señora » et des « señoritos », si tant est que le « señor » Gouverneur en ait.

CAPACHO. — Le « señor » Gouverneur n'est pas marié!

CHIRINOS. — Alors, pour quand il le sera! Il ne perdra rien pour attendre.

LE GOUVERNEUR. — Eh bien, qu'est-ce que vous voulez, homme honorable?

CHIRINOS. — Vivez des jours pleins d'honneur, vous qui nous honorez ainsi : enfin, le chêne donne des glands, le poirier des poires, la treille des raisins, et l'homme honorable de l'honneur, sans pouvoir faire autrement.

1. *Tercio*, dans le texte, c'est-à-dire, selon Covarrubias : *la moitié d'une charge à dos de mulet.*

2. Village imaginaire. Du moins ne figure-t-il pas dans le *Dictionnaire* de Madoz.

Benito. — Sentence cicéronique, sans en ôter ni y mettre un point.

Capacho. — Le « señor » alcade Benito Repollo veut dire *cicéronienne*.

Benito. — Je veux toujours dire ce qu'il y a de mieux, mais le plus souvent je ne réussis pas. Enfin, bonhomme, que voulez-vous?

Chanfalla. — Moi, messeigneurs, je suis Montiel, celui qui colporte le *Retable des Merveilles*. Les « señores » confrères des hôpitaux m'ont envoyé chercher de la capitale, parce qu'il ne s'y trouve point de directeur de comédies, et que les hôpitaux en dépérissent. Mon arrivée arrangera tout.

Le Gouverneur. — Et que veut dire *Retable des Merveilles*?

Chanfalla. — Les merveilleuses choses qu'on y enseigne et montre l'ont fait nommer *Retable des Merveilles*. Lequel fut composé et fabriqué par le savant Tontonelo sous de tels parallèles, rumbs, astres et étoiles, avec de tels points, caractères et observations, que nul ne peut voir les choses qu'on y montre, s'il est de la race des convertis, ou s'il n'est procréé de ses parents en légitime mariage. Et qui serait contaminé par ces deux maladies si courantes, qu'il renonce à voir les choses, jamais vues et inouïes, de mon retable.

Benito. — Maintenant, je m'aperçois que chaque jour, on voit dans le monde des choses nouvelles. Ainsi donc, le savant qui composa le retable s'appelait Tontonelo?

Chirinos. — Il s'appelait Tontonelo, natif de la cité de Tontonela, et il est notoire que sa barbe lui descendait jusqu'à la ceinture.

Benito. — Pour la plupart, les hommes à longues barbes sont de grands savants.

Le Gouverneur. — « Señor » regidor Juan Castrado, je décide, sauf votre approbation, que soit fiancée, ce soir, la « señora » Teresa Castrada, votre fille, dont je suis le parrain, et pour égayer la fête, je veux que le « señor » Montiel montre son retable en votre maison.

Juan. — Je suis le serviteur du « señor » Gouverneur,

à l'avis duquel je m'associe, me range et adhère, quoi qu'il puisse y avoir à l'encontre.

CHIRINOS. — Ce qui vient à l'encontre, c'est que si l'on ne nous paye d'abord notre travail, vous verrez les figures comme par les collines d'Ubeda [1]. Vos Grâces, « señores » de la Justice, ont-elles une âme et une conscience? Il serait bon que tout le village entrât ce soir chez le « señor » Juan Castrado (ou comme il s'appelle), et vît ce que contient le retable, puis demain, quand nous voudrions le lui montrer, qu'il n'y eût plus une âme pour le voir. Non, « señores », non « señores »; *ante omnia*, on doit nous payer ce qui convient.

BENITO. — « Señora » Directrice, aucune Antonia et aucun Antonio n'a à vous payer : c'est le « señor » Regidor Juan Castrado qui vous paiera, et plus qu'honorablement, et sinon, le Conseil Municipal. Vous connaissez bien le village certainement! Ici, ma sœur, nous n'attendons pas qu'aucune Antonia paye pour nous.

CAPACHO. — Pauvre de moi! « señor » Benito Repollo, comme vous êtes loin du but! La « señora » Directrice ne dit pas qu'une Antonia la paye, mais qu'on la paye d'avance et avant toutes choses, ce qui est exprimé par *ante omnia*.

BENITO. — Eh bien, greffier Pedro Capacho, faites qu'on me parle tout droit, et j'entendrai de plain-pied. Vous qui avez beaucoup lu et écrit, vous pouvez comprendre ce galimatias de par là-bas, mais moi non.

JUAN. — Eh bien, le « señor » Directeur se contentera-t-il de ce que je lui donne d'avance une demi-douzaine de ducats? Étant entendu qu'on aura soin que les gens du village n'entrent pas chez moi ce soir.

CHANFALLA. — Je suis satisfait. Je me fie à la diligence et aux bonnes paroles de Votre Grâce.

1. Covarrubias, en son *Tesoro*, écrit : « Ce sont des collines de notre Espagne qui courent de toutes parts en prenant des noms divers selon les endroits où elles passent. De là vient un proverbe que l'on emploie lorsque quelqu'un se lance en des discours exagérément élevés : *c'est aller par les collines d'Ubeda* ».

JUAN. — Eh bien, venez avec moi, vous recevrez l'argent et verrez ma maison ainsi que la commodité qu'elle vous offre pour que vous y montriez ce retable.

CHANFALLA. — Allons! et n'oubliez pas les qualités que doivent avoir ceux qui oseront regarder le retable merveilleux.

BENITO. — Cela reste à ma charge, et je puis vous dire que, pour ma part, je vais en sûreté à l'examen, puisque j'ai le père qui est alcade, et quatre doigts de graisse de vieux chrétien sur les quatre côtés de mon lignage. Jugez si je puis voir ce retable.

CAPACHO. — Nous pensons tous le voir, « señor » Benito Repollo.

JUAN. — Nous ne sommes pas nés parmi les mauves, « señor » Pedro Capacho.

LE GOUVERNEUR. — Il ne faudra rien négliger, à ce que je vois, « señores » Alcade, Regidor et Greffier.

JUAN. — Allons! le Directeur! à l'œuvre. Je m'appelle Juan Castrado, fils d'Anton Castrado et de Juana Macha : et je n'en dis pas plus, certain et garant que je pourrai me mettre face à face et de pied ferme devant le dit retable.

CHIRINOS. — Dieu le veuille! (*Juan Castrado et Chanfalla sortent.*)

LE GOUVERNEUR. — « Señora » Directrice, quels sont les poètes aujourd'hui en vogue et renommée à Madrid, spécialement parmi ceux qu'on appelle comiques? Parce que j'ai mes grains et collier de poète et me pique de connaître la *farandula* [1] et la *caratula* [2]. J'ai à mon actif vingt-deux comédies, toutes nouvelles, et plus belles les unes que les autres; et j'attends une occasion pour aller à Madrid et enrichir avec elles une demi-douzaine de directeurs.

CHIRINOS. — Sur ce que Votre Grâce, « señor » Gouverneur, me demande au sujet des poètes, je ne saurai vous répondre, parce qu'il y en a tant qu'ils éclipsent

1. Comédie d'acteurs ambulants (*recitantes de comedia*, dit Covarrubias).

2. Le masque dramatique.

le soleil, et tous pensent qu'ils sont dignes de la renommée. Les poètes comiques sont les plus courants et répandus, aussi n'est-il pas utile de les nommer. Mais dites-moi, je vous prie, comment s'appelle Votre bonne Grâce?

LE GOUVERNEUR. — Moi, « señora » Directrice, on m'appelle le Licencié Gomecillos[1].

CHIRINOS. — Dieu me garde! Votre Grâce serait-elle le « señor » Licencié Gomecillos, celui qui composa ces couplets si fameux de *Lucifer était malade et il lui prend un mal étranger*?...

LE GOUVERNEUR. – Il y a eu de mauvaises langues qui ont voulu m'attribuer ces couplets qui ne sont pas plus de moi que du grand Turc. Ceux que j'ai composés, et je ne veux pas le nier, sont ceux qui traitent du déluge[2] de Séville. Bien que les poètes soient voleurs les uns des autres, je n'ai jamais rien volé à personne. Que Dieu m'aide dans mes vers, et vole qui voudra! (*Chanfalla revient.*)

CHANFALLA. — « Señores », Vos Grâces peuvent venir ; tout est à point, et il n'y a plus qu'à commencer.

CHIRINOS. — L'argent est-il déjà *in corbona*?

CHANFALLA. — Et même dans les replis de mon cœur....

CHIRINOS. — Je te donne avis, Chanfalla, que le Gouverneur est poète.

CHANFALLA. — Poète? Corps du monde! Eh bien, tiens-le déjà pour joué, car tous ceux de cette humeur sont de bonne pâte, insouciants, crédules, et fort peu malicieux.

BENITO. — Allons, le Directeur! mes pieds me démangent du désir que j'ai de voir ces merveilles. (*Tous sortent.*)

Entrent JUANA CASTRADA et TERESA REPOLLA, paysannes. La Castrada est en costume d'épousée.

CASTRADA. — Tu peux t'asseoir ici, chère Teresa

1. *Gomecillos* est synonyme de *Lazarillo*.

2. Il s'agit de la crue du Guadalquivir qui, selon Ortiz de Zúñiga (*Annales*, 1603), commença le 20 décembre 1603 et qui fit de Séville une île environnée d'eau bourbeuse.

Repolla, car nous aurons le retable en face de nous. Et puisque tu sais les conditions que doivent avoir les spectateurs, ne te trouble pas, car ce serait un grand malheur.

Teresa. — Tu sais, Juana Castrada, que je suis ta cousine, et je n'en dis pas plus. Puissé-je être aussi sûre d'aller au ciel que de voir tout ce que montrera le retable. Par la vie de ma mère, je m'arracherais les yeux de ma propre figure si quelque malheur m'arrivait. Je suis bonne pour cela!

Castrada. — Remets-toi cousine, car tout le monde arrive.

Entrent LE GOUVERNEUR, BENITO REPOLLO, JUAN CASTRADO, PEDRO CAPACHO, LE DIRECTEUR, LA DIRECTRICE, LE MUSICIEN, d'autres gens du peuple, et un neveu de BENITO qui sera le gentilhomme qui danse.

Chanfalla. — Asseyez-vous tous; le retable doit être derrière cette couverture d'étoffe ainsi que la Directrice, et ici le musicien.

Benito. — C'est ça le musicien? Qu'on le mette aussi derrière la couverture, car si je ne le vois pas je ne regretterai point de ne pas l'entendre.

Chanfalla. — Votre Grâce n'a pas raison, « señor » alcade Repollo, d'être mécontent du musicien, car, en vérité, il est fort bon chrétien et « hidalgo » de souche connue.

Le Gouverneur. — Ce sont des qualités bien nécessaires pour être bon musicien.

Benito. — Musicien de souche peut-être, mais de touche : *abrenuncio.*

Rabelin. — Voilà ce que mérite le drôle qui vient jouer devant....

Benito. — Par Dieu! nous avons vu jouer ici des musiciens aussi....

Le Gouverneur. — Que cessent ces propos sur le *devant* du « señor » Rabel et le *aussi* de l'Alcade; autrement, nous n'en finirons pas. Et que le « señor » Montiel commence son œuvre.

BENITO. — Ce directeur apporte peu de bagages pour un aussi grand retable!

JUAN. — Tout y doit être merveilles!

CHANFALLA. — Attention, « señores », je commence : « O toi, quel que tu aies été, qui fabriquas ce Retable avec un si merveilleux artifice, qu'il obtint la renommée de *Retable des Merveilles* par la vertu qu'il renferme, je te conjure, t'oblige et t'ordonne de montrer aussitôt, incontinent, à ces « señores » quelques-unes de tes merveilleuses merveilles, pour qu'ils se réjouissent et prennent plaisir sans aucun scandale! Allons! je vois déjà que tu as fait droit à ma requête, car de ce côté paraît la figure du vaillant Samson embrassant les colonnes du temple pour le renverser sur le sol et se venger de ses ennemis. Arrête, valeureux chevalier, arrête, par la grâce de Dieu le Père; ne fais pas une pareille témérité, afin de ne pas écraser et réduire en omelette une aussi nombreuse assemblée.

BENITO. — Arrêtez! corbleu! Il serait bon qu'au lieu d'être venus pour nous divertir, nous soyons ici réduits en pâte! Arrêtez! « señor » Samson, misère de ma vie! ce sont de bonnes gens qui vous en prient!

CAPACHO. — Le voyez-vous, Castrado?

JUAN. — Pourquoi ne le verrais-je pas? Est-ce que j'ai les yeux sur le derrière de la tête?

CAPACHO. — C'est un cas miraculeux. Pour moi, je vois autant Samson, à cette heure, que le Grand Turc. Et pourtant, certes, je me tiens pour légitime et vieux chrétien!

CHIRINOS. — Garde à vous! là! voici que sort le même taureau qui tua le Gagne-pain[1] à Salamanque. Couchez-vous, mais couchez-vous donc! Dieu vous sauve! Dieu vous protège!

CHANFALLA. — Couchez-vous tous! Couchez-vous tous!

1. Serait-ce une allusion au « ganapan » de Salamanque, au *Lazarillo* de Tormes, précipité par l'aveugle son maître sur les cornes du taureau de pierre du pont de la ville? M. Mérimée ne le croit pas.

Hucho ho ![1] Hucho ho! Hucho ho! (*Ils se jettent tous par terre, en tumulte.*)

Benito. — L'animal de taureau a le diable au corps! Il est fauve et marqué entre les jambes. Si je ne m'étais étendu, il m'emportait d'une volée!

Juan. — « Señor » Directeur, s'il se peut, ne faites pas sortir des figures qui nous bouleversent. Et je ne le dis pas pour moi, mais pour ces jeunes filles à qui il ne reste plus une goutte de sang dans le corps à cause de la férocité du taureau.

Castrada. — Et comment, père! Je ne pense pas revenir à moi avant trois jours. Je me suis vue sur ses cornes qu'il a pointues comme une alène.

Juan. — Si tu n'étais ma fille, tu ne l'aurais pas vu.

Le Gouverneur. — Suffit! Tous voient ce que je ne vois pas; mais à la fin je devrai dire que je le vois, pour l'odieux[2] point d'honneur.

Chirinos. — Cette troupe de souris qui va par là, descend par ligne directe de celles qui furent élevées dans l'arche de Noé. Il en est de blanches, de blanchâtres, de jaspées et de bleues : et finalement ce sont toutes des souris.

Castrada. — Jésus! pauvre de moi! Tenez-moi, ou je vais me jeter par cette fenêtre. Des souris! Malheureuse que je suis! Ma chère, serre tes jupes et prends soin qu'elles ne te mordent pas : et, vrai! il n'en manque pas! par la vie de ma grand-mère, il y en a plus d'un millier!

Repolla. — C'est moi qui suis la malheureuse, car elles m'envahissent sans hésitation. Une petite souris noiraude m'a saisi le genou. Qu'un secours vienne du ciel puisqu'il me manque sur la terre[3]!

1. Terme de fauconnerie issu, dit Covarrubias, du français *hucher* (vocare).

2. *Noir* (negra) dans le texte : « à cause de ce qu'il nous en coûte pour le maintenir », explique J. Cejador en son édit. du *Lazarillo* (p. 202, n. 5).

3. Cette phrase forme, dans le texte, deux vers qui semblent pris d'un *romance*.

Benito. — Encore est-il heureux que je porte des grègues; ainsi aucune souris, si petite soit-elle, ne pourrait s'introduire dans mes dessous.

Chanfalla. — Cette eau qui, avec tant de vitesse, se laisse choir des nuages, vient de la source qui donne origine et principe au fleuve Jourdain. Toute femme qu'elle touche au visage l'a soudain comme d'argent bruni, et quant aux hommes, elle fait prendre à leur barbe la couleur de l'or.

Castrada. — Entends-tu, ma chère? Découvre ton visage, car tu vois ce qu'il t'en importe. Oh! quelle liqueur savoureuse! Couvrez-vous, père, ne vous mouillez pas!

Juan. — Nous nous couvrons tous, ma fille.

Benito. — L'eau m'a coulé dans le dos jusqu'au bas.

Capacho. — Moi, je suis plus sec qu'un jonc.

Le Gouverneur. — Que diable tout cela peut-il être, que je n'ai pas encore reçu une goutte, alors que tous se noient? Mais, au fait, serais-je seul bâtard parmi tant de légitimes?

Benito. — Otez-moi de là ce musicien. Sinon, par Dieu! je m'en vais sans voir d'autre figure. Que le diable emporte ce musicien lutiné qui fait comme s'il jouait sans cithare ni son!

Rabelin. — « Señor » Alcade, ne vous fâchez pas contre moi; car je joue comme Dieu a bien voulu m'apprendre.

Benito. — Dieu avait-il à t'apprendre, reptile? Mets-toi derrière la couverture. Sinon, par Dieu! je te jette ce banc à la tête.

Rabelin. — Je crois que c'est le diable qui m'a amené dans ce village.

Capacho. — Elle est fraîche, l'eau du saint fleuve Jourdain, et bien que je me sois couvert comme j'ai pu, cependant j'ai eu un peu les moustaches atteintes, et je parierais que je les ai blondes comme l'or.

Benito. — Et encore pis cinquante fois!

Chirinos. — Voilà près de deux douzaines de lions

rampants[1] et d'ours mangeurs de miel. Que tout être vivant prenne garde : car, bien que fantastiques, ils ne laisseront pas que de causer du souci, et même de faire les travaux d'Hercule avec des épées dégaînées.

Juan. — Holà! « Señor » Directeur, par la corbleu! Vous allez maintenant nous remplir la maison d'ours et de lions?

Benito. — Voyez quels rossignols et calandres nous envoie Tontonelo! Ce sont des lions et des dragons! « Señor » Directeur, montrez-nous des figures plus paisibles, ou bien nous avons assez vu! Que Dieu vous conduise et ne restez pas un moment de plus dans le village!

Castrada. — « Señor » Benito Repollo, laissez entrer ces ours et ces lions, ne serait-ce que pour nous, et nous en aurons grand plaisir.

Juan. — Comment, ma fille, avant tu t'épouvantais des souris, et maintenant tu demandes des ours et des lions?

Castrada. — Tout ce qui est nouveau plaît, mon père.

Chirinos. — Cette donzelle qui paraît à présent, si belle et parée, c'est la nommée Hérodias dont la danse eut pour prix la tête du Précurseur de la Vie. Si quelqu'un veut l'aider à danser, on verra des merveilles.

Benito. — Pour ça oui! corps du monde! c'est une belle figure, aimable et reluisante! F... de p...! comme elle se trémousse la belle fille! — Mon neveu Repollo, toi qui t'y connais en fait de castagnettes, accompagne-la, et ce sera la fête des quatre chapes[2].

Le neveu. — Je veux bien, mon oncle Benito Repollo. (*On joue la Sarabande.*)

Capacho. — Par mes aïeux! ce que ces danses de la Sarabande et de la Chaconne[3] sont anciennes!

1. Blas : *rampant*. Se dit d'un lion qui est représenté montant.

2. On appelle ainsi, selon Covarrubias, une fête très solennelle au cours de laquelle quatre, six ou même huit *prébendiers* portent des crosses d'argent et des chapes de brocart pour assister à l'office et aux chants.

3. V. p. 84, n. 1.

BENITO. — Allons! mon neveu, tiens tête à cette coquine de juive! Mais, à propos, si elle est juive, comment peut-elle voir ces merveilles?

CHANFALLA. — Toutes les règles ont des exceptions, « señor » Alcade.

Une trompette ou un cornet sonne à l'intérieur du théâtre, et UN FOURRIER de compagnies entre.

LE FOURRIER. — Qui est ici le « señor » Gouverneur?

LE GOUVERNEUR. — C'est moi. Que voulez-vous?

LE FOURRIER. — Que tout de suite, à l'instant, vous fassiez préparer des logements pour trente hommes d'armes qui seront ici dans une demi-heure, et même avant, car déjà la trompette sonne. Et adieu! (*Il s'en va.*)

BENITO. — Je parierais qu'ils sont envoyés par le savant Tontonelo!

CHANFALLA. — Non pas! c'est une compagnie de cavaliers qui logeait à deux lieues d'ici.

BENITO. — Maintenant je connais bien Tontonelo, et je sais que, vous et lui, vous êtes de grandissimes coquins, sans excepter le musicien. Aussi je vous ordonne d'ordonner à Tontonelo de ne pas avoir l'audace d'envoyer ces hommes d'armes, ou je vous ferai donner deux cents coups de fouet sur les épaules, tous mieux appliqués les uns que les autres.

CHANFALLA. — Je dis, « señor » Alcade, qu'ils ne sont pas envoyés par Tontonelo.

BENITO. — Je dis que c'est Tontonelo qui les envoie, comme il a envoyé les autres reptiles que j'ai vus.

CAPACHO. — Nous les avons tous vus, « señor » Benito Repollo.

BENITO. — Je ne dis pas que non, « señor » Pedro Capacho. — Ne joue pas plus longtemps, musicien de rêves! ou je te casserai la tête. (*Le Fourrier revient.*)

LE FOURRIER. — Holà! Les logements sont-ils préparés? Les chevaux sont déjà dans le village.

BENITO. — Encore Tontonelo qui fait des siennes! Je vous jure bien, Directeur de belles paroles et de fausses promesses, que vous allez me le payer.

CHANFALLA. — Je vous prends à témoins que l'Alcade me menace.

CHIRINOS. — Vous êtes témoins que l'Alcade dit que les ordres de Sa Majesté sont des ordres du savant Tontonelo!

BENITO. — Que mes yeux puissent te voir *tontonélisée*, plaise à Dieu Tout-Puissant!

LE GOUVERNEUR. — Moi, je tiens, pour ma part, que véritablement ces hommes d'armes ne doivent pas être une plaisanterie.

LE FOURRIER. — Une plaisanterie? Comment donc? « Señor » Gouverneur, êtes-vous dans votre bon sens?

JUAN. — Ils pourraient bien être *tontonélisés* comme ces choses que nous avons vues ici. Par la vie du Directeur, qu'il fasse paraître encore la donzelle Hérodias, pour que ce « señor » voie ce qu'il n'a jamais vu. Peut-être ainsi le séduirons-nous et obtiendrons-nous de lui qu'il s'en aille bientôt du village.

CHANFALLA. — Pour cela, volontiers! La voici qui revient et fait signe à son danseur pour qu'il l'accompagne de nouveau.

LE NEVEU. — Je ne la laisserai pas en chemin, assurément.

BENITO. — C'est cela, mon neveu, fatigue-la. Des tours! et plus de tours encore! Vive Dieu, la fille est du vif-argent. Vas-y! Vas-y! A fond! A fond!

LE FOURRIER. — Ces gens sont-ils fous? Quel diable de fille est-ce là? Qu'est-ce que cette danse et ce Tontonelo?

CAPACHO. — Alors, le « señor » Fourrier ne voit pas la donzelle hérodienne?

LE FOURRIER. — Quel diable de donzelle ai-je à voir?

CAPACHO. — Suffit! Il est de *ex illis*!

LE GOUVERNEUR. — Il est de *ex illis*! Il est de *ex illis*!

JUAN. — Il en est, le « señor » Fourrier! Il en est!

LE FOURRIER. — Je suis de la mauvaise p... qui vous engendra; et par Dieu vivant! si je mets la main à mon épée, je vous fais tous sortir par les fenêtres, et non par la porte.

CAPACHO. — Suffit! Il est de *ex illis*!

BENITO. — Suffit! Il en est, puisqu'il ne voit rien.

LE FOURRIER. — Canaille à bonnet! si vous me dites encore une fois que j'en suis, je ne vous laisserai pas un os entier.

BENITO. — Jamais les convertis ni les bâtards ne furent vaillants; et c'est pourquoi nous ne pouvons laisser que de dire : il en est! il en est!

LE FOURRIER. — Corbleu! les vilains! Attendez!

(*Il met la main à l'épée et se bat contre tous. L'Alcade bâtonne le Rabalejo, et la Chirinos décroche la mante et dit* :)

CHIRINOS. — C'est le diable qui a sonné la trompette et la venue des hommes d'armes. On dirait qu'on les a appelés avec une clochette tout exprès.

CHANFALLA. — L'aventure a été extraordinaire. La vertu du Retable reste entière, et demain nous pouvons le montrer au public, et nous pouvons nous-mêmes chanter le triomphe de cette bataille, en disant : Vivent Chirinos et Chanfalla!

TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos V
Introduction VII
1. La vie de Cervantès VII
2. L'œuvre de Cervantès XVII

I

GALATHÉE

Livre premier :
1. Apparition de Galathée 2
2. Galathée et le lièvre 3
3. Le retour au village 5

Livre deuxième :
1. Elicio et Galathée 6
2. Une invasion de Turcs 8

Livre troisième :
1. Les noces de Daranio 10

Livre quatrième :
1. Controverse de Lenio et Tircis 17

Livre cinquième :
1. La plainte amoureuse d'Érastre 35

Livre sixième :
1. Sur les rives du Tage 37
2. La vallée des Cyprès 39
3. Les funérailles de Meliso 40

II

LES NOUVELLES EXEMPLAIRES

I. — La petite Gitane :
1. Portrait de Preciosa. 43
2. Preciosa répond à son amoureux. 45
3. La profession de foi du Gitane. 47
4. La reconnaissance. 50

II. — L'amant libéral :
1. Les pirates amoureux 54

III. — Rinconete et Cortadillo :
1. La rencontre picaresque. 57
2. Portrait de Monipodio 60
3. Les réflexions de Rinconete 61

IV. — L'Espagnole Anglaise :
1. La prise de voile 64

V. — Le licencié de verre :
1. La folie du Licencié 67

VI. — La force du sang :
1. La confrontation 71

VII. — Le jaloux d'Estramadure :
1. Où l'histoire du roi Marc se renouvelle. . . . 74

VIII. — L'illustre servante :
1. La vie picaresque 80
2. Portrait de Constance 81
3. La sérénade nocturne 82

IX. — Les deux jeunes filles :
1. Une rixe à Barcelone 86

X. — Cornélie :
1. Un étrange dépôt 89
2. Une savoureuse plaisanterie 91

XI. — Le mariage qui trompe :
1. La détresse de Campuzano. 93

XII. — Le Colloque des chiens :
1. L'abattoir de Séville 97
2. Ce que valent les alguazils. 99
3. La condition du Poète 101

III

L'INGÉNIEUX HIDALGO DON QUICHOTTE DE LA MANCHE

PREMIÈRE PARTIE :

1. Portrait de Don Quichotte. 103
2. La première sortie de Don Quichotte 104
3. Don Quichotte est armé chevalier 105
4. Don Quichotte et les marchands de Tolède. 106
5. L'aventure des moulins à vent 109
6. Évocation de l'âge d'or 111
7. Où l'on connaît Maritorne 114
8. Impressions nocturnes. 115
9. Vers le lieu de la pénitence 118
10. Le message à Dulcinée. 120
11. Discours de Don Quichotte sur les armes et les lettres. 125
12. Le chanoine disserte sur les livres de chevalerie . . 133
13. Le curé à son tour traite des comédies 135

DEUXIÈME PARTIE :

1. Sancho dit son fait à Don Quichotte. 140
2. Le désir de la renommée 143
3. Le Gentilhomme au Caban Vert 146
4. Sur le métier des armes. 156
5. Don Quichotte rencontre une belle chasseresse. . . 160
6. La vérité sur Dulcinée 164
7. Conseils de Don Quichotte au gouverneur Sancho . 168
8. Le repas du gouverneur. 173
9. Sur l'expulsion des Mauresques 177
10. La maladie, le testament et la mort de Don Quichotte. 182

IV

LES TRAVAUX DE PERSILES ET SIGISMONDE, HISTOIRE SEPTENTRIONALE

LIVRE PREMIER :

1. Le récit du capitaine 191

LIVRE DEUXIÈME :

1. Le rêve étrange de Périandre 197

LIVRE TROISIÈME :

1. L'entrée à Milan. 201

LIVRE QUATRIÈME :

1. Le renoncement à l'amour. 204
2. Le dénouement 207

V

LE VOYAGE DU PARNASSE

1. Le départ du poète 210
2. Le plaidoyer de Cervantès. 214
3. La lettre d'Apollon à Miguel de Cervantès (*Appendice au Parnasse*) 216

VI

POÉSIES DIVERSES

1. Au tombeau du roi Philippe II à Séville 219
2. La jalousie 220

VII

THÉATRE

I. — La vie a Alger :
1. Les conseils de Fatima 222
2. La supplique de Saavedra au roi Philippe . . 223
3. Entrevue d'Aurelio et de Silvia. 225
4. Apostolat de Saavedra. 227

II. — Numance :
1. Harangue de Scipion à ses troupes 231
2. Lira et Morandro 234

III. — Le Rufien heureux :
1. La méditation de Lugo 238
2. La substitution mystique 240

IV. — Pedro de Urdemalas :
1. La vie d'un « picaro » 246

V. — Le retable des merveilles 249

7-19. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 4-20.

LS
C419
164220
Author Cervantes Saavedra, Miguel de. .Fc
Title Oeuvres choisies. trad. et intro. par H.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU